



**HAL**  
open science

# PRIVANZA ET VALIMIENTO EN ESPAGNE: MOTS, FIGURES ET ÉTAPES D'UN DISCOURS (1252-1622)

Manuel Borrego

► **To cite this version:**

Manuel Borrego. PRIVANZA ET VALIMIENTO EN ESPAGNE: MOTS, FIGURES ET ÉTAPES D'UN DISCOURS (1252-1622). Histoire. Université de Montpellier III, 2010. tel-03437700

**HAL Id: tel-03437700**

**<https://univ-fcomte.hal.science/tel-03437700>**

Submitted on 20 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III -**  
Arts et Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales

**DOSSIER PRÉSENTÉ EN VUE DE L'OBTENTION D'UNE**  
**HABILITATION À DIRIGER DES RECHERCHES**  
SPÉCIALITÉ : ÉTUDES IBÉRIQUES

**ÉTUDE INÉDITE**

*PRIVANZA ET VALIMIENTO EN ESPAGNE :*  
MOTS, FIGURES ET ÉTAPES D'UN DISCOURS (1252-1622)

Manuel BORREGO PEREZ

**Tuteur** : M. le professeur Raphaël CARRASCO

**JURY**

Annie MOLINIÉ-BERTRAND (Professeur à l'Université Paris IV)  
Anita GONZALEZ-RAYMOND (Professeur à l'Université Montpellier III)  
Raphaël CARRASCO (Professeur à l'Université Montpellier III)  
Pascal GANDOULPHE (Professeur à l'Université Aix-Marseille I)  
Guy LE THIEC (Professeur à l'Université Aix-Marseille I)  
Carlos VAILLO TORRES (Professeur à l'Université de Barcelone)

25 Novembre 2010



***PRIVANZA ET VALIMIENTO EN ESPAGNE :***  
**MOTS, FIGURES ET ÉTAPES D'UN DISCOURS (1252-1622)**

Para Jan y Gabriel

# SOMMAIRE

REMERCIEMENTS .....	7
INTRODUCTION .....	8
1. AUX ORIGINES DE LA PRIVANZA.....	16
A. ÉTYMOLOGIE ET ORIGINES DE PRIVADO.....	17
1. LES DICTIONNAIRES ESPAGNOLS.....	17
2. LE LATIN <i>PRIVATUS</i> .....	19
3. L'INFLUENCE PROVENÇALE.....	24
4. UN MODÈLE POLITIQUE PROCHE : <i>HACHIB-VIZIR</i> .....	40
5. AUTRES INFLUENCES .....	45
CONCLUSION.....	57
B. LA CONSTRUCTION D'UNE FIGURE POLITIQUE .....	60
1. IDENTITÉ DES PRIVADOS : <i>PRIMERA CRÓNICA GENERAL</i> .....	63
2. IDENTITÉ DES PRIVADOS : <i>CORÓNICAS DE FERNÁN SÁNCHEZ DE VALLADOLID</i> .....	92
CONCLUSION.....	127
2. VERS LE VALIMIENTO .....	131
A. DE <i>VALER MÁS À VALIDO</i> .....	132
1. LES DICTIONNAIRES.....	133
2. <i>VALER</i> AU XIII <sup>e</sup> SIÈCLE.....	140
3. <i>VALER</i> AU XIV <sup>e</sup> SIECLE.....	145
4. <i>VALER</i> AU XV <sup>e</sup> SIÈCLE.....	149
5. <i>VALER, VALIDO, VALIMIENTO</i> AU XVI <sup>e</sup> SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XVII <sup>e</sup> SIÈCLE .....	154
CONCLUSION.....	164
B. LE DISCOURS SUR <i>PRIVANZA</i> ET LE <i>VALIMIENTO</i> .....	167
1. UN DISCOURS VENU D'AILLEURS.....	171
2. LE VRAI DÉBUT .....	175
3. PERO LÓPEZ DE AYALA (1332-1406).....	178
4. ÁLVARO DE LUNA (1390-1453) .....	185

5. LE MARQUIS DE SANTILLANA (1398-1458).....	193
6. LE PRIVADO SECRÉTAIRE DANS LA COUR DU ROI : LE CONTEXTE .....	201
7. ANTONIO DE GUEVARA (1480/1490-1545).....	204
8. ANTONIO PÉREZ (1540-1611) .....	212
6. LE DISCOURS DU <i>VALIMIENTO</i> : SES DÉBUTS.....	220
7. BALDASSAR CASTIGLIONE, <i>Il Cortegiano</i> (1513/1518)	223
8. VERS LA DÉFINITION ET LA JUSTIFICATION DU <i>VALIMIENTO</i> .....	231
9. PEDRO MALDONADO, <i>El perfecto privado</i> .....	237
10. MATEO RENZI, <i>El Privado Perfecto</i> .....	242
CONCLUSION.....	250
CONCLUSION GÉNÉRALE .....	252
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE .....	258
1. SOURCES.....	259
2. BIBLIOGRAPHIE .....	270

## REMERCIEMENTS

---

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à l'ensemble de personnes qui, par sa présence et son aide, m'ont accompagné dans la réalisation de ce travail. Il est certain que sans elle la pente aurait été beaucoup plus raide et les obstacles plus imposants. Je pense en tout premier lieu à Raphaël Carrasco, qui m'a fait profiter, sans compter, de ses orientations et réflexions, toujours enrichissantes, et qui, une fois de plus, en acceptant de me guider dans cette aventure complexe, a fait preuve de sa grande générosité. Je voudrais signaler aussi ma gratitude à Carlos Vaíllo, qui m'a donné le sésame pour avoir accès aux riches fonds de la Bibliothèque de l'Université de Barcelone et m'a encouragé chaleureusement à accomplir cette recherche. Je remercie Michel Kuenzi et Sandra Sacksteder ; leurs attentives lectures du manuscrit m'ont permis, dans la mesure du possible, de l'améliorer et de limer bon nombre d'imperfections. Je n'oublie pas tous les collègues et amis qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont encouragé à affronter cette nouvelle étape de mon parcours professionnel. Et, enfin, je dis merci à mon épouse et à mes deux enfants pour la quantité inestimable de bonnes choses qu'ils m'ont apportées et m'apportent quotidiennement.



# INTRODUCTION

---

Le présent travail résulte d'une série de questions motivées par un double constat. Le premier découle d'une réflexion sur la nécessité d'envisager le phénomène de la *privanza*<sup>1</sup> en Espagne comme une réalité complexe et multiple qui s'étend du Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne, sa seule persistance ne voulant pas nécessairement dire qu'il s'agisse d'un fait immuable, d'une pratique toujours identique. Il est vrai cependant que la façon de nommer certains individus proches du monarque, jouissant d'un statut plus ou moins ambigu, réalisant des tâches diverses, s'est maintenue au cours des siècles alors que, logiquement, entre-temps, tout avait changé : les structures du pouvoir, la société, les groupes de pression, le contexte politique, le périmètre de l'État et toute la réalité économique et religieuse. Et tout comme les réalités du pouvoir et de la société sont soumises, le temps passant, à des modifications notables, la façon de les nommer change en conséquence. Nous pouvons donner l'exemple des nobles qui étaient appelés, pendant le Haut Moyen Âge, « ricos omes » ou « hombres buenos » sans plus de distinctions, car à cette époque lointaine il n'existait pas la variété de titres et de hiérarchies qui seraient par la suite établies avec précision. C'est pourquoi, capacité de survie des *privados* désignés par ce seul vocable ne peut apparaître que

---

<sup>1</sup> Suivant en cela la tradition de l'hispanisme français, nous renonçons à proposer des équivalents français pour les termes castillans *privado/privanza* et *valido/validimiento*, les traductions courantes – favori/faveur et ministre ou ministre-favori/ministériat – ne rendant qu'imparfaitement compte de la réalité qu'ils désignent.

comme très remarquable, ce qui peut créer l'illusion d'une identité des caractéristiques qui définissent un *privado* maintenue à travers les siècles. Dans une certaine mesure, c'est l'impression qui se dégage des écrits des historiens, lesquels présentent certains *privados*, que ce soit Álvaro de Luna au XV<sup>e</sup> siècle ou les *validos* du XVII<sup>e</sup> siècle, comme des nouveautés. Par rapport à ces exceptions, on pourrait croire que l'uniformité prédomine ou que les particularités des *privados* sont tellement imprécises qu'on aurait du mal à les identifier, à les faire émerger du lot des conseillers, des serviteurs domestiques, des amis et des personnes jouissant d'une certaine proximité avec les monarques. Et s'ils n'ont pas d'identité précise, il serait illusoire de chercher les traces d'un discours d'une certaine envergure les concernant eux d'une façon concrète. C'est en bonne partie pour essayer de découvrir le leurre que représente un tel préjugé que nous avons réalisé notre travail.

Notre seconde interrogation qui, nous le verrons, conserve, malgré les apparences, un lien avec la première, trouve sa source dans notre fréquentation de longue date des écrits politiques du XVII<sup>e</sup> siècle. Notre perplexité fut grande, en effet, devant la constatation que les textes politiques espagnols de l'époque moderne sont presque toujours traités dans les principales études existantes comme une sorte d'ensemble indifférencié. Le résultat d'une telle démarche est qu'on présente la pensée politique de cette période comme une sorte d'œuvre collective dans laquelle on peut certes isoler des points de vue divers sur certains sujets – par exemple, sur la nécessité, ou non, que le pouvoir du roi soit tempéré par celui des Cortès, ou encore à propos des qualités nécessaires aux conseillers –, mais tout en privilégiant toujours une vision globale. On ne tient pas compte, ou très peu, des orientations particulières d'un ouvrage ou d'un auteur déterminé, ni de ses liens avec des courants de pensée antérieurs. Il est certain que le choix d'une telle méthode avait pour but, à l'origine, de dépasser une vision purement évolutive ou trop pointilliste d'une pensée politique qui ne se brillait pas souvent par son originalité. On cherchait avant tout à déterminer l'esprit d'une époque<sup>2</sup>. Étudier les écrivains politiques hispaniques, c'était une façon de dégager leur spécificité ou au contraire, les traces des débats propres à un moment historique, débats qui, par ailleurs,

---

<sup>2</sup> « Tales conjuntos [« conjuntos esctructurales históricos »] se nos presentan en relación a un tiempo y a un espacio, en cuyo ámbito podemos comprobar que nos es posible observar y seleccionar una multitud de hechos diferentes, pero de alguna manera puesto en conexión, interdependientes, relacionados en sus cambios, los cuales juntos forman com ouna figura; prefiero decir: como un conjunto estructurado », J. A. Maravall, «La diversificación de modelos de Renacimiento: el Renacimiento español y el Renacimiento francés», in J. A. Maravall, *Estudios de Historia del pensamiento español*, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1984, p. 126.

pouvaient avoir une dimension internationale<sup>3</sup>.

De nouvelles approches historiographiques ont entraîné la réorientation de ce genre d'études. En effet, la méthode qui permet de faire ressortir les questionnements les plus fréquents de toute une période, ne pouvait que montrer ses limites dès lors qu'on cherchait à connaître avec précision les motivations de certains débats, leurs liens avec les réalités politiques de leur temps, l'expression de sensibilités politiques individuelles qui avaient pu à un moment donné marquer un virage dans la réflexion sur un sujet concret. De récents travaux sortis de la plume d'un nombre considérable d'historiens ont montré les avantages que l'on pouvait tirer en établissant des liens entre la spécificité des débats des intellectuels d'une période et les pratiques des hommes politiques, amenés logiquement à choisir entre les diverses orientations et tendances exprimées dans leur temps<sup>4</sup>. La réflexion épistémologique de certains historiens, comme par exemple R. Koselleck<sup>5</sup>, créateur de l'« histoire des concepts », ont définitivement légitimé cette tendance à étudier avec précision la pensée politique en l'intégrant dans des débats qui avaient une influence sur les faits politiques, mais aussi, et surtout, ont permis de comprendre que l'étude approfondie du propre langage dans lequel s'exprimaient ces débats, les concepts qu'ils véhiculaient, étaient décisifs à l'heure de saisir les enjeux politiques d'un moment de l'histoire. Ce genre d'étude, linguistique en quelque sorte, permettait notamment d'éviter de plaquer sur une période révolue les

---

<sup>3</sup> Le même auteur, pionnier des études sur la pensée politique espagnole de l'époque moderne, le disait sans détours : "Advirtamos expresamente que el concepto 'siglo XVII' en nuestro estudio es, más que un concepto meramente cronológico, un concepto histórico, es decir, significa una 'época', diferenciada de las restantes en el sistema de sus creencias; época que empieza en los últimos años de la centuria anterior, desde el momento en que la entrada de la obra de Bodino obliga a nuestros pensadores a hacerse cuestión de ella y en que la de Juan Botero plantea el grave problema de insertar la idea de una razón de Estado en el pensamiento político cristiano", J. A. Maravall, *Teoría del Estado en España en el siglo XVII*, Madrid, Centro de estudios constitucionales, 1997 (1<sup>o</sup> éd. 1944).

<sup>4</sup> Pour la période qui nous occupe, les travaux de J. H. Elliott ont beaucoup profité de la connaissance des écrits politiques du moment. Plus récemment, les recherches de J. L. Villacañas ont permis de briser la vision monolithique que l'on pouvait avoir des orientations politiques qui s'opposaient pendant le règne de Charles Quint, en interprétant de manière claire des discours dont la virulence avait parfois échappé à leurs commentateurs : J. L. Villacañas, *¿Qué imperio ?*, Madrid, Almuzara, 2008. De même, A. Feros, pour la thématique qui nous occupe, s'est efforcé d'utiliser les méthodes de l'école de Cambridge, elles-mêmes inspirées par Koselleck : A. Feros, *El duque de Lerma*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2002.

<sup>5</sup> R. Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990. Influencée par ses travaux, est apparue ensuite « l'école de Cambridge » qui a donné lieu à des études innovatrices : J. G. A. Pocock, *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Presses Universitaires de France, Léviathan, Paris, 1997 ; Q. Skinner, *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel, 2009.

questionnements propres à l'époque de l'historien lui-même<sup>6</sup>.

Les recherches sur la *privanza* en Espagne ont déjà bénéficié dans une certaine mesure d'une compréhension plus dynamique des liens entre l'expression d'une pensée politique et les phénomènes historiques contemporains<sup>7</sup>. Francisco Tomás y Valiente a été le grand précurseur dans ce domaine, s'intéressant non seulement aux écrits politiques sur le sujet de la *privanza* ou *valimiento*, mais aussi à certains éléments du vocabulaire utilisé pour désigner les principaux favoris du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Dans son sillage, d'autres travaux ont continué à manifester un intérêt plus ou moins appuyé sur les liens entre la pensée politique et le vocabulaire lié à la problématique de la *privanza*<sup>9</sup>. Mais en dépit de tout cela, l'interprétation de la pensée politique espagnole de cette époque, continue à être conditionnée par le périmètre dessiné jadis, tendant à définir de façon globale la pensée de la période en question. Cela est particulièrement visible pour la problématique qui nous occupe.

Que ce soit pour la raison que nous venons d'évoquer ou à cause des préjugés concernant la *privanza* médiévale – et c'est ici que nos deux interrogations se rejoignent – le fait est que, malgré la présence de *privados* désignés toujours par ce nom et constatée en Espagne depuis les premiers textes littéraires et historiques conservés en langue castillane, les recherches sur un discours autour de la *privanza* sont restées

---

<sup>6</sup> Les perspectives ouvertes par Koselleck se sont révélées très fécondes, en donnant lieu à des nouvelles appréciations sur l'évolution de la perception de l'histoire et les conséquences que ceci pouvait avoir sur la façon de penser le temps présent – Paul Ricoeur, « Vers une herméneutique de la conscience historique », in Paul Ricoeur, *Temps et récit. 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 374-433.

<sup>7</sup> Nous avons mentionné ceux de J.H. Elliott et A. Ferros ; nous pourrions en ajouter d'autres : F. Benigno, *La sombra del rey. Validos y lucha política en la España del siglo XVII*, Madrid, Alianza Editorial, 1994; B. J. García García, « La aristocracia y el arte de la privanza », *Historia social*, n° 28, 1997, p. 113-125; du même auteur, *La pax hispánica*, Louvain, Leuven University Press, 1996; F. Foronda, « La *privanza* dans la Castille du bas Moyen Âge. Cadres conceptuels et stratégies de légitimation d'un lien de proximité », dans Isabel Alfonso, Julio Escalona et Georges Martin (dir.), *Lucha política : condena y legitimación en la España medieval*, Lyon, ENS (Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispanique Médiévale 16), 2004, pp. 153-197; F. Foronda, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, thèse, Paris, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003.

<sup>8</sup> Ainsi, il a spéculé, par exemple, sur le sens que pouvait avoir l'introduction de l'expression de plus en plus fréquente de « primer ministro » dans la conception du rôle du *valido* du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>9</sup> J. A. Escudero, « Privados, validos y primeros ministros », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Editorial Dykinson, 2005, p. 15-33; I. A. A. Thompson, « El valido arbitrista: el conde-duque de Olivares y el valimiento de su tiempo », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Editorial Dykinson, 2005, p. 311-322; C. Peraita, *Quevedo y el joven Felipe V. El príncipe cristiano y el arte del consejo*, Kassel, Edition Reichenberger, 1997, p. 11-14, R. Carrasco, *L'Espagne au temps des validos 1598-1645*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 12-16; R. Sáez, « Contexte et texte de *Cómo ha de ser el privado*: collaboration, fluctuations et désillusion face au pouvoir », in R. Sáez (dir.), *L'Espagne des validos 1598-1645*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, 91-145, plus particulièrement p. 99-105.

fortement comprimées dans les limites du XVII<sup>e</sup> siècle. De ce fait, au lieu d'explorer les racines de ce phénomène en Espagne, les plus récentes études sur le *valimiento* ont bénéficié surtout d'une perspective européenne, très intéressante au demeurant. Elle avait été ouverte il y a plus de trente ans par un article de J. Béranger<sup>10</sup>, tendant à montrer les analogies existantes – déjà remarquées en 1640 par Saavedra Fajardo<sup>11</sup> – entre le phénomène hispanique du *valimiento* et la présence de favoris royaux dans un nombre important de monarchies européennes de la même période.

Pour l'ensemble des motifs évoqués, l'on peut regretter, donc, l'absence d'une extension chronologique des recherches sur la *privanza*, dans le cadre de l'histoire péninsulaire, allant jusqu'au Moyen Âge<sup>12</sup>. Une telle omission, en prenant en compte les nouvelles approches méthodologiques que nous venons de suggérer, laisse en suspens plusieurs points qui pourraient contribuer à éclairer cette problématique dans son ensemble :

1. Quelles sont les origines des termes *privado* et *valido* ?
2. Qui désigne-t-on par le terme *privado* tout au long du Moyen Âge ?
3. Comment expliquer la concurrence du terme « *valido* » à partir du XVII<sup>e</sup> siècle avec celui de *privado* ?
4. Existe-t-il un discours sur la *privanza* qui présenterait une continuité du le Moyen Âge jusqu'au XVII<sup>e</sup> ? ; et, si oui, quelles en seraient les étapes ?
5. Quelles pourraient être les nouveautés d'un discours sur le *valimiento* par rapport à un discours sur la *privanza* ?

C'est évidemment dans cette perspective que nous avons voulu explorer les raisons d'être de cette double nomination – *privanza* / *valimiento* – du phénomène du ministériat espagnol. C'est un questionnement qui, pour qu'on puisse parvenir aux bonnes réponses, nécessite divers types d'analyses – linguistique, historiographique et discursive – ainsi que le questionnement d'un nombre considérable de textes. Nous avons essayé d'initier ce cheminement et de poser ainsi quelques jalons visant à mieux déterminer les spécificités du discours de la *privanza* et son évolution vers le *valimiento*

---

<sup>10</sup> J. Béranger, « Pour une enquête européenne : le problème du ministériat au XVIII<sup>e</sup> siècle » *In Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 29<sup>e</sup> année, n° 1, 1974, p. 166-192.

<sup>11</sup> « No acaso está en manos de validos el manejo de Europa », D. Saavedra Fajardo, éd. de S. López Poza, *Empresas políticas*, Madrid, Cátedra, 1999, p. 608.

<sup>12</sup> À l'exception de la thèse et des travaux, déjà cités, de F. Foronda qui s'intéressent au discours sur la *privanza* dans les limites chronologiques du Moyen Âge.

en Espagne. Voici les aspects que nous avons abordés :

En premier lieu, l'étude de l'étymologie et des influences diverses qui auraient permis l'utilisation en Castille, dans un sens politique, du terme *privado* nous a semblé un préalable. Grâce à ces recherches il a été possible de constater les raisons des tâtonnements de l'usage d'un vocable venu d'ailleurs qui prit un certain temps à se stabiliser. Sa présence dès le XIII<sup>e</sup> siècle dans des textes très divers témoigne néanmoins d'une grande diffusion et de l'émergence des premières bribes d'une problématique, à saveur locale, destinée à être largement développée par la suite.

Dans un second temps, un éclairage en quelque sorte prosopographique de la figure du *privado* à partir des sources historiographiques nous a paru indispensable pour comprendre les représentations qui dominaient dans l'historiographie castillane avant qu'un discours précis sur cette thématique ne commence à se diffuser. L'analyse exhaustive de la présence des *privados* dans bon nombre de chroniques allant jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, nous a permis de comprendre le contexte dans lequel les *privados* pouvaient être désignés comme tels, ainsi que les éventuelles évolutions des identités et des fonctions qu'ils avaient. En effet, comment comprendre le rôle des *privados* du Moyen Âge sans montrer les actions dans lesquelles l'historiographie de l'époque les représente ? : « porque las instituciones no son meros andamios montados en el aire, sino que están servidas por hombres de sangre y hueso y situadas en un tiempo y un lugar determinados »<sup>13</sup> Comment suivre la perception que l'on a d'eux et qu'on transmet aux générations suivantes sans prendre en compte les témoignages ? Comment savoir de quoi traitent les discours émergents si nous n'avons pas une idée claire des images qui étaient associés aux mots ?

De même, puisque l'un des enjeux principaux de cette étude était la compréhension du passage d'un éventuel discours sur la *privanza* à un discours sur le *valimiento*, une enquête sur l'évolution sémantique des termes ayant la même racine que *valido*, sans oublier les locutions incluant ce même lexème, était nécessaire. En effet, il aurait été étonnant qu'un mot, ou une famille de mots, qui eurent une telle diffusion et un rôle si prépondérant dans le développement du discours sur le *valimiento* n'eussent pas une utilisation annonciatrice de ces usages ultérieurs. D'autre part, nous pensons que ces

---

<sup>13</sup> Francisco Tomás y Valiente, *Los validos en la monarquía española del siglo XVII*, Madrid, Siglo XXI, 1990, p. 1.

utilisations pourraient nous faire comprendre l'énigme de sa concurrence avec l'ancien terme *privado*, les raisons de sa progressive prépondérance par rapport celui-ci.

C'est avec ces éléments de cadrage que nous avons pu avancer dans l'élucidation de ce qui pouvait être compris comme un discours spécifique sur la *privanza* – éloigné de toute généralisation qui concernerait l'ensemble du discours politique de l'époque – qui aurait débuté au Moyen Âge. Ce discours se développe entre le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et la fin du XVI<sup>e</sup>. Nous avons pu établir la continuité évidente de cette réflexion, ainsi que les éléments de celle-ci qui perdurent dans les nouvelles approches adoptées par les discours sur le *valimiento* immédiatement postérieurs.

Nous avons organisé notre travail en deux parties, qui reprennent les points recensés ci-dessus. Une première partie développe l'analyse de l'étymologie et des influences qui ont provoqué l'utilisation du terme *privado*, ainsi que le recueil de figures de la *privanza*. Cette première phase de nos recherches nous permet de comprendre les hésitations qui mènent à la mise en place d'une *privanza* de plus en plus politique, jusqu'au moment où la représentation et l'émergence d'un discours sur la *privanza* se rejoignent. Les chroniques médiévales nous permettent d'assister à l'accouchement même de ce discours, surgi des conflits répétés entre les grands magnats de la noblesse et les monarques. Un accouchement douloureux, mais qui donnera lieu à une figure déjà bien politisée, durable, qui ne fera que grandir et développer les habiletés les plus variées.

La deuxième partie réunit, d'un côté, l'analyse des métamorphoses des termes et locutions qui vont donner lieu à l'emploi du mot *valido* en concurrence avec *privado* et, d'un autre, l'étude des étapes du discours de la *privanza*, sans oublier les premières manifestations du discours sur le *valimiento*. La réunion des deux éléments permet d'observer, avec l'évolution du discours sur la *privanza*, comment l'ancien langage qui exprimait les désirs de promotion sociale de la noblesse, s'adapte aux nouvelles réalités sociales, jusqu'à incarner la plus haute dignité possible dans une monarchie ordonnée et définitivement prépondérante.



---

# 1. AUX ORIGINES DE LA PRIVANZA

---

## A. ÉTYMOLOGIE ET ORIGINES DE PRIVADO

Selon le plan établi, nous allons initier notre travail en essayant de lever quelques ambiguïtés sur l'une des difficultés auxquelles est toujours associé le sujet que nous voulons aborder. Il s'agit de la gêne occasionnée par l'imprécision et la polysémie des mots utilisés pour le nommer depuis le Moyen Âge et jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle : *privado* et *privanza*.

Pour déterminer les origines et l'évolution des mots *privado*, *privar* et *privanza* dans les acceptions qui nous intéressent, il vaut mieux établir dès à présent comment ils étaient compris, selon les dictionnaires, au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour cette étape de notre travail, nous prendrons comme base de notre analyse initiale les définitions des dictionnaires du début du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle qui font autorité : le *Tesoro de la lengua castellana o española* de Sebastián de Covarrubias et le *Diccionario de Autoridades* de la Real Academia.

### 1. LES DICTIONNAIRES ESPAGNOLS

#### *Tesoro de la lengua castellana o española*

PRIVAR. En otra significación vale ser favorecido de algún señor, de *privatus*, *a*, *um*, cosa propia y particular, porque se particulariza con él y le diferencia de los demás; y éste se llama

privado, y el favor que el señor le da privança.<sup>14</sup>

### *Diccionario de Autoridades*

PRIVADO. Usado como sustantivo, significa lo mismo que Valido, o el sugeto que tiene el valimiento, favor y familiaridad de algun Principe o superior. Lat. *Apud aliquem praecipae Regem gratiosus*. Ribad. Fl. Sanct. Vic. de S. Antonio Abad. Puede nuestra esperanza y nuestra buena ventura llegar a mas, que a ser Privado del Emperador ? Guev. Menospr. Cap. 10. A la hora que uno entra en casa del *Privado*, acompaña al *Privado*, habla al *Privado*, tiene mano con el *Privado*, a la hora se sueña el ser *Privado*, y aun se entona como *Privado*.<sup>15</sup>

PRIVANZA. s.f. El favor, valimiento y trato familiar que el inferior tiene con el Principe o superior. Lat. *Familiaritas. Gratia*. Nieremb. Vid. de S. Borj. lib. 5, cap. 18. Y assi, estando bien lejos de su *privanza*... se lo profetizó el Santo Padre, diciendole como habia de poder mucho, y subir a una gran *privanza*.<sup>16</sup>

PRIVAR. Vale también tener valimiento y familiaridad con algun Principe o superior, y ser favorecido del. En este sentido es verbo neutro. Lat. *Apud aliquem gratia, vel familiaritate valere*. Saav. Empr. 50. Ninguno se atreve a advertir al valido el peligro de sus acciones, porque en su presencia, ilustrada con la Magestad, tiemblan todos, como temblaban en la de Moisés quando baxaba de *privar* con Dios.<sup>17</sup>

De ces définitions, dont uniquement celles appartenant au *Diccionario de Autoridades* prétendent à une certaine exhaustivité, ressortent surtout deux traits communs : la faveur qui est dispensée par un supérieur à quelqu'un et la régularité des relations entre le *privado* et son seigneur. Plus surprenante est l'absence de référence, dans ces deux ouvrages, au pouvoir que le *privado* pourrait exercer du fait de son étroite relation avec son maître, aspect qui est pourtant évoqué dans l'acception de *valido*, mot qui n'apparaît pas dans le *Tesoro de la lengua castellana*.

En dehors du problème de l'assimilation de *privado* et *valido* et de *privanza* et *valimiento* qu'on observe dans le *Diccionario de Autoridades* et dont il n'existe aucune trace dans le *Tesoro de la lengua castellana*, il convient de remarquer une différence, pas très frappante à première vue, mais qui pourrait être révélatrice : l'insistance de Covarrubias sur l'emprise qu'implique la *privanza*, car la personne dominante dans cette relation « se particulariza con él y lo diferencia de los demás » ; et Covarrubias de

---

<sup>14</sup> Sebastián de Covarrubias, éd. Martín de Riquer, *Tesoro e la lengua castellana o española*, Barcelona, editorial Altafulla, 1993, p. 883a.

<sup>15</sup> *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Gredos, 1990, p. 386a.

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 385b.

<sup>17</sup> *Ibid.*

rappeler que l'adjectif latin *privatus* renvoie à la chose qui nous appartient – « cosa propia y particular ». Cette sorte d'appropriation constitue la contrepartie de la faveur. Celui qui est distingué par le maître devient un inconditionnel de celui-ci, il est – pour utiliser un autre terme de l'époque – « su hechura », sa créature. Évidemment cela implique aussi une familiarité, mais qui ne pourrait pas être du même genre que celle qui existe entre égaux. Le *Diccionario de Autoridades*, en revanche, ne parle que de « trato familiar », en laissant de côté la nuance de l'appropriation ou rapport de dépendance entre le *privado* et son maître.

Le dernier élément de différenciation que l'on peut souligner est le caractère plus général que Covarrubias attribue au phénomène de la *privanza*, la définissant comme un lien qui existe entre un maître et quelqu'un qui se met sous sa protection, alors que pour le *Diccionario de Autoridades*, la *privanza* est associée plus naturellement au prince, exprimant ainsi les liens de familiarité existant entre lui et un de ses proches ; les exemples qu'il donne, tirés de Saavedra Fajardo et de Rivadeneira, abondent aussi dans ce sens, car ils correspondent surtout à cette configuration.

## 2. LE LATIN *PRIVATUS*

En latin, ni la familiarité, ni les rapports de dépendance d'un individu vis-à-vis de son supérieur, ni la faveur ne constituent des caractéristiques que l'on puisse associer aisément aux significations du mot *privatus*. Ce serait plutôt le cas pour le mot *amicus*, qui peut désigner « l'ami intime du seigneur », lequel « avait un rang particulier, il était second en importance dans toute la maison »<sup>18</sup> ou l'*amicus principis*, qui pouvait avoir effectivement un rôle de conseiller<sup>19</sup>. Il n'est pas possible non plus de trouver des traits sémantiques qui relient le mot *privatus* au pouvoir dont peuvent être dépositaires, selon le bon vouloir de leur maîtres, les *privados* ou les conseillers du prince. Si nous nous reportons au dictionnaire, le terme *privatus* évoque la sphère privée en la différenciant de celle publique et distingue, entre les individus, les particuliers de ceux qui ont un statut de magistrats, une charge publique. Ainsi, l'adjectif renvoie-t-il à ce qui est « privé, particulier, propre, individuel », comme c'est le cas pour *vita privata* (vie privée) ou *aedificia privata* (édifices privés). Pour signaler le caractère de simple particulier d'une personne, il y a deux options : l'utilisation de l'adjectif, comme c'est le cas pour *privatus vir*, ou l'utilisation de *privatus* comme substantif, ce qui revient au même<sup>20</sup>. Rien dans ces deux formes grammaticales ne laisse présager une fonction ou un lien quelconque avec le pouvoir, si ce n'est par opposition, car c'est plutôt le contraire qui est souligné, l'absence de rôle d'une personne dans la sphère publique, le fait d'être un individu de plus parmi la masse des citoyens. Rien de cela ne nous surprend outre mesure, ni ne nous empêche d'imaginer un long cheminement, allant du latin vulgaire à la langue romane, qui aurait abouti à ce que le substantif *privado* en vienne à désigner un individu de rang inférieur, qui aurait été présent de façon assidue, en transgressant peut-être certains codes sociaux, dans l'espace privé d'un roi ou de quelqu'un de puissant. Mais, bien que cette hypothèse soit plausible, rien ne nous permet de la consolider ni de la réfuter pour l'instant. Toujours est-il que l'acception du

---

<sup>18</sup> Glynnis M. Cropp, *Le vocabulaire courtois des troubadours de l'époque classique*, p. 70. Le même auteur indique que le poète Horace se considérait *amicus* de Mécène dans ce sens : « Felicem dicere non hoc / Me possum, casu quod te sortitus *amicum* ... iubesque / Esse in *amicorum* numero » (Ce n'est pas au hasard que je dois le bonheur d'être ton ami ... et tu me commandes d'être parmi tes amis), *Satires*, I, VI, v. 52-53, 61-62, *ibid.*, n. 71. Il semblerait que pendant la période féodale ce terme a été également utilisé pour parler des proches de l'empereur, *ibid.*, n. 72.

<sup>19</sup> « Comme les φίλοι des rois hellénistiques, les *amici principis* entretenaient avec le prince des relations d'*amicitia* formalisée qui leur permettaient d'entrer en contact avec le pouvoir impérial », Frédéric Hurlet, « Le centre du pouvoir : Rome et la cour impériale aux deux premiers siècles de notre ère », in Nicolas Belayche (dir), *Rome, les Césars et la ville : aux deux premiers siècles de notre ère*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 174.

<sup>20</sup> Traduction et exemples pris de F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

mot *privado* dans le sens recueilli par Covarrubias et par le *Diccionario de Autoridades* – comme c’est le cas pour d’autres ouvrages de lexicographie avant eux – apparaît dans les plus anciens écrits connus de cette langue, en parallèle aux acceptions héritées plus directement de la langue latine.

Mais revenons un instant à l’opposition que nous avons constatée entre *privatus* et magistrat. *Privatus* désignerait, comme nous l’avons signalé, celui qui n’a pas de charge publique, celui qui se confond dans la masse des citoyens romains et n’a en conséquence pas le moindre pouvoir. Mais est-ce que cette opposition antonymique établit vraiment une barrière qui interdirait toute possibilité de confondre ces deux positions et les termes utilisés pour les nommer ?

Une petite enquête historique, qui nous permet de dépasser un peu les limitations du dictionnaire bilingue, nous montre pourtant qu’il existe un curieux oxymore, fréquemment utilisé en latin, par les spécialistes de la Rome ancienne, pour désigner quelqu’un qui, n’ayant pas suivi la carrière des honneurs, propre aux magistrats et aux sénateurs romains, occupe néanmoins un poste important : le *privatus cum imperio*<sup>21</sup>. L’accès aux différents postes de responsabilité, c’est bien connu, se faisait à Rome suivant une échelle qui menait du poste de questeur à ceux de consul, sénateur ou censeur, mais dans des situations exceptionnelles les règles pouvaient être contournées. C’est alors que la figure d’un *privatus* hors norme fait surface. Il s’agit d’un particulier qui, n’ayant pas la position exigible pour exercer une fonction éminente, réservée par exemple aux consuls, est autorisé à titre exceptionnel à en assumer les prérogatives et les devoirs. Les textes historiques insistent bien sur cette qualité de *privatus*.

Fruit du hasard, sûrement, les deux plus célèbres *privati cum imperio* furent nommés, à plus d’un siècle l’un de l’autre, pour aller combattre en Espagne. Le premier d’entre eux n’est autre que Publius Cornelius Scipion (236 av. J. -C. – 183 av. J. -C.), surnommé l’Africain, membre d’une prestigieuse famille patricienne. Son père, qui avait été consul en 218 av. J. -C. ainsi que son oncle, qui avait également été titulaire de cette dignité, finirent leurs jours en 211 av. J. -C., en combattant les deux forces qui s’opposaient aux Romains en Hispania : d’un côté les Carthaginois et de l’autre les peuples autochtones de la péninsule. Telle fut la funeste occasion que le jeune Scipion saisit pour obtenir le

---

<sup>21</sup> André Magdelain signale l’absence de la formule en tant que telle dans les écrits romains : Magdelain André, « L’inauguration de l’urbs et l’imperium », *In Mélanges de l’Ecole française de Rome. Antiquité T.* 89, n°1, 1977. p. 12.

commandement de l'armée qui devait continuer la lutte contre les Carthaginois et les Celtibères sur les mêmes champs de bataille et débiter ainsi une brillante carrière militaire. Malgré les réactions négatives du fait de sa jeunesse et de son manque d'expérience, du fait aussi de ne pas appartenir au rang qui correspondait à une telle fonction, il sut cependant convaincre le Sénat – le refus d'autres généraux de s'atteler à la tâche aidant beaucoup en cela – et alla en Hispania, combattre les Carthaginois, entre 210-206 av. J. -C. en remportant un grand succès. Par la suite il réintégrera la carrière des honneurs et deviendra même sénateur, avant de se retirer définitivement de la vie publique<sup>22</sup>.

Nous retrouvons encore, à plus de cent ans de distance, une grande personnalité romaine comme *privatus cum imperio* en la personne de Pompée le Grand (106 av. J. -C. – 48 av. J. -C.), fondateur de la future Pampelune et grand rival de Jules César. Il n'est pas issu d'une famille de patriciens romains comme le précédent, mais d'une riche famille de province. Il a, en tout cas, le même esprit entreprenant que Scipion, ce qui le mènera à s'ériger en chef militaire pour son propre compte et à intervenir dans des aventures militaires dès son plus jeune âge. C'est le prestige gagné dans ces aventures qui lui permettra d'arracher au Sénat le rang de proconsul avant d'être envoyé en Espagne en 76 a. J. -C., où, suite à d'importantes victoires, il obtiendra le contrôle total du territoire.

Il ressort de ces exemples, que le mot *privatus* peut être associé à des situations dans lesquelles l'initiative audacieuse d'un jeune citoyen romain ébranle les règles rigoureuses qui conditionnent le parcours des responsabilités et des honneurs, en obtenant du Sénat un pouvoir, notamment militaire, auquel il n'aurait pu prétendre autrement. Le caractère exceptionnel de ce pouvoir, la façon peu orthodoxe de l'obtenir et le substantif *privatus* utilisé avec insistance pour rappeler l'anomalie que tout cela comporte, sont des caractéristiques auxquelles les *privados* ou *validos* du XVII<sup>e</sup> siècle ne sont pas complètement étrangers. Évidemment, nous ne prétendons pas qu'il puisse y avoir une analogie claire entre ces deux sortes de figures, car il est certain que dans ce domaine de la *privanza*, d'autres personnalités romaines, telles que Séjan à l'époque de

---

<sup>22</sup> «Dopo la vittoria nella seconda guerra punica e dopo due consolati, l'Africano ritornava alla vita privata nel 194 a.C., lasciando via libera al senato che doveva vendicarsi di una fulgida carriera svoltasi tutta in spregio dei suoi poteri : gli ultimi dieci anni della sua vita furono passati difendendo suo fratello e, indirettamente, se stesso dalle accuse di peculato e corruzione con cui lo voleva colpire. Mario Attilio Levi, « Inizi di Scipione e di una età di cambiamento », *Dialogues d'histoire ancienne*, 23/1, 1997, p. 153 [article p. 145-154]

l'empereur Tibère, remplissent plus largement les fonctions et ont un statut plus proche de celui des *privados* ou *validos*. Il n'empêche que le mot latin *privatus* a été associé fréquemment à l'exercice d'un pouvoir exceptionnel<sup>23</sup>, avec l'intention de souligner l'entaille que ce procédé représentait pour le fonctionnement habituel des institutions romaines.

Suite à ces constatations nous pouvons légitimement nous demander si effectivement une telle utilisation du mot *privatus* a pu avoir une influence dans l'utilisation du mot *privado* castillan avec une signification politique dès le Moyen Âge. L'hypothèse est séduisante et si elle s'avérait exacte permettrait de mieux comprendre l'utilisation constante de ce mot dans le domaine politique, car ses traits sémantiques dominants ne seraient pas uniquement associés à l'intimité du roi, mais ils indiqueraient aussi – ou plutôt – l'absence de statut officiel – ou son obtention par l'intervention personnelle du monarque – d'un individu qui exercerait malgré tout une mission et un pouvoir par la volonté directe du roi et selon le bon vouloir de celui-ci. De ce fait, les *privados* ne seraient pas obligatoirement des proches du roi, devant passer impérativement par cette intimité pour se voir confier certaines tâches, mais tout simplement des collaborateurs choisis directement par le roi pour des missions variées<sup>24</sup>. Nous tiendrons compte de cet élément pour l'analyse de l'utilisation des mots *privar*, *privado* et *privanza* au Moyen Âge.

---

<sup>23</sup> L'empereur Octave apparaît désigné également dans l'histoire romaine en tant que *privatus* qui reçoit des pouvoirs exceptionnels : « C. Caesari, qui *privatus* rei p. arma sumpserat, pro praetore imperium a senatu datum est cum consularibus ornamentis adiectumque ut senator esset », Tite Live, *Abrégés des livres de l'histoire romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, *Periochae*, Ex libro CXVIII, p. 42 (trad. « A C. César qui, tout homme privé qu'il était, avait pris les armes pour la république, un commandement proprétorien fut accordé par le sénat avec les ornements consulaires; à quoi fut ajouté le titre de sénateur »).

<sup>24</sup> Nous pouvons noter à ce propos que Philippe IV insiste lourdement sur cet aspect du choix personnel et des missions concrètes du *privado*, lorsque, devant l'insistance de la religieuse María de Agreda, il se sent obligé de justifier la présence d'un serviteur spécial à ces côtés : « Este modo de gobierno ha corrido en todas cuantas monarquías, así antiguas como modernas, ha habido en todos tiempos, pues en ninguna ha dejado de haber un ministro principal o criado confidente de quien se valen más sus dueños [...] A éste se suele encargar el oír a ministros y negociantes [...]; también el solicitar los negocios ás graves y que se eecute con puntualidad lo que se reseuleve » María Jesús de Agreda, int. de C. Baranda, *Correspondencia con Felipe IV. Religión y razón de Estado*, Madrid, Castalia, 1991, p. 120.



### 3. L'INFLUENCE PROVENÇALE

#### a. Le contexte culturel

Revenons donc justement au Moyen Âge, et au XIII<sup>e</sup> siècle en particulier, période où nous trouvons précisément la preuve que le mot *privado* a une signification politique et qu'il est fréquemment utilisé dans les récits historiques de l'époque, tout en étant présent dans les œuvres littéraires les plus représentatives. Nous allons y chercher les usages de ce terme et de tous ses dérivés, mais étant donné qu'il s'agit du début, à notre connaissance, de l'utilisation de ce vocabulaire, il est nécessaire d'exposer au préalable les circonstances qui ont pu la favoriser. Nous essaierons d'aller à l'essentiel. Nous n'allons pas, en conséquence, trop insister sur le développement culturel de cette période, pendant laquelle les élites chrétiennes semblent avides de récupérer les liens perdus avec le patrimoine de l'Antiquité. C'est bien connu que parmi d'autres monarques castillans de son époque, Alphonse X le Sage (1252-1284) fut celui qui mit plus d'énergie à récupérer un savoir que les voisins musulmans avaient su mieux conserver et faire fructifier que leurs contemporains du nord. Il n'est pas inutile pour nous de rappeler que, en dehors de la réalisation d'ouvrages d'astronomie, comme les *Tablas Alfonsíes*<sup>25</sup>, le roi de Castille commanda, par exemple, la traduction du *Libro de Calila e Dimna*, première version dans une langue occidentale de ce miroir de princes qui se présente sous la forme d'un recueil de fables. La *privanza* est justement l'un des sujets centraux de cet ouvrage. Encore en rapport avec notre sujet, il faut citer également le *Sendebär*, traduit par l'initiative du frère d'Alphonse X, don Fadrique, œuvre qui appartient, comme *Calila e Dimna*, à la tradition d'œuvres didactiques orientales et qui fait une place remarquable aux *privados*.

Non moins importante, dans un autre domaine, est la tradition historiographique en langue romane initiée pendant le même règne, sous une étroite surveillance du roi. Sans les premières chroniques castillanes, nourries des chroniques latines, mais aussi de certaines sources arabes et de compositions poétiques en langue romane, nous aurions du mal à connaître les caractéristiques des premiers *privados*.

---

<sup>25</sup> Largement diffusées en Europe et utilisées encore par Copernic au XVI<sup>e</sup> siècle.

Les influences culturelles qui agissent sur les esprits de la cour castillane, ne se limitent pas à celles qui viennent du sud. Il y a en d'autres venues des voisins du nord qui apportent par exemple une culture savante religieuse, mais aussi d'innovations d'un autre genre. Nous voulons parler d'une influence culturelle avec une grande capacité d'imprégnation partout en Europe et qu'il ne faut sûrement pas écarter de l'ambiance de la cour alphonsine : il s'agit de la poésie provençale avec les principes et l'ensemble de codes sociaux qu'elle comporte, ainsi que, ce qui pour nous sera déterminant, un vocabulaire exprimant un type de relations nouvelles. Sont connues les largesses du roi Sage, ainsi que le bon accueil qu'il réservait à tous ceux qui étaient capables d'apporter de nouveaux ingrédients à la riche atmosphère culturelle qui l'entourait ; des noms de poètes célèbres venus d'ailleurs sont là pour en témoigner, comme ceux de Guiraut Riquier ou Bonifaci Calvo. D'ailleurs, il n'était pas le premier roi espagnol à se montrer sensible aux attraits de la poésie occitane ; avant lui, Alphonse II et Pierre II d'Aragon l'avaient fait, autant que plusieurs de ses prédécesseurs au trône de Castille, car la présence de troubadours « est attestée en Castille dès le règne d'Alphonse VII, dont une sœur avait épousé Raymond de Toulouse alors que lui-même avait pris pour épouse une sœur de Raymond Béranger IV, tandis que la maison de Lara s'alliait par mariage à celle de Narbonne »<sup>26</sup>. Ils avaient participé tous, comme d'autres rois et nobles européens, à la diffusion de cette nouvelle religion de l'amour venue du Languedoc<sup>27</sup>. Nous n'allons

---

<sup>26</sup> Adeline Rucquoi, « La royauté sous Alphonse VIII de Castille », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°23, 2000, p. 228. L'attraction pour la poésie des troubadours étaient fort généralisée en Europe : « Les principaux protecteurs de la poésie des *troubadours* furent les comtes de Provence, notamment Raimon Béranger III (de 1162 à 1181), Alphonse II (de 1196 à 1209), Raimond Béranger IV (de 1202 à 1245) ; et les comtes de Toulouse, notamment Raimon de Saint-Gilles, qui prit la croix en 1096, Raimond V (de 1148 à 1195) et Raimond VII (de 1222 à 1249) ; Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, lui-même troubadour ; Éléonore, femme de Luis VII et de Henri II d'Angleterre ; Ermengarde, vicomtesse de Narbonne ; les rois d'Aragon Alphonse II (de 1102 à 1126), Pierre II (de 1190 à 1213) ; les rois de Castille Alphonse IX (de 1188 à 1229), et surtout Alphonse X, surnommé *le Sage* ; enfin, parmi les princes italiens, Boniface, marquis de Montferrat et à partir de 1204 roi de Thessalonique, puis Azzo VII d'Este (de 1215 à 1265) », M. W. Duckett (dir.), *Dictionnaire de la conversation et de la lecture : Inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous, par une société de savants et de gens de lettres*, tome XVI, Paris, Levy frères, 1853-1860.

<sup>27</sup> L. M. Paterson décrit encore plus clairement l'accueil fait par les rois castillans aux troubadours : « Dès 1140, sinon plus tôt, les troubadours fréquentèrent la cour de la Castilla. Roncaglia a affirmé que Marcabru a composé son poème V pour célébrer les fiançailles du jeune Sancho de Castille et de Léon avec Blanche de Navarre, un mariage fait pour consolider le traité de l'Ebre (25 octobre 1140) entre la Navarre et la Castille-León. Marcabru était profondément impliqué dans les campagnes de Reconquista d'Alfonso VII, mais il fut déçu de son mécénat vers 1143-4. Il semble qu'Alegret ait aussi vécu une période à la cour. Après la mort d'Alfonso VII en 1157, les royaumes de Castille et de León se séparèrent. Le León lointain attira peu de troubadours, même si Peire Vidal visita la cour d'Alfonso IX (1187-1230), dont Elias Cairel fit aussi l'éloge. Alfonso VIII attira de nombreux troubadours, parmi lesquels l'auteur du *Castia gilos*, Gavaudan, Peire Vidal, Perdigon, Guilhem de Berguevidas, Peire Rogier et Uc de Saint-Circ. Les troubadours continuèrent à chercher fortune en Castille au XIIIe siècle, surtout à la cour d'Alfonso X le Sage, mais la tradition n'en subsista pas après 1280 », L. M. Paterson, *Le monde*

pas entrer dans les subtilités des apports conceptuels et des raffinements introduits par Guillaume IX d'Aquitaine au XI<sup>e</sup> siècle et ceux qui cultivèrent après lui l'art de la courtoisie<sup>28</sup>.

Nous n'allons évoquer cet univers que pour rappeler l'un des aspects de cette culture de cour : les incidences majeures qu'elle a sur les rapports sociaux des élites en introduisant une nouvelle complexité dans les liens de dépendance et dans l'expression de l'intimité. Cette nouvelle complexité provient de la création de nouveaux usages amoureux, par lesquels le poète semble réunir, dans un même élan, ambition sociale et trouble sentimental. De ce fait, il ne tombe pas amoureux de son égal, mais de quelqu'un avec qui il a un rapport d'infériorité, pouvant être, le plus souvent, la femme du seigneur qu'il sert. Du fait de ses caractéristiques, il s'agit d'un amour qui se nourrit du secret, qui est entretenu par des signaux codifiés, pour lequel on se met au service de la dame et dont les récompenses ne garantissent jamais la stabilité. En réalité, une partie cruciale de son charme provient de l'exercice de cette quête permanente. Par ailleurs, le dévouement de l'amant subit habituellement de nombreuses déceptions dont les origines sont diverses : la rupture provoquée par la dame, la présence de rivaux, l'intervention de tierces personnes qui sèment la zizanie entre l'amant et la dame.

Ce type de relation s'approprie certains éléments du modèle féodal, dont le plus fondamental est l'assimilation de la relation amoureuse à celle qui existe entre un suzerain et son vassal ; ce dernier se met au service d'un supérieur en échange d'un bénéfice. Les liens de dépendance féodale, tels qu'ils existent dans la réalité de l'époque, doivent être reconnus formellement avec une certaine régularité, moyennant divers rites ; le suzerain garde toujours la supériorité sur son vassal, bien qu'il lui témoigne une certaine estime ou qu'il le place parmi ses plus proches serviteurs. L'amour courtois imite cet exercice de soumission.

Cette influence ne fonctionne pas uniquement dans un sens, le langage de l'amour courtois va être utilisé à son tour dans un contexte non amoureux : les liens entre le suzerain et ses inférieurs vont se trouver imprégnés du vocabulaire de l'amour courtois,

---

*des troubadours. La société médiévale occitane 1100-1300*, Montpellier, Les presses du Languedoc, 1999, p. 97

<sup>28</sup> Cf. Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Le Seuil, 1972 ; Georges Duby, *Le Chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette, 1981.

comme nous allons le vérifier bientôt. Est-ce que cette contagion est une preuve de la complexité des aspirations sociales qui sous-tendent l'expression poétique des troubadours ? De fait, on a émis l'hypothèse que l'amour courtois puisse être l'expression des désirs de la petite noblesse de s'intégrer dans la classe supérieure : « E. Köhler pensait que les métaphores de vasselage reflétaient les aspirations de classe de la petite noblesse dont les troubadours se faisaient les porte-parole qui voulait s'intégrer à la grande »<sup>29</sup>. Selon un autre point de vue, en revanche, « les troubadours exprimaient une ambition politique personnelle aussi bien qu'un désir érotique »<sup>30</sup>.

#### b. Privatz

Notre parcours nous montre l'enchevêtrement d'apports culturels extrêmement riches, la circulation des savoirs et des arts, le croisement de traditions diverses qui se donnent rendez-vous dans ce territoire de frontière qu'est la Castille médiévale, et tout particulièrement celle du XIII<sup>e</sup> siècle. Comment tirer le fil, dans un contexte si tumultueux et foisonnant, de l'étymologie, des caractéristiques sémantiques et de l'usage d'une famille de mots ?

En nous référant aux origines latines du mot *privado*, *privatus*, nous avons signalé son utilisation pour parler de la vie privée de quelqu'un ou de ce qui lui appartient personnellement ; mais également, à titre d'hypothèse, les circonstances particulières qui auraient pu donner une coloration politique à la signification de ce terme dans la Rome ancienne : c'est sa fréquente utilisation pour dire le statut exceptionnel de ceux qui avaient une fonction politique ou militaire non obtenue selon les règles habituelles de promotion qui exigeaient qu'on gravât divers échelons dans la carrière des honneurs.

Sans doute, à plus forte raison, l'ensemble de composantes culturelles que nous venons d'évoquer – sur lesquelles nous reviendrons – a-t-il pu agir sur les mentalités de l'époque et les façonner à un degré variable, avec des répercussions sur la manière de nommer les intervenants dans la sphère du pouvoir. Toujours est-il que l'une de ces

---

<sup>29</sup> Linda M. Paterson, *Le monde des troubadours. La société médiévale occitane – 1100-1300*, Montpellier, Les presses du Languedoc, 1999, p. 38. Elle fait référence à l'article suivant : E. Köhler, « observations historiques et sociologiques sur la poésie des troubadours », *CCM*, 7, 1964, p. 27-51.

<sup>30</sup> Cf. Linda M. Paterson, *Le monde des troubadours...*, p. 38. Cet auteur cite S. Kay, *Subjectivity in the troubadours*, Cambridge, 1990, p. 116.

composantes semble se détacher de manière plus transparente et conditionner de façon plus claire la nature et les modalités des rapports entre les membres de l'élite proche du pouvoir et le roi lui-même : il s'agit des usages et du vocabulaire des poètes occitans.

La force d'imprégnation exercée par le modèle culturel de l'amour courtois est très forte en Europe et les rois de Castille et de la péninsule ibérique en général ne sont pas restés insensibles à leur attrait. Il suffit de parcourir le dictionnaire de François Juste Marie Raynouard, le *Lexique roman ou dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe Latine*<sup>31</sup>, pour se rendre à l'évidence. Il est hors de doute que nulle autre langue ne possède un si riche vocabulaire pour exprimer les rapports intimes, la privauté. En tout cas, et pour ce qui nous intéresse, on a tôt fait de démontrer que, si le vocabulaire de la *privanza* est riche en castillan, il l'est davantage en langue d'oc, où les usages de mots contenant les lexèmes « priv » ou « privad » sont bien plus larges qu'en castillan ceux de « privad » ou « privanza ». N'ayant pas vraiment de sources exploitables avant le XIII<sup>e</sup> siècle et, de toute manière, connaissant la présence des poètes provençaux dans l'entourage royal de Castille pendant tout le XIII<sup>e</sup> siècle, les données chronologiques et les preuves lexicographiques nous invitent à croire aussi que le vocabulaire de la *privanza* a eu comme lieu naturel et évident de naissance, en dehors des précédents latins, la patrie de Guillaume IX d'Aquitaine, le premier des troubadours.

Mais regardons de plus près les entrées et les exemples donnés par Raynouard, auxquels nous avons ajouté, chaque fois que cela était possible, et afin de mieux placer ces exemples dans le temps, les dates concernant les auteurs ou les œuvres cités. Aussi, afin de mieux pouvoir nous y référer, nous avons numéroté les exemples :

**PRIVAT**, *adj.*, *lat. privatus*, privé, intime secret, particulier, connu.

1- Auran can e lebrier

Del comt', e s'amor privada

Bertrand de Born: *Rassa mes se*. [Bertrand de Born vers 1140 – vers 1215]

*Ils auront chien et lévrier du comte, et son attachement intime.*

2- Dis l'empeiraire : Vuelh siatz de mon cossel privat.

---

<sup>31</sup> M. Raynouard, *Lexique roman ou dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, Paris, chez Silvestre, libraire, 1842, 6 vol.

*Roman de la Prise de Jérusalem*, fol. 8

*L'empereur dit : Je veux que vous soyez de mon conseil privé.*

3- De totas encontradas

Estranhas e privadas

Arnaud de Marueil: *Razos es* [Arnaut de Marueil XIIe siècle, écrit entre 1171 et 1190]

*De toutes contrées étrangères et connues.*

4- Subst. Non pas solament als bos et als privaz,

mas als non doctrinaz.

Trad. de Bède, fol. 74

*Non seulement aux bons et aux intimes, mais aux non instruits.*

**PRIVADA**, *s. f.*, amie.

5- Preguet una sia privada

Que annes en cell' encontrada

*V. de S. Honorat.*

*Pria une sienne amie qu'elle allât dans cette contrée*

**PRIVADEIA, PREVADEZA**, *s. f.*, privauté, familiarité, habitude.

6- El amava una domna de gran valor, et avia gran prevadeza ab ela.

*V. de Rambaud de Vaqueiras. [Raimbaut de Vaqueiras 1165-1207]*

*Il aimait une dame de grande valeur, et avait grande privauté avec elle.*

7- Nuls hom non pot conoisser lo sen de las Saintas Scripturas si non o aprent per la  
privadeza de ligir.

Trad. de Bède, fol. 83

*Nul homme ne peut connaître le sens des Saintes-Écritures s'il ne l'apprend par  
l'habitude de lire.*

**PRIVAR**, *v.*, *lat. privare*, priver, cacher.

8- La priva, deshereta de totz sos bens et heretages.

Tit. de 1399. Justel, *Hist. de la maison de turenne*, p. 134.

*La prive, déshérite de tous ses biens et héritages.*

9- Coms de Tolsan, ja non er qu'ie us o priva ;

Veiaire m'es que 'l guerra recaliva.

Montan Sartre: *Coms de*. [début du XIIIe siècle]

Comte de Toulouse, jamais il ne sera que je vous le cache; il me semble que la guerre se  
rallume.

**APRIVADANSA**, s. f., familiarité, privauté.

10- Per sel' aprivadansa que davan lor seris facha.

*Liv. de Sydrac*, fol. 64 [XIIIe siècle]

*Par cette familiarité que devant eux il aurait faite.*

**APRIVADAR**, v., apprivoiser, familiariser, rendre familier.

11- No lor debes mostrar ; bela cara... ni els aprivadar de te.

*Liv. de Sydrac*, fol. 64

*Tu ne leur dois montrer belle mine... ni les familiariser avec toi.*

12- Pueis, quan s'ira aprivadan,

Hom li mostre la carn denan

Deudes de Prades, *Aus. cass.*

*Puis, quand il ira s'apprivoisant, qu'on lui montre la chaire devant.*

*Moral.*

13- Aprivadar pot hom estranhas gens,

Et estranhar los pus propdas parens.

Serveri de Girone: Cavayers. [1213-1271]

*On peut apprivoiser les gens farouches, et rendre farouches les plus proches parents.*

14- *Part. pas.* Tant l'ai aprivadat.

Deudes de Prades, *Aus. cass.*

*Tant je l'ai apprivoisé.*

Aux entrées propres du vocabulaire de la *privanza*, il convient d'ajouter celles où nous retrouvons des exemples qui contiennent ces mêmes termes:

ENVERS, A L'ÉGARD DE.

15- Qu'a totas sui bos e franex e privatz

Pons de Capdeuil : Tant m'a donat. [autour de 1190]

*Qu'envers toutes je suis bon et franc et apprivoisé.*

ALOIRAR, v., leurrer, allécher, attirer.

16- *Part. pas.* Can lo falx es fort be aloiratz

E ben maniers e ben privatz.

Deudes de Prades, *Aus. cass.* [Daude de Prades XIVe siècle]

*Quand le faucon est fort bien leurré, et bien maniable et bien privé.*

LONGAR, LOINGNAR, LONHAR, LUENNAR, LUNHAR, *v.*, éloigner, renvoyer, écarter, reculer, s'éloigner.

*Part. prés.*

17- L'esperitz

Es de lieis privatz et aizitz,

Sitot lo cors s'en es lonhans.

B. de Ventadour: Pel dols. [Bernard de Ventadour vers 1125 – après 1195]

*L'esprit est d'elle familier et accueilli, quoique le corps s'en est éloignant*

MAIS, mai, mas, ma, *adv.*, lat. Magis, plus, davantage

[...]

*conj.* Mais

18- Una domna m det s'amor...

Mas aras sai, per vertat,

Que'lh a autr' amic privat

B. de Ventadour : *Acossellats mi.*

*Une dame me donna son amour... mais maintenant je sais, par vérité, qu'elle a autre ami privé.*

MANIER, MAINIER, MANER, *adj.*, qu'on porte à la main, familier, apprivoisé.

19- Anc non vi tan salvatge,

Mais pueys fon maniers e privatz

Giraud de Borneil : No puesc sofrir. [Giraut de Borneil vers 1160 – vers 1220]

*Oncques je ne vis si sauvage, mais après il fut familier et privé.*

MAISNAMEN, *s. m.*, accueil, bonne réception.

20- Fassam be e maisnamen als privaz de nostra fe

*Trad. de Bède, fol. 79*

*Faisons bien et accueil aux amis de notre foi*

VALEDOR, *Adj.* Valable, favorable.

21- Per qu'ieu dic qu'als fis amadors

es valedors

cosselh privat.

Giraud de Borneil : Alegrar. [Giraut de Borneil vers 1160 – vers 1220]

*C'est pourquoi je dis qu'aux purs amants est favorable conseil privé.*

Nous constatons qu'il existe pas moins de sept mots formés à partir de la même famille de lexèmes, que ce soit « priv » pour le verbe *privar*, « priva » pour *privat* ou *privada* et



« *privad* » pour *privadeia*, *privadeza*, *aprivadansa* et *aprivadar*. Parmi eux, des formes utilisées comme des substantifs relatifs aux personnes (*privat* et *privada*), les mêmes servant comme des adjectifs (*privat* et *privada*), des verbes (*privar* et *aprivadar*) et des substantifs relatifs à la situation ou état concernés (*privadeia*, *privadeza* et *aprivadansa*). Cette variété de lexique dépasse largement les formes habituelles du castillan, que ce soit celui du Moyen Âge ou celui de la période moderne : *privado*, *privada* (subst. ou adj.), *privar* (verbe) et *privanza* (subst. relatif à ce type de situation). Mais cette richesse ne s'arrête pas uniquement au nombre de termes usités, car là où elle prend des proportions plus considérables c'est dans l'étendue des significations de cette famille de mots. Si nous revenons brièvement sur les significations que nous avons relevées dans les dictionnaires du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous constatons qu'elles limitent le sens du mot *privado* à un type de rapport plus ou moins familier entre un roi ou un noble et quelqu'un d'un rang inférieur. Il est vrai, néanmoins que nous pourrions trouver de nombreuses occurrences à la même époque où cette signification échappe à la sphère politique. Quoi qu'il en soit, les dictionnaires ne se trompent pas en signalant l'utilisation la plus évidente et fréquente de cette famille de mots.

En revanche, en langue occitane, parmi les exemples récoltés par Raynouard – que nous pourrions élargir sans grande difficulté –, le contexte politique semble avoir un rôle mineur. C'est plutôt dans le contexte des relations quotidiennes, le plus souvent amicales, intimes et amoureuses, qu'on recueille le plus grand nombre d'exemples de l'emploi d'une forme ou d'une autre appartenant à cette famille de mots. Il est vrai que le corpus utilisé, à caractère majoritairement poétique, pourrait expliquer l'absence de signification politique de ces vocables, mais même si cela était le cas, la surabondance et l'extension d'usages non politiques ne se trouveraient pour autant démenties.

Si nous les rassemblons afin d'en dresser la liste, les équivalences que donne l'auteur du dictionnaire pour les mots liés à la *privanza*, avec quelques répétitions, sont les suivantes : intime, secret, particulier, connu, amie, *privauté*, *familiarité*, habitude, priver, cacher *familiarité*, *privauté* apprivoiser, familiariser, rendre familier.

Les sèmes fédérateurs, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de la famille de mots qui nous intéresse, seraient ceux de la « proximité » comprise dans un sens géographique<sup>32</sup>

---

<sup>32</sup> Cette même signification se trouve dans un texte légal du XIII<sup>e</sup> siècle, l'*Ordenansa d'els vestirs de las donas de Montalba* : « Ítem, que negus joglars ni joglaressas privatz ni estranhs, no intre ni auze intrar en osta d'esta vila, a nossas, ni a covitz, ni a jazens, ni a Nadal, ni en las festas de Nadal, si apelatz non ero

(ex. 3), affectif (ex. 1, 4, 5, 17) ou érotique (ex. 6, 18), d'un côté ; et de l'« habitude » (ex. 7) d'un autre. Cela donne lieu, dans la combinatoire de la réalité textuelle, à une grande quantité de nuances et de degrés : par exemple, la « familiarité », peut être comprise comme un mélange de proximité affective, de proximité physique et d'habitude. Les doses de chacun de ces ingrédients peuvent, du reste, être variables selon la chaîne verbale dans laquelle s'insère le mot. Pour une autre signification, « apprivoiser » (ex. 11, 12, 13, 14, 15, 16, 19), nous devrions ajouter aux sèmes de l'« habitude » et de la « proximité » physique et peut-être aussi affective, celui de la « soumission »<sup>33</sup>.

Le contact de *privatz* avec une signification politique n'apparaît que dans un des exemples de ce dictionnaire, lorsqu'on fait référence à l'éventuelle appartenance de quelqu'un au conseil privé de l'empereur (ex. 2). Mais cela n'exclut pas néanmoins que bien que le statut de *privatz* au service d'une dame, dans une cour quelconque, tel qu'il est évoqué par certains poètes, ait quelque chose d'officieux, il semble bien s'appuyer sur une sorte de reconnaissance publique. Ainsi en est-il, lorsque le poète Amaneo Des Escás, en prenant la voix du *Dieu d'amors* expose ses conseils pratiques pour arriver à la *privadeia* – des conseils que par leur cynique opiniâtreté Ovide lui-même n'aurait pas démentis, et qui pourraient également constituer un des plus anciens modèles de conduite pour ceux qui chercheront à atteindre la *privanza* d'un roi –, donne un aperçu indirect de l'existence d'un tel statut et des efforts qu'il faut réaliser pour l'obtenir. Du reste, cette position n'est pas exclusive ; le soupirant doit ménager les *privatz* en poste et se préparer à devenir l'un des leurs<sup>34</sup> :

---

per aquela persona que mais de poder i auria », in, M. Mary-Lafon, *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le Midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale*, Paris, Maffre-Capin, 1842, p. 137.

<sup>33</sup> Il s'agit d'une nuance souvent présente dans la poésie de l'amour courtois que nous retrouverons autant dans la poésie héritière de Pétrarque – et en conséquence aussi des poètes provençaux – des XVIe et XVIIe siècles, que dans les écrits politiques de la période en rapport avec les *validos*. En ce qui concerne le discours de la servitude dans la poésie occitane, Linda Paterson l'explique de la façon suivante : « la servitude possède la fonction rhétorique de la flatterie ; en outre, le langage du servage présente cet avantage qu'un lien de dépendance, pour répugnant qu'il puisse paraître aux grands, est une forme d'intimité », Linda M. Paterson, *Le monde...*, p. 37-38.

<sup>34</sup> Víctor Balaguer, *Historia política y literaria de los trovadores*, Madrid, Imprenta de Fortanet, 1878, vol. II, p. 17-27. Toutes les traductions sont de Víctor Balaguer.

## Assó es l' estenhamen [sic] del escudier que fe aquel mateis Dieu d' amors

“Per que sers e matis,  
semanas, mes et ans,  
vuelh siatz fis amans  
a vostra don' aisí  
que 'us truep tot jorn aclí  
a far sas voluntatz.  
E si nulhs sieus privatz  
podetz en loc vezer,  
faitz li tan de plazer,  
que de vos port la uzor. » (p. 17)

“Servid á vuestra dama tarde y mañana, semanas, meses y años, y que os halle siempre dispuesto a hacer su voluntad. Servid también a sus favorecidos, de suerte que luego os alaben » (p. 26).

Autrejatz lo mentir  
enaisí com al ver;  
c' aisí poiretz aver  
s' amor, ab que vulhatz  
ésser de cortz privatz  
e de guerra totz jorns p. 18

“Concededle lo que no es verdad como lo que lo es, y además sed hombre de corte y de guerra. Sin esto no podreis ser sabedor en amores” (p. 26).

E si n' es tan privatz,  
que 'us ereza voluntiers ,  
na síatz lauzengiers  
ni marritz ni ginós,  
si 'ls autres eomp~nhós  
son pus privatz de luy,  
ni ab que be' us enuy p. 20  
re non fassatz parven.  
Car senher a sa jen  
deu son poder partir;  
Los us deu obezir  
E 'ls autres melhurar.  
Als que no pot donar  
deu far de si privatz

Y si alcanzáis tanta privanza que os crea de buen grado, no seáis adulator, ni tampoco estéis triste

ni celoso si otros compañeros son más privados suyos, porque el señor debe repartir su poder entre su gente, obedeciendo á unos, mejorando á otros y alegrando y obsequiando á aquellos á quienes nada puede dar. (p. 27).

La question mérite sûrement d'être posée : le mot *privat* en occitan a-t-il eu une signification politique ? A-t-il été utilisé pour nommer les personnages familiers et proches d'un noble puissant ou d'un roi ? Ce qui est clair, c'est que ces mots ont eu une utilité évidente pour codifier les usages amoureux et galants des troubadours, et que dans ce sens ils expriment les types de rapports entretenus entre ces poètes et une dame haut placée dans l'échelle sociale, dont, affirmaient-ils, dépendait leur sort et leur destin. Si nous laissons de côté l'aspect érotique, qu'il ne faudrait pas exclure dans tous les cas<sup>35</sup>, le rapport n'est pas très différent de celui existant entre un roi et ses proches les plus dévoués.

Mais, en réalité, nous pouvons donner une réponse plus précise ; elle nous vient d'un poème narratif de la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou du début du XII<sup>e</sup>, appartenant au cycle d'Artur et écrit en occitan : il s'agit du roman de Jaufré. Il raconte le déplacement de Jaufré, le personnage principal, à Carduol ou Cardeuil, une des trois principales villes du royaume légendaire de Logres. Dans la cour du roi, il trouve celui-ci quelque peu diminué, car nombre de chevaliers sont partis, mais il lui en reste malgré tout six cents, ceux qui lui sont plus *privat*. Ces cavaliers plus *privats* dont il est question ici, sont clairement des fidèles et des proches d'un roi, des partisans inconditionnels :

Aisi Jaufre s'en vai de pas,  
Car totz es enuiatz e las.  
Et la pucella autressi  
Ab los autres part se d'aqui.  
E non a gaire sejournat,                      2915

---

<sup>35</sup> Pour l'utilisation en catalan du terme *privat* cela ne fait aucun doute. Cf. Miret y Sans, Joaquim, *Sempre han tingut béch las oques. Apuntacions par la historia de les costumes privades*, Barcelona, A la stampa den F. Badia, 1905. Nous citons l'un des passages en note 307.

Tro que son a Carduol intrat,  
 On troberon lo rei Artus  
 Tot escarit, que non ac plus,  
 De .dc. cavallier, so cre;  
 Car non ac retengutz ab se,           2920  
 Mas cel que l'eron plus privat,  
 Que tuit li autres s'en son anat<sup>36</sup>.

Dans la poésie galaïco-portugaise, très inspirée par la provençale, l'utilisation du mot *privado* pour marquer le rapport de proximité entre quelqu'un qui est au service du roi et celui-ci est également vérifiable au moins à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. La preuve, nous la trouvons dans un poème amoureux de Martin Codax, une *cantiga de amigo*, où la fille amoureuse s'inquiète pour le sort de son amant :

Ondas do mar de Vigo,  
 se vistes o o meu amigo?  
 e ay, deus, se verra cedo!

[...]

Ca ven meu amigo,  
 e ven san' e vyvo;  
 hirey, madr' e vyvo!

Ca ven meu amado,  
 e ven vyvo e sano;  
 hirey, madr' e vyvo!

Ca ven san' e vyvo,  
 e d' el rey amigo;  
 hirey, madr' e vyvo!

Ca ven vyv' e sano  
 e d'el rey privado;  
 hirey, madr' e vyvo!<sup>37</sup>

Et enfin, un poème recueilli par Víctor Balaguer dans son *Historia política y literaria de los trovadores* va nous permettre de resserrer encore le lien entre l'utilisation du substantif hispanique *privado*, dans son acception de proche collaborateur du roi, et le

<sup>36</sup> Rialto, "Repertorio informatizzato dell'antica letteratura trobadorica e occitana" <http://www.rialto.unina.it/narrativa/jaufre/jaufre-iii.htm>.

<sup>37</sup> Il s'agit de la *cantiga* n° 885 du *Cancioneiro da Vaticana*, in Antonio de la Iglesia, *El idioma galleogo. Su antigüedad y vida*, vol. 2, La Coruña, Imprenta de "La voz de Galicia", 1886, p. 278.

terme occitan possédant cette même signification. Nous avons déjà signalé la présence de troubadours dans la cour des rois de Castille dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup> ; nous devons nous déplacer de nouveau dans ces contrées belliqueuses pour entendre le discours d'un troubadour va-t-en-guerre qui mentionne les *privatz*, non d'une dame quelconque, non pas de la reine, mais d'un roi, Alphonse X le Sage. Ce poète n'est autre que Bonifaci Calvo.

Ce troubadour né à Gênes – est-ce la fibre politique italienne la responsable ? – ne semble pas prendre au sérieux le rôle du troubadour, adorateur d'une dame, ni regarder comme un digne idéal celui d'une confortable vie de loisirs dans une cour royale où la générosité d'un roi cultivé permet de se consacrer entièrement à l'amour et à la poésie. Bien au contraire. Il conseille à Alphonse X, au début de son règne, de prendre les armes afin de se bâtir un destin glorieux. Mais en dehors de cette attitude, fort originale pour un troubadour, ce qui surprend c'est l'image qu'il donne de la cour du roi de Castille, où le monarque se trouverait prisonnier de *privatz* trop agréablement installés dans leurs occupations curiales, peu enclins à lui conseiller des actions qui les sortiraient de leur vie confortable ; des *privatz* mis dans le même lot que des adulateurs, des paresseux et des lâches qui préfèrent déguster de délicieux mets et boire de bons vins plutôt qu'encourir les fatigues de la guerre.

En loc de verjans floritz  
e folhatz,  
volgra per camps e per pratz  
vezer lansas e penós;  
et en loc de cants d' auzeus  
auzir trompas e flauteus,  
e grans retins de colps e de cridans;  
qu' adoncs fora cabalós lo mazans.  
Bel m' es lo retins 'I critz  
dels armatz  
quan soi ben encavalgatz  
et ai bellas garnizós.

---

<sup>38</sup> Ils sont aussi bien accueillis les rois d'Aragon et s'essayaient même à l'utilisation des langues locales dans leurs poésies : "Los reyes Alfonso VII y Alfonso VIII de Castilla, así como el aragonés Alfonso II, les dispensaron honrosa y espléndida acogida. Una estrova del *descort* plurilingüe que compuso Raimbaut de Vaqueiras está escrita en un dialecto hispánico", Rafael Lapesa, *Historia de la lengua*, Madrid, Gredos, 1981, p. 198.

Qu' aitan gai soi et irneus  
 a l' encontrar dels tropeus,  
 com li privat en cambras e parlans,  
 e tan volgut com il en cochas grans.  
 Per qu' ieu volgra fos partitz  
 lo prezat  
 reis 'N -Anfós de sos rcgnatz,  
 qu' adoncs faria dels pros  
 e dels valens sos capdeus:  
 qu' en fatz perilhós ni greus  
 no ten pro lauzengers ni soplejans,  
 qu' al major ops li fail cors e talans.  
 Mas trop me par endormitz,  
 que'm desplatz,  
 quar en vei desconortatz  
 los sieus e meins -coratjós.  
 E s' ara, mentr' es noveus  
 l' afars, no conorta 'ls seus, p. 275  
 venir l' en pot tal rnescaps e tal dans  
 qu' il farà pron si 'l restaur' en dez ans.  
 Reis 'N -Anfós, ja 'ls crois rnarritz  
 non crezatz,  
 ni 'ls feignenz alegoratz:  
 quar ámon dins lor rnaizós  
 rnais bos vis e bos rnorseus,  
 qu' ab'afan penre casteus,  
 ciutat ni reings, ni faire faitz prezans,  
 tan lor es cars legors e pretz soans<sup>39</sup>

En vez de floridos y hojosos vergeles, quisiera ver por los campos y los prados lanzas y estandartes; y en lugar de cantos de aves, oír trompas y clarines y grande estrépito de golpes y de gritos, como prueba de estar ya empeñada la batalla.

Pláceme el resonar de las armas y los gritos de los campeones, cuando estoy bien montado y cubierto con una buena armadura. Tan alegre salgo entonces al encuentro de las huestes enemigas, coma los privados al acudir á las audiencias, y tan querido soy como ellos en los momentos de conflicto.

Por esto desearía ver al rey Alfonso alejado de sus reinos, pues entonces seguiría los consejos de los hombres de pro y de valía, ya que en los grandes peligros de nada sirven los aduladores,

---

<sup>39</sup> Víctor Balaguer, *Historia política y literaria de los trovadores*, Madrid, Imprenta de Fortanet, 1878, p. 276.

puesto que á lo mejor les faltan corazón y ánimo.

Pero me parece que está adormecido, y me desplace, pues veo descontentos y desalentados á los suyos, y si ahora, mientras la ocasión es propicia no les anima, tal desgracia y daño puede resultarle, que luego no lo podrá reparar ni en diez años.

Rey D. Alfonso, no creáis á los menguados cobardes ni a los emperezados ociosos, para quienes el estar tranquilos en sus casas bebiendo buenos vinos y comiendo buenos bocados, es preferible a ir a tomar castillos, ciudades y reinos, con lo cual demuestran que no son amigos de hechos gloriosos, y que más estiman el descanso que la nobleza y el valor<sup>40</sup>.

Indépendamment de la critique de ces *privados* et de l'attitude originale de Bonifaci Calvo, ce qui attire notre attention c'est que les *privados*, objet de son attaque, semblent constituer une classe d'officiers au service du roi, une sorte de garde rapprochée formée par ses plus proches collaborateurs. Nulle hésitation chez ce poète, pourtant imprégné de la culture provençale, au moment d'utiliser ce mot dans ce sens précis. Est-ce que d'autres troubadours avant lui ont effectué le transfert de ce terme aux réalités politiques de Castille et qu'il ne fait que reprendre un usage courant ? Cela n'est pas improbable, puisque l'utilisation de *privado* en espagnol dans l'acception politique qui nous intéresse est attestée dès la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

D'autres travaux ont signalé l'influence que la littérature provençale aurait pu exercer sur les textes castillans. Ainsi, J. Rodríguez Velasco, dans un article consacré à l'utilisation du terme "retraer", dans *Las Partidas*, qu'il considère « un tecnicismo que procede, seguramente, del vocabulario poético provenzal y francés », il affirme de façon plus générale que :

Una lectura cuidadosa de los tecnicismos de la política tal cual aparecen en la *Segunda partida* podría deber más de lo que suponemos al vocabulario político provenzal y francés, y, en particular, a ciertos conceptos de ese vocabulario que han sido objeto de tratamiento en la tradición poética trovadoresca, de tanta presencia en el Reino de Castilla. La identificación de estos provenzalismos podría, de hecho, dar un pequeño giro lexicográfico a las *Partidas* en ciertos puntos<sup>41</sup>

---

<sup>40</sup> Traducción de Víctor Balaguer, *Ibid*, p. 274-275.

<sup>41</sup> J. Rodríguez Velasco, "Espacio de certidumbre. Palabra legal, narración y literatura en *Las siete partidas* (y otros misterios del taller alfonsí)", *CEHM*, n° 29, 2006, p. 431-32, n. 11.



#### 4. UN MODÈLE POLITIQUE PROCHE : HACHIB – VIZIR

Sans oublier les origines latines, les termes relatifs à la *privanza* furent importés probablement des cours occitanes ; néanmoins, ces mots parlaient le plus souvent, dans les sociétés et les milieux où ils étaient nés, de la proximité physique, affective ou amoureuse. Pour quelle raison auraient-ils été adaptés afin de dire des liens et des fonctions d'ordre politique ? Ces réalités, étaient-elles préexistantes ?

Nous croyons qu'il est possible d'émettre une hypothèse qui pourrait rassembler ces données éparses : le vocabulaire d'un côté, le fonctionnement politique qu'elles nomment d'un autre<sup>42</sup>. Pour cela, il est nécessaire de signaler les caractéristiques de l'État musulman du sud de la péninsule ibérique et la forte capacité d'influence qu'il put avoir sur les hommes des royaumes chrétiens du Nord. Car de même que ceux-ci voulurent s'approprier les connaissances scientifiques et philosophiques, ainsi que la sagesse contenue dans les ouvrages didactiques d'Al-Andalus, ils ne demeurèrent pas insensibles aux réalités politiques dont ils étaient témoins.

Depuis le X<sup>e</sup> siècle, il existait une organisation étatique fortement structurée en Al-Andalus, bien plus solide que celle des États chrétiens européens. Elle se distinguait par un pouvoir central qui disposait d'abondantes ressources économiques et une organisation bureaucratique complexe. A la tête de l'État, depuis 929 se trouvait le calife, « le *malik*, le souverain, détenteur de la puissance suprême ou *mulk* ». <sup>43</sup> En théorie « c'est un monarque autocrate, à la puissance absolue. Il règle tout par lui-même, selon son bon plaisir [...]. Il a droit de vie et de mort, est maître de la liberté de chacun. Chef spirituel et temporel... » <sup>44</sup>. 'Abd al-Rahman III, premier calife, effectue un important travail de consolidation de ce pouvoir centralisé, en faisant entrer dans

---

<sup>42</sup> Le choix d'un vocabulaire nouveau a sûrement un rapport avec le souhait de définir des nouvelles réalités. Il est probable que la *privanza* avec les traits qu'elle a en ce moment en Castille, en soit l'une d'elles.

<sup>43</sup> Pierre Guichard, « Apogée de l'Islam andalou », in B. Bennassar, *Histoire des Espagnols*, Paris, R. Laffont, 1992, p. 85.

<sup>44</sup> E. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane. Tome III. Le siècle du califat de Cordoue*, Paris, Éd. G.-P. Maisonneuve, 1953, p. 10.

l'administration de l'État une grande quantité de serviteurs appartenant à une aristocratie plus modeste et une masse de fonctionnaires de rang divers, mais d'« origine servile, importés d'Europe occidentale [...] élevés dès leur jeunesse pour ces fonctions dans le cadre même du palais »<sup>45</sup>.

Un aspect remarquable de cette organisation du pouvoir musulman, qui n'est pas exclusive d'Al-Andalous ou du califat, est la présence au sommet d'un groupe restreint de hauts fonctionnaires en qui, comme le dit Lévi-Provençal, le calife « délègue en partie l'exercice de l'autorité [...] Ceux-ci sont entièrement responsables devant lui, révocables à son gré et sans appel »<sup>46</sup>. Ces hauts dignitaires, conseillers et responsables des principaux services de l'État, ont tous le statut de *vizirs*, titre honorifique, indépendant de leur spécialisation dans un domaine concret et des charges qui leur ont été attribuées – la correspondance, la comptabilité, etc. Au sommet de la hiérarchie des vizirs se trouve parfois un *hadjib*, sorte de premier ministre, qui peut remplacer le calife lui-même dans ses tâches de gouvernement. À plusieurs reprises, le *hadjib* prendra réellement les rênes du pouvoir au détriment de califes peu impliqués dans les affaires. C'est ce que fera le fils d'un Berbère de Valence, Dja'far al-Mushafi, qui après avoir obtenu la charge de précepteur d'al-Hakam II, deviendra son *hadjib*. Le même rôle éminent aura auprès de Hisham II, celui qui provoquera la chute d'al-Mushafi et lui succédera, ibn Abi'Amir, le célèbre « Almanzor », lettré et juriste aux origines sociales moins obscures que celles de son prédécesseur<sup>47</sup>.

Nous l'avons vu, entre le calife et ses vizirs il existe un lien direct, ils sont tous choisis par lui. Indubitablement ils constituent un corps dévoué de serviteurs bien formés, dont le sort dépend très directement de leur capacité à satisfaire les attentes du souverain. Sans doute font-ils montre d'une loyauté à toute épreuve, récompensée par les plus que généreuses gratifications de la part du monarque. Ils occupent les postes clés de l'administration de l'État et parfois, lorsque le prince des croyants n'en a pas les aptitudes, ou préfère s'adonner au luxe et aux plaisirs du palais, le plus éminent d'entre eux s'érige en vrai responsable du gouvernement.

Non moins intéressante pour nous est l'évolution de la distinction honorifique de vizir, qui avec le temps perdra le caractère restreint qui désigne les tenants des plus hautes

---

<sup>45</sup> Pierre Guichard, « Apogée de l'Islam andalou »..., p. 87.

<sup>46</sup> E. Lévi-Provençal, *ibid.*

<sup>47</sup> Cf. Pierre Guichard, *ibid.*, p. 90-91.

responsabilités près du souverain pour signifier, comme le dit Lévi-Provençal « tous ceux qui approchent plus au moins le prince »<sup>48</sup>. A ce propos, il faut rappeler que le castillan avait emprunté à l'arabe le mot *aluazil* ou *alguacil*, qui venait justement de vizir – *al wazir* – et qui signifie, en effet, un fonctionnaire d'un rang peu élevé.

Cela n'empêche qu'il continue à exister des vizirs proches du souverain, avec un vrai pouvoir. La double exigence faite aux intégrants du cercle le plus proche d'un monarque, agissant, au moins en théorie, en autocrate – double exigence qui correspond d'une part au service personnel et inconditionnel du souverain<sup>49</sup> et de l'autre à une charge officielle spécifique – n'est pas sans nous rappeler ce que l'on attendait des *privados* castillans. De même, les diverses et parfois humbles origines de certains vizirs<sup>50</sup> élevés par la seule volonté du souverain, la multiplicité de tâches qu'ils pouvaient être amenés à accomplir, ainsi que les jalousies qu'ils provoquaient par leurs liens et proximité avec le détenteur du pouvoir – non moins que par leur rapide enrichissement – nous fait penser encore aux *privados* chrétiens. Également l'instabilité fondamentale d'un tel statut, dont la valorisation dépendait du bon vouloir d'une seule personne, pouvait conduire à certains moments, comme il arriva pour les vizirs, à une sorte de banalisation, ce qui put se traduire par une multiplication d'individus considérés par les *Crónicas*, par exemple, comme faisant partie de cette catégorie.

Ce qui demeure hors de doute, c'est que les ouvrages historiographiques écrits à partir du XIII<sup>e</sup> siècle en Castille, désignent la figure du vizir proche du souverain par un seul mot, *privado*, en confirmant ainsi cette assimilation. Voici un des multiples exemples – correspondant aux événements de Valence, dans lesquels se verra impliqué le Cid, au XI<sup>e</sup> siècle, pendant les règnes d'Alphonse VI de Castille et de Yahia Alcadir, roi des taïfas de Tolède et Valence – que nous pourrions apporter :

Empos esto ueno este Yahia Alcadir a un lugar quel dizien estonces Santa María, et dalli enuio a

---

<sup>48</sup> E. Lévi Provençal, *L'Espagne musulmane...*, p. 67

<sup>49</sup> L'exigence d'un dévouement inconditionnel est inscrite en toutes lettres dans celui que nous pourrions considérer l'un des premiers arts de la *privanza* (avec les *Rimado de palacio* de Pérez de Ayala), écrit par celui qui – un peu comme le *Canciller* – fut ministre de deux souverains au XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn al-Hatib. Il signale les qualités nécessaires au vizir : « haut lignage, austérité, modestie, désintéressement », ainsi que « la fidélité absolue au souverain, l'activité intense, la discrétion, la promptitude de décision et la méditation profonde », Rachel Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris, ed. de Boccard, 1973, p. 199.

<sup>50</sup> Rachel Arié nous en donne quelques exemples de la variété sociale et ethnique des vizirs entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle : « le fils d'un modeste forgeron de l'Albaicín », « un ancien esclave chrétien [...] investi du vizirat » ; ou « d'un renégat chrétien affranchi par les Nasrides », ou d'un « seigneur grenadin d'origine chrétienne, don Pedro Venegas », Rachel Arié, *L'Espagne musulmane...* p. 200-201.

Valencia un su priuado quel dizien Abenfaraz; et era esto aun en la vida desse alguazil que tenie Valencia; et enuiaua alla Yahia a aquel su priuado por saber daquel alguazil Abubecar Abneabdalhaziz, que la tenie estonces la villa, si gela querrie dar, ca dubdaua en el porque desposara esse alguazil Abubacar su fija con el rey de Saragoça, et con este esfuerço por uentura eu gela non darie<sup>51</sup>

De surcroît, il existe une coïncidence troublante, présente dans cette même *Primera crónica*, qu'il n'est pas facile d'interpréter, mais qui pourrait confirmer un peu plus le lien entre les modèles castillan et musulman. Dans notre recherche des occurrences du mot qui nous intéresse, il est curieux d'observer qu'il est utilisé tout au long du récit de l'histoire ancienne, de Grèce autant que de Rome, mais que cet usage s'interrompt dès le début de l'histoire de la période des rois visigoths pour réapparaître au moment même de la trahison de don Julien qui provoquera l'invasion musulmane. Une centaine de pages, entre le règne de Constantin et la fin de celui de Rodrigue, séparent deux occurrences de *privado*, alors que la fréquence de la présence de ce mot est partout ailleurs plus régulière.

Nous avons de bonnes raisons pour conclure que, comme cela arrive pour tant d'autres éléments qui structurent le pouvoir des royaumes chrétiens, la figure du *privado* correspondait à la transposition de l'une des figures clés du prestigieux modèle des voisins du sud<sup>52</sup>. Par ailleurs, les traductions, réalisées au XIII<sup>e</sup> siècle, de textes tels que le *Sendebâr* ou *Calila e Dimna* contribuent aussi à étayer cette hypothèse, en faisant également, sans hésitation aucune, des *vizirs* arabes, des *privados* castillans.

Le fait d'utiliser, pour nommer une telle figure politique du monde musulman, un vocabulaire d'une tout autre origine, moins suspecte, constituerait une manière, somme toute assez courante, de se l'approprier et de l'adapter aux spécificités de sa propre langue. En effet, le mot *privado* avait l'avantage d'exister déjà en castillan, d'être d'origine latine, et d'avoir été d'une certaine manière, réinventé dans sa signification, par la langue occitane ; notamment pour nommer et caractériser la figure de l'amant courtois, dans la très répandue et appréciée poésie des troubadours. Celle-ci, comme

---

<sup>51</sup> Alfonso X, éd. par R. Menéndez Pidal, *Primera Crónica General Estoria de España*, Madrid, Bailly-Baillière e hijos, Editores, Madrid, 1906, tomo I, p. 548.

<sup>52</sup>T. F. Ruiz a souligné que parmi les fonctions clés de la couronne de Castille – chancelier, garde des sceaux, connétable, etc. – beaucoup avaient été créées « a imitación de los sistemas administrativos musulmanes », Teófilo F. Ruiz, *Las crisis medievales (1300-1474)*, Barcelona, Crítica, 2007, p. 151. L'influence de la cour des califes atteint sûrement des contrées encore plus lointaines : « cette cour policée [...] apparaît comme un modèle à l'Europe occidentale et la remplit d'admiration », E. Lévi Provençal, *L'Espagne musulmane au Xe siècle...*, p. 113.

nous l'avons vu, utilise fréquemment le mot *privatz* ou *privat* et ses dérivés pour mentionner celui qui est l'intime de la dame, celui qui a des rapports de *familiarité*, d'*intimité* ou de *proximité* avec elle, probablement aussi pour désigner son amant. Ce vocabulaire courtois va être repris en Castille pour désigner les *privados*, ces serviteurs zélés, non moins exposés aux sauts d'humeur du roi et leurs conséquences, que l'amant courtois, l'était à ceux de la dame.

## 5. AUTRES INFLUENCES

### a. *PRIVADO* – PAIR

Ce que nous venons d'affirmer n'implique pas nécessairement qu'il n'y ait pas d'autres types d'organisation politique qui fonctionnent comme modèles et que ces derniers n'aient pas joué un rôle capital dans la structuration du pouvoir des royaumes hispaniques au XIII<sup>e</sup> siècle. On peut même affirmer que le mot *privado* et tous ses dérivés semblent presque tirillés entre les diverses forces d'attraction des différents paradigmes, bien qu'aucun parmi eux ne lui offre une si naturelle correspondance que celui que nous venons d'analyser.

Entre les paradigmes suggérés, se trouve évidemment celui de l'État romain – que par commodité nous allons traiter dans la section suivante – mais aussi, à travers la chanson de geste, celui de la pairie française.

En effet, à cette période, l'idéal chevaleresque est encore bien vivant, et il est diffusé autant par la culture du divertissement laïc, représenté par les poètes courtois et ses rhapsodes, les jongleurs, que par une culture ecclésiastique qui, au fur et à mesure que le temps passe, vient de plus en plus souvent concurrencer la première. Une des images, en rapport avec cet idéal, qui aura le plus d'impact sur les mentalités européennes du Moyen Âge, est celle des Douze Pairs ; les compagnons fidèles de Charlemagne dans la fiction de *La chanson de Roland*, retrouvent – l'analogie religieuse avec le Christ et les douze apôtres aidant beaucoup – une place équivalente dans d'autres poèmes plus tardifs rédigés également en français ou dans l'une ou l'autre des langues romanes. Ce sera le cas pour le *Libro de Alexandre*, poème du début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>, écrit selon les règles du métier de clergie, comme l'indique sa fameuse tirade initiale : « Mester traygo feroso non es de ioglaría / mester es sin pecado que es de clerezia ». Parmi d'autres caractéristiques intéressantes pour notre objet – dont l'une d'entre elles serait la

---

<sup>53</sup> Marcos Marín a consacré quelques pages à l'élucidation de toutes les hypothèses, arrivant finalement à la proposition d'une date qui se situerait entre 1202 et 1207 : « La conjugación de las fechas del texto y de los usos del calendario, más el factor de corrección de un año antes y un año después del teórico año cero, permite establecer aritméticamente que el *Libro de Alexandre* se escribió entre 1202 y 1207 », Francisco Marcos Marín (éd.), *Libro de Alexandre*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.

présence d'un art de gouverner concis<sup>54</sup> mis dans la bouche du grand philosophe de l'Antiquité, Aristote, précepteur du jeune héritier de Philippe de Macédoine – un passage attire notre attention : il s'agit des strophes qui suivent la narration des premières victoires en Asie. C'est le passage où Alexandre, émerveillé devant les richesses de l'Asie, fait preuve d'une grande générosité, en distribuant ce qu'il nomme l'Europe et « todos sus condados » entre les principaux chevaliers qui l'accompagnent ; opportunités dont ses hommes profitent pour lui faire une proposition d'un autre ordre, mais attachée toujours au partage. Ce qu'ils demandent, après avoir obtenu le partage des territoires, c'est celui des responsabilités :

311 Dos uassallos del rey ambos sus naturales  
Clitus e Tolomeo dos uarones leales  
apartaron al rey fuera de los tendales  
fueron-lo cometiendo con palabras atales

312 Rey dezien ellos much' as de deliurar  
acabdellar tus azes los iuizios iudgar  
quando an a mouer commo an de posar  
rey sufres grant pena non lo podras durar

313 Grant es la tu fazienda as mucho de ueer  
non lo podras todo por ti acabeçer  
podrie por auentura tal falta conteçer  
que a ti e a nos podrie enpeçer

314 Mas segunt nostro seso si por bien lo touiesses  
una cosa de nueuo querriemos que fiziesses  
que escogiesses doze quales tu mas quisiesses  
alcaldes & cabdiellos a essos nos pusiesses

315 Despues iries seguro series mas sin ardua  
aurie ante derecho la gente de su rancura  
esto serie de todos seso & cordura  
irie toda la cosa en meior derechura

316 Dixo el rey ueo que bien me conseiades  
otorgo que leal mente buen seso me dades  
los dos primeros quiero que uos amos seades

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, str. 51-85.

dixieron ellos plaz-nos por que uos lo mandades

- 317 Desi llamo el rey a Dior su priuado  
Parmenio fue el quarto en duro punto nado  
puso-l en par dellos en ese mismo grado  
et maestr' Aristotil que lo ouo criado
- 318 El sexto fue Parmenides Samifon el seteno  
Festino el octauo Filotas el noueno  
el dezeno fue Clitus Nicanor el onzeno  
Pardicas fue metido en el lugar dozeno
- 319 Estos puso el rey que fuessen mayorales  
non los podie ome escoger mas leales  
ende pusieron nombre despues los doze pares  
en Roma otros tantos a-y de cardenales

Nous le voyons, le procédé suivi dans cette distribution du pouvoir correspond au modèle des Douze Pairs de France. Pourtant ce qui mériterait d'être noté dans ce passage, plus que la reprise du *topos* français, c'est l'effort de rationalisation du pouvoir qui est proposé par les futurs pairs, presque contraire par sa signification à la distribution de terres, à caractère féodal, réalisée peu avant à l'initiative d'Alexandre. Cela est visible à travers le détail des justifications invoquées par Clitus et Tolomeo : l'excès de travail du roi ou « grant [...] fazienda » ; la variété des occupations, qui concernent aussi bien la justice que l'armée, entre autres ; le « seso & cordura » et la « mejor derechura » qu'une telle mesure introduirait dans la conduite de toute sorte d'affaires.

Dans ce schéma, pas le moindre indice d'un rôle prépondérant pour les *privados*, comparable à celui qu'ils ont dans *Calila e Dimna* ou *Sendebar*. Aucune trace non plus de l'omniprésence des *privados* qui caractérise l'entourage royal, tel qu'il est décrit par les chroniques contemporaines ; aucun indice d'une structure de gouvernement appuyée sur les bons offices d'une pléiade de serviteurs strictement dépendants du roi. Bien au contraire, l'initiative et la proposition de Clitus et de Tolomeo pointent les bénéfices d'une libre communication entre les sujets et le roi : une libre communication et une fonction de conseil ayant pour finalité l'amélioration du dispositif du pouvoir. En somme, ce qui semble être prioritaire, c'est le bien commun. Nous sommes loin des



caractéristiques d'un système où le roi gouverne en autocrate. Dans cette configuration, il n'est pas étonnant que le seul *privado* qui fait acte de présence, bien que nommé par sa qualité de tel et par son nom propre, Dion, n'ait pas un rôle précis avant de prendre place parmi les douze pairs fraîchement nommés. Sa discrétion a même quelque chose d'incongru ; pourquoi ne pas signaler ses attributions, alors que tant de spécifications sont données sur l'organisation et la distribution du pouvoir ? Nous trouvons l'explication en examinant les occurrences très limitées des mots *privado* ou *privanza* – une fois *privados* (str, 1712) à la place d'*allegados* comme variante de l'un des manuscrits, et une fois *privanza* (str. 398) ; en excluant, évidemment les occurrences qui retiennent le sens adverbial de ce mot et laissant de côté pour l'instant une occurrence où *privado* fonctionne comme adjectif (str. 394) – dans ce poème. Ce qui nous amène à affirmer que, faute d'autres précisions, seulement les sens de serviteur ou d'ami dans leurs plus simples acceptions semblent être retenus aussi bien pour *privado* que pour *privanza*. Ce rapport du terme *privado* à la sphère privée ou intime, se confirme par l'utilisation de l'adjectif *privado* avec une signification érotique : « auras de la reyna algun solaz priuado » (str. 394).

En parcourant le *Libro de Alexandre*, nous pouvons constater que nous sommes aux prises avec les premiers balbutiements d'un discours politique qui a des liens avec l'héritage gréco-latin, ce qui n'est pas pour nous surprendre, car les complexes antécédents du texte castillan nous font remonter à un *Roman d'Alexandre* du III<sup>e</sup> siècle, largement diffusé, traduit en latin et, plus tard, dans une multitude de langues, la source la plus proche pour le texte espagnol étant l'*Alexandreis* latin de Gautier de Châtillon qui date du XII<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>. Quoi qu'il en soit, l'empreinte des réflexions anciennes sur l'organisation rationnelle des pouvoirs, ainsi que sur la finalité du pouvoir politique, semble assez évidente. On croit même apercevoir l'affirmation des bienfaits de la participation des sujets dans les responsabilités politiques, non seulement comme employés ou fonctionnaires du souverain, mais aussi comme porte-parole d'une population. Des porte-parole que, loin d'être punis par leur audace, le roi écoute et fait participer au gouvernement en leur donnant des responsabilités majeures. Sans vouloir parler, évidemment, de démocratie, cette initiative se rapproche d'une écoute de la parole émanant d'une élite attentive aux améliorations possibles du fonctionnement des

---

<sup>55</sup> Marcos Marín décrit en détail les précédents du *Libro de Alexandre* dans son édition, cf. « Introduction » à Francisco Marcos Marín (éd.), *Ibid.*

instances de justice et gouvernement<sup>56</sup>, conformément aux évolutions que sont en train de vivre les royaumes péninsulaires, avec les premières réunions de Cortès dans le royaume de León qui auraient eu lieu vers 1188<sup>57</sup>.

Nous venons de vérifier que la figure du *privado* ne s'accommode pas facilement de l'ambiance chevaleresque du *Libro de Alexandre*, que ce soit à cause de l'incongruité de sa position dans le contexte représenté ou bien – c'est une autre cause probable – parce que le mot n'a pas acquis à cette heure une claire signification politique ; car, ne l'oublions pas, le *Libro de Alexandre*, s'il est vraiment écrit entre 1202 et 1207, serait le premier à utiliser le mot *privado* pour signifier une personne proche du roi. A cette incongruité dans un texte médiéval, nous pouvons en ajouter une autre d'un autre genre qui se présente aussi dans un passage important de l'un des ouvrages plus importants de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

#### b. PRIVADO – MANDADERO

L'ouvrage auquel nous venons de faire allusion n'est autre que la *Primera crónica general*. Cette *Primera crónica*, projet ambitieux, comme c'était le cas pour la grande majorité des productions intellectuelles animées par Alphonse X, avait plusieurs objectifs. L'un d'eux était de réunir tous les matériaux possibles pour rédiger une histoire renouvelée de l'Espagne, en utilisant, par exemple des sources arabes, ce qui constituait un changement radical par rapport aux précédents les plus proches ; c'est-à-dire, l'histoire de Jiménez de Rada, *De rebus hispaniae*<sup>58</sup> et celle de Lucas de Tuy, le

---

<sup>56</sup> F. Foronda constate l'existence d'une autre image d'Alexandre assez similaire à celle du *Libro*, bien qu'un peu plus tardive, car elle correspond à un texte traduit en castillan dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ; elle est encore plus démonstrative d'une conception du pouvoir pour qui le maintien des liens entre le roi et ses sujets est vital, car il semble constituer même sa principale raison d'être. Il s'agit d'un passage de *Bocados de oro*, traduction du *Mukhtār al-hilam wa-mahāsin al-kalim* (XI<sup>e</sup> siècle) « qui reprend les maximes et les dits des sages de l'Antiquité », F. Foronda, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille. XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, thèse Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003, p. 51 . Le passage cité est le suivant : « E estuvo Alixandre un dia por librar los omes como solia fazer siempre, e non vino ninguno ant'él para demandar ninguna cosa, e dixo a los que estavan conél : ya non cuento este dia por dia regnado », *Bocados de oro*, M.Crombach éd., Bonn, 1971, p. 134.

<sup>57</sup> Sur la réalité de cette première réunion de Cortès, semble y avoir quelques doutes, mais cela n'empêche pas de remarquer que la proximité de ce type d'évènements et la rédaction du poème, est un symptôme de cette évolution. Pour les réserves sur cette date cf. : Charles Garcia, « Alphonse IX de León et les *cives* du royaume (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles),

*Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 2004, n° 27, p. 183-215.

<sup>58</sup> Rodericus Ximenii de Rada, *Historia de rebus Hispanie siue Historia Gothica*, J. Fernández Valverde (ed.), Turnhout, Brepols (CCCM, 72), 1987; édition en espagnol : Rodrigo Jiménez de Rada, *Historia de*

*Chronicon Mundi*<sup>59</sup>, qui continuent à être malgré tout des apports indispensables pour sa rédaction. Une nouveauté qui ajoute des détails et de la vivacité à ce travail historiographique est l'incorporation d'éléments qui proviennent de ce qui est narré, comme le disent les auteurs eux-mêmes, par « algunos en sus cantares », bien que l'armature du récit se fasse sur la foi de « los libros auténticos » et de « lo que fallamos por los latines en los libros antiguos »<sup>60</sup>. Le dernier trait distinctif, qui ne constitue en aucun cas la moins importante des innovations alphonsines, est l'utilisation de la langue castillane pour la composition de cette grande chronique, ce qui contribuera – comme il advient également dans le langage juridique avec *Las Partidas* et dans le langage scientifique avec les *Libros de Astronomía* – à façonner et à enrichir une langue qui jusqu'alors, et à la différence d'autres langues romanes, ne s'était pas distinguée par sa production littéraire.

Parmi les caractéristiques mentionnées, deux nous intéressent au plus haut point, car elles nous permettent d'aller plus loin dans notre analyse historique de l'utilisation du vocable « privado ». La première d'entre elles, nous venons de la mentionner, est évidemment la langue spécifique utilisée par les auteurs de cette *Crónica* : le castillan ; la deuxième est l'utilisation d'un matériel historique transposé à partir d'autres langues, comme le latin ou l'arabe.

Nous n'allons pas revenir longuement sur l'influence plus que probable que le modèle politique des royaumes musulmans put avoir sur celui de la Castille ; imitation qui induirait l'existence de *privados* jouant un rôle déterminant et presque institutionnalisé dans l'organisation et la distribution du pouvoir, à l'instar des vizirs islamiques. Cette influence se voit reflétée dans la description des événements politiques castillans et leurs acteurs depuis la période de l'invasion musulmane – ce n'est pas le cas, en revanche, pour la période des Visigots qui la précède –, à commencer par des épisodes où interviennent des personnages aussi marquants pour l'histoire de l'Espagne que le roi Rodrigue et celui qui aurait facilité l'entrée en Espagne des infidèles musulmans, le

---

*los hechos de España*, trad. J. Fernández Valverde, Madrid, Alianza, 1989.

<sup>59</sup> Il existe une édition récente de cette œuvre historique, réalisée par Emma Falque, *Lucas Tudensis, Chronicon Mundi*, Corpus Christianorum, continuatio mediaevalis LXXIV, Turnhout 2003

<sup>60</sup> Un aperçu de quelques exemples où l'on peut vérifier quelles sont les modifications introduites par l'utilisation de ce type de sources a été donné par D. Patisson, à qui nous empruntons également – p. 261 de son article – les citations appartenant à la *Primera crónica* : D. Patisson, « Los equipos alfonsíes y post-alfonsíes frente a Jiménez de Rada : problemas y soluciones », *CLCHM*, n° 26, 2003, p. 259-266. Pour une vision globale des nouveautés introduites par la *Primera crónica general* : B. Sánchez Alonso, *Historia de la historiografía española*, Madrid, CSIC, 1941-1950, vol. 1, p. 206-207.

comte don Julián. Celui-ci nous est présenté justement comme *privado* de Vitiza, le roi précédent. Cette identification entre le premier *privado*, considéré comme tel dans l'histoire de l'Espagne, et le supposé traître qui a causé sa perte aux mains des musulmans, n'est peut-être pas anodine pour la suite des événements historiques et pour l'image de cette figure politique :

le “cuende don Julian”, dont on dit qu'il était « omne muypreciado en el palacio et bien prouado en armas ; demas era cuende de los esparteros et fuera parient et priuado del rey Vitiza, et era rico et bien heredero en el castiello de Consuegra et en la tierra de los marismas », *Primera crónica general*, p. 307b

Mais il existe également une histoire romaine racontée dans des ouvrages accessibles pour les auteurs de la *Primera crónica* et rédigés en latin. Or, l'histoire romaine et son organisation politique, constituent une source d'inspiration non moins décisive que l'exemple des voisins musulmans pour le pouvoir castillan. La question que nous pouvons nous poser est : comment se rencontrent dans cette *Primera crónica*, si cela arrive, la description du monde politique romain et la figure du *privado* ? Le premier point à établir est si, comme pour l'histoire de la période des Visigoths, il existe un moment où la figure du *privado* disparaîtrait du texte. Et la réponse n'est pas aisée, en premier lieu, parce que le récit ne se fait pas d'une manière strictement linéaire. Néanmoins, il est évident que la fréquence d'utilisation de ce terme est très limitée pour le laps de temps qui s'étend des débuts de l'histoire du monde, initiée dans la *Crónica* par la *Genèse*, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Jules César, alors qu'elle augmente sensiblement par la suite. Si, pour faire bref, nous nous en tenons à la chronologie, nous pourrions dire que le mot apparaît deux fois<sup>61</sup>.

L'une de ces occurrences se place dans un récit qui correspond à des faits qui ont lieu en dehors du territoire romain et ne touche que les débuts mythiques de Rome. Elle concerne la légendaire reine Didon, future séductrice d'Énée, et ses agissements suite à l'assassinat de son mari par son frère. Afin de se soustraire à l'emprise que celui-ci veut exercer sur elle et ses richesses, elle imagine une ruse dont elle fait part à ses *privados*, lesquels doivent l'aider à l'accomplir. Dans ce passage, celle qui sera peu après la

---

<sup>61</sup> La difficulté pour déterminer s'il existe une occurrence ou deux dans le récit de cette période, vient du fait que le mot *privanza* de la page 85, qui fait référence aux débuts de l'histoire de Rome, se place après l'histoire des actions de Jules César.

fondatrice de Carthage, utilise ses hommes de confiance pour tromper les envoyés de Pygmalion, qui ont pour mission de la ramener dans ses terres :

E desque todos fueron en alta mar, mando Dido a los omnes del rey so hermano, e a los que ella leuaua, que trasmudassen aquel auer dun naio en otro, diziendo quel semeiaua que no yua alli bien ; e dotra parte mando a otros sos priuados en grand poridat, qu eal mudar de los sacos dun nauio en otro, que de guisa los diessen a los omnes del rey por que no los pudiessen tener, e ouiesse a caer en la mar; y ellos fizieron lo assi com ella mando, de guisa que aquellos sacos todos fueron perdudos en la mar<sup>62</sup>

La deuxième occurrence pour cette période se situe dans une interruption de la suite chronologie du récit. Interruption qui reflète l'intérêt porté par les rédacteurs de l'ouvrage aux particularités de l'organisation de l'appareil d'État romain. En effet, après avoir raconté le séjour de César en Asie et la manière dont, à son retour, il acquiert un statut politique à nul autre pareil, inexistant avant lui, qui le met au-dessus de toute autre autorité, le narrateur décide de faire une pause pour s'occuper de la description des institutions romaines : « Et pues que auemos contado por que auie nombre Cesar, queremos dezir otrosi de los nombres de los otros cabdiellos de Roma cada unos por que eran assi llamados »<sup>63</sup>. Le passage concerné par la présence du mot *privanza* est le suivant :

Et los senadores et el comun, pues que non quisieron reyes, fallaron por so acuerdo que les cumplie de auer entre si algunos omnes buenos por mayores qui los conseiasse en la cibdat et en huest et en todos sos fechos ; et escogieron daquellos que uieron que eran mas guisados, et fizieron la priuança et el poder della cuemo e manera de sennorio, pero en razon de conseiar et no mas; et dieron la a dos dellos, por que si el uno saliesse malo que saldrie ell otro bueno et endereçarie al malo a fazer bien<sup>64</sup>

La première remarque qui vient à l'esprit est que les *privados* de la reine Didon mentionnés dans la première citation, et le mot *privança* dont il est question dans la seconde citation, renvoient à des réalités bien différentes et presque opposées. En effet, les *privados* de Didon sont les serviteurs les plus proches et les plus loyaux de la reine, ceux qu'elle peut utiliser pour des tâches délicates sans aucune crainte. Bien que la dimension politique de leur fonction n'apparaisse pas clairement, elle n'est pas à exclure, et quant à l'autre dimension que l'on considère propre à la *privanza*, les liens

---

<sup>62</sup> *Primera crónica...*, p. 34b.

<sup>63</sup> *Primera Crónica...*, p. 84.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 85.

directs et la dépendance vis-à-vis d'un supérieur, elle est bien présente. En revanche, avec la deuxième citation nous avons affaire à une signification radicalement différente de *privanza*, car ici il n'y a pas la moindre trace des liens personnels signalés pour le cas précédent. La signification du terme, au contraire, semble faire référence à un pouvoir institutionnalisé. L'équivalence établie dans le texte entre *privança*, *poder* et *sennorio* confirment largement cette lecture.

Mais avant d'en tirer toutes les conséquences, prenons connaissance d'un passage qui constitue la suite de celui que nous venons d'examiner. Il est consacré à la description des rangs secondaires dans la structure du pouvoir romain et il nous permettra de compléter l'analyse des acceptions de *privanza* et *privado* qui sont employées ici :

Agora por las razones que dichas auemos deuedes saber quales son las maneras et los departimientos de los principes et de los otros cabdiellos que ouieron a tiempos sos poderíos sobre las cauallerías de Roma et las mandaron. Et fueron estos alçados en las priuanças de sos poderes unos empos otros, cuemo aqui seen escritos: Reyes, Consules, Dictadores, Maestros, Tribunos, Los diez omnes buenos, Tribunos de cabo, Consules de cabo, Cesares, Emperadores<sup>65</sup>.

Empos estos ordenamientos que auemos dichos de las cauallerias de los romanos et de sos principes et de los sos poderíos, uieron los omnes buenos en la corte de Roma cuemo eran y mester otras priuanças menores sin que se non podrien cumplir bien los fechos de los mayores; et porque los consules et los otros principes non podien seer todauia en cada lugar dell imperio, acordar de dar algunos a quien pusiessen en sus prouincias et en sus cibdades por las tierras que matouiessen los pueblos en justicia et recabadassen los sos derechos et les guardassen el so sennorio; et por que estos que ellos ordenauan de poner alli aurien de andar en los fechos delant los otros omnes de las tierras, llamaron les en latin *presides* et *prefectos*, que dize en el nuestro lenguaje tanto cuemo adelantado, assi como fueron en Espanna Affraneo et Petreo et labieno et Acio Uaro et otros muchos. [...]<sup>66</sup>

En cohérence avec la citation précédente, ces acceptions établissent aussi une identité entre « pouvoir » et *privança*. Sont considérées des *privanzas* autant les charges les plus éminentes, que celles qui se situent plus bas dans la hiérarchie politique. Les exemples apportés ne laissent aucun doute, ceux qui se hissent à la *privanza*, sont bien des *Rois*, *Consuls*, *Dictateurs* ou *Empereurs*, qui s'y succèdent les uns aux autres. De même, les auteurs de la *Crónica* signalent que les Romains ont cru nécessaire, pour une bonne organisation du pouvoir, de créer, dans un rapport de dépendance des *privanzas* qui se

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>66</sup> *Primera Crónica...*, p. 87.

trouvent au sommet du pouvoir, des *privanzas menores*, destinées celles-ci à constituer un relais des pouvoirs supérieurs.

Cette conception de la *privanza* est originale et exceptionnelle, même à l'intérieur de la *Crónica*, mais si nous avons voulu attirer l'attention sur elle, c'est surtout parce qu'elle révèle une sorte de contrepoids à l'influence du modèle musulman et très probablement la tension entre deux façons de comprendre l'organisation du pouvoir : l'une d'elles privilégiant la création d'un espace public et des institutions aux rôles différenciés ; et l'autre, plus dépendante des clans et des liens personnels qui se tissent du haut jusqu'au bas de l'échelle du pouvoir. Tout porte à croire que, alors que les liens personnels créés par les *privanzas* étaient bien compris par les contemporains de la *Crónica*, peut-être que la nécessité d'avoir des institutions aux missions bien identifiées l'était moins. Le fait des les appeler *privanzas* pouvait très bien être un moyen pédagogique de signaler que toutes ces charges se trouvaient dans des rapports d'interdépendance, qu'elles formaient un tout, aussi efficace, voire plus, que celui formé par les rapports qui faisaient dépendre les individus les uns des autres.

D'après ce qui est indiqué dans la *Crónica*, la charge de préfet, constituait une *privanza*<sup>67</sup> comme c'était le cas pour les autres charges mentionnées ; mais est-ce que le *prefet*, le *consul*, le *tribun* ou le *dictateur* pouvaient être considérés comme des *privados* pour les auteurs de la *Crónica* ? Rien n'est moins sûr. Regardons de près la suite de la citation précédente pour nous en persuader :

Empos esso pusieron conseieros de los principes et priuados et mandaderos con qui fiziessen saber por las tierras lo que ellos querien et por quien sopiessen las respuestas dalla. Et otrossi fizieron cogedores et recabdadores de los sos derechos et de los tributos et de los aueres que auien a auer por las tierras. Et por que los buenos fechos tan bien de las otras yentes cuemo los suyos dellos et las marauillas que contescien por las tierras se non perdiessen por mingua de escreuir los, dieron pora ellos escriuanos que los escriuiessen et los ayuntassen a las estorias romanas. Et llamaron a todos estos en latin *necessarios*; et a los conseieros de los reyes et de los otros principes llamauan *assecretis*; e por mandaderos dizien *arresponsis* et aun legados; [...] et

---

<sup>67</sup> Bien que cette remarque ne corresponde pas exactement au sujet traité actuellement, il peut être intéressant de rappeler que Saavedra Fajardo, autant dans ses *Introducciones...* que dans ses *Empresas* avait considéré qu'il aurait été préférable de renforcer le caractère institutionnel des fonctions de *valido*, en lui attribuant à cette charge un nom moins négativement connoté, comme par exemple, celui de « préfet ». Il est difficile de ne pas établir un lien entre cette idée et la bonne connaissance que ce diplomate avait des textes d'Alphonse X.

*necessarios* a los que eran priuados de los reyes et de los otros principes. Mas de todos estos sennorios et priuanças non falbaremos non mas daqui adelant, si no de los principes por quien se mantouo el fecho de Roma<sup>68</sup>

Alors que le mot *privanza* a été utilisé pour désigner des postes différents, situés à n'importe quelle hauteur dans l'échelle du pouvoir, le mot *privado* est réservé à des fonctions qui entraînent des liens de dépendance envers les *príncipes* ou les *reyes*. Les *privados* seraient plus concrètement ceux qui ont des missions spécialement sensibles relatives au conseil, les finances et la circulation de l'information : *mandaderos*, *recabdadores de los sos derechos et de los tributos et de los aueres*, *escriuanos* et *consejeros*. Ici on comprend que, aux liens organiques qui lient les diverses *privanzas* les unes aux autres, s'ajoute un lien personnel, spécifique, entre le *privado* et le souverain. Ces agents sont des « *privados de los reyes et de los príncipes* », la délégation de pouvoir qu'ils reçoivent est plus directement attribuée par le titulaire de ce pouvoir, moins liée à la spécificité de leur mission.

Curieusement, cette acception se dilue dans les pages suivantes, lesquelles reprennent le cours chronologique des évènements et nous introduisent dans la Rome impériale. Dans ces passages apparaissent deux types de *privados* : l'un d'eux est l'ami qui se situe presque à égalité et l'autre type de *privado* est celui qui est entièrement au service direct des empereurs. En effet, en ce qui concerne ces derniers, ou bien ils n'ont d'autres missions que de rester près des empereurs, ou bien ces missions sont omises pour nous présenter une ambiance la plus délétère possible, car on perçoit bien une condamnation morale de la plupart de ces gouvernants. Pour cette période, la galerie de *privados* qui nous est présentée atteint en nombre – moins en variété – des dimensions considérables, car de nombreux empereurs nous sont présentés entourés d'individus qui reçoivent cette appellation. Voici la liste des souverains concernés : Tibère, Caligula, Néron, Vitellius, Titus, Domitien, Trajan, Commode et Constantin. En ce qui concerne les *privados*, sauf exception, ils ne sont pas identifiés. Voici un exemple où les *privados* sont les serviteurs les plus proches de l'empereur, ceux qui connaissent ses habitudes les plus intimes. Il s'agit des *privados* de Tibère :

Auie siembre en costumbre de fazer a la cena sus questiones a sus maestros de la licion que leye de dia; et Seleuco el gramatico sossacaua los priuados dell emperador, et dizien le en quales libros leye cada dia, et cataua las questions en ellos et respondi el much ayna por esta razon a lo

---

<sup>68</sup> *Primera Crónica...*, p. 87.



quel el demandaua, et al cabo fizol morir por ello<sup>69</sup>

Ce type de rapport dans lequel interviennent seulement les liens de proximité et où l'on aperçoit des conduites éloignées des intérêts publics, autant de la part des souverains que de leurs serviteurs, est porté à l'extrême par Néron et son entourage. La description de ses proches inclut la présence d'une esclave affranchie – *afforrada* – utilisée comme médiatrice pour ceux qui voulaient gagner la faveur de l'empereur, comme ici un certain Oto :

Seyendo mancebo en el tiempo de Nero auie en casa dell emperador una mugier, que fuera sierua et era afforrada, muy uieia a marauilla; et por que era muy priuada del Cesar, enfinnosse Oto de la querer bien, et nostrual grand amor; e ella metiolo en priuança con nero, de manera que a pocos dias fue uno de los mas priuados et de los mas amigos que Nero auie; et esto por que auinien bien en uno las costumbres damos a dos; en todos los consejos et en todas las poridades era Oto llamado<sup>70</sup>

---

<sup>69</sup> *Primera crónica...*, p. 111.

<sup>70</sup> *Primera crónica...*, p. 130.

## CONCLUSION

La recherche de l'étymologie nous a permis d'envisager une importation provençale des termes considérés. Peut-être qu'ils prennent une tournure politique encore plus accentuée en Castille, vers le XIII<sup>e</sup> siècle, mais cette signification était déjà présente en langue provençale, comme le démontre le *Roman de Jaufré*, écrit à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou début du XII<sup>e</sup>, lorsqu'il fait référence aux chevaliers les plus « privat » du roi Artur. A ce moment, ou même un peu plus tard, une œuvre littéraire castillane très politique, le *Cantar del Mio Cid*<sup>71</sup>, n'accorde au mot *privado* qu'une signification adverbiale – « Por Rachel e Vidas vayádesme privado » v. 89, « Dixo Martín Antolínez : 'Carguen las arcas privado' » v. 166<sup>72</sup> –, alors qu'une ballade sur le même sujet, mais écrite deux ou trois siècles plus tard, le *Romance del Cid y del juramento que tomó al rey don Alonso*, contient une occurrence avec l'acception relative à la personne proche du roi : « Allí habló un caballero / que del rey es más privado ». La même constatation que dans le *Cantar del Mio Cid* peut se faire concernant *Los siete infantes de Lara* – « cavalgó tan privado e fuese a Saldaña » – dont les origines remontent en principe à l'an 1000, même si la version de cette chanson de geste qui nous est arrivée est le résultat d'un remaniement effectué trois siècles plus tard<sup>73</sup>. Il semble difficile que cette acception de *privado* soit apparue en Castille de manière spontanée, alors qu'elle existait déjà dans le sud de la France une centaine d'années auparavant. Elle est attestée en Espagne, dans le *Libro de Alexandre*<sup>74</sup>, écrit probablement au début du XIII<sup>e</sup> siècle ; en conséquence, à un moment où les poètes provençaux parcouraient l'Espagne depuis quelques décennies.

La nécessité de ce néologisme sémantique viendrait de l'absence d'un mot castillan pour nommer une réalité politique très précise dans le sud de la Péninsule : les vizirs des

---

<sup>71</sup> Comme le souligne Georges Martin, la date de ce poème est controversée : « les spécialistes sont divisés entre ceux qui retiennent une date proche de celle fixée par Pidal (première moitié du XII<sup>e</sup> siècle), et ceux, de plus en plus nombreux, qui, confortés par une série de travaux historiques, linguistiques et littéraires de qualité, quoique non absolument probants, sont portés à la ramener aux environs de 1200 », in Jean Canavaggio, *Histoire de la littérature espagnole*, Paris, Fayard, 1993, p. 59. Également T. Riaño Rodríguez et M. C. Gutiérrez Aja (éd.), *Cantar de Mio Cid*, vol. 3, Burgos, Ed. Diputación de Burgos, 1998, p. 9.

<sup>72</sup> *Poema de Mio Cid*, ed. de Ian Michael, Madrid, Castalia, 1984.

<sup>73</sup> Ainsi l'indique A. Deyermond, in Francisco Rico (dir.), *Historia y crítica de la literatura española. Edad Media*, Barcelona, Crítica, 1979, p. 83.

<sup>74</sup> En effet, si la date de rédaction du *Libro de Alexandre* est celle proposée par Marcos Marín (1202-1207), il faut avancer à ces années la première occurrence de *privado* dans le sens de personne proche d'un supérieur au lieu de l'année 1251 proposée par Corominas, cf. J. Corominas et J. A. Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 2007.

souverains musulmans, lorsqu'ils étaient des serviteurs proches du roi. Pour les gouverneurs ou les fonctionnaires inférieurs, le castillan avait déjà emprunté le mot *aluazil* qui deviendra *alguacil*.

Le caractère emprunté, dans un sens figuré et non figuré, de cette signification politique du mot *privado* est visible par l'utilisation qui en est faite dans certains passages de la *Primera crónica*. C'est ce qui arrive au passage où l'on décrit la structure de gouvernement, où l'on retrouve justement une utilisation du mot *privado* qui vacille entre la signification des « al wasir » modestes, ayant des charges clairement définies et celle des « al wazir » conseillers et proches des califes musulmans. En revanche, le reste de cet ouvrage utilise le mot *privado* avec une grande assurance, uniquement en tant que serviteur proche du roi.

L'utilité d'avoir un groupe de serviteurs proches, que ce soit pour le roi ou pour les nobles, ou pour toute personne ayant un certain pouvoir, était probablement plus dans l'ordre des choses pour des castillans bons connaisseurs du mode de fonctionnement politique des musulmans que pour les souverains d'autres royaumes européens. De cette circonstance aurait pu venir la nécessité d'utiliser un terme qui puisse évoquer sans ambiguïté une telle réalité.

Au XVII<sup>e</sup> siècle ces origines ont été complètement oubliées. Comme le montrent les définitions que nous donnions au début de cette analyse, le rôle politique institutionnel que les *privados* avaient eu presque toujours en Espagne, et qui était d'une certaine manière inhérent à leur condition de proches du roi, s'est effacé au bénéfice du seul lien personnel avec le souverain. Au lieu d'être vus comme des personnes choisies par le roi pour assumer des responsabilités dont ils devaient lui rendre compte directement, leur présence dans les sphères du pouvoir est comprise comme une sorte d'anomalie capricieuse qui vient perturber l'ordre constitutionnel. Le renforcement des Conseils et de l'appareil de l'État depuis l'époque des Rois Catholiques y est pour beaucoup dans cette vision des choses. En effet, les *privados* ne peuvent plus agir seuls, pour vraiment agir ils doivent s'emparer des institutions existantes, mais ces dernières ont été créées pour éviter que des groupes de nobles puissants puissent s'imposer au roi. Avec le renouvellement de l'institution du *privado*, le roi veut recréer une figure contre laquelle avaient lutté ses prédécesseurs et contre laquelle s'étaient formées les institutions en place. Au XVII<sup>e</sup>, il veut que le *privado* annule le pouvoir de ces institutions qui est

devenu encombrant pour la liberté d'action du roi. Le renvoi constant du *privado* à son lien privé avec le souverain, constitue un refus de lui donner le rôle institutionnel qui lui aurait permis de réformer les institutions existantes et agir sur elles ; même les partisans des *privados* en insistant sur le lien personnel entre le *privado* et le roi nient la légitimité de la *privanza*, car une des catégories fondamentales de l'ordre juridico-politique existant était, même à l'époque et malgré un haut degré de permissivité, la séparation entre la sphère privée et la sphère publique.

## B. LA CONSTRUCTION D'UNE FIGURE POLITIQUE

Certains spécialistes de l'histoire de l'Espagne médiévale ont signalé la distorsion que produit, sur la thématique de la *privanza*, l'influence exercée par le modèle explicatif des études sur le *valimiento* au XVII<sup>e</sup> siècle. Une distorsion qui aurait un effet dissuasif sur les historiens d'autres périodes, peu séduits par une conception de ce phénomène qui tendrait à en imposer une interprétation en termes de particularité de l'exercice du pouvoir qui se serait développée à compter du XIII<sup>e</sup> siècle, voire avant, jusqu'à un prétendu aboutissement pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV<sup>75</sup>. En inversant cette remarque, nous pourrions souligner que la présence plutôt rare de cette thématique, en tant que telle, dans les études sur le Moyen Âge castillan<sup>76</sup>, constitue un

---

<sup>75</sup> F. Foronda signale ce travers comme responsable de l'absence d'études plus abondantes sur la *privanza* au Moyen Âge : « Or, c'est bien de l'existence de ce modèle explicatif, qui voit dans le *valimiento* baroque la forme ultime de la privauté médiévale, que pâtit la construction d'une histoire de la *privanza* », F. Foronda, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille. XIIIe-XVe siècle*, thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003, p. 28.

<sup>76</sup> Les études sur des *privados* pris de façon isolée existent bien : A. Rodríguez Villa, *Bosquejo historiográfico de don Beltrán de la Cueva, primer duque de Alburquerque*, Madrid, 1881 ; A. Franco Silva, *Estudios sobre don Beltrán de la Cueva y el ducado de Alburquerque*, Cáceres, 2002 ; M.-P. Carceller Cerviño, *Realidad y representación de la nobleza castellana del siglo XV : el linaje de la Cueva y la casa ducal de Alburquerque*, thèse, 2006 ; M.-P. Carceller Cerviño, « Los bandos nobiliarios y la carrera política: ascenso y privanza de Beltrán de la Cueva », *Anuario de Estudios medievales* 36/2, juillet-décembre 2006, p. 783-801. Ceux qui ont été réalisées sur Álvaro de Luna sont innombrables ; nous nous contenterons d'en citer certains : Maccurdy, R. R., *The tragic fall : don Alvaro de Luna and other favorites in spanish golden age drama*, Valencia, 1978 ; Round, N., *The greatest man uncrowned. A study of the fall of don Alvaro de Luna*, Londres, 1986 ; Pastor Bodmer, I., *Grandeza y tragedia de un Valido. La muerte de Don Alvaro de Luna*, Madrid, 1992 ; Calderón Ortega, J. M., *Álvaro de Luna: riqueza y poder en la Castilla del siglo XV*, Madrid, Dykinson, 1998 ; Fernandez Gonzalez, E., « Don Alvaro de

handicap sérieux pour une compréhension équilibrée du *valimiento* dans l'Espagne moderne. En effet, la spécificité du *valimiento* de Lerma et d'Olivarès serait bien plus évidente si nous avions une image plus nette de la variété d'individus exerçant la *privanza* au long des siècles<sup>77</sup>, ainsi que des styles respectifs, des façons de l'exercer adoptés par ceux que l'on connaissait comme étant des *privados* dans le royaume de Castille du XIII<sup>e</sup> jusqu'au XV<sup>e</sup>, voire, le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>78</sup>. Une connaissance qui de plus aurait comme effet une meilleure appréciation des choix et des manipulations accomplis à partir du passé médiéval par les écrivains contemporains des deux grands *validos* de l'époque moderne et, en conséquence, une meilleure intelligence de ces écrits, qu'ils fussent réalisés pour défendre le *valimiento* ou pour s'y opposer. Il n'y a pas de doute que le poids des représentations transmises à travers les études historiographiques et les œuvres littéraires compte pour beaucoup dans les débats qui voient s'affronter ceux qui on décidé de remettre l'image de la *privanza* au goût des gouvernants du moment et ceux qui résistent à s'en accommoder.

Les particularités du débat de cette période sont en partie responsables de l'envergure prise dans celui-ci par les images de certaines figures historiques, bibliques ou mythiques<sup>79</sup>, mais à cela il faut ajouter l'attachement que l'histoire et la littérature castillanes ont manifesté pendant des siècles pour la figure incertaine du *privado*, très apte à se laisser insérer dans les contextes les plus dramatiques. En conséquence, à

---

Luna. Condestable de Castilla y Maestre de Santiago: hombre de su tiempo y promotor de las artes ", in *La Nobleza Peninsular en la Edad Media. VI Congreso de Estudios Medievales*, Avila, 1999, p. 135-170.

<sup>77</sup> Les vertus des méthodes ayant recours à la prosopographie sont reconnues depuis un certain temps : N. Bulst, « Objet et méthode de la prosopographie », in J.-Ph. Genet & G. Lottes (éds.), *L'État moderne et les élites, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>. Apports et limites de la méthode prosopographique*, Paris, 1996, p. 467-482 ; F. Autrand, D. Barthélemy, Ph. Contamine, « L'espace français : histoire politique du début du XI<sup>e</sup> siècle à la fin du XV<sup>e</sup> », in M. Ballard (éd.), *L'histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, p. 105-106 ; Paris, Seuil, 1991 M. Meouak, « Les méthodes biographique et propographique : leur application pour l'histoire sociale d'Al-Andalus (milieu du 2<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup>-4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècles) », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Antiquité-Moyen Age*, XXVIII/I (1992), p. 199-208 ; *La prosopografía como método de investigación sobre la Edad Media*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 2006.

<sup>78</sup> Nous venons de signaler que les *privados* du XV<sup>e</sup> siècle sont loin d'être méconnus. Nous ne négligeons pas non plus les avancées sur le sujet de la *privanza* médiévale réalisées par F. Foronda, qui essaye de relier cette problématique au discours politique d'une longue période, ainsi que d'extraire certaines des caractéristiques du système de la *privanza* et de celles des personnes qui l'incarnent tout au long du Moyen Âge. Toutefois notre approche, pour l'instant limitée à l'étude des représentations est fort différente, ayant pour but, comme pour le reste de notre travail, d'étudier et de reconnaître les pièces qui ont contribué à l'ultérieure mise en place du discours sur le *valimiento*.

<sup>79</sup> « Todo esto viene a justificar que la literatura política sea fundamentalmente pedagógica, didáctica. Pero adviértase, como indica Maravall, que 'esta educación de que hablan nuestros autores no es meramente intelectual, sino predominantemente de la voluntad'. De ahí la tendencia al aforismo más que al razonamiento discursivo, la inclinación al ejemplo con preferencia a la demostración, e incluso la adopción de toda la escala de recursos formales (con frecuencia visuales, plásticos) de que se rodea esta literatura », F. Tomás y Valiente, *Los validos en la Monarquía española del siglo XVII*, Madrid, siglo XXI.1990, p. 123.

moins de changer la façon de nommer ce proche du roi – et, cela aussi, ils l’ont tenté et en bonne partie réussi – les auteurs contemporains des grands *privados* étaient censés réinterpréter ce lourd héritage.

Loin de nous l’intention de vouloir accomplir dans son intégralité la tâche de revisiter la pléthore de *privados* castillans dans tous les contextes dans lesquels ils sont apparus. Toujours dans l’intention de parvenir à une meilleure compréhension du discours sur la *privanza*, nous allons nous limiter à explorer de manière diachronique, quelques aspects de la représentation des *privados* dans un ensemble de chroniques allant du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu’au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>. C’est, en effet, la période où l’image des *privados* reste plus imprécise, bien que leur existence soit avérée, car un certain nombre d’individus sont désignés par ce terme dans les chroniques.

---

<sup>80</sup> En revanche, ce travail a été fait avec précision pour le théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle par exemple par : M. A. Cauvin, *The comedia de Privanza in the Seventeenth Century*, thèse, Université de Pennsylvania, 1957 ; R. R. MacCurdy, *The tragic fall : Don Álvaro de Luna and other favorites in Spanish golden age drama*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1978.

## 1. IDENTITÉ DES PRIVADOS : *Primera crónica general*

Un problème toujours épineux, et nous n'avons pas cessé de nous y référer, est celui de la correspondance entre les mots et les certitudes historiques. Même dans l'hypothèse où nous aurions vu juste en signalant les origines médiévales d'une *privanza* inspirée de sources politiques et culturelles diverses, nous ne savons pas encore avec certitude qui peut être considéré vraiment comme un *privado*. En effet, le titre de *privado*, ni au Moyen Âge, ni plus tard, bien qu'il n'en soit pas loin, n'est pas une dignité que l'on peut arborer comme n'importe quelle charge ou élévation clairement définies. Ce qui nous pousse à nous demander qui peut être considéré *privado* et en vertu de quels critères. C'est sans doute la question que tout historien intéressé par ce sujet – en particulier les médiévistes – a dû se poser, peut-être avec un certain désespoir. En guise de réponse, il serait difficile d'en trouver une autre que celle purement nominaliste qui nous permettrait de dire que *privado* est celui qui est considéré comme tel par les témoignages historiques. Il nous semble, en conséquence, que le premier pas pour clarifier le panorama de ce firmament de *privados* présents dans les chroniques castillanes consiste à essayer d'en établir le recensement, au moins pour les premières d'entre elles, au moment où leur caractère politique est encore peu affirmé.

Nous allons donc essayer de définir les contours de la figure du *privado* à partir de l'ensemble des *privados* que nous avons pu recenser dans un nombre restreint – mais suivi dans sa chronologie – de sources historiographiques<sup>81</sup>. Tout en cherchant à proposer *in fine* une vision d'ensemble, nous avons décidé de présenter les *privados* par

---

<sup>81</sup> R. Menéndez Pidal, R. (éd.) : *Primera Crónica general. Estoria de España*, Madrid, Bailly & Bailliere e hijos, 1906 ; *Crónicas de los Reyes de Castilla, desde Alfonso el Sabio, hasta los católicos don Fernando y doña Isabel*, Madrid, Real Academia Española, 1953, vol. I et II. Il faut tenir compte du fait que notre recherche, réalisée à partir des moyens de reconnaissance optique de textes anciens mis en ligne (principalement les sites archives.org et cervantesvirtual.com), pas toujours très bien imprimés peuvent comporter certaines lacunes. Nous avons essayé de palier ces défauts en nous aidant des textes imprimés ou d'autres versions offertes par certains sites, comme ceux de l'Université de Murcie et sa « Bibliothèque Saavedra Fajardo de pensamiento político hispánico » (<http://saavedrafajardo.um.es/Biblioteca/IndicesW.nsf/Inicio?OpenForm&m=2>), sans que les garanties puissent être totales.



œuvre historiographique, chronologiquement, sans oublier leur appartenance sociale, ni d'autres détails tels qu'ils sont évoqués par les chroniques, dans la mesure où ils sont signalés concrètement ou que l'on peut les déduire par le contexte.

Tenant compte du caractère fondateur que la *Primera crónica* a pu avoir pour le façonnement des images de la *privanza*, nous allons procéder, pour celle-ci, à une étude de chaque mention des *privados*, qu'il s'agisse de personnages historiques ou qu'ils aient un rôle purement fonctionnel. En revanche, étant donné le nombre très élevé de *privados* retrouvés à travers les quelques chroniques que nous avons analysées, pour les chroniques suivantes nous ferons un choix basé sur la richesse des nouvelles images apportées ou sur l'impact que la personnalité des *privados* a pu avoir pour la postérité.

La *Primera crónica general*, réalisée à l'initiative d'Alphonse X, le Sage, s'érige comme l'un des monuments premiers et les plus marquants de l'historiographie espagnole en langue castillane. Il recueille, dans son projet de replacer l'histoire d'Espagne dans un contexte universel, tout un ensemble de sources latines, leur donnant une nouvelle forme<sup>82</sup>. Son rôle dans le façonnement de la langue romane, et notamment celui du vocabulaire politique, n'est pas moins décisif. Probablement les collaborateurs du monarque eurent un rôle décisif dans la définitive acclimatation du mot *privado* et contribuèrent sûrement à la concrétisation du concept. C'est à eux que nous devons de pouvoir établir la première série d'individus identifiés comme des *privados*. Une série bien fournie en particulier pendant certaines périodes de l'histoire romaine, mais qui ne manque pas de représentants pendant les règnes de Sancho II, Alphonse VI, Alphonse VII ou Alphonse VIII.

---

<sup>82</sup> Il est vrai qu'elle utilise aussi bon nombre d'autres sources, parmi elles les chansons de geste, qui contribuent à donner des versions très romancées de certaines réalités historiques. Cf. entre autres : D. Catalán, *La Estoria de España de Alfonso X : creación y evolución*, Madrid, Fundación Ramón Menéndez Pidal, Universidad autónoma de Madrid, 1992.

## Période grecque et romaine

<i>Privados</i> anonymes	<i>Privados</i> de haut rang
Période grecque et romaine	
<ol style="list-style-type: none"> <li>1. <i>Privados</i> de Didon</li> <li>2. <i>Privados</i> de Tibère</li> <li>3. <i>Privados</i> de Neron</li> <li>4. <i>Privados</i> de Galba</li> <li>5. <i>Privada</i> de Neron</li> <li>6. <i>Privados</i> de Titus</li> <li>7. <i>Privados</i> de Domitien</li> <li>8. <i>Privados</i> de Trajan</li> <li>9. <i>Privados</i> de Commode</li> <li>10. <i>Privados</i> de Constantin</li> <li>11. <i>Privados</i> de Licinius</li> </ol>	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Hérode Agripa, de Drusus et de Tibère</li> <li>2. Oto, de Neron</li> <li>3. Vitellius, de Caligula, de Claudius, de Neron</li> </ol>

Les auteurs de la *Crónica*, rapprochant les particularités d'un passé lointain des catégories qui leur sont propres – procédé qui leur est habituel –, n'ont pas hésité à reconnaître parmi l'entourage des empereurs des *privados*, de même qu'ils les ont identifiés parmi les serviteurs qui prêtent main forte à Didon dans ses agissements pour se défaire de l'emprise criminelle de son frère Pygmalion<sup>83</sup>. L'assimilation de cette figure politique au rôle joué par certaines personnalités de l'histoire de la Rome impériale, moment où le régime politique est le plus proche de la monarchie, n'est pas étonnante. Il semblerait que la monarchie soit le milieu le plus propice à la *privanza*,

<sup>83</sup> Pour l'acclimatation du mythe de Didon aux réalités castillanes, cf. Ghislaine Fournès, « Didon dans l'historiographie alphoncine », e-Spania, 1 | 2006, (<http://e-spania.revues.org/317>) : « Le récit historiographique pratique un va-et-vient constant entre l'histoire antique et les réalités castillanes du XIIIe siècle. Ce procédé est fréquent dans l'historiographie alphoncine et l'on retiendra la part décisive dévolue à ceux que le texte nomme « los de la tierra » et qui renvoie, sans conteste, aux nobles et ricos omnes de la cour alphoncine. L'ensemble des chapitres abonde en termes tels que « omnes onrrados », « privados », « concejo » et l'expression « mantener en paz e justicia el regno » qui, dans la Deuxième partie (II, I, 6), résume la finalité du gouvernement royal, est reprise<sup>18</sup>, renforçant ainsi la leçon qu'il convient de tirer du récit ».

sinon le seul où ce phénomène s'est développé, dans la mesure où le pouvoir le plus élevé se confond avec la personne qui l'exerce et fait d'elle une source immédiate d'élévation sociale et politique, autant que d'enrichissement, le contraire pouvant être vrai aussi.

La plupart des *privados* romains ne sont pas identifiés par leur nom, ce qui peut être dû aux caractéristiques des sources historiques utilisées par les rédacteurs castillans ; à moins qu'il n'y ait d'autres raisons, comme par exemple, l'existence d'une différenciation sociale entre deux types de *privados*, les uns correspondant au *privado* serviteur, anonyme, alors que les deuxièmes seraient plutôt des *privados* amis – ici des amis de l'empereur –, selon la signification originale du mot provençal *privat* la plus étendue. Quoi qu'il en soit, il y a peu de doutes quant au fait que la plupart des *privados* anonymes ne font pas partie des familles patriciennes ni n'appartiennent d'une façon quelconque à l'élite sociale, car les auteurs ne signalent pas leur lignage, ce qu'ils font pour d'autres individus avec une grande régularité<sup>84</sup>. Le contexte dans lequel ils sont présentés ne nous incite pas non plus à tirer des conclusions dans ce sens-là, car bien qu'ils soient mentionnés maintes fois dans une série qui inclut les amis de l'empereur, des « officiales », des « castrados » et des « afforrados » du souverain font également partie de cette série. Ils se trouvent parmi un ensemble d'individus qui se distinguent par leurs liens étroits avec le titulaire de l'autorité suprême de l'empire, mais tout autant par une subordination totale à leur maître et par une dépendance absolue vis-à-vis de celui-ci.

Voyons quelques éléments du contexte qui illustrent nos propos et qui concernent les *privados* de Domitien, Trajan, Commode, Constantin et Licinius :

(Domitien) todos sus amigos et sus priuados et sus afforrados 140b

(Trajan) sus priuados et sus amigos 144b

(Commode) sus amigos et sus priuados 156b

(Constantin) su cunnado [...] trabaiosse de lo engannar a escuso si pudiesse por los priuados et por los officiales de su casa 187a

(Licinius) Et otrossi castigaua muy fuerte los castrados et todos los priuados et los officiales del palacio; et auie siempre en costumbre de los llamar tinnuela et mures de la corte 193b-194a

---

<sup>84</sup> Nous avons recensé quarante-neuf occurrences pour la seule période romaine, avec des précisions souvent sur le « gran linage », « alto linage » ou le « linage de ».

L'image donnée de la figure du *privado* n'est pas spécialement positive, mais le plus souvent l'image du maître est plus négative encore que celle des *privados* dont le comportement semble s'expliquer par l'exemple reçu d'en haut. L'histoire de Rome peut évidemment avoir été interprétée en fonction des sources dont disposaient les rédacteurs du XIII<sup>e</sup> siècle, mais si elle avait été incompatible avec la notion contemporaine de *privado*, sans doute les auteurs de la *Crónica* auraient-ils choisi un autre terme pour évoquer ces personnages.

Sont nommés, en revanche, et dans un contexte différent, Hérode Agrippa, Oto et Vitellius, tous ayant un rôle plus ou moins remarqué dans l'histoire de Rome, avec, parmi eux, le cas le plus intéressant, celui de Vitellius qui devint empereur à son tour.

## Privados du VIII<sup>e</sup> siècle

Période des rois visigoths

### 1. Don Julian, de Witiza

Dans la partie correspondante à l'histoire de l'Espagne antérieure à l'invasion musulmane, le premier et le seul *privado* est un étonnant représentant éloigné de la longue série qui prolifère dans les chroniques castillanes. Il s'agit de don Julián, responsable légendaire de l'invasion musulmane de l'Espagne ; il aurait facilité l'invasion afin de se venger du viol commis par le roi Rodrigue sur sa fille. Don Julian aurait été *mandadero* de ce dernier – et peut-être, pour la même occasion, le *privado* de Rodrigue<sup>85</sup> – ainsi que « parient et priuado del rey Vitiza » :

Costumbre era a aquella sazón de criar se los donzellas et las donzellas fijos de los altos omnes en el palacio del rey ; e auie estonces entre las donzellas de la camara del rey una fija del cuende Julian, que era muy fremosa ademas. E el cuende Julian era un grand fidalgo, et uinie de grand linnage de partes de los godos, et era omne muy preciado en el palacio et bien prouado en armas; demas era cuende de los esparteros et fuera parient et priuado del rey Vitiza, et era rico et bien heredero en el castiello de Consuegra et en la tierra de los marismas. Auino assi que ouo de yr este cuende Julian de que dezimos a tierra de Africa en mandaderia del rey Rodrigo; e ell estando alla en el mandado, tomol el rey Rodrigo aca la fija por fuerça, et yogol con ella; e ante desto fuera ya fablado que auie el de casar con ella, mas non casara aun. Algunos dizen que fue la muger el que ge la forço, mas pero destas dos qualquier que fuesse, desto se leuanto destrymiento de Espanna et de la Gallia Gothica<sup>86</sup>

Ici, comme souvent, la *Crónica* suit de près l'œuvre de Jiménez de Rada, *Historia de rebus Hispanie*, traduisant le mot latin *familiar* par *privado*<sup>87</sup>. Dans un premier temps, il

<sup>85</sup> Il arrive à plus d'une reprise que dans la *Primera crónica general* la figure du *mandadero* soit associée à celle du *privado* : cf. p. 542b, p. 548a-b, p. 549b.

<sup>86</sup> *Primera crónica...*, p. 307b-308a.

<sup>87</sup> “Mos erat tunc temporis apud Gothos ut domicelli et domicelle magnatum filii in regali curia nutrentur. Inter ceteras domicellas filia comitis Iuliani prestancior habebatur. Erat autem Iulianus uir nobilis de nobili Gothorum prosapia ortus, illustris in officio palatino, in armis exercitatus, comes spatariorum, familiaris et consanguineus Witize et in oppido Consogra dicitur et in maritimis diuersarum possessionum titulis habundabat. Contigit autem ut idem Iulianus legationis causa a rege roderico in Agricam miteretur. Qua legatione pendente rex Rodericus filiam eius, de qua diximus, uiolenter opresit.

représente ce que l'on pourrait appeler un drame d'honneur, mais les conséquences de celui-ci dépassent de loin les limites des affrontements individuels ou familiaux.

Un père outragé qui décide de trahir son souverain et un roi enclin à satisfaire librement ses pulsions, constituent un cadre initial digne des protagonistes des drames qui accompagneront l'histoire de la *privanza* castillane pendant des siècles.

---

Hec erat regi promissa, sponsaliter non traducta. Alii dicunt uxori comitis uim fecisse. Set utrumlibet fuerit, Gallie Gothice et Hispanie exicialis excidii causa fuit », Roderici Ximenii de Rada, *Historia de rebus hispanie sive historia gothica*, ed. J. Fernández Valverde, Turnholti, Typographi Brepols Editores Pontificii, 1987, lib. III, cap. XVIII, l. 1-15. Pour la traduction espagnole : Cf. R. Jiménez de Rada, trad. de J. Fernández Valverde, *Historia de los hechos de España*, Madrid, Alianzaeditorial, 1989, lib. III, cap. XVIII, l. 1-16,

## *Privados* du IX<sup>e</sup> siècle

IX<sup>e</sup> siècle

1. Don Lop, de Muça Abençaçim

Aucun représentant de la *privanza* dans l'Espagne chrétienne n'est évoqué pour le IX<sup>e</sup> siècle. En revanche, nous avons le début de la lignée des *privados* en territoire musulman, ainsi que la preuve de l'intégration, encore imparfaite, des anciennes élites dans la nouvelle organisation politique et dans la nouvelle culture. C'est en effet l'impression laissée par le nom chrétien porté par don Lop, celui qui est présenté comme le fils probable de Muça Abençaçim. Ce dernier est un chef militaire « del linage de los godos » autoproclamé troisième roi d'Espagne qui lutte, pendant la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle, autant contre les pouvoirs chrétiens d'Ordoño I des Asturies et de l'empereur Louis II, que contre les musulmans. Contrairement aux autres souverains, qui cèdent devant les attaques de Muça, le roi Asturien, Ordoño, réussit à freiner et à vaincre la hardiesse de ce guerrier. Le *privado* Lop n'est caractérisé que par ses liens avec Muça et par ses fonctions militaires en tant qu'*adelantado* des territoires pris aux musulmans. Il serait l'un des peu nombreux *privados* à avoir un rôle militaire éminent.

## Privados du XI<sup>e</sup> siècle

XI <sup>e</sup> siècle	
<i>Privados</i> non classés socialement	<i>Privados</i> de haut rang
<ol style="list-style-type: none"> <li>1. <i>Privado</i> du roi García de Galicia</li> <li>2. Abenfaraz, de Yahya Al-Qadir, roi de Valence</li> <li>3. Aboeça Abenlupon, de Yahya Al-Qadir, roi de Valence</li> <li>4. <i>Privados</i> d'Alphonse VI</li> <li>5. Al-Waqasí ou Gil Díaz, du Cid</li> <li>6. Çidiello, <i>privado</i> juif d'Alphonse VI</li> </ol>	<ol style="list-style-type: none"> <li>1. Alphonse VI, du du roi Al-Mamun de Tolède (Almemon)</li> <li>2. Vellido Dolfos, de Sancho II</li> </ol>

Dans la *Primera crónica* que nous explorons nous n'avons trouvé aucune mention de *privados* pour le X<sup>e</sup> siècle. Logiquement, si nous voulions évoquer les représentations des *privados* véhiculés par toutes les sources historiques de la péninsule, les représentants d'al-Andalus auraient une place éminente au cours des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles<sup>88</sup>. Le cas du célèbre *hayib* Almanzor, Muhammad ibn Abi 'Amir, ou de son prédécesseur, Ya'far al-Mushafi, seraient exemplaires du pouvoir atteint par les serviteurs des califes,

<sup>88</sup> Par ailleurs, une réévaluation toujours plus décidée des poids respectifs de l'Espagne musulmane et de l'Espagne chrétienne avant le XII<sup>e</sup> siècle, montre le caractère hégémonique de la première et les liens de dépendance par rapport à elle des royaumes du Nord. Cf., par exemple le récent volume de l'histoire de l'Espagne : E. Manzano Moreno, *Historia de España. Épocas medievales*, Barcelona, Crítica / Marcial Pons, 2010.



ainsi que des stratégies mises en place pour y arriver<sup>89</sup>. Mais le choix du critère linguistique et la nécessaire limitation à un ensemble de sources pourvu d'une certaine cohérence nous oblige à ignorer ceux qui n'y figurent pas en tant que *privados* et qui en conséquence ne sont pas désignés comme tels ; notre intention est de suivre les représentations de la *privanza* telles qu'elles ont été transmises jusqu'à la période des *validos*.

En territoire chrétien, le XI<sup>e</sup> siècle est l'un des plus décisifs pour la réorganisation des royaumes ; il est riche en conflits politico-familiaux et en conquêtes dans les domaines musulmans. Particulièrement complexe sera l'héritage laissé par Ferdinand I à ses enfants<sup>90</sup>, cet héritage sera aussi la cause d'innombrables confrontations que les recommandations du roi défunt – entre lesquelles se trouve la supposée désignation du Cid comme conseiller commun de la fratrie – ne sauront éviter. Les manœuvres des uns et des autres pour étendre leurs royaumes vers les domaines de leurs frères et sœurs incluront les méthodes les plus extrêmes, certains ne reculant même pas devant le meurtre. Tout autres seront l'attitude et les qualités morales de Ruy Díaz de Vivar dépeints par les chroniqueurs, qualités qui déteignent même sur son entourage.

### **Le premier *privado* assassiné, celui de don García, roi de Galice**

Dans les divers agissements des cinq frères et sœurs, les *privados* auront un rôle non négligeable. Ainsi, le responsable, en tout ou en partie, du début des hostilités, semble être le *privado* du frère cadet, don García, roi de Galice et du Portugal. Ce *privado* qui correspond bien au profil du métier n'est désigné comme tel que dans une des variantes du texte. Il est présenté comme « un consejero por quien [le roi don García] se guayau

---

<sup>89</sup> En décrivant le parcours d'Almanzor, E. Manzano explique que : « nuestro hombre no realizó su escalada hacia el poder en solitario, sino apoyado por una compleja red de relaciones familiares y políticas en las que se agrupaban algunas grandes familias de dignatarios que durante generaciones habían ostentado los principales cargos de la administración omeya », *op. cit.*, p. 245.

<sup>90</sup> « en la partida que fizo de los regnos, dio a don Sancho, que era el mayor, desde el río Pisuerga a alla, Castiella et Naiera con quanto que es aquende Ebro; dio a don Alfonso, que era el mediano, Leon et Asturias et Tresmiera fasta el río Oue, et Astorga et una partida del Campo de los godos, esto es de Campos, et Beriz fasta Villa Hux que es un mont Ezebrero; dio a donna Vrraca, que era la mayor hermana, de tierra de Leon la çibdad de Çamora con todos sus terminos, et la meatad dell infantadgo; dio a donna Eluira, la hermana menor, Toro con sus terminos et la otra meatat dell inffantadgo; dio a don Garcia, que era ell hermano menor, tod el regno de Gallizia con aquello que el mismo ganara del regno de Portugal », Alfonso X, *Primera crónica general de España*, ed. de R. Menéndez Pidal actualizada por D. Catalán, Madrid, Gredos, 1977, p. 493b-494a.

et con quien partie todos sus fechos et sus poridades »<sup>91</sup>. Objet de jalousie, ou mal vu pour d'autres raisons, il est évident qu'il n'est pas considéré par les autres personnalités proches du roi comme l'un des leurs, mais plutôt comme un ennemi, car il se montre « contrallo a todos los omnes buenos de la tierra et contrallauales todo lo que ellos querien »<sup>92</sup>. Après une infructueuse pression pour provoquer son éviction, les nobles le tuent sous les yeux du roi lui-même, ce qui provoque le courroux du souverain et par conséquent la rupture entre lui et les principales personnalités du royaume. Cette situation entraînera pour don García un affaiblissement qui lui sera fatal lors des affrontements militaires avec Sancho II. Le destin de ce roi peut être analysé en dernière extrémité comme le résultat fatal de son attachement excessif à un *privado*.

### **Alphonse VI en tant que *privado* du roi Al-Mamun de Tolède**

La *privanza* suivante dont fait état la *Crónica*, celle d'Alphonse VI auprès du roi Al-Mamun de Tolède, n'est sans doute pas du même genre que la précédente, car elle n'implique pas une claire différence hiérarchique entre *privado* et maître, même si Alphonse est alors un roi déchu. Toujours est-il que même si nous ne devons le prendre que comme un exemplaire de *privado-ami*, il contribuerait, sinon par ses faits, par les tentations que lui prête le chroniqueur, à noircir un peu plus le tableau de la *privanza* ; après avoir été reçu en toute confiance et avoir accepté un palais, des terres et des richesses, après s'être mis au service du roi musulman, ses pensées se tournent vers la possibilité de récupérer la capitale des rois Goths qu'il habite : « la mas noble çibdad que en tiempo de los godos fue, [et] començo a auer grand pesar en su coraçon et de cuedar como la podrie sacar de poder de moros si Dios le diesse tiempo en que lo pudiesse fazer »<sup>93</sup>. Des signes et les rêves prémonitoires de certains viennent inquiéter le roi Al-Mamun qui, rassuré par Alphonse, fait de lui « daquella ora adelante [...] mas su priuado [...] et mas su amigo »<sup>94</sup>. Néanmoins, Alphonse ne trahira pas ces promesses et attendra même, pour passer à l'acte et s'emparer finalement du règne de Tolède, que les sujets déçus par le piètre gouvernement d'Al-Qadir, petit-fils du protecteur d'Alphonse, viennent le chercher ; malgré tout, la conquête de Tolède sera une action moins

---

<sup>91</sup> *Primera crónica general...*, p. 499a.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 499a.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 503b.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 505a. La promesse sera renouvelée à l'occasion du départ d'Alphonse VI, lorsqu'il se rend dans les terres chrétiennes afin d'occuper le trône resté vacant par l'assassinat de son frère Sancho.

instantanée qu'il n'y paraît car, pour en venir à bout, quelques années d'attaques et de sièges seront nécessaires.

### **Vellido Dolfos, premier *privado* assassin**

Voici encore un *privado*, Vellido Dolfos, qui devient le proche d'un roi pour des motifs concrets, dans une conjoncture qui favorise la rencontre entre lui et Sancho de Castille<sup>95</sup>. Dans le cas précédent, Al-Mamun avait jugé opportun, et peut-être profitable, d'accueillir un roi chrétien en errance. Ici l'occasion est fournie par le siège de Zamora ; une fois que les habitants de la ville encerclée par Sancho II sont aux abois, Vellido Dolfos se présente comme l'agent qui permettra au souverain, en lui signalant les faiblesses des remparts qui l'entourent, de lui porter au plus vite le coup définitif. Sancho ne se doute de rien et fait de lui son *privado* : « el rey crouol et recibiol por su uasallo et onrrol mucho ; et en tod esto Vellid Adolffo fizosse muy su priuado del rey »<sup>96</sup> Seulement, parmi la galerie des *privados* castillans, Vellido Dolfos est un des plus fourbes ; chacun de ses gestes est double ; ambition, absence de scrupules et grandes aptitudes à jouer un double jeu, lui permettent de tromper la confiance du roi castillan. Son jeu est si fin que même sa sortie de Zamora pour aller rejoindre Sancho, déguisée en fuite, est scénarisée et fruit de la manipulation des sentiments de l'une des personnalités les plus proches de la reine Urraca, Arias González. Non moins théâtral et perfide est le coup mortel que Vellido porte au roi Sancho, alors qu'ils se promènent dans les environs de Zamora et que le premier lui montre la porte qui pourrait lui donner accès à la ville ; c'est dans ces circonstances que le roi confie son javelot à Dolfos, le temps d'assouvir un besoin naturel des plus urgents, instant dont l'ambitieux chevalier profite pour lui transpercer le dos et prendre la fuite vers Zamora. Une telle perfection dans le déroulement des événements ne pouvait qu'être accompagnée d'un final parfait, avec la punition du traître qui, au lieu de recevoir la récompense attendue, ira en prison. Nous ne savons pas dans quelle mesure la fiction est intervenue afin d'embellir la composition d'un tel scénario, mais il est certain qu'il est digne des plus habiles dramaturges et qu'il a une place de choix dans l'histoire de la trahison universelle. Même s'il s'agit d'un lien de courte durée, plus proche de l'alliance intéressée que du service quotidien du souverain, le cas de Vellido Dolfos consolide amplement la série

---

<sup>95</sup> Pour les sources, souvent fictives, de cet épisode, cf. M. Lacomba, *Au-delà du 'Cantar de Mio Cid' : les épigones de la geste cidienne à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009, p. 51 et ss.

<sup>96</sup> *Primera crónica...*, p. 510a.

noire de la *privanza*.

### Les *privados* d'Al-Qadir, roi de Valencia

Dans le domaine strictement musulman, mais toujours dans une implication directe dans des épisodes importants de l'histoire chrétienne et dans le processus de récupération de l'ancien – devenu mythique – royaume visigoth, deux *privados* font leur apparition dans la *Primera crónica* : ceux du roi Yahya Al-Qadir, petit-fils d'Al-Mamun de Tolède. L'image que les historiens au service d'Alphonse X nous laissent de ce personnage est particulièrement négative : il est faible, capricieux, méfiant, lâche. Ses deux favoris s'appellent Abenfaraz, pour le premier, et Aboeça Abenlupon, pour le second. Abenfaraz est un *privado*-messager ou *mandadero*, une figure de *privado* qui se manifestera encore souvent tout au long des chroniques castillanes. Il semblerait que comme c'était le cas pour les *vizirs* musulmans, la langue castillane eût adopté aussi cette figure du *privado* chargé d'une mission spéciale<sup>97</sup>. Abenfaraz est le diplomate chargé de demander au vizir en place – ici il s'agit du vizir-gouverneur –, Abubecar Abneabdalhaziz, s'il veut bien céder à Yahya le commandement de la ville dont le petit-fils d'Al-Mamun est censé être le gouvernant légitime. Le décès d'Abubecar et l'aide des forces chrétiennes sous le commandement d'Alvar Fáñez, facilitent les opérations à Yahya qui se rend à Valencia lorsque les puissants de la ville, et tout particulièrement le gouverneur de l'alcazar, lui manifestent leur soumission.

C'est lui, Aboeça Abenlupon, dont Al-Qadir fera son « alguazil mayor [...], et diol poder de ueer todas las cosas de su regno »<sup>98</sup>. Après un temps d'hésitation, une foi vérifiée sa loyauté, les liens de confiance avec lui seront renforcés : « fizol más su priuado et onrral mas »<sup>99</sup>. Mais l'évolution des luttes entre Al-Qadir et les différents seigneurs de la guerre du royaume de Valencia, l'intervention du roi de Saragosse dans le conflit, ainsi que l'arrivée des forces commandées par le Cid vont altérer l'équilibre précaire que le

---

<sup>97</sup> Analysant les divers types de vizirat, M. Meouak trouve des distinctions chez les auteurs musulmans entre un « vizirat de délégation » et un « vizirat d'exécution ». Ce dernier « serait d'étendue plus restreinte et selon Al-mawardi, son titulaire aurait été un émissaire plutôt qu'un fonctionnaire de l'État », M. Meouak, *Pouvoir souverain, administration centrale et élites politiques dans l'Espagne umayyade (I<sup>er</sup>-IV<sup>es</sup>/VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles)*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1999, p. 58.

<sup>98</sup> *Primera crónica*, p. 549b. Nous n'allons pas revenir sur les termes déjà étudiés, mais attirons l'attention sur le rapprochement entre « grand vizir », *alguazil* et *privado* qui se manifeste dans ce passage en quelques lignes seulement.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 550a.

petit-fils d'Al-Mamun avait réussi à établir. Pour finir, Aboeça, qui avait toujours hésité sur l'opportunité de servir Al-Qadir, décide de passer sous les ordres du seigneur de Xativa. Ce sera chose faite dès lors que le jeu des alliances et les ambitions personnelles du Cid, protecteur d'Al-Qadir, le pousseront à demander la possession du château de Murviedro – le Sagunt d'aujourd'hui – propriété d'Aboeça<sup>100</sup>. Il vient de la sorte engrosser la liste des *privados* qui ont trahi leur maître.

### ***Privados* d'Alphonse VI**

Peu de choses peuvent être dites sur la personnalité des *privados* anonymes mentionnés par la *Crónica* au cours de cette période, en dehors du fait qu'il s'agit des serviteurs d'Alphonse VI. Ils interviennent dans le cadre des échanges entre leur roi et l'assassin d'Al-Qadir, Ibn Yahhaf – Beniaf ou Benjaf dans la *Crónica* –, nouvel homme fort de la ville de Valencia. Celui-ci, devant la famine et le désespoir grandissant causés par le siège du Cid, presse le roi chrétien et ses *privados* de lui venir en aide ; ses demandes, toujours accueillies avec bienveillance et l'assurance d'une proche intervention, ne sont jamais suivies d'effet. La teneur des missives qu'Ibn Yahhaf reçoit par les deux voies, celle du roi lui-même et celle des *privados*, ne diffère qu'à une seule occasion où un *privado* lui envoie un message énigmatique<sup>101</sup>. Le rôle de ces serviteurs d'Alphonse VI, chargés de la correspondance, montre la complexité de l'administration alphonsine, sur laquelle, avec peu de succès il faut le reconnaître, essaie de jouer Ibn Yahhaf. Néanmoins, les faits montrent l'importance du contrôle de l'information et, de ce fait, le pouvoir de nuisance des *privados* qui se manifeste à cette occasion, où l'un d'eux organise une fuite qui révèle les non-dits du discours officiel<sup>102</sup>.

### **Al-Waqasí ou Gil Díaz, *privado* du Cid**

Le récit de la *privanza* d'Al-Waqasí – Alhuacaxi dans la *Crónica* – présente une

---

<sup>100</sup> Cet épisode correspond à la période où le Cid est encore en train de consolider son pouvoir territorial, avant les attaques des Almoravides et la mort d'Al-Qadir ; cf. *Primera crónica...*, p. 560b-561a.

<sup>101</sup> “Et enbiol dezir vno de los priuados del rey vnas palabras encubiertas pora aperçebirle: que dizie el rey que querie fazer vna torre en el Alcudia de candela, et era el entendimiento que quantol enviaua dezir el rey non era al sinon alongamiento, et que non vernie”, *ibid.*, p. 584a.

<sup>102</sup> Les faits qu'on vient de rapporter dans cet exemple n'ont sûrement pas assez de conséquences pour qu'on puisse établir une analogie évidente, mais il nous rappelle cependant le fameux cas d'Antonio Pérez, lors de la manipulation qu'il réalise de la communication entre don Juan d'Autriche et Philippe II.

évidente nouveauté par rapport à d'autres épisodes de la *Crónica* impliquant des *privados*. Bien que, par son haut degré de scénarisation et par la présence d'un Cid idéalisé, la narration s'apparente à celle dont le personnage principal est Vellido Dolfos, les desseins des auteurs à l'origine de cette fiction sont fort différents. Mais, pour bien comprendre les caractéristiques du personnage il faut tout d'abord le situer dans un cadre plus large dont il n'est qu'un élément : il s'agit de l'histoire des derniers jours de la vie de Ruy Díaz, des circonstances de sa mort et de toute une série de faits qui composent une vraie hagiographie de celui-ci. En effet, dans ces passages il n'est plus seulement question d'exalter la figure du guerrier et ses valeurs morales ; cette partie finale de sa vie, inspirée de près de la légende de Cardeña, met en œuvre tous les artifices nécessaires pour assurer la sanctification du héros. L'exposé des faits, que les chroniqueurs reprennent à leur compte, fut conçu pour assurer pendant des dizaines d'années, sinon plus, le rayonnement et le prestige du monastère de San Pedro de Cardeña où se trouvaient les dépouilles mortelles du Cid ainsi que celle de son épouse Jimena<sup>103</sup>.

Nous n'allons pas revenir en détail sur tous les épisodes de cette fable où saint Pierre s'adresse en rêve au guerrier afin de lui annoncer la fin de sa vie et la victoire formidable dont, à l'instar de l'apôtre saint Jacques, et aidé de celui-ci, il va être le protagoniste après sa mort. Nous ne nous attarderons pas davantage sur toutes les séquences du miracle qui permit à son corps embaumé, exposé dans l'église, de mettre la main à l'épée alors qu'un juif imprudent se hasardait à faire ce que personne n'avait osé faire tant qu'il était vivant : lui toucher la barbe<sup>104</sup>. Ce bref rappel est suffisant pour commencer à apercevoir le rôle que la figure du supposé *privado* musulman du Cid pouvait remplir dans un tel récit.

Certes, Abu-l-W'alid Hissan Ibn Ahmad Al-Kinani, connu comme Al-Waqasi, fut un

---

<sup>103</sup> Pour plus de précisions sur l'écart entre la réalité historique et la légende diffusée par les moines cf., par exemple, certains des travaux réalisés à l'occasion de la Semaine d'Études Médiévales de Nájera en 2003, en particulier : P. López Pita, « Mio Cid al servicio y señor de los musulmanes » in J. I. de la Iglesia Duarte y J. L. Martín Rodríguez (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio al 2 de agosto de 2002*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2003, p. 345-362 ; S. Moreta Velayos, «Entre la historia y la literatura: el cid. la creación de un personaje histórico», *Ibid.* p. 363-380 ; F. J. Peña Pérez, « Los monjes de San Pedro de Cardeña y el mito del Cid », *Ibid.*, p. 331-344. Sur le cas particulier d'Al-Waqasi, sa vie et sa conversion supposée : cf. Russell, Peter Edward, *Temas de "La Celestina" y otros estudios : del "Cid" al "Quijote"*, Barcelona, Ariel, 1978, p. 81-82; M. Lacomba, *Au-delà du 'Cantar de Mio Cid' : les épigones de la geste cidienne à la fin du XIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009, p. 87-88 et 178..

<sup>104</sup> *Primera crónica...*, p. 642.

personnage historique, un juriste réputé pour ses connaissances en divers domaines, comme le soulignent les chroniques arabes<sup>105</sup>. La *Primera Crónica* en fait état ; elle reproduit même une version castillane en prose de son *Elégie à Valencia*, rédigée pendant le siège de la ville par les troupes du Cid<sup>106</sup>, ainsi que quelques vers désespérés sur le même sujet<sup>107</sup> ; elle signale aussi la considération dont il jouissait auprès de ses concitoyens<sup>108</sup>. Cependant, le récit de la *Crónica* ne s'attarde pas autant sur l'originalité et les mérites du *cadi* pendant sa période d'imparfait croyant musulman que sur son allégeance envers Rodrigo Díaz et la révélation que *l'alfaqui* musulman fait à celui-ci de son ancien désir, refoulé jusqu'alors, de devenir chrétien ; sans oublier son parcours fulgurant qui le conduit à devenir un moine exemplaire du monastère de San Pedro de Cardena, heureux de rester près du corps de son ancien maître<sup>109</sup>.

Il y a un lien évident entre la conversion de Al-Waqasi, sa vie postérieure de moine et l'impression qu'exerce sur lui l'image charismatique du Cid. C'est l'influence de ce dernier, son aura, qui provoque le bouleversement du nouveau chrétien ; il est séduit par cette figure qui atteint une sorte de sainteté pendant la dernière étape de sa vie. La scène de la conversion renforce ce lien qui fait de lui surtout un dévot de la figure de son maître, car un saint digne de ce nom doit avoir des dévots passionnés : il se met aux pieds de son protecteur, à genoux devant lui et, dans un état de transe, lui communique son désir de devenir chrétien. Une fois la cérémonie réalisée, le *cadi* devient *privado* et inséparable serviteur du Cid : « Et dalli adelante fue tan priuado del Çid, que toda su fazienda dexo en su mano ; et el sopo tan bien fazer et tan a plazer de todas sus compannas, que todos le amauan muy de coraçon »<sup>110</sup>. Suite à cet épisode, la *Crónica* ne donne à Al-Waqasi d'autre nom que celui de Gil Díaz – le nom chrétien témoignant de sa filiation spirituelle, adopté par lui lors de son baptême – *privado* du Cid, comme c'est le cas lors de sa désignation en tant que co-exécuteur testamentaire des dernières volontés du moribond :

Et al segundo dia ante que finasse, mando llamar a donna Ximena et al obispo don Geronimo et Aluar Fannez et a Pero Bermudez et a Gil Diaz su priuado ; et desque todos çinco fueron antel,

---

<sup>105</sup> M. Lachica Garrido, "Poetas árabes del País Valenciano", *Anales de la Universidad de Alicante. Historia Medieval*, n° 9, 1992-1993, p. 21.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 577-578. Pour la précision sur le moment de la composition, cf. M. Lachica Garrido, « Poetas árabes del País Valenciano »..., p. 21.

<sup>107</sup> *Primera crónica...*, p. 582a.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 586a.

<sup>109</sup> *Primera crónica...*, p. 641-643.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 633a.

començo a castigarlos en commo fiziessen despues de su muerte<sup>111</sup>

Le récit des actions de Gil Díaz nous offre un spécimen de *privado* hors normes, qui vit – pour les besoins des commanditaires de la narration – une importante transformation, car non seulement il renie sa religion, mais il change aussi de personnalité : l’important juriste, poète et homme d’influence, devient un humble serviteur, se soumet au conquérant chrétien et lui consacre sa vie entière avec un dévouement total, jusqu’au point de rester près de lui, même après son décès.

Al-Waqasi est un *privado* sacrificiel, une sorte de serviteur idéal par sa loyauté et son désintéressement, sans le moindre appétit de pouvoir, de richesses ou d’honneurs. C’est sans doute ce type de *privado*, construit sur le modèle des vies de saints transformés radicalement par une révélation soudaine, dont il était besoin pour grandir davantage la figure spirituelle du grand Rodrigo Díaz de Vivar et, avec lui, la renommée du monastère qui était devenu sa dernière demeure. Gil Díaz est sûrement le premier *privado* que nous trouvons si fortement associé à des valeurs d’inspiration religieuse, aussi éloigné des ardeurs guerrières ou des ambitions politiques dont font montre certains de ses congénères, que du profil plus technique affiché par d’autres.

Ce ne sera pas la dernière fois que le modèle religieux sera invoqué pour caractériser la figure du *privado* ou que l’on assimile le service de celui-ci à une entrée en religion dont le Dieu ne serait autre que son maître. Le cas d’Álvaro de Luna ou d’Olivarès présentent des analogies intéressantes allant dans ce sens.

### **Çidiello, *privado* juif d’Alphonse VI**

Ce *privado* d’Alphonse VI<sup>112</sup> est le premier *privado* juif d’un roi chrétien mentionné dans la *Crónica*, mais il est loin d’en être le dernier. Le Moyen Âge est riche dans ce genre de couples mixtes ou d’entourage mixte des puissants, dans lequel les religions du souverain et de l’un ou de plusieurs de ses serviteurs ne coïncident pas. Cherche-t-on des compétences qui n’abondent pas dans ses propres coreligionnaires ? S’agit-il d’assurer une forme de représentativité minimale, mais efficace dans le cas où un dialogue devrait s’instaurer entre certaines minorités et le souverain ? La réponse aux

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 635a.

<sup>112</sup> Les discussions relatives au mariage d’Urraca durent se produire en réalité entre les années 1107 et 1109, années respectivement de la mort du premier époux d’Urraca et de son père, mais puisqu’il s’agit de la fin du règne d’Alphonse VI, nous avons préféré l’inclure parmi les *privados* du XI<sup>e</sup> siècle, car il dut bien exercer ses fonctions à cheval entre les deux siècles et les deux règnes.



deux questions est affirmative, comme le démontre amplement Yitzhak Baer dans son panorama des serviteurs juifs des rois chrétiens<sup>113</sup>. Le même phénomène se produit, déjà à ses débuts, dans l'Espagne musulmane, laquelle ne fait que suivre ainsi un modèle existant en Orient, où les fonctions administratives étaient souvent réservées à des chrétiens et à des juifs<sup>114</sup>. Il faut souligner que le choix et l'emploi de *privados* juifs, même lorsqu'ils ont un rôle crucial dans la conduite des affaires, ne compromet pas le souverain autant que s'ils étaient issus des élites chrétiennes. Leurs appuis ne sont pas comparables à ceux dont peuvent jouir ces dernières. De ce fait, les gouvernants ont sur eux plus de liberté pour les révoquer ou les punir qu'ils n'en auraient sur d'autres. Don Juan Manuel l'a correctement perçu en analysant les fonctions d'individus appartenant à des couches sociales moins élevées, que les rois utilisent dans le domaine économique :

los señores non les deven catar tanta onra nin aver tan grant vergüença commo a los nobles defensores, et puédenles tomar cuenta de lo que recabdan más sin embargo. Et quando cayen en algun yerro, puédengelo los señores más sin vergüença et sin embargo escarmentar en los cuerpos et en los averes que an<sup>115</sup>

En réalité, comme le souligne Y. Baer, les hommes des villes, les commerçants, que don

---

<sup>113</sup> Y. Baer, *Historia de los judíos en la España cristiana*, Barcelona, Riópedras ediciones, 1998. La démonstration s'étend tout au long de l'ouvrage, lequel développe amplement la thématique des élites juives et leur rapport avec les différents souverains chrétiens. Cf., par exemple, les chapitres : « Los cortesanos judíos y su posición en la administración del Estado » p. 134-143; « Pedro II y sus oficiales judíos » p. 177-184; « Alfonso XI y los cortesanos judíos » p. 365-366; « El rey don Pedro y Don Samuel Halevi » p. 403-404; « Judíos y conversos oficiales del reino », sur la période des Rois Catholiques, p. 756-761.

<sup>114</sup> En Espagne, au X<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne les finances, par exemple « les commandes en étaient tenues par des non-musulmans, des employés mozarabes ou juifs », « le médecin juif Hasdai ibn Shaprut ne fut pas seulement chargé par 'Abd al-Rahman III de missions d'ordre diplomatique, mais [...] il était placé à Cordoue à la tête d'un office fiscal, probablement celui des douanes », E. Lévi-Porvençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, éd. G.-P. Maisonneuve & C<sup>ie</sup>, 1953, p. 31 et 32 respectivement. En cas particulier serait, par exemple, celui de Samuel ha-Naguid, que « durante treinta años y en medio de guerras incesantes condujo la política interior y exterior del reino de Granada » et fut « nombrado vizir y *katib* (secretario) del rey Habbus y *naquid* sobre todos los judíos del reino » Y. Baer, *Historia de los judíos...*, p. 30-31. Les mêmes faits sont rappelés dans un ouvrage de J. Pérez, tout en ajoutant que « las funciones administrativas, en Siria y en Egipto, eran desempeñadas en su casi totalidad por cristianos y judíos », J. Pérez, *Los judíos en España*, Madrid, Marcial Pons, 2005, p. 31. Quant à R. Arié, rappelle que « Au XI<sup>e</sup> siècle deux puissants vizirs juifs, les Sanü Nagralla, jouèrent un rôle primordial dans la vie politique de la *taifa* ziride. Le fameux vizir et écrivain juif Samuel b. Nagralla, bon connaisseur du latin et du roman, fort versé en littérature arabe. brilla par ses qualités de styliste dans la correspondance officielle », R. Arié, « Les minorités religieuses dans le royaume de Grenade (1232-1492), *In Revue du monde musulman e de la Méditerranée*, N°63-64, 1992. Minorités religieuses dans l'Espagne médiévale. p. 55.

<sup>115</sup> Cité par J. Baer, *Historia de los judíos...*, p. 137. Il cite l'édition de Gayangos, à laquelle nous avons préférée la suivante : Don Juan Manuel, éd. d'I. Macpherson et R. B. Tate, *Libro de los Estados*, Madrid, Castalia, 1991, lib. I, cap. XCIII, p. 280.

Juan Manuel propose pour ce type de fonctions, étaient pour la plupart des juifs<sup>116</sup>.

Mais, qu'en est-il de Çidiello ? A-t-il un pouvoir considérable dans la cour d'Alphonse VI ? Est-il un serviteur placé à un échelon très élevé de la hiérarchie ? Si nous nous fions à la *Crónica* – ce que, en principe nous devons faire, car c'est la représentation des *privados* qui nous intéresse, non directement la réalité historique de leurs positions et de leurs parcours – la réponse devrait être plutôt négative. Rappelons que ce personnage surgit dans le récit à l'occasion des pressions que les nobles Castellans exercent sur un Alphonse VI, atteint d'une maladie mortelle, pour qu'il marie sa fille Urraca avec le comte don Gómez – Gómez González de Lara – « porque era mayor et mas poderoso que todos ellos ». L'absence, malgré les cinq mariages du roi, d'un héritier mâle, considéré comme légitime, fit de cette affaire une des plus compliquées de la fin de règne du roi de Castille<sup>117</sup>.

Le narrateur présente les auteurs de la proposition comme « los condes et los ricos omnes et los otros omnes buenos » ; ils se préoccupent des problèmes de la fin de règne d'Alphonse VI. Ils se sont réunis afin de chercher une solution pour palier les difficultés auxquelles donnerait lieu la minorité de l'héritier mâle, petit-fils du roi. Or, toutes ces personnalités n'ont pas, malgré tout, le courage d'affronter l'éventuel courroux du roi si la proposition de marier sa fille Urraca, veuve du comte de Toulouse, avec l'un d'entre eux venait à le contrarier ; raison qui les conduit à convaincre le médecin juif afin qu'il se charge de souffler au souverain, au meilleur moment, lorsqu'il sera de bonne humeur, une proposition si risquée :

Et auie y estonces un judio, et dizienle Çidiello – et este andaua por muy priuado del rey, porque era muy buen fisico – et asmaron deste quel llamassen yl metiessen en su conseio ; et fizieronlo. Et pues que le llamaron et le dixieron el conseio que auien tomado sobrel fecho de donna Vrraca, rogaronle que quando uiesse al rey a ora que estudiesse alegre, entre sus conseios quel diesse de su sanidad, quel mouiesse esta razon, et que gela dixiesse aquello mejor que el pudiesse et sopiesse. Et el judio otorgogelo que lo farie; et fue et dixolo al rey. Et el rey quando lo oyo, fue muy sannudo, et tornosse contral judio, et catol et dixol' "non riepto yo a ti por tal cosa que me osaste dezir, mas a mi que te cogi tanto en la mi priuança; et guardate que daqui adelante que non parescas ante mi; ca si ante mi pareces, sepas por cierto que te mandare matar; ca mi fija a mi

---

<sup>116</sup> J. Baer, *Historia de los judíos...*, p. 138.

<sup>117</sup> Un bon résumé des difficultés pour la succession d'Alphonse VI se trouve dans C. Olivera Serrano, « La reacción almorávide », in V. A. Valenzuela (coord.), *Historia de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 304-307. Dans le même ouvrage, l'on fait référence à une grande réunion à Tolède qui aurait pu être celle évoquée dans la *Crónica* : cf. M.A. Marzal García-Quismondo, « El 'pacto de unión' », *ibid.*, p. 325.

couiene de casarlo, mas non como ellos quieren”<sup>118</sup>

La présentation qui nous est faite de Çidiello suit des procédés très différents de ceux utilisés pour évoquer les nobles chrétiens. Alors que les premiers sont désignés comme faisant naturellement partie de l’entourage royal, pour Çidiello l’on fait appel à des formules et l’on établit des comparaisons implicites avec le reste des personnalités qui tendent à lui enlever toute possible relevance dans ce milieu. Le premier indice dans ce sens est le surnom dont il est affublé, qui ressemble étrangement à un diminutif de Cid. Non moins frappantes sont les indéterminations et les précautions prises pour expliquer sa présence et son rôle : « et y auie y estonces », « et dizienle », « et este andaua por muy priuado del rey ». À chaque début de phrase le narrateur semble faire des efforts pour ne pas trop se compromettre dans l’introduction du personnage qui, finalement, ne serait là que par le plus grand des hasards et peut-être aussi, un peu « porque era muy buen fisico ». La manière dont les nobles l’utilisent afin de s’épargner les prévisibles foudres du roi laisse la même impression d’insignifiance. Certes, le roi dit l’avoir accueilli « en la mi priuança », mais à peine l’avons-nous appris qu’il dit le regretter amèrement et que Çidiello disparaît de la scène. Du reste, après l’orageux entretien avec le roi, il est censé ne devoir plus faire acte de présence devant lui au risque de sa vie.

Nous pouvons établir une certaine analogie entre le rôle donné à Çidiello auprès d’Alphonse VI et celui rempli par Al-Waqasi auprès du Cid. L’un et l’autre semblent avoir des qualités remarquables, mais ne pas vouloir se faire valoir par elles et, en définitive, n’être que des pions entièrement dévoués à leurs maîtres. Bien que le caractère religieux de l’engagement ne soit pas présent pour le *privado* d’Alphonse VI, la bonhomie et l’humilité de son comportement le rapprochent des caractéristiques du *privado* musulman de Rodrigo Díaz.

Dans les faits, Çidiello, de son vrai nom Yosef ha-Nasí Ferruziel – comme c’était aussi le cas d’Al-Waqasi à Valencia – n’avait rien d’une personnalité anonyme, ni son rôle avait rien insignifiant dans la cour d’Alphonse VI<sup>119</sup>. La réalité historique nous montre

---

<sup>118</sup> *Primera crónica...*, p. 644.

<sup>119</sup> Cela serait valable pour d’autres responsables juifs de la cour d’Alphonse VI, ce qui ne manqua pas de provoquer les avertissements du pape contre l’autorité excessive qu’ils pouvaient avoir : “no sin razón el papa Gregorio VII advertía ya en 1081 a Alfonso VI que no nombrara judíos para cargos que implicaran autoridad y mando sobre cristianos. En 1086 el rey castellano envió a ciertos personajes judíos a la corte de los príncipes árabes de Sevilla y Valencia para recaudar los tributos acostumbrados”, Y. Baer, *Historia de los judíos*, p. 50. D’autre part, la mixité de l’entourage d’Alphonse VI s’étendait également à la sphère sentimentale et aurait même pu donner un roi de Castille issu de son mariage avec Zaida, belle-fille du roi

quelqu'un de très différent :

Especialmente importante fue la posición que ocupó en la corte R. Yosef ha-Nasí Ferruziel, conocido por Cidiello, médico de Alfonso VI. Él fue el socorro y el sostén de los refugiados judíos que huían del sur al norte, librándoles asimismo de los salteadores cristianos. Posición parecida ocupó su sobrino R. Selomó Ferruziel, quien fue enviado en misión diplomática de Castilla a Aragón, pero fue asesinado cuando regresaba a Toledo en 1108. [...] En Toledo y sus alrededores poseía casas y grandes fincas, que fueron confiscadas después de su muerte por orden del rey<sup>120</sup>

Un célèbre poète juif, contemporain de Ferruziel, Yeudá Haleví, dit de lui exactement le contraire que la *Crónica* et nous donne une image inversée du personnage. Pour Youdá, ce conseiller est le plus écouté de tous, celui qui inspire le plus de respect parmi tous ceux qui entourent le roi. Et selon l'historien Y. Baer, des témoignages tirés d'autres chroniques castillanes viendraient appuyer ces propos louangeurs :

Yehudá Haleví alabó encarecidamente en sus versos la personalidad de este influyente cortesano [...]. El poeta judío dice de Cidiello: "Cuando los grandes y el rey se reúnen en consejo, todos asienten ante Yosef, espejo de su gloria"; y sus palabras las corroboran varios cronistas cristianos<sup>121</sup>.

Y. Baer attribue à une tradition plus tardive, et sûrement fautive, les faits évoqués dans la chronique, car aucune expulsion de la cour ni la perte de son statut social ne semblent être intervenues pendant toute la vie de Ferruziel :

la firma de Cidiello aparece aún entre los nombres de varios altos dignatarios confirmando un privilegio de inmunidad otorgado por la reina Doña Urraca en junio de 1110, un año después de la muerte de Alfonso VI. Digamos de paso que este documento es el único testimonio que tenemos de que un judío ocupara tan alta posición en aquella temprana fecha<sup>122</sup>

Nonobstant, force est de constater que l'image du *privado* juif transmise par la *Crónica* est celle d'un humble serviteur, peut-être éminent pour son savoir, mais soumis aux nobles plus puissants que lui et ayant pour destin d'être toujours exposé aux humeurs du

---

musulman de Séville ; occasion manquée à cause de la mort du jeune héritier, Sancho Alфонsez, lors de la bataille d'Uclés, en 1108. Ce même héritier put très bien être l'un des enjeux des discussions autour des mariages, car les candidats au trône ne manquaient pas ; cf. C. Olivera Serrano, « La reacción almorávide », in V. A. Valenzuela (coord.), *Historia de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 304-307 et E. Manzano Moreno, *Historia de España. Épocas medievales*, Madrid, Crítica-Marcial Pons, 2010, p. 319 (Manzano continue à faire de Zaida la fille et non pas la belle-fille du roi de Séville ; mais il semblerait que les sources arabes confirment plutôt la dernière possibilité).

<sup>120</sup> Y. Baer, *Historia de los judíos...*, p. 50.

<sup>121</sup> Y. Baer, *ibid.*, p. 65.

<sup>122</sup> Y. Baer, *Historia de los judíos...*, p. 50.

roi. Sa haute position dans la société et dans la cour ne peut être qu'accidentelle, risquant toujours de la perdre au moindre imprévu.

## *Privados* du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle

XII <sup>e</sup> siècle	
<i>Privados</i> non classés socialement	<i>Privados</i> de haut rang
<ol style="list-style-type: none"><li>1. <i>Privados</i> de Louis VII de France</li><li>2. <i>Privados de cámara</i> d'Alphonse VII de Castille</li><li>3. Abenarramimi, d'Abenhut, roi de Grenade et Cordoue</li></ol>	<ol style="list-style-type: none"><li>1. Le comte don Pedro de Lara, de doña Urraca</li><li>2. Don Diago, seigneur de Vizcaya, d'Alphonse VIII</li></ol>

### **Don Pedro de Lara, *privado* et concubin de la reine Urraca**

Le mariage de doña Urraca avec Alphonse I<sup>r</sup> d'Aragon, après la mort de son premier mari, eut lieu en octobre 1109. Un mariage voulu par Alphonse VI de Castille, son père, mais qui n'était pas promis à un grand avenir. En effet, une année plus tard, il serait considéré comme illicite par le pape Pasqual II, pour cause de consanguinité, alors que les consorts étaient, en réalité, des cousins assez éloignés. Néanmoins, cette dernière fut probablement la moindre des difficultés auxquelles fut confrontée cette union. Si l'accord politique qui s'en suivit entre les deux monarques, visant à une certaine forme d'union des deux royaumes, fut complexe et s'avéra difficile à respecter, la relation personnelle se révéla encore plus ardue. Les historiens ont exprimé des doutes sur l'attraction que les femmes purent exercer sur ce roi, célibataire encore à l'âge de trente-six ans, amoureux de la guerre et de l'action, ayant une attitude fort violente et remplie de mépris envers sa seule épouse, qui se serait plainte de cette rude expérience : « pues no sólo me deshonoraba continuamente con torpes palabras, sino que toda persona noble ha de lamentar que muchas veces mi rostro haya sido manchado con sus sucias manos y que yo haya sido golpeada con su pie »<sup>123</sup>. Nul doute en revanche sur la vie amoureuse

<sup>123</sup> E. Manzano Moreno, *Historia de España...*, p. 320.

d'Urraca après son veuvage d'abord, et après la rupture de son deuxième mariage, ainsi que sur sa façon assez libre de la mener ni sur l'existence de quelques enfants nés hors mariage, sans qu'elle parvînt pour autant à dépasser sur ce terrain la tumultueuse vie sentimentale de son père, pléthorique de liaisons et d'enfants illégitimes. Les chroniqueurs notent les liaisons de la reine, les jugeant sans doute immorales :

el conde don Gomez andaua por casar con ella, assi como oyestes que fuera fablado en tiempo del rey don Alfonso. Et entretanto, en andando en ello, la reyna consintiosse al conde en poridad, mas non por casamiento [...] Et ouo en la reyna donna Vrraca un fijo a furto, a que pusieron por ende Fernan Furtado. Et el conde don Pero de Lara otrosi gano estonces en poridad ell amor de la reyna, et fizo con ella lo que quiso<sup>124</sup>

Toujours est-il que cet épisode historique donne lieu au premier cas de la *Crónica* où les liens amoureux s'associent étroitement à la *privanza*, sans que celle-ci, du reste, perde de sa signification politique. Pedro González de Lara est le *privado* de doña Urraca dans le sens où auraient pu le chanter les troubadours, par l'intimité de ses liens avec une dame qui est sa maîtresse, et son supérieur, d'un point de vue social. Mais il l'est aussi par l'important rôle politique que la reine lui permet de tenir auprès d'elle. Une autre nouveauté dans cet épisode, par rapport au sujet qui nous occupe, c'est que la *Crónica* accuse le comte Pedro González de Lara de profiter de ses liens intimes avec la reine pour usurper le pouvoir et, de ce fait, de régner à la place de la souveraine, comme si c'était lui le roi. Ce n'est pas le premier *privado* de la *Crónica* qui suscite l'envie ni même la haine de l'entourage royal, car nous avons déjà observé le cas du *privado* de don García, roi de Galice, assassiné sous les yeux de son roi ; mais le premier n'était accusé que de trop influencer le monarque, alors qu'à celui-ci il est reproché de prendre ouvertement la place de la reine. Il s'agit évidemment d'un degré plus élevé d'ambition, le degré maximal, qui est associé à la *privanza*. L'indignation du chroniqueur pour ce crime de lèse-majesté s'exprime de nouveau sans détour :

el conde don Pedro, atreuiendosse en la priuança que auie con la reyna, mas que non conuinie, et cuedando casar con ella, pues que el conde don Gomez de Cam de Espina era muerto, metiosse en el regno por mayor que todos, et mandaua et uedaua como rey<sup>125</sup>

Mais ici les auteurs, comme à d'autres occasions, déforment la réalité, faisant de ces

---

<sup>124</sup> *Primera crónica...*, p. 647a. La récente biographie de la reine Urraca corrige certaines des affirmations de Jiménez de Rada reprises par la *Crónica*, comme par exemple l'existence d'un fils nommé Fernando Hurtado : cf. M. C. Pallares et E. Portela, *La reina Urraca*, San Sebastián, ed. Nerea, 2006, p. 47.

<sup>125</sup> *Primera crónica...*, p. 648a.

liens et de l'influence du comte, qui fut effective pendant toute la durée du règne d'Urraca, une histoire de courte durée<sup>126</sup>. Pour eux, le fils légitime d'Urraca, le futur Alphonse VII, aurait fait fuir le comte don Pedro : « et ayudandol muy bien sus vassallos, echo de tierra al conde don Pedro, et çerco a su madre la reyna en las torres de Leon »<sup>127</sup>. Il est certain que don Pedro fuit la Castille, mais ce fut après la mort d'Urraca et, paradoxalement, pour se mettre au service de l'ancien mari de cette dernière, Alphonse I d'Aragon<sup>128</sup>.

### **Privados de Louis VII de France**

Ici nous avons affaire encore à un des aspects négatifs de la *privanza*, mais l'épisode concerne apparemment des serviteurs désireux de gagner la confiance de leur roi, plus que de vrais *privados*. Sans doute, la réalité est-elle assez romancée et idéologiquement manipulée<sup>129</sup>. La *Crónica* évoque l'épisode de la visite que fit en Espagne Louis VII de France, venu incognito sous prétexte d'effectuer un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Le roi français, suite à son divorce d'avec Aliénor d'Aquitaine, avait pris comme épouse Élisabeth, la fille d'Alphonse VII – Constance selon d'autres sources –, mais par la suite il s'était laissé dire que sa nouvelle épouse, loin d'être la fille légitime d'Alphonse VII, dit l'empereur, n'était que le fruit des amours du monarque avec une concubine. Le véritable objectif du voyage était de vérifier l'exactitude de telles affirmations. Alphonse VII, averti du pèlerinage de son gendre, envoya les plus hauts représentants de la noblesse à sa rencontre et organisa d'imposantes fêtes et célébrations en son honneur. Pour finir, une éclairante conversation avec sa belle-mère, l'impératrice Berenguela, le convainquit définitivement de la mystification dont il avait failli être victime :

---

<sup>126</sup> «La unión entre la reina y el conde Pedro de Lara fue de las que duró hasta que fue disuelta por la muerte. La de la reina, que fue precisamente muerte de parto, según atestigua el autor del Cronicón Compostelano. La cercanía del conde a la reina y la relevancia social y política que para aquél esa familiaridad traía consigo fueron rasgos característicos de la última parte del reinado», M. C. Pallares et E. Portela, *La reina Urraca...*, p. 49.

<sup>127</sup> *Primera crónica...*, p. 648a.

<sup>128</sup> E. Manzano Moreno, *Historia de España...*, p. 380.

<sup>129</sup> L'analyse de l'utilisation des sources latines réalisées par G. Martin prouve assez largement cette manipulation. L'auteur attire également l'attention sur l'image peu reluisante que l'on donne du monarque français face à son homologue castillan : cf. G. Martin, « L'escarboucle de Saint-Denis, le roi de France et l'empereur des Espagnes », in Françoise Autrand, Claude Gauvard et Jean-Marie Moeglin (éd), *Saint-Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, p. 439-462.



Et alli entendio el rey don Loys muy bien que aquellos auoles omnes quel dixieran que la reyna donna Helisabet su muger que non era fija del emperador et de la emperatriz donna Berenguella, quel mintieran yl dixieran falssedat, et que lo non fizieran sinon por entrar en la su priuança et loseniarle et leuar del algo<sup>130</sup>

Les auteurs de la *Crónica* continuent ainsi à donner une image plutôt négative de la *privaza*, en établissant un lien étroit entre cette position privilégiée et des moyens détournés, tels que le mensonge, utilisés pour se faire valoir et y arriver.

### ***Privados de cámara d'Alphonse VII de Castille***

La mention des *privados* dans ce chapitre de la *Crónica* a seulement une fonction accessoire. Pour l'essentiel il est consacré à l'action de secours attribuée à Alphonse VII en personne, au bénéfice d'un paysan victime des abus de la part d'un notable de Galice. Le passage constitue la source de la comédie de Lope de Vega, *El mejor alcalde el rey*, pour laquelle le dramaturge a changé opportunément l'objet du conflit : à la place de la terre volée par un noble du lieu, il imagine le rapt par celui-ci d'une jeune fille sur le point de se marier. Lope lui-même reconnaît l'emprunt à la fin de la pièce : « Y aquí acaba la comedia / del mejor alcalde, historia / que afirma por verdadera / la corónica de España: / la cuarta parte la cuenta ».

Dans le texte médiéval, lors de la préparation de l'expédition punitive, le roi s'adresse aux *privados* leur donnant les consignes nécessaires afin que la nouvelle de son départ ne s'ébruite pas :

Quando el emperador esto oyo, llamo sus priuados de su camara, et mandoles que dixiessen a los que uiniessen demandar por el, que era dolient et que estaua flaco, et que non dexassen a ninguno entrar en su camara<sup>131</sup>

Sans vouloir tirer des conclusions trop générales de cette simple référence, cet épisode nous laisse supposer que les *privados* constituent une classe reconnue parmi les serviteurs du roi et que, dans cette sorte de corporation, il y a une division en plusieurs services ; celle qui à cette occasion reçoit les ordres du roi, les *privados de camara*, est constituée par ceux qui ont pour mission de le servir dans les dépendances du palais. Nous pouvons imaginer qu'elle inclut le grand chambellan et des serviteurs d'un rang inférieur. Comme dans d'autres cas, le secret semble être l'une des obligations les plus

---

<sup>130</sup> *Primera crónica...*, p. 656-657.

<sup>131</sup> *Primera crónica...*, p. 660a.

constantes des *privados*. Cette vision corporative de la *privanza* contraste avec d'autres exemples de *privanza* où les *privados* ne semblent tellement réduits à leur condition de serviteurs anonymes, fortement conditionnés par les pratiques de la discrétion et du secret.

### **Don Diego, seigneur de Vizcaya, d'Alphonse VIII**

Don Diego López II de Haro, fait partie d'une des plus puissantes familles de la noblesse de Castille, comme l'était aussi, celle des comtes de Lara, ses rivaux et grands perturbateurs de la vie politique du royaume pendant la minorité d'Alphonse VIII<sup>132</sup>. Les richesses et les liens de solidarité que la nébuleuse des Haro sut construire en cherchant toujours de nouvelles possibilités de s'enrichir et de gagner en influence, lui permit d'avoir une place de choix aux côtés, et parfois en face, des souverains. Don Diego se trouva dans les deux situations alternativement et à plusieurs reprises. La *Crónica*, qui ne donne pas de lui une image trop flatteuse<sup>133</sup>, recueille un de ces moments d'affrontement, en 1201, alors qu'après avoir perdu pour la deuxième fois la charge d'*alférez* au profit des Lara – en 1099 –, Haro finit par abandonner la cour et se rendre en Navarre. Le roi essaye de le poursuivre et de le punir, mais sans succès. Le résultat de ces luttes montre le fait bien connu que la puissance du monarque au XII<sup>e</sup> siècle n'est pas suffisamment incontestable pour soumettre aisément les grands seigneurs, et que des compromis sont nécessaires pour les garder en tant qu'alliés. Le narrateur, s'érigeant en défenseur de la suprématie royale, semble être partisan d'autres solutions et reprocher, précisément, à Alphonse VIII l'excès de confiance à l'égard de son vassal et d'être tombé dans un *grant affazimiento*, c'est-à-dire dans une relation trop familière avec lui qui aurait été la cause de son irrévérence :

Don Diego, sennor de Viçcaya, tenuto por el mayor omne de Castiella entre todos los grandes que sennor auien, desacordo de la voluntad del noble rey don Alffonso, et ueno esto por la grand priuança et el grant affazimiento que auie con el, mayor que los otros de casa, et dexole la tierra

---

<sup>132</sup> Cf. "El linaje de Haro y la monarquía castellana", in A. Rodríguez López, *La consolidación territorial de la monarquía feudal castellana: expansión y fronteras durante el reinado de Fernando III*, Madrid, CSIC, 1994, p. 203 et suiv. Pour un aperçu des complexes ramifications de la famille Haro, cf. L. de Salazar y Castro, ed. D. de la Valgoma y Díaz Varela, *Historia Genealógica de la Casa de Haro (Señores de Llodio, Mendoza, Orozco y Ayala*, Madrid, col. Archivo Documental Español, vol. XV, Real Academia de la Historia, 1959.

<sup>133</sup> G. Baurly montre que le récit de ses actions fait par Jiménez de Rada dans *De rebus hispaniae*, dont s'inspire la *Primera Crónica*, donne une image assez négative de don Diego et assez différente en cela du portrait de Juan de Osma dans sa *Chronica latina regum Castellae* cf. G. Baurly, « Diego López 'le bon', Diego López 'le mauvais'. Comment s'est construite la mémoire d'un magnat du règne d'Alphonse VIII de Castille », *Berceo*, 144, Logroño, 2003, p. 37-92, et plus particulièrement la p. 64.

et passosse al rey de Navarra<sup>134</sup>

Ce comte rebelle, qui avait été présent lors de la défaite de la bataille d'Alarcosprentra malgré tout, après une nouvelle réconciliation, la direction des armées d'Alphonse VIII qui obtiendront la victoire décisive des *Navas de Tolosa*, en 1212. En outre, c'est à lui que l'on aurait prévu de confier les rênes du pouvoir pendant la minorité du futur Henri I, si son propre décès n'était pas intervenu avant l'avènement du nouveau roi.

Le type de *privanza* existant entre Haro et le roi se rapproche plus de l'alliance entre puissants que de celle qui caractérise des serviteurs dévoués corps et âme à leur maître et nous invite à considérer l'existence d'au moins deux types de *privanza* bien différentes à cette période : l'une d'elles qui liait au roi les serviteurs absolument dépendants de lui ; et une deuxième qui constituait une sorte d'entente obligatoire, mais toujours compliquée, au sommet du pouvoir, entre le roi et les grandes familles du royaume.

### **Abenarramimi, d'Abenhut, roi de Grenade et Cordoue**

Celui-ci serait le deuxième cas d'un *privado* assassin dans la *Crónica*. Si le premier était le perfide Castellan, Vellido Dolfos, dans un contexte de luttes fratricides entre les enfants de Ferdinand I de Castille, le deuxième est un musulman andalou dans une situation non moins complexe. Les événements ont lieu pendant la période très mouvementée de la décomposition de l'empire almohade. Abenhut – ou Ibn Hud – profite de la faiblesse du calife Abu-Ula, et du mécontentement de la population, pour mener une rébellion qui lui permet de conquérir une grande partie du Sud de la péninsule. Sa victoire est de courte durée, suite au soulèvement de Muhammad ben Yusuf ben Nasr qui occupe une partie importante du territoire. Cette situation va favoriser la conquête de la ville par Ferdinand III de Castille en 1236<sup>135</sup>. C'est pendant le repli d'Ibn Hud vers ses possessions orientales que l'assassinat aura lieu, en 1238. L'auteur n'est autre qu'Abenarramimi ou Ibn Al-Ramimi, un notable de la ville d'Almeria, contraire à la domination almohade, qui avait contribué à la proclamation d'Ibn Hud comme émir, lors de sa confrontation contre les conquérants du Sud. Sans qu'on en sache plus sur ses motivations, il va profiter du séjour dans sa ville du chef militaire et souverain de la région pour l'assassiner dans son palais après l'avoir mis en

---

<sup>134</sup> *Primera crónica...*, p. 684b.

<sup>135</sup> J. García Turza, "El final de la reconquista", in V. A. Valenzuela (coord.), *Historia de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 479-481.

état d'ébriété :

Et este conseio touo por bueno Abenhut, et mouio luego con toda su hueste, et fuese derechamente para Almeria, por tal de mouer sus nauios que y tenia para leuarlos por guarda del puerto de Valençia. Et el estando en Almeria, vn moro su priuado, que auia nonbre Abenarramimi, conuidol et enbeudol et afogol en vna pila de agua que estaua en su casa<sup>136</sup>

Étant donné qu'Al-Ramimi était le gouverneur d'Almeria, autrement dit le vizir d'Ibn Hud, nous rencontrons l'assimilation entre *privanza* et vizirat à laquelle nous avons fait allusion dans la première partie de notre travail. En effet, il serait excessif de dire qu'Al-Ramimi est un serviteur proche d'Ibn-Hud, car aucune source ne semble pas l'indiquer, mais c'est en revanche quelqu'un qui a été désigné par l'émir pour assurer une fonction dont le nom est traduit le plus souvent par *privado*. L'assassinat de son supérieur apparaît comme une trahison liée aux enjeux de pouvoir du moment et du lieu.

---

<sup>136</sup> *Primera crónica...*, 733a.

## 2. IDENTITÉ DES PRIVADOS : CORÓNICAS DE FERNÁN SÁNCHEZ DE VALLADOLID

Fernán Sánchez de Valladolid<sup>137</sup>, auteur de plusieurs chroniques<sup>138</sup>, fut chancelier d'Alphonse XI, un des postes clés dans le système de gouvernement du Moyen Âge castillan, charge qu'occupera aussi son successeur dans ce labour historiographique, Pero López de Ayala. Les *privados*, très peu nombreux dans la première chronique, et possédant encore un rôle relativement modeste dans celle de Sancho IV, sont très présents dans les deux dernières. Est-ce la connaissance très précise du milieu politique, de la part d'un auteur qui aurait été témoin et acteur d'une partie des faits qu'il raconte, qui le pousse à identifier si nettement les initiatives des *privados* ? Ou bien, existe-t-il vraiment vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle un changement dans le fonctionnement de l'entourage royal ? Il est possible que, sans minimiser la première, cette dernière circonstance ait beaucoup pesé sur la distribution des rôles dans cette série historiographique. Si nous prenons ces textes à témoin, il n'y pas le moindre doute sur la prolifération extrême de *privados* qui caractérisent la toute fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le XIV<sup>e</sup> siècle, fait confirmé par la série suivante de chroniques, réalisée par Pero López de Ayala, notamment celle de Pierre I ; de telle sorte que si nous nous fions au nombre de ses représentants, c'est la période qui, à plus juste titre, peut être considérée comme celle de l'âge d'or de la *privanza*.

---

<sup>137</sup> Plusieurs auteurs se sont penchés sur la biographie de Fernán Sánchez de Valladolid, personnalité très présente par ailleurs dans les chroniques d'Alphonse XI et Pierre I : L. V. Díaz Martín, « Los últimos años de Fernán Sánchez de Valladolid », in *Homenaje al profesor Juan Torres Fontes*, Murcia, Universidad de Murcia, 1987, t. I, p. 349-364. Pour la différenciation de cette personnalité de celle de Sánchez de Tovar, les uns jugeant qu'il s'agit d'une seule et même personne, et les autres jugeant le contraire, deux thèses s'affrontent ; pour la première thèse, cf. Julio Puyol, "El presunto cronista Fernán Sánchez de Valladolid", *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. 77, 1920, p. 507-533; pour la deuxième, cf. S. Moxó, "El patrimonio dominical de un consejero de Alfonso XI. Los señoríos de Fernán Sánchez de Valladolid", *Revista de la Universidad Complutense de Madrid*, XXII, 1973, p. 271-209; du même auteur, "El auge de la nobleza urbana de Castilla y su proyección en el ámbito administrativo y rural a comienzos de la Baja Edad Media", *Boletín de la Real Academia de la Historia* XLXXVIII, 1981, p. 432-442.

<sup>138</sup> En dehors de celui de la personnalité de l'auteur des chroniques, reste le problème de l'attribution de la chronique du règne d'Alphonse XI au même auteur que celui des précédentes. M. González, éditeur de la *Crónica de Alfonso X*, se prononce pour un auteur unique : « probablemente fue el mismo autor de la *Crónica de Alfonso Onceno*, que, en algunos manuscritos, se adiciona a las tres primeras crónicas. En la elaboración de la *Crónica de Alfonso X* y de su continuación hasta 1312, el cronista debió contar con la ayuda de uno o más colaboradores, o que explicaría alguna de las peculiaridades de la *Crónica de Alfonso X* con respecto a las de Sancho IV y Fernando IV", M. González Jiménez, "Una nueva edición de la *Crónica de Alfonso X*", *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°23, 2000, p. 182.

Dans cette collection de chroniques, certains *privados* ont une grande capacité de survie. Ainsi, parfois la présence d'un *privado* se poursuit d'un règne sur l'autre, soit parce que l'infant devenu roi garde son serviteur, soit parce que le serviteur devient proche d'un ou de plusieurs des successeurs de son premier maître. De ce fait, même si de façon générale nous allons étudier la *privanza* en cherchant à comprendre les caractéristiques qu'elle peut prendre dans les limites de chaque règne, ces limites seront dépassés quelques fois, lorsque la pérennité d'un *privado* nous poussera à le faire.

*Privados de la Crónica del rey don Alfonso décimo*<sup>139</sup>

<i>Crónica de Alfonso X, XIII<sup>e</sup> siècle</i>	
<i>Privados</i> non classés socialement	<i>Privados</i> de haut rang
1. Maître Nicolás, <i>físico</i> , d'Alphonse X	1. Gomez Garci de Toledo, de l'infant Sancho

La *Crónica* d'Alphonse X ne présente pas un nombre important de *privados*. L'on peut noter, par ailleurs, qu'aucun noble de l'entourage du roi n'est désigné par ce terme. Le seul individu pouvant appartenir à la noblesse qui apparaît à ce titre, Gómez Garci de Toledo, fait partie de la suite du futur Sancho IV, son fils. Il est certain que l'affirmation du pouvoir royal entreprise par Ferdinand III – pour lequel nous n'avons recensé aucun *privado* – et poursuivie par son successeur ne dut pas encourager l'émergence d'un entourage de nobles ayant un grand pouvoir auprès du roi. D'autre part, nous savons que les rapports difficiles du roi Sage avec la noblesse provoquèrent l'éloignement de la cour de bon nombre de ses membres, particulièrement pendant la partie finale du règne. Aussi, le style de gouvernement du monarque, qui semble provoquer des discussions menées de façon ouverte, impliquant grand nombre de personnalités, ne fut sûrement pas des plus appropriés pour le développement de cette figure dans sa version nobiliaire<sup>140</sup>. Le fait est que, même si l'on parle une fois des *privados* du roi en général,

<sup>139</sup> Pour des raisons pratiques dans le type de recherche que nous avons entrepris, nous utilisons pour cette chronique, comme pour les suivantes, les textes édités par la Biblioteca de Autores Españoles, dans sa série de *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia, 1953, tomes 1-3. Néanmoins, nous nous sommes aidés pour certaines de nos recherches d'autres éditions. Notamment, des éditions électroniques de J. L. Villacañas Berlanga, du site *Biblioteca Saavedra Fajardo* de l'Université de Murcia : <http://saavedrafajardo.um.es/Biblioteca/IndicesW.nsf/inicio?OpenForm&m=2>.

<sup>140</sup> Voici un exemple des ce type de réunions : « et este rey don Alfonso aviendo la guerra tanto afincada con los moros e seyendo con él todos los infantes e los ricos homes e los caballeros e los concejos por que

une seule des personnes mentionnées par la chronique est désignée concrètement comme *privado* d'Alphonse X : maître Nicolás. Mais, autant le *privado* de Sancho, Gómez Garci de Toledo, que maître Nicolas, tous les deux réalisant un long parcours au service des personnalités royales, présentent des profils qui enrichissent la typologie de la *privanza*.

#### **Gómez Garci de Toledo, de Sancho IV**

Difficile de placer Gómez Garci de Toledo dans le contexte d'un règne en particulier, car lui aussi bien que son maître – héritier d'abord, puis roi de Castille – se trouvent fortement impliqués dans les destins du royaume bien avant le couronnement de Sancho. Ce proche de l'infante appartient sûrement à l'une des nombreuses branches de la famille des Toledo. La sienne, selon certains généalogistes, aurait pris ce nom du fait de la participation de ses membres à la conquête de la ville aux musulmans en 1088<sup>141</sup>. Gómez Garci est le premier *privado* religieux en exercice dont nous ayons connaissance<sup>142</sup>, inaugurant ainsi une série qui aura d'illustres représentants. Il fait partie également de ceux qui ont les qualités requises pour garder pendant longtemps la confiance de leur maître. Nous pouvons même indiquer, d'ores et déjà, qu'il est assez brillant dans les domaines de la diplomatie et de l'intrigue et que c'est l'excès de confiance dans ses propres capacités qui l'amènera à sa perte.

Sa première apparition se fait dans le cadre des négociations entre Alphonse X et le roi de Grenade. Ce dernier avait vu son territoire harcelé par les troupes du roi de Castille et tout particulièrement par les forces dont l'infant Sancho avait le commandement, lesquelles allèrent provoquer les musulmans tout près de la capitale. Voulant mettre fin aux attaques, le roi se dit prêt à négocier. Alphonse X, en accord avec son fils, décida

---

avia enviado, ovo su acuerdo en cuál manera faria guerra a los moros”, “Crónica del rey don Alfonso décimo”, in ed. C. Rosell, *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia, 1953, p. 9; auquel nous pouvons ajouter le fameux “ayuntamiento de Almagro”: “E el Rey, por tirar estas querellas a los de los sus reinos, mandólos llamar, que fuesen con él todos ayuntados en el ayuntamiento que queria facer en Almagro, lugar que es en el campo de Calatrava” *op. cit.*, p. 35. L'histoire a retenu également un autre *ayuntamiento*, assez particulier, à Jerez: “Alfonso X había convocado a mercaderes provenientes de todos sus dominios a una extraña asamblea estamental que la historiografía, a falta de otro título mejor, ha definido como ‘ayuntamiento’ de Jerez de 1268”, C. de Ayala Martínez, “La consolidación de las monarquías peninsulares”, in V. A. Álvarez Palenzuela (coord.), *Historia de España de la Edad Media*, ..., p. 503. Par la suite, les “ayuntamientos” changeront en partie de sens, s'organisant souvent pour s'opposer au monarque.

<sup>141</sup> L. Vilar y Pascual, *Diccionario histórico, genealógico y heráldico de las familias ilustres de la monarquía española*, Madrid, Impr. de F. Sánchez, 1859, p. 246.

<sup>142</sup> Bientôt nous aurons connaissance d'un deuxième, un certain don Martino, évêque d'Astorga, également pendant le règne de Sancho IV qui semble avoir eu un entourage très riche en personnalités religieuses.



d'envoyer Garci Gómez afin d'établir les termes de l'accord :

E el Rey envió estonces a Gomez Garci de Toledo, que despues fue abad de Valladolid, e era privado del infante don Sancho, e el rey de Granada comenzóle con muchas pleitesias, e el pleito fue llegado a lugar quel rey de Granada daba al rey don Alfonso el tercio de cuantas rentas avia en parias, e el rey don Alfonso dijo que si le diese los castillos e las fortalezas, que lo farie, e de otra manera non<sup>143</sup>

Il interviendra encore une deuxième fois dans cette négociation<sup>144</sup>, peu avant la rupture définitive entre Alphonse X et son fils, en 1282.

La mésentente entre père et fils donnera lieu à une vraie guerre civile, entraînant pour le roi Sage la perte du contrôle du territoire, à l'exception uniquement de Séville. Précisément, le premier des moments où la personnalité de Gómez Garci montre un caractère trouble arrive pendant cette période. Il s'agit d'un instant critique pour la suite du conflit, car Sancho est gravement malade ; il se trouve même, selon les médecins, dans une situation désespérée. Garci Sánchez, déjà devenu abbé, peut-être très inquiet pour les conséquences que la mort de son protecteur pourrait avoir sur son destin, ou bien désireux de tirer de son décès le meilleur parti possible, se précipite en annonçant la mort de l'infant à son ami don Álvaro de Lara, proche à ce moment-là du roi Sage. Son annonce s'accompagne d'une demande de médiation auprès d'Alphonse X : Gómez Garci veut que don Álvaro transmette au roi la proposition d'obtenir la reddition de Tolède et d'autres villes en échange d'une récompense dont il serait le destinataire :

E don Gomez García, abad que era de Valladolid, que era su privado, veyendo commo el infante don sancho era llegado a muerte, e desafuciado de los físicos, envió una carta a don Alvaro, que era su amigo, que era con el rey don Alfonso, en que le envió decir commo el infante don sancho era muerto, e quel ganase la merced del rey don Alfonso, e que le faria dar a Toledo e otras villas muchas<sup>145</sup>

C'est le moment où les destins des deux *privados*, celui du futur Sancho IV et celui d'Alphonse X, se croisent sans encore se rencontrer. Le roi Alphonse, retiré dans ses appartements, en train de pleurer amèrement après avoir eu connaissance de la nouvelle – qui se révélera fausse – de la mort de son fils, reçoit les encouragements virils de « uno de los sus privados, que decian maître Nicolás »<sup>146</sup> ; celui-ci l'invite à se remettre

---

<sup>143</sup> *Crónica del rey don Alfonso décimo...*, p. 59b.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 60b.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 65b.

<sup>146</sup> *Ibid.*

de sa peine et à saisir, au risque de perdre ses derniers appuis, ce qui pourrait être sa chance de reprendre la main dans les affaires du royaume<sup>147</sup>. Le destin en ayant décidé autrement, et la mort ayant inversé ses priorités, Gómez Garcí restera encore longtemps aux côtés de son maître ; en revanche, maître Nicolás s'arrangera pour se mettre au service des deux souverains régnant à la suite d'Alphonse X : Sancho IV et Ferdinand IV.

Mais revenons encore sur les agissements de Gómez Garcí quelques années plus tard, lorsque Sancho IV, ayant succédé définitivement à son père, charge son *privado* – qui a accédé entre-temps à la dignité de notaire du royaume de León<sup>148</sup> – en compagnie d'un deuxième religieux, d'une nouvelle mission diplomatique. Le roi, poursuivi pas les problèmes de légitimité toute sa vie, après avoir contourné, sans pouvoir complètement les éliminer, les obstacles qui avaient rendu problématiques ses droits à la couronne de Castille, va voir mise en cause la validité de son mariage avec María de Molina. La mission dans laquelle est impliqué Gómez Garcí a comme objectif l'obtention du soutien du roi de France, Philippe IV, qui, jusqu'alors, prête main forte aux opposants de Sancho IV. Cette situation constitue un des principaux obstacles politiques qui empêchent l'accord du souverain pontife :

E el rey don Sancho envió a don Martino, obispo de Calahorra, e a don Gomez Garcí, abad que era de Valladolid e su notario mayor en el reino de León, con su mandado al rey de Francia para poner su amor con él; e todo esto facia él porque por el rey de Francia cuidaba él aver la dispensacion del casamiento suyo e de la reina su mujer; ca este rey de Francia gelo enbargaba en la corte de Roma, porque ayudaba a don Alfonso e a don Fernando, fijos del infante don Fernando, quanto podia, que estavan presos en Xátiva en poder del rey de Aragon<sup>149</sup>

Paradoxalement, le roi de France, qui envisage le mariage de Sancho IV avec sa propre sœur, profitera des bons offices de Gómez Garcí pour préparer son plan, en tout contraire aux desseins du roi de Castille. La chronique signale bien le rôle ambigu de Gómez Garcí. Le roi décide de ne faire cette proposition qu'à ce dernier et la réponse du *privado* lui fait croire à la possibilité d'un tel accord : « e desque el Rey de Francia vio

---

<sup>147</sup> Voici les mots que, selon l'auteur de la chronique, le *privado* aurait prononcés : « Señor, ¿por qué mostrades tan grand pesar por el infante don Sancho, vuestro fijo, que vos tenia desheredado? Ca si vos lo saben el infante don Juan e estos otros ricos omes que son aquí convusco, perderlos hedes todos, e tomaran alguna carrera contra vos », *Crónica del rey don Alfonso décimo...*, p. 65b.

<sup>148</sup> “D. Gómez García de Toledo, hijo de familia noble toledana, inteligente y privado de Sancho IV, fue nombrado notario del reino de León por el monarca y abad de Valladolid” Miguel Ángel Alcalde Arenzana, “La diócesis de Calahorra durante el siglo XIV”, *Kalakorikos*, 14, 2009, p. 316.

<sup>149</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 72b.

esta respuesta que dio el Abad, tovo que por esto que avie dicho que avie y lugar para se poder facer »<sup>150</sup>.

La rencontre, quelques mois plus tard, entre les deux souverains, donnera lieu d'abord à une forte confusion, ensuite au dévoilement du double jeu de Gómez Garcí avec l'indignation contre lui de Sancho IV et, finalement à la chute inéluctable de l'abbé. Il s'agit d'un moment qui réunit tous les éléments qui accompagnent traditionnellement la perte de la faveur royale pour les favoris : ceux qui le soutenaient l'abandonnent à son sort, ses ennemis se découvrent et se réjouissent de sa disgrâce, tous ceux qui en ont quelque chose à gagner mettent tout en oeuvre pour que la chute soit définitive : « E desque lo sopo don Lope, e otrosí don Gonzalo, arzobispo de Toledo, que desamaban mucho a este abad don Gómez Garcí, plúgoles ende, e comenzaron de le buscar mal con el Rey ellos e otros muchos de casa del Rey »<sup>151</sup>.

Avait-il vraiment commis une faute ou plutôt avait-il eu le malheur de se trouver du côté de la faction – celle de la famille des Lara<sup>152</sup> – qui à ce moment-là avait moins d'influence ? Peut-être que son stratégie aurait pu réussir si la reine, qui était plutôt du côté des Lara, n'avait pas été la principale victime d'un éventuel nouveau mariage de Sancho<sup>153</sup>. Toujours est-il que, ayant perdu la protection du roi, l'abbé se trouvera confronté aux rudes attaques de ses puissants ennemis, en particulier l'archevêque de Tolède et don Lope Díaz de Haro, grand seigneur de Biscaye, qui l'accusent tous deux d'avoir profité de la manne royale pour son enrichissement personnel et pour le maintien d'une clientèle à son service. Ces accusations vont donner lieu à une inspection minutieuse de ses dépenses et de l'utilisation de l'argent donné par le roi, mesure qui va s'étendre à d'autres individus :

demandáronlo cuenta de todo lo que recabdaba por el Rey [...] e en la cuenta fallaban contra él muchas cosas que tomara e diera sin mandado del Rey, e otrosí una grand cuantía de aver que recabdara para dar en la corte de roma para la dispensacion, e esa cuenta le demandaban estando

---

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don alfonso décimo...*, p. 73b.

<sup>152</sup> Avant la découverte de la supposée duplicité de Gómez Garcí, don Lópe Díaz, le chef de la faction des Haro, l'avait accusé d'influencer le roi au détriment de ses intérêts et au profit de ceux de la famille de Lara : « porque él [le roi] se guiaba mucho por don Gomez Garcia, Abad de Valladolid, que era amigo mucho de don Alvaro, e que don Gomez Garcia era tan privado, que lo arredraria del amor y verced del Rey quanto podia, e que ayudaba a don Alvaro, que era su contrario », *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don alfonso décimo...*, p. 72-73.

<sup>153</sup> « E quando la Reina supo de commo el abad don Gomez García non guardaba su servicio, fiando ella dél complidamente más que de ningund ome que el Rey oviese, pesóle ende, e de allí adelante non le guardó nin le ayudó commo de antes », *Ibid.*, p. 73b.

el Rey delante [...] E [le roi] mando a D. Gonzalo, arzobispo de Toledo, que fincase en Valladolid, e que tomase las cuentas a todos los que en alguna cosa ovieron a aver a recabdar en cualquier manera de todas las sus rentas del tiempo pasado [...] e esto faci él por saber quanto tomara e diera sin su mandado del Rey el abad don Gomez García

Gómez Garcí, qui avait été aux côtés de son maître depuis la jeunesse de celui-ci, ne put sûrement connaître la fin de l'enquête car, le chagrin aidant, il ne survécut pas longtemps à sa disgrâce. En effet, il décéda la même année 1286, pour la plus grande joie de Sancho IV : « llególe mandado en commo el abad D. Gomez García finara en Toledo, e plúgole mucho »<sup>154</sup>.

Dans ce siècle si violent, où les châtiments ordonnés par les grands seigneurs et par le roi se font souvent de façon expéditive, sans trop rechercher de preuves, les manières adoptées par les deux ennemis de don Gómez, relèvent d'une certaine prudence. C'est encore une première, destinée à avoir un grand avenir dans les avatars de la *privanza* castillane. Les cas des *privados* obligés à rendre des comptes, après avoir été accusés et poursuivis légalement pour avoir profité des deniers publics, de s'être enrichis, d'avoir construit des réseaux en monopolisant la grâce royale, vont devenir, si l'on peut dire, monnaie courante.

### **Maître Nicolás, físico, d'Alphonse X<sup>155</sup> 65b**

Nous avons évoqué précédemment la scène dans laquelle fait son apparition pour la première fois maître Nicolás, à l'occasion de la mort supposée de Sancho IV. Il y est présenté dans l'entourage d'Alphonso X comme quelqu'un de « los de su casa » et « uno de sus privados » ; le plus osé, car il approche le roi lorsqu'il pleure la mort de son fils et lui demande de reprendre ses esprits. Nous avons affaire ici à un vrai personnage, lequel, selon les recherches de J. Torres<sup>156</sup>, tout en étant un proche de plusieurs monarques successifs, aurait acquis une dimension mythique qui n'est pas sans nous rappeler les traits burlesques de bon nombre de faux médecins de la littérature, à commencer par ceux de Molière. En effet, c'est dans le *Cancionero de Ajuda* et dans celui de la bibliothèque du Vatican que l'on nous décrit, dans une *cantiga*

---

<sup>154</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 74a.

<sup>155</sup> Il est considéré aussi comme médecin de Sancho IV par certains – cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey de Castilla y León en la Edad Media*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales, 2000, p. 298. Dans les *Crónicas de los reyes de Castilla...*, vol. I, il apparaît comme *físico* d'abord d'Alphonse X et plus tard de María de Molina, épouse de Sanche IV et mère de Ferdinand IV, *op. cit.*, p. 130b.

<sup>156</sup> J. Torres Fontes, "Un médico alfonsí: maestre Nicolas", *Revista Murgetana*, n° 6, 1954, p. 9-16.

d'*escarnio*, une figure grotesque :

Maestre Nicolás, a meu cuidar,  
c muy bon fisico por non saber  
el as suas gentes ben guarecer,  
mais vejo-lhi capelo d'ultramar  
e traj'al uso ben de Monpisle;  
e latin, come qual clérigo quer,  
entende, mais non-no sabe tornar.  
E sabe seus livros sigo trager;  
come meestre sabe-os catar  
e sab'os cadernos (mui) ben cantar;  
quisá non sabe por eles leer,  
mais ben vos dirá quis quanto custou,  
todo per conta, ca el x'os comprou.  
Ora veede se a gran saber!  
E en bon ponto el tan muitu leu  
ca per o prezan (e) condes e reyx,  
e sabe contar quatr(o) e cinq'e seix  
per (a)strolomia que aprendeu;  
e mais vos quer'end'ora dizer eu:  
mais van a el que a meestr'And(r)eu...  
des antano que o outro morreu!  
E outras artes sab'el mui mclhor  
que estas todas de que vos falei:  
diz das lûas como vos (ea) direi  
que x'as fezo todas Nostro Senhor,  
e dos (e)stromentos diz tal razon  
que muy ben pod'en eles fazer son  
todo ome que en seja sab(edor)<sup>157</sup>

Aux vers recueillis par Fortes, s'ajoutent d'autres de la même époque, ceux de Pero Garcia d'Ambroa, troubadour galicien du XIII<sup>e</sup> siècle, repris par C. Alvar et V. Beltrán dans leur anthologie de la poésie galaïco-portugaise:

Sabedes vós: Meestre Nicolao,  
o que antano mi non guareceu,  
aquele que dizedes meestre mao,

---

<sup>157</sup> *Cancioneiro de Ajuda*. Edição crítica e comentada per Carolina Michaëlis de Vasconcellos, Halle, A.S. Max Niemeyer, 1904, vol. II, p. 536. Cit. par J. Torres Fontes, "Un médico alfonsí: maestre Nicolas", *Revista Murgetana*, n° 6, 1954, p. 11.

vedes que fez, per ervas que colheu,  
do vivo mort' e do cordo sandeu,  
e faz o ceg' adestrar pelo pao.  
E direi-vos eu d' outra maestria  
que aprendeu ogan' en Monpiler:  
non ven a él home con maloutia  
de que non leve o mais que poder  
e diz: "Amigo, esto t' é mester;  
ven a dar-mi algo d' oi a tercer dia.  
Ca bem vi eu ena ta catadura  
que és doent' e te queria guarir;  
e aqeste mal que te tanto dura  
ora t' o quero eu mui ben departir;  
se d' est' enverno mi has a sair  
ja no 'm guarrás mēos da caentura.  
E outra rren te direi, meu irmão;  
se meu consselho quiseres creer,  
ou se quiseres que em ti meta mão,  
dá-me quant' ás e poderes aver,  
ca desque eu en ti mão meter,  
serás guarido, quando fores são".  
E non sabemos dê-los tempos  
d' ante tan bõo meestre, pois aqui chegou,  
que tan ben leve seu preç' adeante;  
per maestrias grandes que husou,  
faz que non fal' o que nunca falou,  
e faz de manco que se non levante<sup>158</sup>.

Il est pour le moins surprenant que le personnage dépeint par ces deux poèmes ait pu s'introduire dans l'intimité d'un roi qui était entouré de vrais savants et auprès desquels l'imposture de maître Nicolás, si elle était certaine, ne pouvait pas passer inaperçue. Une possibilité qu'il ne faut pas exclure serait que d'autres qualités d'un autre ordre – l'aplomb pour les rendre visibles sans doute ne lui manquant pas –, firent l'affaire du monarque et lui permirent d'apprécier ses services. Le passage de la chronique, bien qu'il ne manque pas de piment, ni d'un vrai caractère théâtral, dont la responsabilité incombe surtout aux deux *privados*, passés maîtres dans l'art de la manipulation, n'exploite pas toutes ces possibilités – nous sommes loin de la construction

---

<sup>158</sup> C. Alvar et V. Beltrán, *Antología de la poesía gallego-portuguesa*, Alhambra, 1985, p. 123-125.

hagiographique faite en honneur du Cid, et du monastère de San Pedro de Cardeña, dans laquelle intervient le *privado* Gil Díaz, devenu chrétien. La deuxième mention de maître Nicolás dans les chroniques de Fernán Sánchez de Valladolid se produit sur un registre encore plus sérieux. Elle a lieu dans la *Crónica de Fernando IV*, ce qui prouve, au passage, la capacité de survie du courtisan et la grande influence qu'il exerce toujours auprès des puissants. Il s'agit d'un épisode où María de Molina essaye de trouver une solution afin de freiner les ambitions de Fernando de la Cerda, toujours désireux de s'approprier de la couronne de Castille :

e quisiera [la reine mère, María de Molina] enviar a ellos a Maestre Nicolás, un su físico, e que fuesse con ellos a las vistas, e que punase de facer en tal manera por que non tomasen por rey a don Alfonso, que se llamaba rey de Castilla, e ella sabía que lo querian así facer, e otrosí que fuese allá Esteban Perez Florian, que traia mandado del Rey; mas cada unos destos se escusaron de no ir allá. E estos amos e Gomez Fernandez, todos tres acordaron de aconsejar a la Reina que fuese ver aquellos omes buenos en toda guisa

Non moins que les détails de ce récit, les abondantes récompenses reçues par maître Nicolás, ainsi que les missions dont il aurait été chargé, plaident pour une considération qui contraste avec l'image burlesque des poèmes cités. Ainsi, il aurait reçu une quantité appréciable de terres dans le royaume de Murcie des mains d'Alphonse X, en 1272<sup>159</sup> (p. 12) ; à la demande de Sancho IV, il aurait fait partie de deux missions diplomatiques entièrement réussies. Pour la première, en 1292, qui lui aurait valu des récompenses non négligeables, il avait été accompagné de l'archevêque de Tolède et de Pascual Martínez de Cuenca. Pour la deuxième, le même Pascual Martínez avait été de la partie, mais l'archevêque avait été remplacé par l'évêque de Zamora<sup>160</sup>.

Il est fort probable qu'un type populaire déjà bien façonné dans l'imaginaire de l'époque ait fusionné avec la personnalité et l'aspect du *físico* royal. Reste à noter que les deux poèmes se centrent surtout sur les traits du docteur ignorant, plein d'assurance, habillé d'une manière qui voulait être celle qui caractérisait les médecins issus de la prestigieuse université de Montpellier. En revanche, la facette de *privado* ou d'homme de pouvoir est à peine mentionnée. La seule allusion dans ce sens semble être une reconnaissance de son habileté pour abuser les puissants : « E en bon ponto el tan mui tu leu / ca per o prezan (e) condes e reyx »<sup>161</sup>. Quoi qu'il en soit, il s'agit bien de la

<sup>159</sup> J. Torres Fontes, "Un médico alfonsí: maestre Nicolas"..., p. 12.

<sup>160</sup> *Ibid*, p. 14-15.

<sup>161</sup> Nous risquons une traduction à partir de celle en espagnol de Fortes – *op. cit.*, p. 11-12 –: " il a tant et

deuxième figure du *privado* médecin que nous offrent les chroniques castillanes, mieux valorisée que celle du précédent, le Çidiello d'Alphonse VI, sans doute parce que, malgré toutes ses originalités, il était chrétien.

---

si bien lu qu'il est fort apprécié de comtes et de rois ».



*Privados de la Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo*

*Crónica de Sancho IV, XIII<sup>e</sup> siècle*

1. Gomez Garci de Toledo, de Sancho IV
2. Don Martino, évêque d'Astorga, de Sancho IV 72 b (évêque de Calahorra)
3. Abdalhat, d'Abu Yusuf (ben Yuzaf)
4. Alfonso Rodríguez
5. Fernán Pérez Maimón, de Sancho IV
6. Pay Gómez Cherino, de Sancho IV
7. Alfonso Godínez, de Sancho IV
8. Esteban Pérez Florian, de Sancho IV
9. Ruy Paez de Sotomayor
10. Esteban Nuñez Churruchano,
11. Diego Gómez de Mendoza
12. Tello Gutiérrez
13. Juan Mate

Pas moins de treize *privados*, en dehors des anonymes, sont présents dans la chronique de Sancho IV, et cela pour un règne bref, de 1284 à 1295, de seulement onze ans, mais riche en luttes de pouvoir et en dangers pour le titulaire contesté de la couronne de Castille. Néanmoins, le nombre ne doit pas nous abuser. Ce n'est pas encore une période où la *privanza* a pris un essor définitif et la plupart de ceux qui jouissent d'une telle position n'ont pas un rôle déterminant dans les événements politiques. Les *privados* conseillent le roi et interviennent dans des négociations, souvent en groupe, mais ni individuellement, ni collectivement ils ne semblent avoir de véritable poids politique. Les fortes tensions que souffrait le royaume, déchiré à cause des difficultés posées par les factions des puissantes familles de Lara et de Haro, situaient les plus grands enjeux en dehors de la cour, ne laissant guère l'opportunité aux factions purement courtoises de prendre du relief. Il est évident du reste que certains de ceux qui étaient considérés comme des *privados* faisaient figure d'agents des factions opposées. Deux d'entre eux

pourraient néanmoins être à certains égards des exceptions dans ce tableau, car liés au souverain plus étroitement et plus indépendamment que les autres : le premier, c'est l'abbé de Valladolid, déjà étudié, dont les missions diplomatiques furent de premier ordre et la chute retentissante ; le deuxième serait don Martino.

### **Don Martino, évêque d'Astorga**

Si nous devons en effet considérer un deuxième *privado* ayant joué un rôle considérable selon la chronique de Sancho IV, ce serait sans doute lui, l'évêque d'Astorga. Il témoigne, aussi, d'une particularité de Sancho IV, à savoir sa préférence pour les ecclésiastiques dans les domaines du conseil, de la diplomatie et de l'administration<sup>162</sup>. Don Martino faisait déjà partie de la délégation envoyée en France quelques années avant son ascension, celle qui causa *à posteriori* tant de problèmes à l'abbé de Valladolid<sup>163</sup> ; mais à l'époque il était l'évêque d'un autre diocèse, celui de Calahorra<sup>164</sup>, et son rôle ne fut pas de premier ordre, car lorsque le roi de France dut faire la proposition cruciale d'un mariage entre Sancho IV et sa propre sœur, il choisit Don Gómez, qui était pour lui la personne la plus déterminante de la légation, le « *más privado* » du roi Castillan. En revanche, lors de sa deuxième entrée en scène dans la chronique, celui qui est promu depuis peu évêque d'Astorga, a assez d'intimité avec le roi pour lui demander de bien vouloir assister à sa première messe en tant que titulaire du siège épiscopal :

E en este tiempo don Martino, que era obispo de Astorga, e era privado del Rey, avia a cantar

---

<sup>162</sup> J. L. Villacañas suggère que l'occupation des différentes fonctions dans l'administration de Sancho IV est le résultat d'un savant dosage territorial, mais dans lequel les religieux sont prépondérants : « Este equilibrio se deja ver en la corte con suma atención: la administración civil y la eclesiástica se concitan en la Cámara del rey. La presencia territorial de León, Galicia, Castilla, Extremadura y Andalucía se deja ver con claridad. La Cancillería de León la detentaba Santiago, Toledo la de Castilla. Aunque había cancillería de Andalucía, no siempre se cubrió con un cargo aparte. De hecho, con la subida al poder de Pérez Gudiel, este fue canciller mayorde León, Castilla y Andalucía. Los otros cancelles, los notarios mayores, eran igualmente obispos. Los personajes secundarios de esta administración se cubrían con canónigos, arcedianos, abades y demás. Durante esta época, la cancillería y la justicia real se vienen a confundir, lo que implica que también la justicia estaba en manos de funcionarios clérigos », *Sancho IV y los años de transición: a la búsqueda de un equilibrio*, Murcia, Biblioteca Virtual Saavedra Fajardo, 2008, p. 21-22.

<sup>163</sup> »E el rey don Sancho envió a don Martino, obispo de Calahorra, e a don Gómez Garci, abad que era de Valladolid...», *Crónica del rey don Sancho el Bravo, hijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 72b.

<sup>164</sup> Cette précision parfois a été mise en doute, car en 1279 don Martín était « *deán de Astorga* », ce qui aurait supposé changer de diocèse pour revenir à celle qui était la sienne à l'origine, ce qui n'est peut-être pas impossible. Pour cette indication et beaucoup d'autres données biographiques sur Martín González, évêque d'Astorga, cf. : Fidel Fita, « D. Martín González, Obispo de Calahorra y de Astorga. Excursión biográfica », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. 28, 1896, p. 487-492.

misa nueva<sup>165</sup> en Astorga, e pidió por merced al Rey que lo fuese facer onra a esta misa, e el Rey, por le facer merced, otrogégelo, e tomó su camino para allá<sup>166</sup>

Malgré la portée d'un tel acte, l'on peut supposer que le rôle accompli par l'évêque aux portes de la cathédrale, le lendemain de sa *misa nueva*, fut plus important que celui qu'il avait incarné la veille à l'intérieur.

En effet, l'infant don Juan, oncle du roi, et les nombreux nobles de sa suite, excédés par le pouvoir et les possessions que, selon eux, le comte don Lope Díaz de Haro avait acquis à leur détriment<sup>167</sup>, et désireux d'en obtenir satisfaction au plus vite, voulurent profiter de l'arrivée du roi à Astorga. Ils demandèrent à rencontrer Sancho IV un jour après la célébration de la cérémonie, moment qui coïncidait avec la fête de la Saint-Jean. Pour autant, le roi qui à ce moment précis assistait encore à la célébration d'une messe, ne désirant pas se soumettre si rapidement aux injonctions du groupe, décida de décliner la proposition et d'envoyer don Martino à sa place. Le souverain affirma ne pas pouvoir abandonner la célébration – pour laquelle, il est vrai, il était revêtu de tous les ornements symbolisant la majesté – et demanda à leurs interlocuteurs de transmettre leurs requêtes à l'évêque et de le considérer comme un *alter ego* de lui-même :

e mandó al Obispo que así commo estava revestido, que fuese a ellos, e que les dijese de su parte que aquello que a él querían decir que lo dijeren al Obispo, que tanto cumplía commo si lo dijeren a é, e desque él supiese cuáles eran las cosas que ellos demandaban, que le libraría commo deviese<sup>168</sup>

Cet épisode, bien que ne convainquant pas complètement le roi de l'iniquité dont ses ennemis accusaient à don Lope, fut néanmoins le premier d'une série qui conduisit à la disgrâce du comte et à sa mort, ainsi qu'à celle d'une bonne partie de sa suite, dont son frère don Diego. Les faits eurent lieu une année après la rencontre d'Astorga, en 1288, dans la maison du roi, à Alfaro.

On peut se demander si l'évêque fut un simple figurant dans cette rupture dont la reine

---

<sup>165</sup> *Misa nueva* serait en principe la première célébrée par un nouveau prêtre, mais ici il faut croire que c'est la première en tant qu'évêque d'Astorga. Le *Diccionario de autoridades* ne nous aide pas beaucoup pour éclaircir la question, car il donne comme citation pour illustrer la signification de *misa nueva*, dans le sens de « la primera que dice o cante el sacerdote », le passage concernant notre évêque, cf. *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Gredos, 1990, vol. 2, p. 578.

<sup>166</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don alfonso décimo...*, p. 75b.

<sup>167</sup> Rappelons-nous que, en effet, entre 1287 et 1288, avant la mort violente de don Lope, celui-ci avait obtenu les charges clés du royaume, s'élevant en Majordome, responsable des armées – *Alférez* – et Chancelier, ce qui laissait le roi et la faction opposée de la noblesse à la merci du comte : *Ibid.*, p. 74.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 75-76.

était une farouche partisane, ou si, à l'inverse, il participa consciemment à la mise en place d'un plan longuement réfléchi. Une altercation qu'il aura avec don Lope, plaide plutôt pour la deuxième hypothèse<sup>169</sup>. Toujours est-il que don Martino jouera encore une deuxième fois une partition similaire ; cette fois, au détriment de l'autre grand clan castillan, celui des Lara, mais avec des conséquences bien différentes.

Les faits eurent lieu en 1290. Le roi, après avoir rompu, usant de la violence que l'on sait, avec la maison de don Lope Díaz de Haro, chercha à établir une étroite alliance avec celle de ses rivaux, les Lara, à la tête de laquelle était Juan Núñez de Lara. Il reste que les antécédents du roi faisaient craindre à Juan Núñez – qui plus est, de nature assez craintive – qu'il pourrait subir le même destin que son malheureux rival. Aussi, probablement, il y avait des intérêts occultes qui se mirent à jouer avec les nerfs des éventuels alliés, en particulier avec ceux de Juan Núñez, bombardé de menaces de mort anonymes qui a plusieurs reprises faillirent atteindre le but de la rupture définitive, sans finalement y parvenir. Qui étaient les responsables des premières menaces ? La chronique ne le dit pas. En revanche, lors d'un deuxième essai, l'accusation est plus explicite, pointant d'une façon générique les *privados* :

e aviendo voluntad [le roi] de le facer mucho bien [à Juan Núñez], algunos de sus privados del Rey a quien pesaba, cataron manera para meter mal entrellos. E tomaron un rapaz, d diéronle un escripto e mandáronle qu elo diese a Gutier Muñoz, su caballero de don Juan Nuñez en quien él mucho fiaba [...]. E el escripto decia estas palabras: “Gutier Muñoz: decid a don Juan Nuñez que si el viene hoy a casa del Rey que luego será muerto; e desto non tomedes ninguna dubda, ca el Rey así tiene ordenado de lo matar”<sup>170</sup>

Naturellement, il n'est pas dit que don Martino fût de la partie. Néanmoins, lors des négociations qui, une fois calmées les peurs, reprirent, le rôle de l'évêque se précisa. Les discussions se fixèrent autour de l'échange de châteaux et d'otages qui pouvaient donner assez d'assurances aux deux parties. Une rupture provisoire advint à cause de la mésentente des *privados* qui menaient les négociations. Parmi ceux du roi, don Martino joua le premier rôle :

---

<sup>169</sup> Il s'agit de l'épisode de Toro, dans lequel deux juifs, l'un au service du roi et l'autre au service de don Lope, discutent violemment sur une affaire administrative. L'évêque juge que c'est le juif du comte qui a tort, ce qui met don Lope en colère contre lui. La réaction de l'évêque consiste à lui rappeler qu'il représente le roi et qu'il devrait le respecter en conséquence : « E el Obispo respondió que él estava alli con él por mandado del Rey, e que la avia de servir commo al Rey mismo, e que dijese lo que quisiese », *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don alfonso décimo...*, p. 76b.

<sup>170</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 82-83.

los acuciadores que al Rey acuciaban que ficies estas demandas, todo lo facian por desavenir a don Juan Nuñez del Rey; e estos privados eran el obispo de Astorga e Pay Gomez Cherino e Alfonso Godinez e Esteban Perez Florian, e metieron al Rey que enviase cometer pleito a don Diego, que era en Aragon, e él fizolo así. e los que ayudaban a don Juan Nuñez eran Diego Gomez de Mendoza e Tello Gutierrez, Justicia mayor del Rey, e Fernan Perez Maimon, e Juan Mate; e porque el Rey se tovo más con el Obispo e con los otros que eran de aquella parte fuese de la villa don Juan Nuñez contra voluntad del Rey

Jusqu'au moment que nous venons d'évoquer, les chroniqueurs donnent une vision très positive des actions de l'évêque, que ce soit lors de son intervention à Astorga ou, plus tard, dans les négociations diplomatiques entre le roi de France et le roi de Castille, en 1288. Les paroles de celui-ci au retour de don Martino en Castille en témoignent suffisamment : « e plugole mucho al Rey de commo librara muy bien e mucho a su pro »<sup>171</sup>. En revanche, pendant l'épisode évoqué, ils semblent le placer parmi le groupe des intrigants.

Malgré le triomphe final des partisans d'une alliance avec Juan Nuñez, les conséquences ne durent pas être d'une gravité extrême pour le *privado*, car il eut encore l'opportunité de participer à d'autres difficiles négociations pendant le règne de Ferdinand IV. Elles devaient permettre de réconcilier l'infant don Juan, frère de Sancho IV, et María de Molina, titulaire de la régence pendant la minorité du roi. Ces négociations ne furent pas couronnées de succès et rien n'est dit dans la chronique sur le rôle précis de don Martino à cette occasion, mais sa seule participation est la preuve que, même après la mort de son protecteur, sa réputation en tant que fin diplomate était encore reconnue.

Plusieurs interprétations sont plausibles pour l'ensemble des actions de ce religieux en tant que *privado*, mais il faut signaler qu'il contribue à donner une image assez digne de ses fonctions : autant par la loyauté qu'il semble avoir pratiquée envers le roi, dans une ambiance de révolte permanente, que par ses capacités diplomatiques. Sa sérénité est d'autant plus remarquable, qu'elle émerge dans la proximité d'un monarque connu pour en avoir cruellement manqué.

### **Ruy Páez de Sotomayor**

Ce nouveau *privado* apparaît pour la première fois lors de l'échec des négociations

---

<sup>171</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 80a.

menées par don Gómez Garci, en 1285, en tant que chevalier de Galice « en que fiaba el Rey »<sup>172</sup>. Il intervient pour souligner le scandale que supposait la proposition du mariage français, alors que ce que l'on attendait de Philippe IV était son soutien pour la régularisation des liens conjugaux de Sancho IV et de María de Molina. La violence de la réaction de Ruy Páez semble précéder celle du roi et l'influencer.

Une deuxième intervention de Páez, non moins importante, se produit au moment où le roi dut décider d'accepter les conditions de don Lope Díaz de Haro pour en faire son allié. Conditions draconiennes, nous l'avons vu, qui supposent le monopole des plus hautes fonctions du royaume et un nombre très important de forteresses. Contre l'opinion de la reine, cette fois, Ruy Páez penche pour l'accord et, de nouveau, son intervention est déterminante dans la décision du monarque : « e porque el Rey fiaba mucho de Ruy Paez de Sotomayor, consejó al Rey que lo ficiese »<sup>173</sup>.

La troisième fois où Ruy Páez apparaît, son statut a changé. Le roi a élevé celui qui n'était qu'un simple chevalier au plus haut rang de la noblesse, faisant de lui un « rico ome »<sup>174</sup>. Sa confiance en lui s'étend jusqu'au point de lui donner une grande responsabilité militaire, celle de combattre la famille Haro, devenue ennemie du roi après la mort violente de don Lope : « e estando en Burgos [le roi], llególe mandado en cómmo don Diego queria correr la tierra, e el Rey envio luego a Ruy Paez de Sotomayor, a quien él avia dado pendon y caldera e fecho rico ome »<sup>175</sup>.

C'est le cas plus clair d'élévation sociale liée à la *privanza* qui, d'après la chronique, se produit pendant le règne de Sancho IV.

### **Esteban Núñez Churruchano 74a y b**

Núñez Churruchano apparaît à deux reprises dans le récit, dans deux scènes qui se suivent, mais qui ont lieu dans deux endroits et à deux moments différents. Malgré sa modeste présence, le rôle de celui qui est alors *merino* de Castille et León, ne manque pas d'intérêt. La première fois, alors que le roi se trouve à Sahagún afin de visiter le monastère où sont enterrés ses ancêtres, Esteban Núñez s'y rend avec l'objectif de

---

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 73a.

<sup>173</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 74b.

<sup>174</sup> Sur celui-ci et d'autres aspects sociologiques de la noblesse médiévale, avec mention aussi du cas précis de Ruy Páez, voir en particulier le livre trois de l'ouvrage de G. Martin, *Les juges de castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris, ENS éditions, 1992, p. 549.

<sup>175</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 81b.

rencontrer le roi et de lui parler, ce qu'il fait au moment où le souverain se promène en compagnie de sa suite dans les environs de la ville. Le but du juge n'est autre que de dénoncer les agissements de l'un des accompagnants du roi dans sa juridiction : don Ferrand Pérez Ponce. La protestation d'un des présents, Juan Martínez, auprès du roi, jugeant indigne que l'on dise du mal de Pérez Ponce, provoque une réaction d'une grande violence de la part du roi qui, à l'aide d'un bâton, frappe le protestataire Juan Martínez jusqu'à le laisser pour mort<sup>176</sup>.

La deuxième scène se passe à Valladolid, c'est le moment où le roi doit décider d'accepter la coûteuse alliance proposée par don Lope ou la refuser. Churruchano, qui se trouvait parmi les *privados* priés de s'y prononcer – était-ce une preuve de reconnaissance du roi, du fait de l'avoir prévenu des désordres causées par Ponce de León ? – le fait en faveur de la proposition de don Lope<sup>177</sup>.

### ***Privados* ayant un rôle mineur dans la chronique<sup>178</sup>**

**Esteban Pérez Florián “de Portugal, guarda del rey” 74b :** Il est mentionné deux fois dans la chronique comme faisant partie des groupes de *privados* chargés de décider des alliances du roi. La première fois il se trouve parmi les partisans de l'accord avec don Lope<sup>179</sup>. Dans la deuxième réunion, destinée à décider de remplacer l'alliance dissoute par une nouvelle avec Juan Núñez de Lara, il s'y montre contraire<sup>180</sup>.

**Abdalhat, d'Abu Yusuf (ben Yuzaf) :** Ce *privado mandadero* est très présent dans des missions auprès des Castellans<sup>181</sup>, ce qui pousse à croire qu'il participait à des missions diplomatiques cruciales malgré la façon que la chronique a de le présenter, ridiculisé par les paroles de l'un des hommes de confiance du roi castillan, sans qu'une réplique ne sorte de sa bouche<sup>182</sup>.

---

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 74a.

<sup>177</sup> *Crónica del rey don Sancho el Bravo, hijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 74b.

<sup>178</sup> Nous laissons de côté encore quelques *privados* dont la chronique ne fait que signaler sa présence dans l'une des réunions où l'on devait décider de l'alliance avec Juan Núñez : Pay Gomez Cherino, amiral; Alfonso Godinez; Diego Gómez de Mendoza; Tello Gutiérrez, *justicia mayor del rey* et Juan Mate ; *Ibid.*, p. 83b.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 74b.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 83b.

<sup>181</sup> Il est présent aussi bien en tant qu'envoyé du roi Aben Yuzaf (*Crónica del rey don Alfonso décimo...*, 56a, *Crónica del rey don Sancho el Bravo, hijo del rey don Alfonso décimo...*, 70a, 71b), que de son successeur, Aben Yacob (*Crónica del rey don Sancho...*, 80a).

<sup>182</sup> “e quando el rey Aben Yuzaf llegó e vio tan grand flota en la ribera e la mar, que era del rey don Sancho, envió a Abdalhat aquel su privado a saber quién era; e desque llegaron a la ribera e lo

**Fernán Pérez Maimón** : *privado* armateur, envoyé aussi bien pour organiser une escadre afin de freiner les attaques berbères des *benimerines* ou Banu Marin du nord de l’Afrique<sup>183</sup>, que, plus tard, avec l’objectif de surveiller la construction de nouveaux bateaux en Aragon<sup>184</sup>. Cette fonction ne l’empêche de se trouver parmi d’autres *privados* afin de conseiller le roi sur l’opportunité d’approuver les conditions posées par Juan Núñez de Lara pour devenir le principal allié du roi<sup>185</sup>.

**Alfonso Rodríguez** : il apparaît comme un *privado* portugais de Sancho IV, habitant Badajoz. À aucun moment n’est signalée sa présence auprès du roi. L’évocation de cette *privanza* se fait à l’occasion d’un conflit qui oppose le clan des Bajarano aux Portugais de Badajoz. Le roi se prononce en faveur des deuxièmes parce que Rodríguez est son *privado*, mais devant la levée de boucliers des Bejarano, il change d’avis, leur proposant de faire de leur mieux pour freiner les abus dont ils sont victimes. Cet accord du roi donne lieu à un massacre qui, craignent-ils, sera puni par le roi. Devant cette crainte, ils décident de chercher l’appui de l’un des infantes de la Cerda, ce qui décide le roi à faire intervenir ses armées et provoquer un nouveau massacre, cette fois aux dépens des Bejarano<sup>186</sup>.

Sans vouloir tirer pour l’instant de conclusions hâtives, il faut remarquer une spécificité de la *Crónica del rey don Sancho el Bravo* qui implique une différence notable par rapport à la *Primera crónica*. Dans cette dernière nous avons établi l’existence de différents types de *privados*, les uns plus techniques, fortement subordonnés au souverain, tandis que d’autres, représentants des clans ou des familles plus puissantes, traitaient le roi, et étaient traités par lui, presque sur un pied d’égalité. Un troisième cas était représenté par les *privados* dont la religion était différente de celle de leur

---

preguntaron, Fernan Perez Maimon, que era privado del rey don Sancho, el cual armara aquella flota, conoció a aquel moro Abdalhat e reespondiole e dijole estas palabras, mostrándole un pan que tenía en la mano derecha e un palo que tenía en la mano izquierda: “Abdalhat, decid al rey Aben Yuzaf, vuestro señor, que le digo yo Fernand Perez Maimon, siervo del rey don Sancho, mi señor, que la palabra que vos él dijo agora un año en Sevilla, cuando a él venistes con su mandado, que le digades que es complida, que he aquí el pan, e hé aquí el palo”, *Ibid.*, p. 71b.

<sup>183</sup> “Fernan Perez Maimon, que era privado del rey don Sancho, el cual armara aquella flota”, *Ibid.*, p. 71b.

<sup>184</sup> “e luego el Rey envió a Ferrand Perez Maimon, su privado, al reino de Aragon a armar otras once galeas a los puertos de la mar” *Ibid.*, p. 88b.

<sup>185</sup> “E los que ayudaban a don Juan Nuñez eran Diego Gomez de Mendoza e Tello Gutierrez, Jushticia mayor del Rey, e Fernan Perez Maimon...” *Crónica del rey don Sancho el Bravo, fijo del rey don Alfonso décimo...*, p. 83b.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 82a.



monarque. La *Crónica de don Sancho* – celle d’Alphonse X, n’évoquant à peine des *privados* ne peut pas être prise en compte dans notre raisonnement –, malgré le fait qu’elle en mentionne un nombre considérable, n’attribue la qualité de *privado* qu’à des serviteurs du roi qui sont ses subordonnés et se trouvent manifestement à son service. Par ailleurs, le roi ne considère à aucun de ses *privados* comme un ami, alors que le terme allait souvent ensemble dans la *Primera crónica* lorsqu’il s’agissait de proches pour lesquels les souverains voulaient manifester une vraie reconnaissance. Les deux grands noms de *ricos omes* qui sont alternativement les alliés de Sancho IV, Lope Díaz et Juan Núñez, ne sont considérés ni comme des *privados* ni comme des amis. C’est le cas de Lope Díaz, lequel obtient, cependant, une sorte de monopole des charges – Majordome, Général des armées et Chancelier – habituellement réservées aux représentants de la plus haute noblesse, comme les obtiendront plus tard un Lerma ou un Olivares au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>187</sup>.

Et pourtant, malgré l’âpreté des négociations entre le roi et don Lope, et le fait que la méfiance entre le comte et le souverain est grande, c’est dans les liens qui s’établissent entre les deux hommes que l’on croit percevoir une entente qui inquiète son entourage, une confiance qui éveille les pires inquiétudes dans l’esprit de la reine. La *Crónica* utilise même une formule rare – « tan emaginado estaba con el Conde » – qui semble faite pour l’occasion, afin d’exprimer la sorte d’envoutement dont serait victime le roi<sup>188</sup>:

e la reina doña María, commo era mujer de grande entendimiento, e que veia commo el Rey andava en poder del Conde e de aquellos sus privados, magüer que sabia ella de todas estas osas por qué el Conde lo facia, e que era amenguamiento del Rey e daño della e de sus hijos, non ovo a quien se tornar, salvo a Dios, e nunca al Rey quiso fablar en este engaño que le traian porque non gelo creia, tan emaginado estaba en el Conde e en todos los suyos; e sufriólo asi hasta que dios diese alguna carrera commo el Rey entendiese todo este engaño p. 75a

---

<sup>187</sup> Certes, ces charges ne correspondent à l’exercice de la grâce royale, elles sont le fruit d’après négociations entre le futur comte et le roi. Des négociations dans lesquelles s’affrontent justement les *privados* du roi, un ensemble de techniciens de diverses spécialités – diplomatie, armée, justice – qui lui apportent conseil en évaluant les avantages et les inconvénients – il faut supposer que tirant profit de leurs expériences et leurs connaissances spécifiques – d’une telle alliance.

<sup>188</sup> Elle réapparaît sous une forme différente, toujours par rapport à l’influence exercée sur le roi, de la part de ceux qui avaient décidé que « lo imaginarian lo peor que pudieran », *Crónica del rey don Fernando cuarto*, p. 120a.

1. Gonzalo Gómez de Caldelas<sup>189</sup>, de Ferdinand IV
2. Simuel, *almojarife* juif<sup>190</sup>, de Ferdinand IV
3. Diego Garci de Toledo, de Ferdinand IV
4. Sancho Ruiz de Escalante, *camarero*, de Ferdinand IV
5. Alfonso Díaz, de l'infant don Enrique
6. Alfaquí Mohamad, du roi de Grenade
7. *Privado* de Ferdinand IV, un *caballero*
8. *Privados* de Ferdinand IV
9. Sancho Sánchez de Velasco
10. Fernand Gómez

Fernán Sánchez de Valladolid, fidèle aux réalités de l'époque, présente la situation de la Castille pendant la minorité de Ferdinand IV comme celle d'un royaume en guerre où les chefs de plusieurs factions, aidés des monarques voisins, sont en constante effervescence : que ce soit don Alfonso de la Cerda ; l'infante don Juan, frère de Sancho IV ; don Enrique, frère d'Alphonse X ; don Juan Núñez, chef des Lara ; ou don Diego López de Haro, chef de l'autre grand clan. María de Molina, la reine mère, dut mettre à profit toute sa capacité politique, qui était considérable, pour conserver l'intégrité du royaume jusqu'à la majorité de son fils. À ce moment-là, les disputes pour le royaume de Castille ou certaines de ses composantes vont céder le pas, en partie, aux tentatives d'exercer un contrôle sur le jeune monarque.

C'est sûrement cette configuration des luttes du pouvoir multiples qui occasionne l'absence de toute référence aux *privados* avant 1301, ainsi que sa subite présence, précisément l'année où la majorité du roi est déclarée et qu'une situation plus pacifique s'installe. Cette nouvelle présence des *privados* pourrait signifier un changement important dans le fonctionnement et le poids de l'entourage du monarque. L'on peut dire que c'est la première fois où l'ensemble des *privados* apparaît parfois comme une

---

<sup>189</sup> A ne pas confondre avec le Gonzalo Gómez archevêque de Tolède (cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 463).

<sup>190</sup> D'autres données sur lui dans J. de Salazar y Acha, *ibid.*, p. 111, n. 46.

sorte de corporation puissante qui contribue à la solidité du pouvoir royal<sup>191</sup>. Leur action est devenue, en quelque sorte, une action collective. Alors que jusqu'au règne précédent il n'y avait que des individualités désignées à certains moments comme des *privados* – dépendants souvent de l'une ou de l'autre grande famille de puissants –, maintenant, et pour la première fois, les *privados* deviennent un enjeu politique, un instrument de poids dans l'exercice du pouvoir.

Ce changement décrit par Sánchez de Valladolid nous oblige nous aussi, à les traiter dans un premier temps, non pas individuellement, comme nous l'avons fait jusqu'à maintenant, mais en fonction des actions dans lesquelles ils s'y trouvent impliqués et reconnus comme un groupe.

### **Les *privados* et les *ricos omes* : premiers affrontements**

Le règne de Sancho IV avait été celui où les grandes familles de la noblesse et le roi s'affrontaient d'une manière ouverte. Encore avec beaucoup d'affrontements, mais avec beaucoup plus d'intrigues, pendant le règne de Ferdinand IV, les nobles les plus puissants, de plus en plus convaincus de la nécessité de rester alliés du monarque pour maintenir leur position de pouvoir, œuvrent du mieux qu'ils peuvent afin d'avoir le roi sous leur contrôle. Telle est l'intention, une fois la majorité du roi déclarée, de l'infante don Enrique, grand-oncle du roi et de Juan Núñez de Lara<sup>192</sup>. Mais l'autorité de la reine mère est trop imposante pour essayer de le faire ouvertement, ce qui les pousse à utiliser la ruse. Des moyens très éloignés de la façon musclée de procéder qu'ils ont employée longtemps. C'est dans ce type de circonstances que la position des *privados* devient cruciale. Ils se trouvent régulièrement près du roi et peuvent, en conséquence, l'influencer. Don Enrique et Juan Núñez trouvent un agent idéal pour mettre leur plan à exécution : il s'agit d'un certain Gonzalo Gómez de Candelas, devenu chevalier par la

---

<sup>191</sup> D'autres jugent que, concernant la représentation de l'action des *privados*, il existe une continuité entre les deux chroniques, cf. F. Foronda, « La privanza, entre monarquía y nobleza », in J. M. Nieto Soria, *La monarquía como conflicto en la Corona castellano-leonesa (c. 1230-1504)*, p. 78-82 Sans la nier entièrement, nous pensons que la chronique de Ferdinand IV présente d'importantes différences dans la description du rôle des *privados*, par rapport à celle de Sancho IV ; dans cette dernière ils ne sont jamais que des instruments des puissants, comme le montre le fait qu'ils ne sont jamais mis en cause de manière collective et que les différends se règlent directement entre le roi et les représentants des clans nobiliaires.

<sup>192</sup> Nous suivons le récit tel qu'il est présenté par Sánchez de Valladolid, car évidemment il y a une autre personnalité importante, l'infante don Juan, dans ce jeu de pouvoir ; il apparaît plus tard profitant de l'occasion, mais en aucun cas comme le promoteur de cette action.

volonté de la reine en personne, ce qui fait de lui un individu peu suspect aux yeux de celle-ci. Parfaitement instruit et appâté par les intrigants, qui lui promettent d'être « el más privado que el rey oviese »<sup>193</sup>, Candelas réalise à la perfection sa mission de manipuler le jeune Fernando afin qu'il accepte de s'éloigner de la reine-mère. Il lui suggère de pretexter quelques supposées journées de chasse pour prendre le large. C'est l'action qui déclenche, en effet, la séparation pour une longue période entre mère et fils. Elle signifie la réussite du plan des deux nobles, dont le plus grand bénéficiaire semble être Juan Núñez.

Pourtant, après d'innombrables péripéties et croisements d'accords entre tous les *ricos omes* et le roi, arrive la rupture entre le roi et don Juan Núñez de Lara<sup>194</sup><sup>195</sup>. Ce qui nous intéresse surtout c'est la réaction de Juan Núñez et d'autres, parmi eux l'infante don Juan<sup>196</sup>, devant ce qui ressemble fort à une importante crise entre le roi et une grande partie de la noblesse. La réaction se produit en deux étapes, dont la première a lieu à Valladolid, à l'occasion de la réunion des Cortés de 1307. C'est à cette occasion, que, pour la première fois les nobles et leurs alliés mettent en question l'entourage du roi :

pues que las cortes fueron ayuntadas en Valladolid, los de los reinos quisieron decir contra el Rey algunas cosas, poniendo la culpa a los sus privados, que eran Sancho Sanchez de Velasco e Fernand Gomez e Diego Garcia de Toledo, e en este consejo era tambien el infante don Juan commo don Juan Nuñez e todos los otros, pero el que esto mas acuciaba que se ficiese era don Juan Nuñez, mayordomo del Rey<sup>197</sup>

L'intervention de la reine, soucieuse de maintenir le plus possible l'autorité du roi et l'accord auquel elle arrive avec don Juan va affaiblir le camp des protestataires<sup>198</sup>. Nous le voyons, les *privados*, un certain nombre de *privados*, sont considérés par la plus haute noblesse comme des obstacles à leurs intérêts. Parmi ces proches du roi, il y en a un qui, avec la reine elle-même, est l'objet de plus de ressentiment de la part de Juan Núñez :

---

<sup>193</sup> *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 120b.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 141b.

<sup>195</sup> Les recherches historiques donnent une vision plus complexe de la situation, bien sûr, évoquant une insurrection généralisée de la noblesse en 1308, cf., C. González Mínguez, « La reacción oligárquica frente al poder de las monarquías (1284-1325) », in V. A. Álvarez Palenzuela (coord.), *Historia de España de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 609.

<sup>196</sup> Les historiens de la période attribuent l'organisation de la révolte à don Juan - cf. González Mínguez, « La reacción... », *op. cit.*, p. 609 -, ce qui est également indiqué par la *Crónica*, mais seulement lors de la deuxième étape, cf. *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 156-159.

<sup>197</sup> *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 150b.

<sup>198</sup> « Sabiendo ella commo el infante don Juan avia muy a corazon el pleito de Vizcaya, punó quanto pudo en lo ayuntar, e fablando en ello, tiró al infante don Juan de lo que queria facer en afrontar al Rey ante todos los de la tierra », *Ibid.*, p. 150b.

Ferrand Gómez. Il n'est pas un grand seigneur, mais nommé notaire autrefois par la reine, c'est probablement quelqu'un d'instruit ; son pouvoir n'est dû qu'à sa présence aux côtés du roi et aux prérogatives qu'il lui permet d'exercer. D'ailleurs s'il s'est mis à son service cela s'est produit un peu par hasard. En effet, lors de l'escapade organisée par le propre Juan Núñez, c'est lui que María de Molina avait envoyé afin qu'il ramène son fils près d'elle<sup>199</sup>. Sánchez de Valladolid reproduit les mots prononcés devant le roi par Juan Núñez afin de lui communiquer ses doléances :

Señor, yo non puedo vevir con vusco, ca entiendo e veo que non he vuestro talante nin recibí honra ninguna de vos en estas cortes, e esto y ende muy quebrantado, e sabe Dios que vos non merescí por qué; mas pues así es, nin viviré convusco, nin quiero fincar en poder de la Reina vuestra madre e de Ferrand Gomez vuestro privado<sup>200</sup>

Juan Núñez qui avait utilisé un *privado* pour attirer le roi dans ses filets, montre maintenant son exaspération d'être aux prises avec un *privado* qui l'empêche d'avoir une influence sur le souverain. Mais les choses ne vont pas en rester là.

L'année suivante don Juan, devenu l'allié de Juan Núñez, prend à sa charge l'élaboration d'une minutieuse tactique conduisant la reine et le roi à une situation sans issue. Afin d'éclaircir la réalité d'une supposé menace de mort que le roi aurait proféré contre don Juan et Juan Núñez, il organise des pourparlers avec le souverain et la reine mère. La première réunion a lieu à Quintanilla et la seconde à Grijota, deux petites bourgades. C'est dans cette dernière où finalement Ferdinand IV sera contraint de céder aux demandes des puissants magnats, fort opportunément secondés par un bataillon d'hommes bien armés.

E el Rey e la Reina fueronse para Grijota, e otro día vinieron y el infante don Juan e don Juan Núñez e los otros omes buenos con ellos; e train ante sí bien mill e quinientos omes de pie, e todos con lanzas e dardos, e traín en los caballos mozos con azconas, e los respuntes ante sí, e traían las acémilas con las lorigas, e otrosí traían las armas en pos de sí. E el Rey con muy poca gente que traía consigo saliólos a recibir<sup>201</sup>

Les pourparlers se déroulent comme prévu, d'abord avec la reine qui est chargée de transmettre les revendications au roi. La principale exigence des nobles est exprimée

---

<sup>199</sup> Ferrand Gomez ou Fernand Gomez avait été notaire du royaume de Tolède, selon nous dit le propre auteur de la *Crónica* : « Fernand Gomez de Toledo a quien ella diera la notaría del reino de Toledo [...] fabló el Rey con él e mandole que non tornase con la respuesta e que fincase con él, ca tenía por bien que fuese su privado », *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 122a.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 151b.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 158b.

sans détours, ils veulent que le roi licencie l'ensemble des personnes à son service et qu'elles soient remplacées par celles qu'ils auraient choisies :

vos vedes muy bien commo el Rey trae su hacienda muy mal, e commo los de la tierra están muy querellosos dél, señaladamente por que trae malos omes en su consejo e en la su hacienda e decímosvos que si él estos trae en su hacienda e en sus oficios, que le non podriemos nos servir nin seremos seguros dél; e fasta que estos oficios que estos tienen mude él de estos omes en otros, non diremos ninguna cosa de lo que avemos a decir<sup>202</sup>

La reine dit ne pas comprendre une telle procédure et demande que les nobles fassent les accusations correspondantes aux fautes commises par les « privados e oficiales del Rey ». Le roi finit par céder aux injonctions et les nobles, non contents des seules évictions, lui envoient la liste des hommes qui doivent remplacer les sortants, indiquant scrupuleusement les charges que chacun devra occuper parmi les « oficios de casa del Rey e de toda la tierra »<sup>203</sup>.

C'est une façon d'empêcher les liens qui déterminent l'existence de la *privanza*, en particulier la désignation directe par le monarque ou le maître des individus qui sont à son service et le développement d'un rapport particulier de confiance avec eux. L'action signifie par ailleurs une reconnaissance du caractère déterminant que l'existence d'un groupe d'officiers et de serviteurs de confiance peut avoir pour la solidité du pouvoir établi.

### **Autres *privados* dans la *Crónica del rey don Fernando***

Parmi les *privados* déjà évoqués nous pouvons attirer l'attention sur Fernand Gómez, celui que Juan Núñez attaque nommément. La réaction qu'il provoque le situe entre les *privados* trop intimes, générateurs de tensions, accusés d'empêcher le monarque d'avoir une communication fluide avec les élites les plus proches du pouvoir.

Deux *privados* disparaissent rapidement de la scène pendant le règne de Ferdinand IV. Il s'agit de Simuel et de Sancho Ruiz de Escalante. L'on peut dire que le chroniqueur ne se prive pas d'émettre des jugements moraux sur eux. Alors qu'il donne une image positive de la plupart de serviteurs qui entourent le roi, autant l'*almojarife* Simuel que le chambellan Sancho font partie de la série noire des *privados*, et dans cette série, ils se trouvent parmi ceux qui sont accusés de flatter les pires instincts de leur maître,

---

<sup>202</sup> *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 158b.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 159a.

l'encourageant à se laisser tenter par les plaisirs et le conduisant sur le mauvais chemin.

L'image du juif Simuel est particulièrement haute en couleur, correspondant sûrement en bonne partie au cliché du juif avare. L'auteur de la chronique l'accuse d'avoir un grand pouvoir auprès du roi et de l'utiliser afin de s'enrichir et de faire du mal, par exemple en le détournant de l'influence positive de la reine pour le rapprocher des ennemis de celle-ci<sup>204</sup>. Aussi, Simuel, aidé par ses homologues, apparaît comme le responsable d'un mystérieux complot ayant pour objet la chute de Gonzalo Gómez de Caldelas, le *privado* qui avait accepté d'aider Juan Núñez pour mettre le roi hors d'atteinte de sa mère<sup>205</sup>. Simuel, un *privado* capable de faire changer d'avis le roi en un tour de main, convainc celui-ci par exemple d'aller visiter l'Andalousie, dont il est originaire. Sa position et son influence provoquèrent sans doute nombre de réactions hostiles, il fut même l'objet d'un attentat, dont il se sortit miraculeusement.

Un autre *privado*, le chambellan Sancho Ruiz eut moins de chance. Dans sa description on nous dit qu'il était plaisant et débauché et que, un Jeudi saint, après avoir trop mangé et trop bu le soir, gisant dans un lit en compagnie de trois autres chevaliers – au milieu, précise le chroniqueur –, il fut tué d'un coup sur la tête sans qu'aucun des ceux qui partageaient le même lit ne s'en aperçût<sup>206</sup>.

Nous continuons à avoir une représentation de la *privanza* dans ce début du XIII<sup>e</sup> siècle qui n'est pas compatible avec les plus hautes positions de pouvoir et d'influence dans la société. Des personnalités de haut rang telles qu'un Juan Núñez ou un Diego López de Haro ne peuvent pas avoir le rôle de *privados* ; cette fonction incertaine n'est reconnue ni confiée qu'à des individus de deuxième rang, pouvant avoir même des origines assez modestes. Ceux-ci obtiennent la confiance du souverain grâce à la proximité que leur procurent leurs charges palatines.

---

<sup>204</sup> L'auteur semble suggérer qu'il aidait Juan Núñez dans ses intentions de contrôler le jeune roi : *ibid.*, p. 125.

<sup>205</sup> L'on peut déduire qu'un changement d'attitude de Candelas, ne voulant plus servir Juan Núñez, aurait pu être la cause de la confabulation contre lui, *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 129b.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 137a.

Crónica de Alfonso XI (1311-1350), XIV<sup>e</sup> siècle

1. Caballero Garcilaso de la Vega<sup>207</sup>
2. Caballero Alvar Núñez de Osorio<sup>208</sup>
3. Don Yuzaf, almojarife
4. Sancho Sánchez, ancien *privado* de Ferdinand IV
5. Don Simuel Abenhuacar, *físico* du roi et chargé des finances
6. Joan Martínez de Leyva<sup>209</sup>
7. Martín Ferrández Portocarrero
8. Fernán Rodríguez, Camarero
9. Alfonso Fernández Coronel<sup>210</sup>
10. Don Gonzalo Martínez
11. Alaez, *privado* du roi Abeacob, roi de Tremecen
12. Abdallah ben Modien, *privado* du roi Abeacob, roi de Tremecen
13. Le Comte de Fox

Le règne d'Alphonse XI représente une période décisive pour l'histoire de la *privanza*, comme elle l'est, par ailleurs, pour de nombreux aspects de l'évolution de la monarchie castillane. À seulement quatorze ans, lorsqu'il est déclaré majeur, le jeune roi semble avoir les idées plus claires que beaucoup de ses prédécesseurs. En particulier ce qui ressort de ses premières actions c'est une claire vision des équilibres de pouvoir et un grand sens de ce que devait être une structure étatique. Nous avons vu jusqu'à

<sup>207</sup> "Canciller, justicia y adelantado mayor de Castilla, privado de Don Alfonso XI, y de doña Juana de Castañeda" cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 563.

<sup>208</sup> "luego conde de Trastámara, Lemos y Sarria, señor de Cabrera y Ribera, Justicia Mayor de la Casa del Rey, Mayordomo mayor del Rey" cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 478.

<sup>209</sup> "Adelantado mayor de Castilla y camarero mayor del Rey y de doña Guiomar, su mujer" cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 564.

<sup>210</sup> "Luego señor de Aguilar, Burguillos, Torija [...] Ejecutado en el castillo de Aguilar el 2 de febrero de 1353" cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 498.



maintenant que la *privanza* évolue pendant des siècles en adoptant des formes diverses. Mais ce n'est, d'après les récits qu'en font les chroniques, qu'à partir du règne précédent, de Ferdinand IV, que la détermination de celle-ci comme un noyau de serviteurs aux fonctions diverses et variées pouvant constituer un appui décisif pour le pouvoir royal, voit le jour. En effet, c'est l'incommodité que les *privados* et officiers de Ferdinand IV et de sa mère, María de Molina, provoque en Juan Núñez et l'infante don Juan, deux des plus grands magnats de la période, le fait qui démontre la solidité et le rôle clé d'une administration faite de serviteurs zélés de la royauté. La violence de la réaction des chefs de file de la noblesse, à grand renfort d'hommes en armes, suppose évidemment l'affrontement de deux formes de compréhension du pouvoir, l'une appuyée sur la capacité de s'imposer par la force et les alliances et, une deuxième, construite sur un système étatique et l'appareil administratif correspondant, qui sont en train de se développer. La réaction violente de l'infante don Juan et du clan des Lara, menant à la destruction de cet appareil d'état, avait sûrement contribué à mieux mettre en relief les virtualités dont ce dernier était porteur.

La leçon est sans doute bien apprise par le jeune Alphonse XI, élevé aux côtés de sa grand-mère et chancelière<sup>211</sup>, l'infatigable artisanne d'accords, de compromis entre forces opposées, toujours attentive à créer autour d'elle et des deux jeunes rois dont elle dût s'occuper successivement, des réseaux de serviteurs fidèles et compétents. Mais le moment n'était pas encore venu où le développement d'une administration puissante était possible et suffisant pour contrôler et canaliser les forces intérieures du royaume. En revanche, la façon dont la chronique fait part des réflexions et des actes d'Alphonse XI à propos de ses *privados*, montre bien le caractère innovateur que le nouveau roi entend donner à cette figure.

Afin de nous adapter toujours aux formes que les chroniques suivent dans la présentation de la *privanza*, nous allons nous centrer particulièrement sur le sens que le propre auteur du récit historiographique donne aux *privados* du nouveau règne. Comme nous allons le vérifier encore une fois, la préoccupation pour le rôle des *privados* commence à être au cœur de la réflexion sur la construction de l'État au XIV<sup>e</sup> siècle. Des aspects importants du sens de la *privanza* pour le nouveau roi, peuvent être saisis à

---

<sup>211</sup> “En los primeros documentos del reinado de Alfonso Xi (1313, 1314, etc.) se habla de la reina madre en los siguientes términos: “... mostraron a la reyna doña maría, mi abuela et mi tutora, con quien es la mi chançilleria agora en este ayuntamiento que fisieron en Palaçiculos ella e el infante don Johan mio tutor...””, T. F. Ruiz, *Las crisis medievales (1300-1474)*, Barcelona, Crítica, 2008, p. 84.

partir surtout du rôle assumé par l'une des personnalités qui l'incarne.

### **L'organisation de la « casa del rey » et les nouveaux *privados***

Au moment de prendre les rênes du pouvoir, le jeune roi part d'une réflexion d'ensemble qui tient compte visiblement des expériences passées. Elles avaient montré la capacité de nuisance que les plus proches parents du roi et les chefs de clan traditionnels pouvaient développer, à tel point qu'ils étaient en mesure de conditionner fortement l'autorité royale et même, s'ils s'alliaient, de la faire plier. Démonstration avait été faite lors des épisodes de Quintanilla et de Grijota, en 1308. Le choix de l'un des chefs de clan ou parent comme appui principal ne s'était pas avéré une solution concluante, car comme cette dernière expérience et tant d'autres l'avaient montré, la tendance du magnat était de se rebeller dès que le roi cherchait à acquérir une certaine autonomie dans l'exercice de son pouvoir. Le caractère inéluctable d'une telle dynamique avait provoqué constamment dans l'histoire de la monarchie castillane des changements fréquents d'alliances entre le roi et la noblesse, lotis toujours de leur habituel cortège de désordres et d'affrontements.

Or, malgré l'aspect apparemment inaltérable de ces confrontations, certaines nouveautés étaient en train de changer la donne. Notamment la force que pouvait avoir un entourage de modestes serviteurs royaux fideles au monarque. Celui de Ferdinand IV avait tant gêné la noblesse, qu'elle avait cru nécessaire l'emploi de gros moyens pour le détruire.

C'est riche de tels enseignements, qu'Alphonse XI organise, à l'aube de sa prise de fonctions, son groupe de conseillers. En principe, rien ne diffère de ce que l'on peut atteindre d'une telle structure ; sauf que, en vertu du comportement fidele attendu de la part de ses membres, le jeune roi prend très vite le risque de décevoir les hommes les plus puissants de son royaume, car il s'évertue à ne placer dans ce groupe pas un seul de leurs proches<sup>212</sup>.

Le chapitre de la chronique où les faits sont racontés porte bien le titre qui lui convient : « De como el Rey ordenó su casa, et qué omes tomó para su consejo, et lo que fizo

---

<sup>212</sup> «et non tomó para su consejo algunos de los que andaban con los otros que avin sido tutores; Don Joan et Don Joan ovieron sospecha que aquellos caballeros que eran en la privanza del Rey, et el Judío con ellos, pornían al Rey que les mandase facer algun mal; ca aquellos ca balleros siempre fueran en su contrario dellos en tiempo de las tutorías», *Crónica del rey don Alfonso el onceno...*, p. 199b.

dende adelante »<sup>213</sup>. Nous y apprenons que le choix dur roi comprend des conseillers proches de lui et des individus faisant partie du groupe de fidèles de son oncle Felipe et de sa grand-mère défunte<sup>214</sup>. Le chroniqueur signale même que les préférences personnelles d'Alphonse XI se portent surtout sur deux individus, Alvar Núñez et Garcilaso de la Vega, qu'il choisit parce que, tout en les sachant violents et querelleurs, ont les qualités qu'il recherche : « et como quiera que sabia el Rey que ellos et sus compañías oviesen seidos malfetriosos en la tierra ; pero por el su saber dellos, et por el su apercibimiento que ovieron, tomólos para en su consejo »<sup>215</sup>. Les noms du petit groupe des conseillers sont tous mentionnés : l'abbé Nuño Pérez, qui avait été chancelier et conseiller de la reine mère ; Martín Ferrández de Toledo, précepteur du jeune roi ; le *maestre* Pero, qui serait plus tard cardinal ; et, parce que la tradition était de prendre un juif pour une telle fonction et que son oncle le lui avait prié de le faire, c'est Yuzaf de Écija qui serait chargé des impôts, mais il aurait aussi des plus larges attributions, car « ovo grand poder en el regno con la merced que el Rey le facia »<sup>216</sup>. Même le caractère corporatif et presque constitutionnel de cette petite assemblée sont parfaitement soulignés : « Et a estos tomó para en el su consejo, et dioles oficios en su casa, et con estos avia sus fablas et consejos en como ordenarian et farian los fechos del regno »<sup>217</sup>. Cependant l'égalité entre tous les membres n'est pas parfaite, car le roi fait surtout confiance aux deux individus qui viennent de l'extérieur, ces hommes nouveaux<sup>218</sup> qui n'ont jamais fait partie, loin s'en faut, d'un conseil royal : « adelante, aquellos dos caballeros, Garcilaso et Alvar Nuñez, fueron los mas privados del Rey »<sup>219</sup>. Dans d'autres passages de la chronique on élargit le cercle de confiance jusqu'à trois, en y incluant Yuzaf de Écija, mais en signalant également la place prépondérante que, parmi eux, a acquise aussitôt Alvar Nuñez<sup>220</sup>.

---

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 198b.

<sup>214</sup> Elle était décédée quatre ans plus tôt, en 1321.

<sup>215</sup> *Crónica del rey don Alfonso el onceso...*, p. 199a.

<sup>216</sup> *Ibid.*

<sup>217</sup> *Ibid.*

<sup>218</sup> « cuando el 13 de agosto de 1325 Alfonso XI alcanzó la mayoría de edad, buscó de inmediato el sostén del partido que había encabezado el infante don Felipe y que recogía los apoyos con los que, en su momento, había contado María de Molina. Hombres nuevos como Alvar Núñez Osorio, Garcilaso de la Vega o Yuçaf de Écija pasaron a ocupar los puestos principales », M. Rojas Gabriel, « El triunfo de las monarquías », in V. A. Álvarez Palenzuela (coord.), *Historia de España de la Edad Media, ...*, p.629.

<sup>219</sup> *Crónica del rey don Alfonso el onceso...*, p. 199a.

<sup>220</sup> « Estando el Rey en esta villa de Valledolit avia consejo en todos sus fechos con los que avemos dicho que tomó por consejeros, et señaladamente fiaba más sus consejos de Garcilaso et de Alvar Nuñez et Don Yuzaf, que de los otros: et de estos tres facia mas fianza el Rey en Alvar Nuñez que de los otros dos », *Ibid.*, p. 199b.

L'insistance avec laquelle la chronique répète la préférence du roi pour les trois conseillers n'est pas anecdotique, car c'est sur eux que certainement le roi va prendre appui, au moins en partie, pour essayer de procurer la solidité manquante à son autorité et à ses prérogatives royales. En effet, à côté des *privados*, simples conseillers, le roi veut faire d'Alvar Núñez<sup>221</sup>, de Garcilaso de la Vega<sup>222</sup> et, d'une certaine façon aussi de Yuzaf de Écija, des *privados* d'un nouveau genre : puissants par leur proximité avec le roi, ayant une clientèle formée grâce à la manne royale, cumulant des charges, des dignités et des richesses et, dans le cas des deux premiers, aux commandes de grandes armées. Ils sont, sans doute, les nouvelles armes d'Alphonse XI, grâce à eux il espère pouvoir faire plier les puissants et les empêcher de mettre en échec son autorité. Les rois précédents avaient déjà eu des alliés riches avec une suite et des armées imposantes, mais ces alliés n'avaient pas la principale qualité des nouveaux agents royaux, tenant au fait que, leur pouvoir, leurs richesses et leur prestige, dépendent entièrement du monarque. Les termes de la chronique ne peuvent pas être plus explicites sur les motifs d'une telle promotion :

La estoria ha contado quel Rey avia dos caballeros del su Consejo, et sus privados de quien él mucho fiaba, et decian al uno Garcilaso, et al otro Alvar Nuñez: et otrosí avia otro Privado Almojarif Judio que decian Don Yuzaf de Ecija; pero el Rey fiaba mas de Alvar Nuñez que de ninguno de los otros. Et el Rey, veyendo el mal et deservicio que fallara en Don Joan fijo del Infante Don Joan: et otrosí lo que le facia don Joan fijo del Infante Don Manuel, avia dado a estos caballeros grand parte de las rentas del regno. Et otrosí dioles todos los más de los sus vasallos del regno que los toviesen dél, porque quando los enviase a algunos logares en su servicio, que fuesen con ellos tantas gentes porque el poderio del Rey fuese siempre mayor que el de sus contrarios. Et estos Garcilaso et Alvar Nuñez partian los dineros que tenian del Rey, et los libramientos que les facia, a caballeros et escuderos Fijos-dalgo que los aguardaban, et otros caballeros et omes de las ciudades et villas del regno. Et con esto, et otrosí con la fianza que el Rey facia en ellos, avian muy grandes haciendas, et aguardabanlos muchas gentes<sup>223</sup>

Naturellement, toute nouvelle expérience est confrontée à des risques plus ou moins inattendus. Pour celle-ci les problèmes vinrent d'Alvar Núñez, par son ambition toujours croissante, par ses excès et parce qu'à un certain moment il trahit la confiance d'Alphonse XI, devenant plus un problème que l'instrument de gouvernement qu'il en

---

<sup>221</sup> "luego conde de Trastámara, Lemos y Sarria, señor de Cabrera y Ribera, Justicia Mayor de la Casa del Rey, Mayordomo mayor del Rey" cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 478.

<sup>222</sup> "Canciller, justicia y adelantado mayor de Castilla, privado de Don Alfonso XI, y de doña Juana de Castañeda" cf. J. de Salazar y Acha, *Ibid.*, p. 563.

<sup>223</sup> *Crónica del rey don Alfonso el onceno...*, p. 200b.

avait voulu faire. La perte d'Alvar Núñez se joue en trois étapes correspondantes chacune à la manifestation des trois causes évoquées.

Ainsi, à un certain moment, le préféré des *privados*, signalant au roi qu'une élévation de son rang social à la hauteur de ceux qu'il avait la mission de combattre pourrait être un atout, obtint l'accord du souverain. Celui-ci, afin de donner plus d'éclat à la promotion de Núñez, eut recours à un titre tombé en désuétude, celui de comte, pour lequel ils durent même inventer un rituel quelque peu rustique :

Et como quier que ellos toviessen sus hacienda desta guisa, aquel Alvar Nuñez non se tovo por pagado: et como era ome de quien el Rey mucho fiaba, fabló con el Rey, que si él le diese estado et logar, segun que avian los ricos-omes del regno, et lo ovieron en los tiempos pasados, en manera que él podiese aver pondon con que podiese tomar solar et voz, que él se le pararia en qualquier parte del regno do el Rey quisiese, a le defender la tierra, quier contra los Moros, o contra don Juan [...] otorgó que era bien lo que le avia dicho Alvar Nuñez, et pusolo luego por obra. Et estando el Rey en Sevilla fizo a Alvar Nuñez Conde de Trastamara et de Lemos et de Sarria, et diole el señoría de Ribera et de Cabrera [...] Et porque avia luengo tiempo que en los regnos de Castiella et de Leon non avia Conde, era dubda en qual manera le faria: et la estoria cuenta que lo fecieron desta guisa. El Rey asentóse en un estrado, et traxieron una copa con vino, et tres sopas, et el Rey dixo: *Comed, Conde*; et el Conde dixo: *Comed, Rey*. Et fue esto dicho por amos a dos o tres veces; et comieron de aquellas sopas amos a dos. Et luego todas las gentes que estaban y dixieron: *Evad el Conde, evad el Conde*<sup>224</sup>

C'est sans doute son ascension qui dut conforter Alvar Núñez dans le comportement barbare qui était en fin de comptes celui des *ricos omes*. Toujours est-il qu'il finit par se faire grand nombre d'ennemis dans plusieurs villes ; ils l'accusèrent d'abus insupportables et commencèrent à exiger du roi que le nouveau comte fût désavoué et séparé de son service ; ils se déclarèrent prêts, si le roi n'acceptait pas de le renvoyer, à se révolter contre lui<sup>225</sup>. Le roi, après quelques hésitations, décida d'obtempérer, en envoyant le comte dans ses domaines, mais sans pour autant, procéder à un châtement quelconque.

Le troisième acte, et le déclenchement de la tragédie, fut provoqué par le refus du comte de rendre les châteaux que le roi lui avait confiés. En effet, Álvaro Núñez se sentant en sursis et croyant que les forteresses pourraient lui servir de monnaie d'échange pour

---

<sup>224</sup> *Crónica del rey don Alfonso el onceno...*, p. 210-211.

<sup>225</sup> La chronique signale que les villes de Zamora et de Toro décidèrent de fermer les portes au roi tant que le comte ne fût séparé de son service, cf. *Ibid.*, p. 214a. Une situation semblable, mais plus complexe dans son développement, arriva à Valladolid, produisant la chute effective d'Alvar Núñez, cf. *Ibid.*, p. 216-217.

revenir à la grâce du roi décida de ne lui rendre qu'une partie d'entre elles<sup>226</sup>, ce qui provoqua son assassinat par ordre royale.

La fin tragique de cette *privanza* montre que d'une certaine manière, et malgré les dérives d'Alvar Nuñez, Alphonse XI avait procédé habilement, car la chute du comte, qui l'avait pour l'essentiel bien servi, n'occasionna pas le moindre tumulte ou réactions de ses possibles partisans, comme cela aurait été le cas s'il s'était agi de l'un des chefs des grands clans traditionnels. Ce ne fut qu'un drame personnel, démontrant ainsi que, effectivement, grâce au nouveau type de *privanza*, le souverain avait fait plus solides les bases de son pouvoir. Le *privado* était bien resté un agent de la monarchie et n'avait réussi en aucun cas à prendre son envol pour devenir un nouvel élément déstabilisateur du royaume.

Alphonse XI insista sur l'utilisation de ce type de *privanza*, car ses liens avec deux autres personnalités sont décrits en termes similaires à ceux qu'il utilisa par rapport au comte de Trastámara. Il s'agit de Juan Martínez de Leyva<sup>227</sup> et de don Gonzalo Martínez. Sur ceux deux *privados*, néanmoins, les informations sont bien moins nombreuses, car ils sont surtout évoqués pour indiquer la fin de leurs liens avec le roi. Aussi bien l'un que l'autre, trop conscients peut-être de la fin malheureuse de leur prédécesseur, abandonnerent le service d'Alphonse XI. Juan Martínez de Leyva pour aller servir l'un des grands seigneurs qu'il était censé combattre, Juan Núñez de Lara<sup>228</sup>. Le deuxième, Gonzalo Martínez, s'enfuit apeuré par les conséquences que la haine de Leonor, la concubine du roi, pourrait avoir sur son sort<sup>229</sup>.

Aucun autre *privado*, en dehors des mentionnés, ne prend un relief particulier. L'on peut signaler, tout de même, ce qui commence à devenir une figure classique, celle du *privado* juif. Celui-ci, malgré son inclusion dans le petit groupe des *privados* puissants, a un statut à part, mais qui participe de la même logique que celles du *privado* que nous venons d'évoquer. En effet, l'attribution du recouvrement des impôts à un juif, comme l'avait fait Alphonse XI en la personne de don Yuzaf, c'était le meilleur moyen de

---

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>227</sup> "Adelantado mayor de Castilla y camarero mayor del Rey y de doña Guiomar, su mujer" cf. J. de Salazar y Acha, *La casa del Rey...*, p. 564.

<sup>228</sup> *Crónica del rey don Alfonso el oncenno...*, p. 2238-239.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 302b.

focaliser la haine de la population sur lui et d'une certaine manière, de décharger le roi de cette responsabilité. Les conséquences de cette fonction de bouclier sont visibles dans la chronique, où autant « le juif » de Ferdinand IV – malgré le fait que lui n'est pas chargé des impôts – que celui d'Alphonse XI, s'attirent la haine de la population et échappent de peu à des tentatives d'assassinat.

## CONCLUSION

Face aux deux *privados* de haut rang, d'un genre entre guerrier et courtisan, qui caractérisent les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, et l'absence de toute mention de *privados* dans la *Primera Crónica General* pour la période du X<sup>e</sup> siècle, les siècles suivants comptent, en revanche, une grande variété de personnes qui reçoivent une telle désignation. A première vue, la diversité de leurs statuts sociaux et de leurs fonctions ne nous permettent pas d'en dégager une vision extrêmement précise. D'autre part, chaque contexte semble donner une coloration particulière aux rapports considérés comme propres de la *privanza*. Nous pouvons, cependant, déduire un certain nombre de caractéristiques.

Le trait commun le plus apparent serait sans doute le fait que la *privanza* s'établit toujours entre un roi – ou quelqu'un qui a une autorité semblable – et un individu, ou un groupe d'individus, d'un rang inférieur qui lui prêtent allégeance.

La personne d'un rang inférieur, le *privado*, lorsqu'il appartient à la haute noblesse ou est considéré comme tel, apparaît comme un protégé du souverain envers qui le premier montre sa reconnaissance et à qui il fait des serments de loyauté. Ce lien présente les caractéristiques d'un rapport qui engage d'une manière particulière deux personnes, selon la conjoncture et la situation politique ou personnelle dans lesquelles ils se trouvent. Cela serait le cas d'Alphonse VI – alors qu'il est chassé de son royaume par son frère, Sanche II – envers Al-Mamun qui l'accueille et fait de lui son *privado* et son ami ; ce serait, également, le cas de Vellido Dolfos – lorsqu'il prétend s'être enfui de Zamora pour éviter les représailles des opposants à la reddition de la ville – auprès de Sancho II. Pour les couples mentionnés, la notion de service est en quelque sorte diluée dans la relation personnelle. Il faut noter, en outre, que dans des périodes critiques où le pouvoir monarchique n'est pas suffisamment fort, les rapports entre les rois et ce type de *privados* est assez proche de l'égalité. C'est le cas, par exemple de don Diego López de Haro avec Alphonse VIII. De même, on devrait probablement ajouter à cette catégorie les *privados* musulmans de Valence, Abenfaraz et Aboeça Abenlupon, ainsi que le *privado* de l'émir Ibn Hod – Ibn Ramimi, gouverneur d'Almería – à cause de la



faiblesse de la situation des souverains respectifs et de la position de pouvoir de leurs subordonnés. On peut détecter encore un troisième et dernier degré dans le rapprochement et l'égalité entre *privado* et souverain, lorsque la *privanza* est accompagnée d'un lien intime, amoureux et sexuel, comme celui qui existait entre doña Urraca et don Pedro de Lara.

Face à ces *privados* assez liés personnellement à leur maître, nous devons placer les *privados* se trouvant quotidiennement aux ordres du roi. Ils sont des serviteurs ayant une dépendance plus étroite vis-à-vis de leur maître ; ils sont chargés le plus souvent de fonctions précises dans la structure du gouvernement. Habituellement ils sont mentionnés lorsqu'on évoque une action, concernant le roi, qui exige le secret ou une fidélité à toute épreuve, occasion à laquelle les *privados* sont présentés comme étant ceux qui sont chargés de la *poridad*, du maintien du secret ou de l'action qu'il faut réaliser en toute discrétion. Le plus souvent on ne désigne pas ce type de serviteurs individuellement ni par leur nom, mais par l'aspect le plus caractéristique de la fonction qu'ils remplissent, à savoir, celle de *privados*. Les exemples, nous l'avons vu, étaient abondants dans la partie de la *Crónica* consacrée à l'histoire ancienne, avec nombre de *privados* des empereurs, mais Alphonse VI aussi a des *privados* complices chargés de la correspondance extérieure, de même qu'Alphonse VIII les a pour le servir dans son palais.

Une troisième classe de *privados* pourrait être constituée de ceux qui ne partagent pas la religion de leur maître, car ils ont, de toute évidence, un statut à part. Nous avons rappelé, au moment d'évoquer les personnalités de Gil Díaz, *privado* du Cid – nous laissons ici de côté la propagande religieuse particulière dans laquelle s'insère la fictionnalisation de ses rapports avec le Cid – et de Çidiello, *privado* d'Alphonse VI, l'intérêt technique que pouvait avoir ce genre d'officiers : bons connaisseurs de cultures et de traditions que les chrétiens étaient amenés à côtoyer ; gardiens parfois de connaissances qui se transmettaient de génération en génération, comme c'était le cas de la médecine pour les juifs, lesquels étaient experts également dans les domaines du commerce et des finances. De même, leur appartenance à des minorités pas toujours très bien acceptées par la population et qui, de ce fait, devaient être protégés – pas toujours de façon gratuite – par l'autorité royale, faisaient d'eux des agents souvent fidèles et appréciés. Ils présentaient encore un autre avantage : du fait de leur isolement presque naturel, leur élévation dans la cour ne dépendait que du roi ; aucun réseau familial ne

pouvait les soutenir ou constituer une menace pour le pouvoir ; de ce fait, les punir ou les déposséder de leurs fonctions ne dépendait que de la volonté du roi.

Il faut rappeler aussi la présence d'un *privado* qui ne rentre totalement dans aucune des catégories que nous venons d'énumérer. Il s'agit du *privado* de don García, assassiné par l'entourage noble du roi de Galice. C'est probablement un cas à part dans l'ensemble que nous venons de parcourir. Son nom n'est pas évoqué, ce qui nous invite à le placer parmi les *privados* d'origine modeste. Mais il existait apparemment entre lui et son maître une entente parfaite et un lien si fort qu'il provoqua la jalousie et le meurtre. Nous trouvons sans doute là un des cas extrêmes de *privanza*, lorsque celle-ci, pour des raisons variées, isole et sépare le tenant du pouvoir dans une communication exclusive et secrète avec une seule personne, créant autour d'eux des tensions qu'uniquement la destruction de ces liens peut apaiser.

La *privanza* représente donc un danger physique. Danger pour le *privado*, élément faible par définition dans son rapport avec plus puissants que lui : les jalousies des autres ou la lassitude de son maître peuvent causer sa déchéance, elles peuvent aussi lui faire perdre la vie. Mais si le serviteur prend des risques, le roi n'en est pas dispensé ; du fait de la proximité physique et de l'absence de prévention envers quelqu'un qui lui inspire toute confiance, il n'est jamais à l'abri d'une trahison. Cela se vérifie à deux reprises parmi les *privanzas* que nous avons répertoriées : Sancho II est assassiné par Vellido Dolfos et Ibn Hud meurt noyé par son *privado* Ibn Ramimi.

Nous devons tirer des conclusions différentes pour les chroniques de Fernán Sánchez de Valladolid, car elles montrent une évolution évidente de la *privanza*. Celle-ci n'est plus associée à des personnalités de haut rang avec qui le roi aurait des liens d'amitié ou de parenté, et ceci serait vrai même lorsque ces personnalités ont une influence déterminante auprès du roi, comme c'est le cas de plusieurs infantes ou des représentants des familles Haro et Núñez. Les *privados* se définissent de plus en plus par leur proximité, leur loyauté et leur position en tant qu'agents du roi. Bon nombre d'entre eux ont des compétences spécifiques dans plusieurs domaines. L'ensemble de ces indications nous montre que la *privanza* castillane est pour l'instant plurielle et qu'elle concentre des individus fidèles au roi et bien préparés, perçus chaque fois davantage comme un élément de renforcement du pouvoir du monarque. À la suite de

cette évolution, les attaques réitérées de la haute noblesse contre l'entourage royal, contre les *privados*, vont devenir à partir du début du XIV<sup>e</sup> siècle une constante. Ceci nous permet de comprendre qu'en Castille la *privanza* est une pièce fondamentale du renforcement de la structure étatique. Alphonse XI le comprend mieux que ses prédécesseurs, ce qui le pousse à faire de certains de ses *privados* – le cas le plus emblématique étant celui d'Álvar Núñez – de figures militaires et nobiliaires capables de se mesurer aux forces militaires de la noblesse, sans pour autant leur permettre de rompre les liens qui font toujours d'eux des agents de la royauté. C'est un pas décisif dans l'évolution de la *privanza* que signale le début d'un discours politique autour d'elle.

---

## 2. VERS LE VALIMIENTO

---

## A. DE VALER MÁS À VALIDO

Certains historiens travaillant sur les *validos* ont essayé de faire une étude comparative des mots *valido* et *privado*<sup>230</sup>. En effet, lorsque nous considérons le système de gouvernement au XVII<sup>e</sup> siècle en Espagne, et plus particulièrement le régime des *validos*, il nous apparaît que les écrivains du temps utilisent de manière variable, soit l'un soit l'autre substantif pour désigner les favoris en place. Cela est évident au moins depuis le début du règne de Philippe IV. De même, il est clair que les termes *valido* et *valimiento* font leur apparition de manière très tardive au cours des siècles par rapport à *privanza* et *privado*. Alors que la première occurrence de celui-ci, nous l'avons datée entre 1205 et 1207, dans le *Libro de Alexandre*, la date approximative de la forme substantivée de *valido*, elle, se situe dans les années 1620. La coexistence de ces deux mots dès la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle soulève une série d'interrogations qui peuvent se formuler comme suit :

1. Est-ce que les termes *valido* et *valimiento* sont réellement des néologismes ?
2. Faut-il y déceler une conception différente du rôle du *valido*, par rapport à celui de l'ancien *privado* ?

---

<sup>230</sup> Cf. note 9.

3. Mais, si tel est le cas, pourquoi l'ancienne dénomination est-elle toujours utilisée en concurrence ?

## 1. LES DICTIONNAIRES

### a. Diccionario de Autoridades et Covarrubias

A première vue, la réponse à ces questions ne se trouve pas dans les entrées correspondantes de *valido* et *valimiento* du *Diccionario de Autoridades*, seul ouvrage nourri d'exemples du XVII<sup>e</sup> siècle qui en donne une définition, très proche, par ailleurs de celle de *privado* :

**Valido.** Particularmente se toma por el que tiene el primer lugar en la gracia de algún Soberano, o es su primer Ministro. Llámase también Privado, y se usa como substantivo. Lat. *Gratia valens*, vel *fruens*. HORTENS. Quar. f. 59. Generosamente dixo aquel Príncipe de Portugal al otro Valido suyo. CALD. Com. La Hija del Aire. Part. I. Jorn. I.

No señor, cansado está  
el mundo de ver en farsas  
la competencia de un Rey,  
de un **Valido**, y de una dama.

**Valido.** Por extensión se llama al que logra el primer favor, u estimación con cualquier particular. Lat. *Gratiosus*, vel *gratia valens*. CALD. Com. Bien vengas mal. Jorn. 2.

Quando el acero los dos  
de la causa hicieron juez,  
mira tu, **valido** este,  
mira tu, zeloso aquel,  
como los dos reñirían

**Valimiento.** Se toma también por privanza, u aceptación particular de algún vasallo con su Soberano, y por translación se dice de otras personas. Lat. *Gratia. Favor, oris*. Hortens. Quar. f. 71. Todos los oficios, las grandezas, los *valimientos*, los Imperios, todo es poco. Quev. Tira la piedra. Además de ser tal, te dio el Ministro más pacífico, que se pudo hacer de massa... y que en ocho años de *valimiento* no le alcanza la vida a la audiencia.

**Privado.** Usado como substantivo, significa lo mismo que Valido, o el sugeto que tiene el valimiento, favor y familiaridad de algún Príncipe o Superior.

**Privanza.** El favor, valimiento y trato familiar...

Le principal éclaircissement qui nous est apporté par le *Diccionario de Autoridades* c'est la prééminence que les mots *valido* et *valimiento* ont pris par rapport à *privado* et *privanza*, car malgré leur antériorité chronologique, les définitions de ces derniers s'appuient sur celles des premiers. A tel point que si nous prenions au pied de la lettre les premiers mots de la définition de *privado* « significa lo mismo que Valido », il ne serait pas nécessaire de poursuivre nos analyses. Et pourtant, le champ sémantique de *privado* et *privanza* semble très éloigné de celui de *valer* et ses dérivés, dont proviennent *valido* et *valimiento*, ce qui n'est pas entièrement ignoré par les définitions des lexicographes du dictionnaire académique. Essayons donc de relever les nuances qui peuvent nous mettre sur la piste d'une différenciation possible :

- Aussi bien dans la première définition de *valido* que dans la deuxième, il est indiqué que le personnage en question occupe une première place, que ce soit auprès du souverain ou aux côtés d'un particulier. Cela voudrait dire que la pluralité des *validos*, soit elle n'est pas possible, soit elle n'apparaît que lorsque *valido* est utilisé comme simple synonyme de *privado*, ce qui est souvent le cas. Cette qualité d'unique est précisée pour le *valido* du souverain, en considérant qu'il peut être son premier ministre.
- Des mots tels que *gracia*, *favor* et *estimación*, ne sont pas utilisés dans la définition de *privado*. Ce qui voudrait dire que la familiarité et la domesticité ne sont pas suffisantes pour faire de quelqu'un un *valido*. Le *valido* doit avoir des qualités qui, au moins aux yeux de son maître, le mettent en valeur et le fassent se distinguer parmi d'autres candidats éventuels.
- Un troisième point à noter, qui découle des précédents, c'est que le *valido* acquiert son statut en concurrence avec d'autres candidats possibles, car c'est celui qui « logra el primer favor ».

D'autre part, il y a certaines acceptions de *valer* contenues dans le *Diccionario de Autoridades*<sup>231</sup>, susceptibles d'être rapprochées de certaines particularités du *valimiento*, et de ce fait très intéressantes pour nous mettre sur la piste de la nouveauté que représente l'utilisation des néologismes *valimiento* et *valido* :

---

<sup>231</sup> En revanche, l'entrée *valer* n'existe pas dans le *Tesoro de la lengua castellana* de Covarrubias.

1. **Valer.** v. n. Ser de naturaleza, u tener alguna calidad, que merezca aprecio, y estimación. Es del Latino *Valere*. Tost. sob. Euseb. cap. 80. Ruegote que ella no *valga* menos porque yo la parí: dice Ceres, que no *valga* menos por ser su hija; como por el contrario, por esto huviera de *valer* más. Quev. Alguac. Viéndose en la suma reverencia de sus vasallos, y con la grandeza puestos a Dioses, quieren *valer* punto menos, y parecerlo<sup>232</sup>.
2. **Valer.** Metaphóricamente significa tener cabida, aceptación, u autoridad con alguno. Lat. *Valere apud aliquem. Eius gratia, vel favore potiri*. Sandov. Hist. de Carl. V. lib. 29 §. 38. Mandó, que Ruy Gómez de Sylva, que *valía* mucho con el Príncipe, fuesse a visitar al Emperador<sup>233</sup>.
3. **Valer.** Significa también amparar, proteger, o patrocinar a alguno. En este sentido es verbo activo. Lat. *Valere. Protegere*. Cerv. Quix. tom. I. cap. 17. Sabed, que mi oficio no es otro, sino *valer* a los que poco pueden. Espin. Escud. Relac. I. Desc. 6. Fueronse, y quedé solo, y sin arrimo, que me pudiesse *valer*, que los que dexan passar los verdes años, sin acordarse de la vejez, han de sufrir estos, y otros mayores daños<sup>234</sup>.
4. **Valer.** Significa assimismo tener poder, autoridad, o fuerza. Lat. *Valere*. Nieremb. Obr. y días. cap. 19. Para cumplido exercicio de esta virtud lo que hace mas al caso es tener un alto, y verdadero concepto de la gracia, y lo poco que valemos sin ella. Quev. Fort. Hase de obviar, que ninguno pueda, ni *valga* más que todos<sup>235</sup>.

A l'opposé de ce qu'on a constaté s'agissant du terme *valido*, ces quatre acceptions de *valer* nous sont présentées de manière indépendante, sans rapport avec les termes *privanza* et *privado*. Nous avons affaire à des significations qui font référence à des personnes qui ont une valeur, que ce soit par leurs qualités vues en toute objectivité (1), des personnes, dont les qualités ou la personnalité leur permettent d'avoir un ascendant sur quelqu'un en particulier (2). De même, une des significations montre un lien entre *valer* et « avoir un pouvoir supérieur à celui d'autres », dans une situation de concurrence (4). En outre, *valer* peut vouloir dire « protéger » ou « promouvoir » quelqu'un (3).

Si, comme nous les croyons, toutes les significations recensées participent du concept de *valimiento*, un *valido* serait celui dont on reconnaît des qualités estimables ; quelqu'un doté d'une personnalité qui lui donne une capacité de séduction ou une autorité sur un individu d'un rang supérieur au sien. Ses qualités et son ascendant sur quelqu'un de puissant poussent celui-ci à le protéger et le promouvoir au-dessus de autres ; cette promotion lui permettra d'exercer un pouvoir. Alors que les principales

<sup>232</sup> *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Gredos, 1990, p. 413.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 414.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 414.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 414.



qualités du *privado* – mot dont l’acception politique venait du vocabulaire amoureux de l’amour courtois – étaient la discrétion, la fidélité et le dévouement, le *valido* a une projection vers l’extérieur, incarne certaines qualités, certaines valeurs, peut-être, même, un programme politique. Le grand problème pour ces *validos* – pensons un instant à Lerma et à Olivares – sera d’assurer cette projection sans faire trop d’ombre au roi, d’être encore et d’une certaine manière des *privados* sans oublier d’être des *validos*.

Les explications que nous venons de fournir, commencent peut-être à répondre à l’une des questions que nous avons énoncées : l’existence probable d’une conception distincte, bien que mouvante, des rôles de *valido* et de *privado*. Mais elles ne nous éclairent pas vraiment sur la façon dont ce supposé néologisme c’est imposé et laissent subsister des doutes sur le pourquoi de la cohabitation des deux termes.

Afin de mieux comprendre l’évolution de ces usages linguistiques et mieux étayer notre interprétation, comme nous l’avons fait pour la figure du *privado*, nous allons élargir notre regard aux mots ayant la racine de *valer* à d’autres époques. L’orientation de cette recherche n’est pas la même que celle concernant les mots relatifs à la *privanza*. Dans ce dernier cas, il s’agissait d’établir si l’interaction entre la réalité historique castillane et les phénomènes politiques et culturels voisins avaient permis l’émergence de la signification des mots *privado* et *privanza* à contenu politique entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles. Pour les termes *valido* et *valimiento*, qui commencent à être utilisés au XVII<sup>e</sup> siècle en concurrence avec *privado* et *privanza*, nous devons rester davantage dans l’histoire de la langue castillane, car ils ne semblent pas être le résultat d’influences externes ou d’emprunts d’aucune sorte.

## b. LES MOTS LATINS : VALERE, VALIDUS

Observons d’abord les quatre acceptions du verbe *valere* recueillies par Gaffiot dans son *Dictionnaire Latin-Français*<sup>236</sup>, ainsi que les exemples qui nous semblent le plus pertinents à notre propos :

**Valeo, ui, itum, ere, int.**

1. Etre fort, vigoureux : *plus potest, qui plus valet* Pl. *Truc. 812*, il peut le plus, celui qui est le plus fort.

---

<sup>236</sup> F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

2. [Métaph.] Être fort, puissant, avoir de la valeur, etc. *Amicis valere* Cic. *Att.* 4, 16, 6, être puissant par ses amitiés ; *auctoritate* Cic. *Leg.* 3, 38, être puissant par son influence ; [...] *plus armis, potentia valere* Cic. *Fam.* 1, 7, 10, avoir une supériorité par la force des armes, par le pouvoir politique ; *apud aliquem multum, plus, minus* Cic. *Verr.* 5, 112, avoir sur qqn beaucoup, plus, moins d'influence
3. [Fig.] a) S'établir, se maintenir, régner. b) Avoir trait à, viser à. c) valoir [en parlant d'argent].
4. a) Se bien porter, être en bonne santé. b) [Formule d'adieux] v. *vale, valete*.

Il est assez intéressant de constater, quant aux origines latines, que les principales acceptions du verbe *valere*, l'ancêtre du castillan *valer* ne correspondaient pas essentiellement à la valeur matérielle ou monétaire comme cela serait le cas actuellement<sup>237</sup>. Ce verbe latin avait surtout des significations en rapport avec la puissance, qu'elle fût physique, militaire, politique, morale ou celle de l'esprit ; ce qui nous est rappelé par les adjectifs dérivés de ce terme dans les langues romanes : les français « valeureux » et « vaillant », ou les espagnols « valeroso » et « valiente ». On peut aussi attirer l'attention sur le fait que, étant donné que la force de quelqu'un est quelque chose de variable et de relatif – ce que la construction hispanique « ser fuerte » ne rend pas plus que la construction « estar fuerte » –, que l'on peut mesurer par rapport à celle des autres, ce verbe exprime souvent la force de quelqu'un en situation de concurrence. Parmi les acceptions citées ci-dessus, c'est surtout la deuxième qui attire notre attention, car à travers les exemples, nous décelons des situations rappelant celle du *valido*, fort par ses soutiens, mais aussi pour l'ascendant qu'il réussit à avoir sur le souverain.

L'adjectif *validus* nous confirme, dans une forme grammaticale plus proche du *valido* espagnol, l'existence d'une signification de « fort » au sens figuré qui nous intéresse spécialement. Nous allons nous limiter à reporter les deux exemples les plus pertinents :

**Validus**, a, um (*valeo*), fort, robuste, vigoureux [...] *spernendis rumoribus validus* Tac. *An.* 3, 10, fort pour mépriser les rumeurs ; *orandi validus* Tac. *An.* 4, 21, puissant comme orateur<sup>238</sup>

Pour situer de manière encore plus précise l'utilisation de cet adjectif dans un contexte

<sup>237</sup> Il est vrai que le dictionnaire de la Real Academia inclut comme toute première acception « amparar, proteger, patrocinar », *Diccionario de la Lengua Española*, Madrid, Real Academia Española, 2001. C'est aussi le choix de María Moliner, mais en introduisant la précaution de signaler que cette acception est peut courante : « ahora, poco u. y generalmente dirigiéndose en forma de súplica a Dios o a los santos », María Moliner, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 1981.

<sup>238</sup> F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français...*

qui puisse évoquer le *valimiento*, nous pouvons citer encore des exemples extraits par nos propres soins des *Annales* de Tacite, livre de chevet de tous ceux, au XVII<sup>e</sup> siècle, qui étaient attirés par un art politique fondé sur le calcul et la raison. Dans cet évangile des tacitistes, dans un passage où l'on narre les agissements criminels de Séjan – considéré comme le prototype du *privado*, avide de pouvoir, qui perd toute retenue pour arriver à ses fins – apparaît l'adjectif *valida*. Bien qu'il ne soit pas utilisé par rapport à ce proche de Tibère, il fait toujours référence à cette force, à cet ascendant que quelqu'un peut avoir sur un autre et dont il peut user, mais aussi abuser :

Atque haec callidis criminatoribus, inter quos delegerat Iulium Postumum, per adulterium Mutiliae Priscae inter intimos aviae et consiliis suis peridoneum, quia Prisca in animo Augustae **valida** anum suapte natura potentiae anxiam insociabilem nurui efficiebat.

Trad. : Et, par d'adroits calomniateurs, au nombre desquels il avait choisi Julius Postumus, que son commerce adultère avec Métilia Prisca avait fait entrer dans l'intimité de l'aïeule et avait rendu très propre à servir ses desseins, car Prisca était **puissante** sur l'esprit d'Augusta, alarmant cette vieille femme naturellement jalouse de son pouvoir, Séjan rendait l'aïeule intraitable pour sa bru<sup>239</sup>.

Plus loin, concernant le règne de Néron et cette fois en lien avec lui-même, la personne du souverain, apparaît encore quelqu'un qui est « *validior in animo principis* » de la manière qui était la plus critiquable et la plus critiquée. Il s'agit de l'un des deux hommes qui étaient à la tête des cohortes prétoriennes, Ofonius Tigellinus ; l'autre, concurrent malheureux du premier pour accéder au poste de préfet du prétoire, plus honnête, mais moins bien considéré par Néron, était Fénius Rufus :

**validior** Tigellinus in animo principis et intimis libidinibus adsumptus, prospera populi et militum fama Rufus, quod apud Neronem adversum experiebatur

Trad. : Tigellin, plus **puissant** sur l'esprit de Néron, et confident de ses débauches les plus secrètes ; Fénius, estimé du peuple et des soldats, ce qui, auprès de Néron, lui valut la défaveur, comme il s'en aperçut<sup>240</sup>

Sans vouloir tirer des conclusions hâtives, il faut néanmoins signaler que dans un des livres les plus lus par la classe politique du XVII<sup>e</sup> siècle, l'adjectif *validus* est utilisé pour qualifier ceux qui avaient un ascendant sur l'empereur, que ce fût positif ou négatif. Le comparatif indique qu'ils étaient plusieurs dans cette lutte pour avoir une

---

<sup>239</sup> Tacite, *Annales*, Paris, Flammarion, 1966, Lib. IV, XII, p. 188.

<sup>240</sup> Tacite, *Ibid.*, lib. XIV, 51, p. 403-404.

influence sur le souverain ; ils sont également des proches de l'empereur, bien que ce ne soit pas cet aspect qui est mis en relief.

## 2. VALER AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Les mots de la même racine que *valer* utilisés le plus fréquemment dans divers écrits au XIII<sup>e</sup> siècle sont *valía*, *validado* et *valedor*, mais aussi, et bien avant ces trois-là, on trouve les différentes formes conjuguées du verbe, recensées depuis le XI<sup>e</sup> siècle :

**Valer**, del lat. VALERE ‘ser fuerte, vigoroso, potente’, ‘estar sano’, ‘tener tal o cual valor’. *I<sup>a</sup> doc.*: 1097 (Oelschl.), *Cid*, etc.<sup>241</sup>

### a. Poema de Mío Cid : valer

Dans le *Poema de Mío Cid*, en dehors de la signification concernant la valeur matérielle – « Mató a Búcar, al rrey de allén mar, / e ganó a Tizón que mill marcos d’oro **val** »<sup>242</sup> –, qui n’est pas la plus habituelle, ce verbe est mis souvent dans la bouche des personnages pour implorer la protection divine (v. 218, 221, 241, 706, 714, etc.) ou celle de quelqu’un de puissant (v. 1433, v. 3576, etc.). Une nouvelle acception serait celle qui indique le pouvoir ou le prestige d’une personne, lequel peut être attaché à sa puissance politique et militaire ; ainsi l’auteur en signalant l’augmentation des forces du Cid de cent quinze chevaliers, indique « quel’ creçe conpañña / por que más **valdrá** » (v. 296). A cette citation, il serait possible d’en ajouter un bon nombre relatives toutes au prestige social (v. 1521, 1758, 1940, 2517, 3268, 3314, 3334, 3346, 3348, 3369, 3444). Dans le dernier exemple cité, nous avons pu observer que l’arrivée de nouveaux guerriers augmentait le prestige du Cid et démontrait son leadership ; il faut remarquer également que ce prestige peut augmenter grâce aux liens qu’un individu entretient avec quelqu’un d’autre d’un rang élevé ; la « valeur » est donc communicable autant dans un cas que dans un autre et sa recherche, susceptible de créer des liens de solidarité entre ceux qui ont envie de s’élever dans la société :

Cuando entraron los ifantes de Carrión,  
rrecibiólos Minaya por Mío Çid el Campeador:  
“Acá venid, cuñados, que más **valemos** por vós.”  
Assí commo llegaron, pagós’ el Campeador<sup>243</sup>

Cette acception de *valer*, qui implique une reconnaissance sociale mutuelle des élites et

<sup>241</sup> Cf. entrée “valer”, dans J. Corominas et J. A. Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 2007.

<sup>242</sup> *Poema de Mío Cid...*, v. 1245-1246.

<sup>243</sup> *Poema de Mío Cid...*, v. 2515

le partage d'un certain nombre de valeurs, est à rapprocher du concept juridique exposé dans les *Siete Partidas* de « *menos valer* », à travers lequel sont établis les principes de l'honneur et de la noblesse, ainsi que les motifs de la perte de ceux-ci, en vigueur au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>244</sup>. La précarité de ce statut, et la nécessité de s'en montrer à la hauteur, semble n'en épargner personne, car elle touche aussi le Cid<sup>245</sup>.

#### b. Primera Crónica General : valer

La signification du verbe *valer* se rapportant au prestige social ou au pouvoir politique, devait nous mettre tôt ou tard aux prises avec le phénomène de la concurrence. Si cela s'insinuait déjà dans les exemples de *Mío Cid*, le phénomène est évoqué ouvertement à l'aide du verbe *valer* dans la *Primera Crónica general*<sup>246</sup>. Une concurrence qui s'exprime à divers degrés et dans plusieurs domaines.

Il peut s'agir d'une compétition amoureuse ou courtisane, comme celle dont Alvar Sánchez se vante d'en être le vainqueur : “Aquella ora dixo Aluar Sanchez: ‘si las duennas de mi fablan, fazen derecho, ca entienden que ualo mas que todos los otros’”<sup>247</sup>. Mais également d'une concurrence entre les institutions religieuses, ce qui en dit long sur leurs stratégies au XIII<sup>e</sup> siècle :

et assi como en las Galias, esto es en Francia, el monesterio de Crunniego es el que mas *uale* et mas puede de todos los otros alla en Francia, assi este de Sant Fagund fuesse el mas onrrado et el

---

<sup>244</sup> “Menos valer es cosa que torna en grant blasmio al que lo face porque cae en ello, et gelo pueden decir: et tanto extrañaron esto los sabios antiguos de España, que lo pusieron como cerca del riepto. Et por ende pues que en los títulos ante deste fablamos de los rieptos et de las lides que se facen por razon dellos, queremos aqui decir en este titulo deste menos valer; et mostrar qué cosa es: et a qué tiene daño a los que lo facen: et por cuántas manera pueden caer en este facerimiento: et quién gelo puede decir despues que lo ficieren, et en quales lugares et ante quién: et qué escarmiento debe seer fecho despues que fuere probado”, *Las siete partidas del rey don Alfonso el Sabio contejadas con varios códices antiguos*, por la Real Academia de la Historia, Tomo I, partida primera, Madrid, imprenta real, 1807, vol. III, Partida séptima, título V, p. 553.

<sup>245</sup> “Et de lo que dixiestes que fazia aleue et que era bauzador, digouos que mintiestes, ca yo nunca fiz cosa por que menos deua ualer; et esto uos lidiare yo en campo. Mas uos sodes tal qual uos a mi dezides, assi como saben moros y cristianos”, “Carta del Cid al conde don Remondo”, in *Primera crónica general...*, p. 563.

<sup>246</sup> Étant donné les caractéristiques de notre travail, où la recherche des termes clés était indispensable, nous avons utilisé la seule édition directement exploitable en format électronique, celle de Menéndez Pidal : *Primera Crónica general. Estoria de España*, Madrid, Bailly & Bailliere e hijos, 1906. Pour une vision globale du vocabulaire de la *Primera crónica*, cf. Jean Roudil, « Index alphabétique des formes de la *Primera Crónica General* », in *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°4-2, 1979. p. 205-365

<sup>247</sup> *Primera Crónica general...*, p. 432.

que mas ualiesse de todos los otros monesterios desta orden en las Espannas<sup>248</sup>

Ces rivalités deviennent plus politiques et fratricides dans d'autres cas, lorsque deux personnes du même rang, et éventuellement de la même famille, veulent *valer* plus l'une que l'autre et s'affrontent ouvertement :

Et este alguazil dexo dos hijos que eran muy desabenidos en la uida del, et assi lo fueron despues; et luego que el padre murio partieron ellos quanto les el dexo, et mostraronse por muy cobdiciosos en las cosas que auien de partir, de guisa que todo lo partieron fasta la menor cosa que y ouo; et fizieronse dos uandos, cuedando cada uno dellos *ualer* mas que ell otro; et partieronse ellos uno de otro, et llegauasseles bandos a cada uno dellos de sus amigos et de caualleros de la villa et de los que tienien los castiellos<sup>249</sup>

Mais pour revenir à notre préoccupation fondamentale, existe-t-il pour les Castellans du XIII<sup>e</sup> siècle une connexion claire entre le fait de *valer* davantage, d'acquérir du prestige et de s'élever dans la société, et le fait d'accéder à la *privanza* ? Les auteurs de la *Crónica General* semblent trouver un lien logique entre les deux phénomènes. C'est-à-dire, qu'il serait logique que le souverain choisisse ses amis et ses favoris parmi ceux qui ont fait les sacrifices nécessaires pour se hisser jusqu'à la noblesse et acquérir du prestige. Ainsi, le récit du règne de l'empereur Commode, censure le mauvais choix, contraire à la logique indiquée, de celui-ci :

E segund cuenta Paulo Orosio en la su hystoria, la maldat deste emperador Lucio Comodo tornosse sobre los cibdadanos de Roma, et mato de los senadores todos aquellos que ueye que eran entendudos et sabidores de todo bien, et que se echauan a nobleza et a mas *ualer*; et allegaua assi los malos et de malas costumbre, et aquellos eran sus amigos et sus *priuados*<sup>250</sup>

Le lien entre le fait de *valer más* et la faveur royale est encore plus explicite dans le récit d'un procès qui aurait eu lieu pendant le règne de Bamba, l'un des rois visigoths. Dans cet extrait, Paulo, chef de file d'un groupe de conspirateurs, reconnaît devoir la haute position dont il jouit aux bienfaits de Bamba, le roi légitime :

E el rey quandol uio ante si, alli o seye en iuycio dixol estas palabras: 'coniuro te, Paulo, por aquel dios que te fizo, que digas agora uerdad si te fiz yo algun mal o te demande cosa que fuesse to danno por que tu pensasses tan grand nemiga contra mi et punasses de alçar te rey, assi como lo fezist. Di lo agora aqui ante todos'. Paulo dixo que numqual fiziera mal ninguno, antel fiziera mucho bien et mucha merced, e por el su bien fazer fuera ell alçado et *ualiera* mucho mas

---

<sup>248</sup> *Primera Crónica general...*, p. 541.

<sup>249</sup> *Ibid*, p. 548.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 156.

que el non meresciera; et quanto el fiziera todo fuera por el diablo que gelo metiera en coraçon<sup>251</sup>

En conséquence, pour ce qui est du XIII<sup>e</sup> siècle nous pouvons tirer un certain nombre de conclusions :

- Quelqu'un qui *vale*, c'est quelqu'un qui se distingue dans la société, que ce soit par son pouvoir, par sa force militaire, par ses liens sociaux, par l'exemplarité de sa conduite, par ses mérites ou par sa capacité de séduction.
- Presque toujours cette « valeur » qui donne lieu à une reconnaissance sociale est recherchée consciemment. L'œuvre de don Juan Manuel, *El Conde Lucanor*, bien qu'écrite au cours de la première moitié du siècle suivant, décrit très bien le sens de cette quête :

E vos, señor Conde Lucanor, comoquier que de los dineros o de lo al que podriades facer vuestra pro sería bien que lo ficiésedes, empero conséjovos que si peligro del vuestro cuerpo fallades en la fincada, que non finquedes y por codicia de dineros nin de su semejante; y aun vos consejo que nunca aventuredes el vuestro cuerpo si non fuere por cosa que sea vuestra honra y vos sería mengua si lo non ficiésedes. Ca el que poco se precia e por codicia y por devaneo aventura su cuerpo, bien tened que non tiene mientes de facer mucho con el su cuerpo. Ca el que mucho precia su cuerpo ha menester que faga porque lo precien mucho las gentes. E si él tal fuere, cierto sed que preciará mucho el su cuerpo y non lo aventurará por codicia nin por otra cosa en que non haya grande honra; mas en lo que se debiere aventurar, cierto sed que non ha home en el mundo que tan aína ni tan buenamente aventure el cuerpo como *el que vale mucho* y se precia mucho<sup>252</sup>

- Il existe bien un lien indéterminé, mais réel, entre le fait de *valer* et l'élévation sociale de quelqu'un, car lorsque celui qui « vaut moins » est promu à la place de celui qui « vaut plus », cette promotion est critiquée.
- Le verbe *valer* est souvent accompagné d'augmentatifs ou de diminutifs ; il n'évoque pas une situation stable, mais le processus d'élévation ou la chute. Le fait de *valer más* est indissociable d'une situation de concurrence, même si elle n'est pas toujours explicite : *vale más* celui qui s'impose à un autre dans une situation de concurrence, celui qui est le plus fort dans la lutte, celui qui montre sa supériorité.

---

<sup>251</sup> *Primera Crónica general...*, “De como fueron iudgados por cort Paulo et sus companneros por traydores, et los mando el rey Bamba tresquilar en cruz et sacar los oios”, p. 292.

<sup>252</sup> Juan Manuel, *El conde Lucanor*, Madrid, Espasa-Calpe, 1977, p. 94.



En cherchant un peu, il ne fait aucun doute que certains des aspects sociaux et psychologiques du *valimiento* sont repérables dans la conduite de ceux qui agissent pour *valer más*, mais nous sommes encore loin de l'image du *valido*.

### 3. VALER AU XIV<sup>e</sup> SIECLE

Les *Crónicas* allant jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, contiennent peu d'occurrences du verbe *valer* avec une signification autre que l'idée de protection et la valeur quantifiable, mais elles n'en sont pas pour autant négligeables.

#### VALER MENOS

La chronique d'Alphonse X en compte uniquement une, de même que celle de Sancho el Bravo, sans aucune nouveauté, toutes deux recueillant le concept juridique de « menos valer », situation qui équivaut à la perte de certains droits<sup>253</sup>. Dans le premier cas, le terme se trouve dans la citation supposément littérale d'un pacte entre le frère d'Alphonse X, don Felipe, et le roi de Grenade :

vos facemos a vos, Rey de Granada e Amir Amus Lemin, e a vuestro fijo Alamir Abboadille, pleito omenaje a buena fe, sin mal engaño que vos lo tengamos, e cuando non vos lo tuviésemos, que **valiésemos** por elle menos contra Dios e contra todos los omnes del mundo<sup>254</sup>

La deuxième évoque un acte légal du même type : “aquel omenaje que tenían fecho era flaco, que non dice en él que sean traidores nin alevosos si le pasaren, e por decir valer menos no lo deben atener”<sup>255</sup>

#### a. VALÍA

*Valía* prend le sens de « valeur » à une occasion. C'est pour signaler que les personnes les plus humbles n'ont aucune « valeur » et l'on peut disposer de leurs vies sans le moindre égard. Ainsi, lorsqu'on évoque la mort du frère d'Henri II de Castille, Don Sancho, comte d'Alburquerque, dans une bagarre de rue, on conseille le roi de punir pour l'exemple ceux dont on est sûr que leur mort ne portera pas des conséquences : « *sopo despues que fuera por ocasion, e aconsejaronle que non matase ningunos omes por ello, salvo algunos omes de poca **valia** que volvieron la pelea*”<sup>256</sup>

#### b. VALER

---

<sup>253</sup> En voici un exemple d'incapacité légale causée par le *menos valer* : “Quién puede ser testigo et quién no.[...] el que hobiese fecho por que valiese menos, en tal manera que non podiese seer par de otro” *Las siete partidas del rey don Alfonso el Sabio...*, Partida III, ley VIII, p. 519. Pour l'analyse de ce concept légal voir: J. A. Solórzano Telechea, “Justicia y ejercicio del poder: la infamia y los «delitos de lujuria» en la cultura legal de la Castilla medieval”, *Cuadernos de Historia del Derecho*, 2005, 12, p. 313-353.

<sup>254</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla, desde Alfonso el Sabio, hasta los católicos don Fernando y doña Isabel*, t.I, Madrid, Rivadeneyra, 1875, p. 32.

<sup>255</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 37.

<sup>256</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla...*, t. II, p. 22.

Les occurrences de *valer* dans les chroniques suivantes deviennent plus intéressantes. Les significations de prestige et pouvoir se trouvent réunies, comme nous l'avons vu pour le Cid, dans la chronique de Ferdinand IV, où l'un des proches du jeune roi, l'encourage à assumer son rôle de souverain et à acquérir le pouvoir et la considération qui, pour l'instant, lui font défaut :

E el Rey quisiérase tornar luego, e fabló con Gonzalo Gómez de Caldelas, el cual le dijo: ‘Vos sodes señor de toda Castilla e de Leon, e sodes ya grande e de edad, e si siempre avedes a andar en pos de vuestra madre, nunca *valdredes* nada, e non vos presciarán los omes nin vos ternán que sodes para en este lugar en que vos Dios puso, e andaredes siempre, commo andastes fasta aquí, muy pobre e muy menguado<sup>257</sup>

Le prestige de *valer más* implique, nous l'avons signalé, une reconnaissance sociale, mais sa signification peut se particulariser, de sorte que ce *valer más* soit circonscrit à la considération d'une personne pour une autre de rang inférieur, ce qui nous rapproche largement du phénomène du *valimiento* et de l'influence auprès de quelqu'un que pouvait signifier le verbe *valere*. Cette particularisation du *valer* se produit dans la première parmi les chroniques rédigées par Pero López de Ayala, celle de Pierre I, où le roi de Grenade, malgré ses efforts, ne réussit pas à gagner un plus grand respect de la part du roi de Castille et éviter ainsi ses attaques :

El rey Bermejo de Granada suelta al Maestre de Calatrava, tío del rey: “pero el Rey non ge lo agradesció mucho, lo uno, por quanto ya el Maestre non era tan llegado a la **privanza** del Rey como solía; otrosí avía dél el Rey quexa porque le dixeron que aquella pelea fuera vencida por non tener el maestre buena ordenanza en ella. Así que por esta enviada que el Rey Bermejo fizo, e tan grand presente como enviar el Maestre de Calatrava al Rey, non *valió más*<sup>258</sup>

Sans que l'on puisse parler encore précisément de *valimiento* – car il s'agirait plus du remplacement épisodique du roi malade par son frère – un pas de plus serait franchi dans l'assimilation de l'action de *valer* à celle d'exercer un pouvoir politique avec l'aval de celui ou ceux qui en ont la responsabilité officielle. Cet usage se trouve dans la chronique d'Henri III de Castille, signalant le rôle politique rempli par le duc d'Orléans, frère de Charles IV le Fol, pendant les périodes où celui-ci était touché par des crises de folie. A la seule réserve près – mais elle est importante – que la phrase citée ci-dessous n'appartient pas à l'original de López de Ayala, mais à un continuateur plus tardif et qu'elle nous renvoie obligatoirement au moins au début du XV<sup>e</sup> siècle. Nous ne pensons

---

<sup>257</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 121.

<sup>258</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 516.

pour autant que la signification de *valer* soit ici celle des *validos* du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>259</sup>, en revanche, elle correspond bien à celle utilisée par Fernán Pérez de Guzmán, le neveu du Cancellier, dans ses *Generaciones y semblanzas*. Est-ce lui l'auteur d'un tel ajout ? Quoi qu'il en soit, voici le passage :

E era muy fermoso e muy valiente Príncipe [Charles le Fol] de fuerza e esfuerzo. E asi vivió despues [de sa première crise de folie] grand tiempo: e con tanto **valió mucho** en la su casa el Duque de Orliens su hermano, hierno del Conde de Vertudes, fasta que fue muerto; pero sobre el gobernamiento e sobre esta muerte ovo muy grandes porfias en la Casa de Francia<sup>260</sup>

Nous n'allons pas insister sur les significations, déjà apparues au siècle précédent, de « protéger » et « aider », dans un sens politique. Elles sont également présentes dans ces chroniques pour mentionner l'action dudit prince de Galles auprès de don Pedro<sup>261</sup>. Sur le même registre, et concernant le même groupe de personnages, se trouve l'occurrence de *valedor*, pour mentionner ceux qui ont accompagné le prince, ses « vasallos e valedores e amigos »<sup>262</sup>.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, il semblerait que nous assistions à une particularisation, encore balbutiante, du *valer más* car, même si nous ne tenons pas compte de la citation concernant le duc d'Orléans sûrement un peu plus tardive, on peut *valer más* auprès de quelqu'un, comme essaie de le faire le roi Bermejo auprès de Pierre I de Castille. De même que l'on peut faire valoir son opinion<sup>263</sup>. Ce qui nous place sur la piste de personnalités qui réalisent des manœuvres politiques, au lieu des traditionnelles démonstrations de force, destinées à se faire des alliés ou à acquérir des positions de pouvoir. Ces individus, par ailleurs, ne renoncent à leur position de relative indépendance, assez éloignée de celle qui caractérise les *privados*.

---

<sup>259</sup> C'est François Foronda qui signale l'anachronisme: "cette indication n'est pas de Pedro López qui, mort au début de 1407, n'a pas pu écrire sur le meurtre du duc d'Orléans, intervenu en novembre 1407 », F. Foronda, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille XIIIe-XVe siècle*, thèse, Paris-Sorbonne, 2003, p. 240, n.258.

<sup>260</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla...*, t. II, p. 202.

<sup>261</sup> Dans une conversation supposée entre le roi don Pedro et le prince de Galles qui est censé l'aider dans ses luttes fratricides contre le futur Henri II, le prince dit au roi : "E yo vos consejaria de cesar de facer estas muertes, e que buscades manera de cobrar las voluntades de los Señores, e Caballeros, e Fijosdalgo, e cibdades e pueblos de este vuestro Regno; e si de otra manera vos gobernáredes segund primero lo faciades, estades en grand peligro de perder el vuestro Regno, e vuestra persona, e llegarlo a tal estado, que mi señor e padre el Rey de Inglaterra, nin yo, aunque quisiesemos, non vos podriamos valer", *Ibid.*, t. II, p. 563

<sup>262</sup> *Ibid.*, t. II, p. 555.

<sup>263</sup> Ces le cas des partisans d'introniser le Maître de l'ordre d'Avis au royaume du Portugal : *Ibid.*, t. II, p. 97.

Aux XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, *valer* plus ou moins est quelque chose de variable, qui ne va pas de soi ; pour *valer más*, l'individu doit faire des efforts, souvent en situation de concurrence et dans un contexte guerrier ; mais finalement lorsqu'on atteint le but, ce *valer más* à une certaine objectivité ; l'on peut dire que sa « valeur » est reconnue par tous et que cette reconnaissance est recherchée et indispensable. Le Cid « vaut plus » en vertu des adhésions qu'il emporte ; ceux qui atteignent un grand savoir et ont une conduite irréprochable dans la Rome évoquée par la *Primera crónica*, ont des mérites vérifiables qui leur font *más valer*. Un roi, Ferdinand IV, tant qu'il est dépendant de sa mère, s'expose à ne pas voir reconnue l'effectivité de son pouvoir et ainsi *valer menos*.

#### 4. VALER AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

Au XV<sup>e</sup> siècle nous sommes probablement à un tournant où l'acceptation universelle de ce *valer* n'est plus recherchée. La période, bien sûr, est compliquée sur le plan social et démographique, après les épidémies de peste de la fin du siècle précédent, aussi bien que dans le domaine politique. La Castille de la minorité de Jean II, des *infantes* d'Aragón, d'Álvaro de Luna, d'Henri IV et ses *privados*, ne donne pas une image d'apaisement, loin s'en faut. C'est un siècle de luttes intestines et des divisions, de crises de pouvoir et de règlements de comptes, de rois complaisants et de *privados* ambitieux. Est-ce l'effet d'un tel contexte ? Toujours est-il que l'ancien *valer* universel – ou qui avait la prétention de l'être – n'est plus de mise. Les exemples que nous offrent les chroniques, circonscrivent le *valer* de quelqu'un à un lieu et une circonstance précises ; on commence à *valer* auprès de quelqu'un, à *valer* « avec », à *valer* dans un endroit concret. Cette tendance que nous avons notée pour le XIV<sup>e</sup> siècle se confirme de façon nette au XV<sup>e</sup> siècle. Elle est peut-être, également, le résultat de l'évolution d'une société plus complexe, moins tournée vers les exploits guerriers, qui montre des ambitions plus variées, dans des couches sociales plus diversifiées. Notons que l'historiographie castillane elle-même suit cette tendance individualisante, en produisant des œuvres historiques à la gloire d'un seul personnage<sup>264</sup>.

##### *Valer en*

Le cas qui suit nous place dans le contexte de division de l'époque. La personnalité concernée est un archiprêtre asturien, proche du majordome de l'un des *infantes* d'Aragon, don Enrique. Le roi veut imposer son autorité après que celui-ci et d'autres ont roué de coups un de ses messagers. Le narrateur précise que l'archiprêtre Pero Díaz

---

<sup>264</sup> Avec un certain retard selon T. F. Ruiz, lequel signale que “Castilla sería también notable en sentido negativo, pues no fomentó las crónicas privadas hasta mediados del siglo XV”. Cf. T. F. Ruiz, *Las crisis medievales (1300-1474)*..., p. 234. Pour la description de ce nouveau discours historiographique voir, entre autres, Madeleine Pardo, qui note, par exemple que : « comme les rois, les nobles veulent avoir droit à l'histoire ; il ne leur suffit pas que leurs actions et même parfois leurs portraits se trouvent inscrits dans la chronique du roi. Parmi leurs privilèges et même leurs devoirs semble figurer désormais le soin d'assurer leur propre histoire et surtout celle de leur lignée, c'est-à-dire la mémoire familiale ; la tradition lignagère, de même que l'exaltation de mérites plus personnels, devient le fondement de l'ordre culturel et politique de la noblesse. Comme pour le roi, il peut s'agir de fondation, de légitimation et de récit : un récit qui devient récit de vie ; on en revient toujours au mélange de sang et de mérites », Madeleine Pardo, « Noblesse et monarchie dans les chroniques biographiques », *In Annexes des Cahiers d'études hispaniques médiévales*. N°17, 2006. p. 175-233 ; pour le passage cité, p. 177.

de Zavallos « era mucho hijodalgo e hombre que *valía mucho en aquella tierra*”<sup>265</sup>. Son *valer*; nous le voyons, n’est reconnu que pour le milieu concret dans lequel évolue le religieux.

### *Valer con*

L’utilisation de la préposition *con* avec le verbe *valer* n’existe pas avant le XV<sup>e</sup> siècle, et c’est sûrement plutôt vers la fin de cette période qu’elle commence à se généraliser. Jusqu’à ce siècle, c’est l’esprit guerrier qui est prédominant dans la finalité de *valer*, car il s’agit principalement d’être considéré comme fort, d’avoir des partisans, de se faire respecter par ses pairs. C’était à d’autres de se plier à l’exercice de soumission et de dévouement absolu inspirés des codes de l’amour courtois. Ces autres étaient les *privados*, qui avaient une position et un pouvoir grâce à leurs liens étroits avec leur seigneur. Mais à ce moment-là, les choses étaient en train de changer. En effet, il commençait à être possible de *valer* auprès de quelqu’un, de se faire apprécier de lui, d’avoir une influence à son égard, et d’obtenir au passage quelque pouvoir ou des bénéfices<sup>266</sup>, même si *valer* continue à être quelque chose qu’on acquiert par ses propres qualités. Nous sommes revenus en quelque sorte à l’une des significations latines de *valere*, celle d’avoir un ascendant auprès de quelqu’un, mais adaptée pour l’occasion aux conditions du microcosme de la cour du Bas Moyen Âge. Est-ce que l’influence d’un humanisme dont l’influence gagne de plus en plus les élites et la Cour royale elle-même, pourrait être la responsable de cette modification linguistique ? Toujours est-il que l’emprunt sémantique, si emprunt sémantique il y a, semble aller de paire avec le calque grammaticale, car *valer con alguien* – forme utilisée, comme nous allons le voir, par le très cultivé Fernán Pérez de Guzmán – ressemble, comme une goutte d’eau à la forme latine, dont il a déjà été question, *apud aliquem valere*, très habituelle, par exemple, dans les textes de Cicéron.

L’auteur des *Generaciones e semblanzas*, perçoit assez bien les nouvelles qualités qui triomphent lorsqu’il décrit la figure d’Alvaro de Luna ; il est vaillant dans les débats de palais, très prudent et simulateur par nature :

---

<sup>265</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla...*, t. II, p. 448.

<sup>266</sup> Nous nous limitons ici à l’analyse lexicale. Évidemment, le clientélisme n’est pas quelque chose de nouveau ; des nombreux travaux en ont fait l’analyse. Voir, par exemple, I. Atienza Hernández, “Pater familias, señor y patrón: oeconomía, clientelismo y patrono en el Antiguo Régimen”, R. pastor (éd.), *Relaciones de poder; de producción y de parentesco en la Edad Media y Moderna*, Madrid, 1990, pp. 411-458.

Es de saber que este Condestable fue pequeño de cuerpo y menudo de rostro; pero bien compuesto de sus miembros, de buena fuerza, y muy cavalgador, asz diestro en las armas, y en los juegos dellas muy avisado; en el palacio muy gracioso e bien razonado, como quiera que algo dudase en la palabra; muy discreto, e gran disimulador; fengido e cauteloso, y que mucho se deleytaba usar de tales artes y cautelas, así que parece que lo había a natura. Fue habido por esforzado, aunque en las armas no ovo grande lugar de lo mostrar; pero en estos lugares que se acaeció, mostró buen esfuerzo; **en las porfias y debates del palacio, que es otra segunda manera de esfuerzo**, mostróse muy hombre<sup>267</sup>

Nul doute que les deux concepts, celui de *privar* et celui de *valer* sont en train de se rapprocher. Il n'est pas anodin que ce rapprochement se fasse dans un discours historique qui a pour objectif de raconter la vérité des faits, afin de défendre l'honneur et le renom de ceux qui se sont sacrifiés et mis en danger « en defensión de su ley e servicio de su Rey », comme le dit Pérez de Guzmán<sup>268</sup>. Il s'agit bien de personnalités qui, pour la plupart et chacune à sa manière, ont lié leur destin à celui de la monarchie, ont voulu, d'une manière ou d'une autre, *valer* auprès du souverain.

Voici les paroles de Fernán Pérez de Guzmán, lorsqu'il évoque les figures du *converso* Pablo de Santa María et de son fils, occasion dont il profite pour réfuter les accusations de dissimulation visant les nouveaux convertis :

E si algunos dicen que ellos hacen estas obras por temor de los Reyes y de los Perlados, o por ser mas graciosos en los ojos de los Príncipes y Perlados, y *valer mas con* ellos, respóndoles, que por nuestros pecados no es hoy tanto el rigor et zelo de la ley ni de la fe, porque en este temor ni con esta esperanza lo deban hacer; ca con dones y presentes se ganan hoy los corazones de los Reyes y Perlados, mas no con virtudes y devociones<sup>269</sup>

Fernán Pérez refuse que les travaux méritoires de certains convertis n'aient été motivés que par leur désir de se faire apprécier des puissants, tout en jugeant au passage que des tels moyens ne seraient pas des plus appropriés par les temps qui courent. Comme Tacite l'avait fait de nombreux siècles auparavant, il regrette que les hommes qui se distinguent par leurs travaux et par leurs vertus ne soient pas mieux appréciés par les puissants de ce monde.

---

<sup>267</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla...*, t. II, p. 715.

<sup>268</sup> Nous n'allons pas rentrer dans le discours politique de la période et la redistribution des rôles roï-noblesse, ce qui nous dévierait largement de nos objectifs. Cf. à se propos, l'article de José Manuel Nieto Soria, "La nobleza y el «poderío real absoluto» en la Castilla del siglo XV", In: *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*. n° 25, 2002. p. 237-254.

<sup>269</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla...*, t. II, p. 709.



Mais, est-ce que les notions de « *valer* auprès de quelqu'un » et celle « d'être son *privado* », sont absolument incompatibles pour notre auteur ? Tel ne semble pas être le cas, car le mot *privanza* et l'expression *valer con* touchent des gens qui gravitent tous autour des puissants. Et puis, l'ensemble de ces termes sont utilisés dans le même chapitre de l'ouvrage de Fernán Pérez au cours d'une comparaison implicite entre le sort d'un père et de son fils. Car, alors que la production intellectuelle d'Alonso de Cartagena, l'évêque de Burgos fils – car son père, Pablo de Santa María, avait eu la même dignité religieuse avant lui – ne lui permet pas de *valer* avec le roi du moment, Jean II ; son père avait bien eu « gran lugar con el Rey Don Enrique el tercero ; fue muy acepto a él » et par ses multiples qualités, il était « hombre digno de la privanza de cualquier discreto Rey »<sup>270</sup>. Nous voyons bien que le fait de *valer* avec quelqu'un et celui d'être son *privado*, sans être des faits identiques, ont déjà des similitudes frappantes.

Nous pouvons constater encore une plus grande proximité textuelle des vocables *valer* – cette fois sans la préposition *con*, mais en gardant la même signification qu'aurait l'expression complète – et *privanza* que dans *Generaciones y semblanzas*, et toujours pendant le XV<sup>e</sup> siècle, dans la *Crónica del condestable Miguel Lucas de Iranzo*. Ainsi, dans une rencontre où Henri IV de Castille est présent, lorsque l'auteur anonyme vante les mérites et la position très élevée d'Iranzo, il écrit:

y aposentado con él [Enrique IV] el marqués de Villena Don Juan Pacheco y Don Pedro Girón su hermano, maestre de Calatrava , y Miguel Lucas, que era su *privado* , determinaron tratar el casamiento del Rey en Portugal , con la infanta Doña Juana , hermana del rey Don Alonso de Portugal , donde se debe notar la gran **privanza** de Miguel Lucas y **lo mucho que valía** , pues ya parece competía con los mayores señores de España y más poderosos , igualándolo el Rey con ellos en negocio tan grave como el de su casamiento quitando que fuese por su orden y con su consejo<sup>271</sup>

« La gran privanza », « y lo mucho que valía » : les deux termes se rejoignent pour encenser un seul et même personnage, mais ils n'ont pas une signification identique.

---

<sup>270</sup> *Ibid.*

<sup>271</sup> *Crónica del condestable Miguel Lucas de Iranzo*, in *Memorial histórico español*, vol. VIII, Madrid, Real Academia de la Historia, 1855, p. 500. Les éditions les plus récentes sont : *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo*, ed. Juan de Mata de Carriazo y Arroquia, Madrid, Marcial Pons, 2010 (éd. facs. de celle de 1940, avec préface de Michel Garcia) ; *Relación de los hechos del muy magnífico e más virtuoso señor, el señor don Miguel Lucas, muy digno condestable de Castilla*, éd. Juan Cuevas Mata, Juan del Arco Moya, José del Arco Moya, Jaén, Ayuntamiento de Jaén, 2001; *Los hechos del Condestable Don Miguel Lucas de Iranzo*, ed. Catherine Soriano del Castillo, Madrid, Universidad Complutense, 1993.

Celle de « valer » est décrite en quelque sorte, à la suite. Miguel Lucas, un homme de basse extraction, intervient d'égal à égal avec le roi et les plus hautes personnalités du royaume, dans une discussion sur un sujet des plus délicats pour une monarchie médiévale. Le naturel avec lequel est acceptée sa présence, le cas que l'on fait de son opinion, son rôle dans la suite des événements, montrent l'autorité qu'il a acquis auprès du roi et, en conséquence, jusqu'à quel point Miguel Lucas « *vale* avec » lui. Il ne s'agit pas de familiarité, de secret ou de confiance, mais de la reconnaissance de sa valeur et de l'élévation et le pouvoir dont cette reconnaissance est à l'origine.

D'autre part, un nouvel indice de ce rapprochement se trouve dans la tendance à calquer les structures grammaticales utilisées par les mots de la famille de *valer* et de celle de *privar*. Ainsi, alors que *privado* était la forme la plus habituelle de parler des proches des puissants, on commence à utiliser – ce qui semble être un calque grammatical – le verbe *privar* accompagné de la préposition *con* :

Después que el Príncipe supo que estaban tomando posadas para él e para los suyos en Tordesillas, partió de Segovio, e bian con él Don Lope de Barrientos, Obispo de Avila, su maestro, e Juan Pachecho su privado, e Pero Giron su hermano, que comenzaba ya a **privar** con el Príncipe, e otros Caballeros e oficiales de su casa<sup>272</sup>

---

<sup>272</sup> *Crónicas de los Reyes de Castilla...*, t. II, p. 616.

## 5. VALER, VALIDO, VALIMIENTO AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE ET AU DÉBUT DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

### a. VALER CON

Que ce soit à cause de l'influence des humanistes ou pour d'autres raisons difficiles d'élucider pour l'instant, l'expression *valer con* continue à être utilisée, et de manière plus fréquente, au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous en voulons pour preuve les occurrences, relativement nombreuses, de cette expression dans l'*Historia del emperador Carlos V, rey de España* de Prudencio Sandoval y Rojas, terminée en 1603<sup>273</sup>. En voici un exemple tiré du premier des neuf volumes de cet ouvrage :

Púsole en cuidado la mala nueva de la poca salud del emperador su padre, y mandó que Rui Gomez de Silva, un gran caballero de los muy ilustres de Portugal, y que **valía mucho con** el príncipe, fuese a visitar al emperador y darle el parabién de sus victorias<sup>274</sup>

Cependant, il est nécessaire de noter que l'usage de cette expression, en dehors de cette première occasion, ne refait surface avec une certaine régularité qu'à partir du sixième volume, ce qui fait penser à une intensification de l'utilisation de celle-ci vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, lorsque Sandoval entamait les trois derniers volumes de sa publication. La lenteur dans la propagation prêche pour la considération de *valer con* comme un cultisme, diffusé en un premier temps seulement à travers certains écrits

Le fait qu'elle n'était pas encore très courante pendant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle semble encore confirmé par son absence, dans deux œuvres qui abordent abondamment les sujets de la cour et de la faveur : *Menosprecio de Corte y alabanza de Aldea* et *Aviso de privados* d'Antonio de Guevara<sup>275</sup>. publiés l'une et l'autre en 1539. D'autant que la deuxième ne présente pas moins de seize occurrences du verbe *valer*, lequel ici devrait signifier « avoir du pouvoir », mais un pouvoir qui est lié aux notions de considération et de prestige. Ce verbe est conjugué de manière diverse, mais aucune des occurrences n'est construite avec la préposition *con*. En revanche, et c'est une nouveauté, le verbe *privar* apparaît deux fois avec cette même préposition. Observons l'un des cas mentionnés, ainsi que quelques exemples de *valer* :

---

<sup>273</sup> Comme pour les *Crónicas* et toujours à cause de l'utilité des options de recherche lexicale, nous utilisons une édition ancienne : P. Sandoval y Rojas, *Historia del emperador Carlos V, rey de España*, Madrid, La Ilustración, 1817.

<sup>274</sup> P. Sandoval y Rojas, *Historia del emperador Carlos V...*, vol. VIII, p. 227.

<sup>275</sup> Antonio de Guevara, *Menosprecio de Corte y alabanza de Aldea. Aviso de privados y doctrina de cortesanos*, Madrid, viuda de Melchor Alegre, 1673.

Auiso, y torno a auisar, al que quiere **con** el Principe **priu**ar, y en la Corte **val**er, que sea muy honesto en su vida, y limpio en el oficio que trata 126a

Burla es, y burlado viue el que piensa que en tener mucho, y **val**er mucho, está todo el contentamiento p. 108a

Pestilencia es que siempre dura y nunca cessa en la Corte, que aquellos que **menos val**en mas presumen, y menos se contentan p. 118b

la embidia que tenemos del tener, y **val**er que tienen otros, no perdona a los amigos, ni se acuerda de los parientes, ni aun haze cuenta de los beneficios recibidos p. 218ab<sup>276</sup>

## b. VALER ET PRIVAR

Le rapprochement entre les utilisations de *valer* et de *privar*, ainsi que des termes de la même famille, semble être de plus en plus étroit, jusqu'au point qu'il est courant de les voir apparaître comme une sorte d'expression redoublée. C'est le cas, par exemple, dans l'œuvre d'Antonio de Guevara, *Aviso de privados* : « ni por el valer, ni por la priuança » (p. 95b). Mais également, à une date plus tardive, dans la *Segunda parte del Lazarillo* :

no descuidándome de su servicio, pensando siempre como le daría placer y provecho, pues le debía tanto, y con esto en ningún tiempo y lugar lo vía que no se lo alegase, fuese como fuese, y diese do diese guardándome mucho de decirle cosa que le diese pena y enojo, teniendo siempre ante mis ojos lo poco que **privan ni valen** con señores los que dicen las verdades<sup>277</sup>

Le même procédé se trouve dans l'*Historia general de las Indias*, de Francisco López de Gómara :

Habló con los que le decían **privar** y **valer** con los reyes en los negocios; mas como era extranjero y andaba pobremente vestido, y sin otro mayor crédito que el de un fraile menor, ni le creían ni aun escuchaban<sup>278</sup>

## c. ANDAR VALIDO : FORT, PUISSANT, AVOIR DUPRESTIGE

---

<sup>276</sup> Les autres occurrences de *valer* se trouvent, pour *Menosprecio de Corte*, dans les pages suivantes : 15b, 45a, 66b. Et pour *Aviso de privados*, dans les pages : 94b, 95b, 108a, 108b, 109b, 110a, 118a, 139a, 185a, 195a, 198b, 126a, 133b, 184a, 200b, 218a. L'autre occurrence de *privar con* se situe en page 17a de la même édition

<sup>277</sup> Diego Hurtado de Mendoza, *Obras*, éd. de Nicolás del Paso y Delgado, Granada, Imprenta de el Porvenir, 1864, *Segunda parte de "El Lazarillo"*, cap. XIV.

<sup>278</sup> Francisco López de Gómara, *Historia General de las Indias*, Caracas, Biblioteca de Ayacucho, 1978, cap. XV.

Une innovation importante pour l'évolution linguistique que nous essayons de cerner, c'est l'utilisation de *valido* comme participant d'une construction attributive ou en tant qu'adjectif, ce qui est très différent de son usage possible dans l'expression *valer con*. Ces caractéristiques nous rapprochent de la forme nominale *valido* dont nous cherchons à cerner l'évolution. Elles sont employées par Juan de Mariana, dans son *Historia de España*, traduite par lui-même en 1603, à plusieurs reprises :

De España pasó en Africa, donde el bando de Silla **andaba más valido** y tenía más fuerzas. La cueva en que Craso estuvo escondido se muestra entre Ronda y Gibraltar cerca de un lugar llamado Jimena<sup>279</sup>

A Atuman, no sin contradicción de muchos y grande alteración del pueblo, sucedió Moabia, marido de la segunda hija de Mahoma, llamada Zeinebis, fundador que fue del otro linaje muy **valido** de los Benhumeyas<sup>280</sup>

Así, el partido del rey Católico y de los que deseaban su venida **andaba muy valido**, y muy caído el de los contrarios<sup>281</sup>

L'acception des exemples précédents est bien celle d' « être puissant » et, en même temps « avoir du prestige », un prestige qui contribue renforcer le pouvoir dont on dispose.

#### d. ESTAR VALIDO OU ANDAR VALIDO : POPULAIRE, À LA MODE, PLEBISCITÉ

Les exemples suivants n'ont pas la même signification. Leur acception n'est pas exactement recueillie par le *Diccionario de Autoridades*. Car, bien que la définition « tener cabida, aceptación u autoridad con alguno » semble s'en rapprocher, dans ces citations l'acceptation ou l'influence dont il est question est une acceptation de la part d'un collectif, voire d'un public ; il s'agit d'une influence qui ne reste pas dans la sphère privée. Nous sommes dans le domaine de la popularité ou du prestige publics, d'une opinion publique même, de plus en plus consolidée grâce à l'usage croissant de l'imprimerie pour la diffusion de toutes sortes d'écrits, les feuillets d'information y compris. Les ouvrages dont sont tirés les citations sont publiés à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ou

---

<sup>279</sup> Juan de Mariana, *Historia...*, vol. 1 p. 72.

<sup>280</sup> *Ibid.*, 197.

<sup>281</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 395.

au début du XVII<sup>e</sup> ; c'est le cas de celle de Cervantes, qui se situe vers la fin du premier volume du *Quichotte*, dont la date de publication, rappelons-le, fut 1605 :

El cual autor no pide a los que la leyeren, en premio del inmenso trabajo que le costó inquirir y buscar todos los archivos manchegos, por sacarla a luz, sino que le den el mesmo crédito que suelen dar los discretos a los libros de caballerías, que *tan validos andan* en el mundo; que con esto se tendrá por bien pagado y satisfecho, y se animará a sacar y buscar otras, si no tan verdaderas, a lo menos, de tanta invención y pasatiempo<sup>282</sup>.

Dans un nouvel exemple, Andrés de Almansa, en 1626, a recours à la même construction grammaticale. A cette occasion, nous passons subrepticement du domaine de la popularité à celui de la mode, dans ce qui devrait être l'une des premières remarques de ce genre dans un texte informatif. Pour l'intrépide *gacetillero*, il n'est pas suffisant de faire une description minutieuse des habits des courtisans pendant les fêtes, il est également intéressant de signaler, avec humour, qu'elle est la tendance du moment en matière de couleurs<sup>283</sup> :

Seguían luego el conde de Villada y don Pedro de Lezana y Zúñiga: calzones y ropilla y ferreruelos, gabanes noguerados (¡que *está tan valida* esta color que ya hay reverencias nogueradas!)<sup>284</sup>

L'utilisation de cette forme va se poursuivre tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle pour indiquer l'état de l'opinion publique concernant divers types d'informations. Elle apparaît dans les *Cartas de algunos padres de la Compañía de Jesús*, comme c'est le cas pour celle du 3 mars 1643 :

Don Juan Chumacero pidió licencia a S. M. para no ir a Consejo Real y S. M. le ha mandado acuda en todo caso, porque necesita de su persona: *muy valido anda* que le hacen presidente de Castilla<sup>285</sup>

Un autre précurseur du journalisme, Jerónimo Barrionuevo, rend compte aussi, le 6 juin 1655, à l'aide du même terme, des insistantes rumeurs qui circulent sur certains agissements du roi de France et du duc de Mantoue contre les positions espagnoles en

---

<sup>282</sup> Miguel de Cervantes, *Don Quijote*, 1<sup>a</sup> parte, cap. LII.

<sup>283</sup> Pour une analyse de ces aspects dans Almansa y Mendoza, cf. Ettinghausen, H., « Fasto festivo: las relaciones de fiestas madrileñas de Almansa y Mendoza », *La fiesta : actas del II Seminario de Relaciones de Sucesos (A Coruña, 1998)*, coord. Sagrario López Poza, Nieves Pena Sueiro, 1999, p. 95-106.

<sup>284</sup> Andrés de Almansa y Mendoza, éd. de H. Ettinghausen et M. Borrego, *Obra periodística*, Madrid, Castalia, 2001, p. 481

<sup>285</sup> *Cartas de algunos padres de la Compañía de Jesús*, t. V, Madrid, Imprenta Nacional, 1863, p. 34.

Italie :

El Príncipe Tomás fue de parte del Rey de Francia a sacarle un hijo de pila al duque de Mantua, y de camino se dice a echar la guarnición del Casal, y que metieron franceses, volviéndose los dos a ver con el Rey. Esta nueva *anda muy válida*, y todos la creen, por ser contra nosotros<sup>286</sup>

#### e. VALIDO CON ELLOS : AVOIR DE L'INFLUENCE OU DE L'AUTORITÉ AUPRÈS DE QUELQU'UN

Nous nous rapprochons en fin du but de notre recherche avec une occurrence qui date de l'année 1595. Elle se trouve dans un ouvrage du franciscain fray Antonio Álvarez, *Addiciones a la sylva spiritual y su tercera parte*. C'est la première utilisation que nous avons trouvé de *valido* dans une construction où, d'une part, le verbe est omis et, d'autre part, la signification est vraiment très proche de celle qui nous intéresse. Ce qui est à noter, par ailleurs, ce que le terme apparaît encore avec le complément prépositionnel, « con ellos », qui aurait dû accompagner la construction attributive : « el [que está / que anda] valido con ellos ». L'omission du verbe « estar » est très claire pour pouvoir parler vraiment de nominalisation, mais nous n'en sommes pas loin. Par ailleurs, ce chaînon hybride dans l'évolution de *valido*, avec la persistance du complément prépositionnel nous aide à comprendre que, effectivement, le terme *valido*, utilisé en tant que forme nominal, provient de la construction « estar valido ». Il sert encore à désigner, à l'instar du *validus* latin, celui qui a une influence sur quelqu'un, comme, de manière explicite le prouve la phrase que nous citons :

Es pues grande mal que ya el que los señores tienen por buen criado, y el *valido* con ellos, no es el que aconseja bien, sino el que sale a sus cosas y condesciende con ellos<sup>287</sup>

---

<sup>286</sup> Le terme “valida” ne devrait pas être accentué, mais les deux éditions que nous avons consultées le maintiennent, cf. Jerónimo de Barrionuevo, *Avisos*, tomo 1, Madrid, M. Tello impresor de cámara de su Majestad, 1892, p. 354 et l'édition d'A. Paz y Melia (Madrid, Atlas, 1968, vol. I, p. 149).

<sup>287</sup> Fray Antonio Álvarez, *Addiciones a la sylva spiritual y su tercera parte*, Salamanca, Juan Fernández, 1595, p. 730.

## f. LE SUBSTANTIF VALIDO AVEC LE SENS DE « PUISSANT »

Nous en venons maintenant à un exemple où la nominalisation ne présente plus aucun doute. Elle est bien précoce par rapport à la généralisation de l'utilisation du terme *valido* en tant que nom commun, puisqu'elle apparaît dans un ouvrage de 1603, de Juan Márquez. L'auteur, comme dans le cas précédent, est encore un religieux. Le passage dans lequel apparaît le vocable semble à première vue plus clairement politique que dans le cas précédent ; nous pouvons comprendre que le *valido* désigné par ce mot est un individu qui a un énorme pouvoir, dont il faut avoir peur et qu'il s'est produit une atténuation de la signification étymologique concernant l'influence que l'on peut avoir sur quelqu'un. Mais, il ne reste aucune référence au roi, prince ou maître dont il serait le *valido*. Est-ce vraiment un *privado* qu'il désigne ? :

Dios os libre que se entienda que esta mal con vos el **valido**, que no viuireys seguro de pecho de vuestro hermano, tal es la ambicion cruel del adulador, que a costa de vuestra vida le ha de pretender agradar, cosa que auia de castigarse en el mundo, con sangrientas significaciones, que en odio de tan gran baxeza ninguna demostracion fuera sobrada<sup>288</sup>

Le doute sur la complète assimilation de *valido* et *privado* de la part de Márquez resurgit si l'on tient compte d'une nouvelle utilisation du terme par le religieux augustin. Elle se trouve dans son ouvrage le plus connu, qui date de 1612, *El gobernador cristiano*. Le passage est d'une certaine complexité. L'auteur fait d'abord référence à une loi de 1575, à travers laquelle Philippe II aurait mis une limite aux dépenses excessives consacrées aux ornements lors des cérémonies funèbres, exhortant ses sujets à faire plutôt l'aumône aux pauvres ou des donations d'argent pour la célébration de messes. L'auteur profite de cette recommandation royale pour en faire lui une aussi, de son propre cru, aux riches. Il serait beaucoup mieux pour eux, leur dit-il :

si pusiessen en hazer bien a pobres en vida, y en muerte, el estudio que ponen en dexar a sus herederos poderosos, y **validos**<sup>289</sup>

La proximité des termes *poderosos* et *validos*, sans aucune référence politique montre que, pour Márquez, *valido* signifie bien « puissant », mais n'évoque pas forcément celui qui l'est grâce à quelqu'un d'autre, et notamment grâce au roi. Cette interprétation se confirme davantage si nous tenons compte du fait que le terme n'apparaît qu'une seule fois dans cet ouvrage consacré à la formation des hommes politiques et que, en

<sup>288</sup> Juan Márquez, *Los dos Estados de la espiritual Hierusalem*, Barcelona, Iayme Cendrat, 1603, p. 88.

<sup>289</sup> Juan Márquez, *El governador christiano*, Salamanca, Francisco de Cea Tesa, 1612, 391b.



revanche, le terme *privado* apparaît vingt et une fois et le terme *privanza* cinq fois.

Les exemples que nous apportons à continuation – même si le contexte pourrait nous faire douter un instant – signifient, comme les précédents, « puissant » tout court et non pas « puissant par la faveur royale ». Ils évoquent quelqu'un de puissant, sans tenir compte de ses liens avec quiconque. C'est le cas d'un texte de Bermúdez de Pedraza, de 1620, qui proteste poliment contre l'usurpation que la haute noblesse a fait de la *privanza*. Le passage concerné pourrait prêter à confusion lors d'une lecture rapide, mais il fait bien référence aux cardinaux les plus *validos* du consistoire, c'est-à-dire les plus « puissants » du groupe, non pas du pape :

son Secretarios del Sumo Pontífice, Príncipe soberano de lo espiritual, sus hermanos, sobrinos, deudos más cercanos, Cardenales mas **validos** del Consistorio, refinando su sangre con la púrpura, y la púrpura con la grandeza del oficio<sup>290</sup>

Non moins troublant est, dans ce sens, le texte de l'exemple qui suit, dans la traduction de *La vie de Séjan*, de Pierre Mathieu, de 1621. Bien qu'il est question de Séjan peu avant et que nous pourrions penser que c'est lui le *valido*, ce n'est pas le cas, car tout au long sont décrites les actions confuses de Tibère qui, se sentant menacé, essaye de trouver les moyens de se rassurer. C'est lui qui a peur lorsqu'on lui dit que de l'une des statues qui lui sont consacrées sort de la fumée. Le *valido* mentionné dans le texte est bien Tibère, l'empereur, et non pas son favori. Nous citons longuement le texte afin d'éviter la possible ambiguïté :

Tiberio para prouar las voluntades y aficiones, escriuia de ordinario al Senado y a Seyano, ya que estaua bueno, ya que muriendo, ya que conualecia, y esperaua muy pronto verlos, y boluer a Roma. Estas ficciones le seruian para conocer el alegría o disgusto, esperança, o miedo, que causauan estas nuevas, quien dependía del, y quien de Seyano, pidió al Senado le embiasse vno de los consules con escolta para seguridad del viaje, temia fuesse la conjuracion tan poderosa que no le pudiesse resistir, y auia preuendio baxeles para huyr y puesto centinelas en las torres, que con fuego hiziessen señal de lo que descubriessen, pero en este temor balançaua sus pensamientos, de manera, que vna mano leuantaua a Seyano, otra le abatía, y le tenia pendiente siempre, entre soberuia y humildad, confiança, y temor. El **valido** començò a turbarse quando le dixeron que brotaua humo de la cabeça de una de sus estatuas, hizola quebrar para saber la causa, y della salió una gran culebra, no hizo poco caso deste prodigio, y ofrecio sacrificios a si mismo, como tenia de costumbre, y halló al cuello de la misma estatua vna pequeña sogá<sup>291</sup>

---

<sup>290</sup> Francisco Bermúdez de Pedraza, *El secretario del rey*, Madrid, Luis Sánchez, 1620, p. fol. 9v.

<sup>291</sup> Pierre Mathieu, *Vida de Elio Seyano compuesta en francés por pedro Matheo Coronista del*

L'assimilation entre « puissant » et *valido* est de nouveau présente dans un ouvrage de Francisco Galaz, de 1625, dont le satisfecit pour l'impression est de 1624 :

Como el desualido, si es honrado, resiste a las passiones, donde auentura el lustre que conserua; dexase assi el **valido**, y poderoso lleuar de su inclinacion, porque lograda, no arriesga desluzimiento en el sucesso<sup>292</sup>

#### g. VALIDO DANS LE SENS LE PLUS PROCHE DE PRIVADO

L'on peut penser, enfin, que les exemples suivants de la *Política de Dios* de Quevedo, dans son édition de 1626, établissent pour la première fois une équivalence, car la dépendance du *valido* par rapport au Christ n'offre pas de doute :

A S, Pedro, su **valido**, su successor, porque le quiso escusar los trabajos, y le buscaua el descanso, le llamó Satanás, y le echó de sí<sup>293</sup>

San Pablo, buen pastor, buen Prelado, buen gouernador, buen **valido** de Christo, escogido para defensa de su nombre<sup>294</sup>

Encore plus claire nous semble l'utilisation du substantif *valido*, avec une signification plus proche de *privado*, dans un volume daté de 1628, d'un auteur portugais. Il s'agit de l'*Epítome de las historias portuguesas* de Manuel de Faria i Sousa, où les exemples se multiplient à loisir :

Muerto él bolvieron los Portugueses a su porfia de que no tuviesse titulo de Rei el que les avia de gobernar: eligieron por su Capitan a Licinio, compañero de Lisias, **valido** suyo, soldado de valor i animo ardiente<sup>295</sup>

surgio en la playa de la villa de Sines deste Reino el Romano san Torpes (**valido** de Neron un tiempo)<sup>296</sup>

Temiendo los Cavalleros Portugueses su ruina en el **privado**, consultaron sobre el remedio, i resolviose, que don Rodrigo Froyaz, varon insigne, dixesse al Rei, por todos, lo que le importava abrir los ojos para con su Reino, i cerrar los oidos a los consejos de Verna. Quan terrible encanto

---

*Christianissimo Luys XIII. Rey de Francia. Traduzida en Castellano por Vicencio Squarçafigo*, Barcelona, Sebastian de Cormellas, 1621, p. 126-126.

<sup>292</sup> Francisco Galaz y Varahona, *Paradoxas de... en que (principalmente) persuade a un pretendiente a la quietud del animo*, Madrid, Imprenta Real, 1625, p. 56.

<sup>293</sup> Francisco de Quevedo, *Ibid.*, p. 50.

<sup>294</sup> Francisco de Quevedo, *Ibid.*, p. 118.

<sup>295</sup> Manuel de Faria i Sousa, *Epítome de las historias portuguesas*, Madrid, Francisco Martínez, 1628, p.

24

<sup>296</sup> Manuel de Faria i Sousa, *Ibid.*, p. 172.

era en los Principes el **valido**, que les hazia ser ciegos y sordos para todos, porque es aquella pasión de que son llevados no ver ni oyr nada en mas de uno: i en aquel como por cristal que de cosas pequeñas i pocas las haze grandes i muchas, le confunde lo que oye y lo que ve<sup>297</sup>

mostrando assi esta ocasion como otras muchas quantos aciertos buenos hizo perder a su Corona faltar en tal Rey la excepcion i libertad de su antecessor don Juan el II. Temerosos los **validos** de que se aficionasse a nuestra gente, i se detuviesse entre ella ninguna grandeza, ninguna abundancia, ninguna comodidad, ninguna conveniencia huvo que no fuesse veneno: i pudo tanto con este Príncipe lo que le dezian, que apenas dio credito a lo que via<sup>298</sup>, p. 591-592

Ces derniers exemples étant suffisamment convaincants à notre avis, nous arrêtons ici notre récolte tendant à démontrer le rapprochement des significations de *valido* et *privado*. Rapprochement ne veut pas dire équivalence totale. Les deux significations que le substantif *valido* avait d' « être quelqu'un de puissant et prestigieux » et « avoir de l'influence auprès de quelqu'un » veulent apporter une nouvelle façon de comprendre le rôle de ceux qui exercent une si grande influence et un si grand pouvoir auprès des monarques.

#### h. VALIMIENTO : INFLUENCE OU POUVOIR

Parallèlement à *valido con* s'initie et se développe l'utilisation du terme *valimiento*, lequel ne pouvant avoir d'autres fonctions que nominales offre moins de difficultés de construction et de nuances que *valido*. Les exemples suivants suffiront pour prouver l'existence de deux acceptions, qui correspondent à deux situations : celle d' « avoir du pouvoir » et celle d' « avoir du prestige ». Toutefois, il est évident que dans la vie sociale les deux situations ont une forte tendance à se rejoindre ; de ce fait la distinction n'est pas toujours facile.

Le premier des exemples fait partie de la dédicace de la *Política de Dios* à Olivares, datée de 1621. Cette dédicace apparaît dans la première édition du traité politique, qui se produit en 1626. Les mots de Quevedo adressés au nouvel homme fort de la Monarchie, lorsqu'ils évoquent son détachement, font référence au pouvoir, car 1621 c'était l'année où Philippe IV venait de monter au trône et Olivares avait décliné en faveur de son oncle, Baltasar de Zúñiga, la direction des affaires politiques que le roi lui

---

<sup>297</sup> Manuel de Faria i Sousa, *Ibid.*, p. 294.

<sup>298</sup> Manuel de Faria i Sousa, *Ibid.*, p. 591-592.

avait offert :

Dar a leer a vuecelencia este libro, es la mejor diligencia que puede hacer el conocimiento de su integridad, para darse por entendido del cuidado con que asiste al Rey nuestro señor, en **valimiento** ni celoso ni interesado. Supo este libro tener oyentes, y hoy sabe escogerlos; y animoso a vuecelencia hace lisonja nunca vista, sólo con no recatarle severo verdades desapacibles a otro espíritu menos generoso: pues han hecho fineza tan esforzada con vuecelencia, que no han escarmentado, cuando sospechas de haberlas imaginado tuvieron resabios de delito, y fue culpa el intento aun no amanecido. Lea vuecelencia lo que ejecuta, y habrá sido más hazñoso que bien afortunado en ser lector de advertimientos que le son alabanza y no amenaza. Deseo a vuecelencia vida y salud, para que su majestad tenga descanso, y felicidad sus reinos. Preso en mi villa de Juan Abad a 5 de abril, 1621<sup>299</sup>

De même, Almansa, lorsqu'il commente la visite immédiate d'Olivarès au prince de Galles, juste après l'arrivée de ce dernier à Madrid, en 1623, fait référence au pouvoir du favori. Un pouvoir, dont il ne voudrait pas faire étalage :

Descubrióse al conde de Gondomar, justo premio al gran cuidado del servicio de ambas coronas, y más en esta acción. Fuele a ver el conde de Olivares, que quiso mostrar, si ya no su grandeza y **valimiento**, su ingenio en la conversación<sup>300</sup>

En revanche, dans l'exemple qui suit, *valimiento* voudrait dire « avoir du prestige », celui dont, selon Antonio de Vera y Zúñiga, veulent souvent jouir les ambassadeurs diffusant des satyres et des médisances :

i quaquier aviso que sea, deve darle en cifra, i tener gran cuenta en que su familia no escriba cosas tocantes a la embaxada, ni discursos de la Corte donde assiste, porque podra quando menos (puesto que en el satirizar i dezir mal, fundan los mas el donaire i **valimiento** de sus papeles) desacreditar i malquistar a su dueño con aquel Rei, i aquella Corte<sup>301</sup>

La même acception devrait correspondre à la citation ci-dessous, d'une lettre d'Almansa imprimée en 1624 ; mais il n'est pas exclu que dans le cas d'une religieuse de prestige, le *valimiento* corresponde également à un certain pouvoir :

Murió la vicaria de las Descalzas Reales, persona de tan gran calidad, gran **valimiento** y mayor santidad, a cuyo entierro y honras asistió toda la corte, y no faltaría la celestial<sup>302</sup>

---

<sup>299</sup> Francisco de Quevedo, *Política de Dios, gobierno de Christo, tiranía de Satanás*, Milán, Iuan Baptista Bidelo, 1626.

<sup>300</sup> Andrés de Almansa y Mendoza, *Obra periodística...*, p. 332.

<sup>301</sup> Antonio de Vera y Zúñiga, *El embaxador*, Sevilla, Francisco de Lyra, 1620, p. 26-27.

<sup>302</sup> Andrés de Almansa y Mendoza, *Obra periodística...*, p. 299.

## CONCLUSION

À partir des années 1630, l'utilisation de *valido* et *valimiento* en référence à celui qui exerce le pouvoir près du monarque devient monnaie courante. En conséquence, nous n'allons pas apporter des nouvelles preuves d'une évolution qui à nos yeux semble déjà assez claire et de laquelle nous pouvons tirer un certain nombre de conséquences. La plus importante serait le déplacement du sens politique de *valer* qui aurait lieu à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Avant cette période, le prestige ou le pouvoir que le fait de *valer* comportait était compris comme une action et une réussite personnelles, accessibles seulement à une étroite élite guerrière, religieuse et intellectuelle ; prestige et pouvoir vérifiables aussi à l'intérieur de cette élite. A cette époque la *privanza* et le fait de *valer* semblent correspondre à deux sphères d'action et sûrement à deux sphères sociales différentes, plus domestique la première que la deuxième.

Cependant, au XV<sup>e</sup> siècle, à un moment où les qualités guerrières semblent en perte de vitesse par rapport aux qualités nécessaires pour se faire une place dans l'ambiance de la cour royale, le service domestique d'un grand seigneur ou du roi, paraît en mesure de donner autant, voire plus de prestige que le service de armes ou la production intellectuelle. Le doute sur le chemin à suivre s'installe même chez les guerriers les plus déterminés, se sentant obligés de réaffirmer une vocation martiale face aux tentations de l'élévation courtisane. Tel serait le cas de Pero Niño (1378-1453), lequel, selon son biographe et lieutenant, Gutierre Díaz de Games, aurait renoncé à la *privanza* la jugeant quelque peu avilissante pour un chevalier de son espèce :

E aunque él fue tan amado del rey, e fue tan çerca dél que él pudiera por muchas vezes, si él quisiera, ser su **privado** e muy çerca dél, mas por quanto en los **privados** ay algunas maneras apartadas e cosas que non son de ofiçio de cavallería, nunca a ellos se quiso ynclinar<sup>303</sup>

C'est à ce moment-là que le sens de *valer* va se rapprocher de significations qui équivalent au fait d'avoir du pouvoir, d'une part, et à celui d'avoir une influence auprès de quelqu'un de puissant, de l'autre, de se voir apprécié et éventuellement récompensé par lui ; logiquement, les deux phénomènes peuvent se produire conjointement. Ce changement de signification de *valer* donnera lieu à une utilisation proche des mots *valer* et *privar*. L'humanisme et la fréquentation des textes latins vont probablement

---

<sup>303</sup> Gutierre Díaz de Games, éd. R. Beltrán Llavador, *El Victorial*, Madrid, Taurus, 1994, p. 254.

faciliter ce néologisme et vont provoquer également l'utilisation de l'expression *valer* « avec quelqu'un », équivalente de l'expression latine *apud aliquem valere*. De même, le verbe *privar*, rarement utilisé auparavant, deviendra courant et sera utilisé avec la même préposition que *valer*. A partir de ce moment-là, *valer* ou *valer con* est parfois interchangeable avec *privar*, *privar con* ; de même que dire que quelqu'un *vale* « avec quelqu'un » de précis, peut être utilisé à la place du substantif *privado* et vice-versa. Malgré tout, la signification des deux familles de mots ne va pas jusqu'à se confondre complètement au XVI<sup>e</sup> siècle, car *valer* garde les nuances sémantiques que nous rappelions au tout début de cette analyse : avoir une certaine autorité ou pouvoir, avoir une influence auprès de quelqu'un, avoir des qualités ou des mérites dignes de reconnaissance.

A notre avis, ce sont justement ces traits sémantiques que certains voudront rappeler avec l'utilisation au début du XVII<sup>e</sup> siècle du terme *valido*, appliqué d'abord aux choses et aux personnes, pour signaler qu'elles sont très appréciées, qu'on leur donne beaucoup de crédit, qu'elles sont considérées – dans le cas des personnes – comme dignes de reconnaissance ou qu'elles ont un pouvoir, sans préciser l'origine de celui-ci. De ce stade à celui qui permet d'appeler *valido* quelqu'un qui est au service du monarque, qui a une grande influence sur lui et qui, de ce fait, jouit d'un grand prestige et d'un grand pouvoir, il n'y a pas à franchir une grande distance.

En effet, « prestige », « pouvoir » et « influence » définissent mieux le style flamboyant et très publique des *validos* du XVII<sup>e</sup> siècle que le mot *privado* avec les restrictions de son influence et de son pouvoir à un domaine réservé et plutôt secret qu'il suggère.

L'innovation linguistique consistant à utiliser le mot *valido* pour désigner l'homme fort de la Monarchie s'est produite au début de la *privanza* d'Olivarès, lorsque, comme le disait *Quevedo*, il n'était pas bon d'appeler le *privado* par ce nom. L'utilisation de *valido* a l'avantage de laisser de côté toutes les images négatives des *privados* de l'histoire de l'Espagne, qui sont nombreuses d'après l'historiographie castillane, depuis le comte don Rodrigo, jusqu'à Lerma, en passant par Vellido Dolfos, don Yuzaf, don Simuel el Leví, don Álvaro de Luna ou Lerma. Le nouveau terme, plus connoté avec les valeurs de la noblesse, sert à désigner, non un profiteur qui utilise son intimité avec le roi pour lui soutirer des prébendes, mais quelqu'un qui est très écouté par le roi, qui a une influence auprès de lui, qui a probablement des mérites qui lui valent une telle

faveur et le pouvoir qui en découle. Il réunit en conséquence les deux dernières acceptions de *valido* que nous avons vu : *valido* qui a du pouvoir ; *valido* auprès de quelqu'un, qui a une influence sur lui. La deuxième désigne ce qu'il est pour le commun des sujets de Philippe IV ; la première, ce qu'il est pour le roi.

## B. LE DISCOURS SUR PRIVANZA ET LE VALIMIENTO

La *privanza* politique n'est pas, logiquement, une réalité qui surgit d'une fois pour toutes aux alentours du XII<sup>e</sup> siècle, ayant d'ores et déjà des caractéristiques bien définies. C'est plutôt l'inverse que l'on peut constater. Il faut dire, pour commencer, que la pluralité d'acceptions des termes dont *privado* et *privanza* étaient issus, n'avaient pas complètement disparu en castillan. Même si les significations correspondant à ce champ lexical n'étaient pas aussi nombreuses qu'en provençal, plusieurs réalités complexes, mouvantes, souvent proches, se portaient candidates à être désignées par cette famille de mots : les liens amoureux hors mariage<sup>304</sup>, l'amitié entre individus égaux ou d'un rang

---

<sup>304</sup> Ceux qui étaient exprimés par les troubadours – nous avons longuement eu recours à cette expression de la *privanza* dans nos recherches étymologiques de la première partie de notre travail – un peu partout en Europe, bien sûr, mais aussi et pendant longtemps, d'autres expressions des rapports amoureux ou sexuels moins codifiés. L'archiprêtre d'Hita, lors de sa plainte pour la trahison de son ami, reprend le mot pour décrire les liens intimes du traître, Fernand García, avec Cruz, la panetière : « Díxome que l' plasía de trado / et físose de la crus privado, él comió el pan más dus, / a mí dío rumiar salvado », *Libro de buen amor*, str. 118. Encore à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le mot sert à décrire les liens entre les jeunes femmes instruites et dirigées par la Célestine et leurs amants plus ou moins occasionnels : « ¡Ay!, ¡ay!, hija, si vieses el saber de tu prima y qué tanto le ha aprovechado mi crianza y consejos y qué gran maestra está. Y aún ¡que no se halla ella mal con mis castigos! Que uno en la cama y otro en la puerta y otro, que sospira por ella en su casa, se precia de tener. Y con todos cumple y a todos muestra buena cara y todos piensan que son muy queridos y cada uno piensa que no hay otro y que él solo es privado y él solo es el que le da lo que ha menester », Fernando de Rojas, *La Celestina*, Madrid, Cátedra, 1978, 9. 165. Ils peuvent exprimer des réalités complexes où l'intérêt politique et l'amour vont ensemble, comme pour les rapports entre la reine Urraca et le comte don Pedro de Lara, cf. *Primera crónica general...*, p. 647-648.



social proche<sup>305</sup>, les liens particuliers, le distinguant parmi d'autres, d'un serviteur domestique avec son maître<sup>306</sup> ou, enfin, les liens de confiance noués par un souverain ou un grand noble avec les personnes occupant les postes considérés comme clés dans son administration<sup>307</sup>. La *Primera crónica general* désigne même, à un certain moment, avec le nom de *privanzas*, l'ensemble des postes de responsabilité politique qui conforment en quelque sorte l'organigramme d'un système complexe de gouvernement<sup>308</sup>. Excepté cette dernière, le reste des acceptions évoquées coexistent encore jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle : celle correspondant à l'amitié entre égaux, nous la relevons encore dans la première partie du *Quichotte*<sup>309</sup> ; la *Segunda parte del Lazarillo*<sup>310</sup> ou, de nouveau, le texte de Cervantès<sup>311</sup> utilisent *privar* et *privanza* pour

<sup>305</sup> Les liens, par exemple, entre Alphonse VI et Al-Mamun de Tolède, cf., *Primera crónica general...*, p. 505a.

<sup>306</sup> C'est le cas d'une certaine Leonor López, dont la *privanza* avec Cathérine de Lancaster, régente et mère de Jean II de Castille, finirent de façon orageuse, au point que cette dernière menaça son ancienne femme de confiance de l'envoyer au bûcher si elle osait se présenter devant elle, cf. Fernán Pérez de Guzmán, *Crónica de Juan el segundo*, in *Crónicas de los reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia Española, 1953, p. 340b. Ces liens pouvaient également comporter une dimension érotique ou clairement sexuelle, comme semble-t-il ce fut le cas d'Henri IV de Castille avec ses « privados mozos », cf., Mosén Diego de Valera, *Memorial de diversas hazañas*, in *Crónicas de los reyes de Castilla*, vol. 3, Madrid, Real Academia Española, 1953, p. 235b. Cette dimension n'est nulle part si crument décrite que dans un texte catalan de 1311, où lors d'un procès, on décrit les libertés du comte Uch d'Empuries avec ses *privats* : « Un jorn, digué en Toren, que trobantse á Bellcaire, li preguntà la comtessa, davant la seua sirventa Sanxeta d'Enveig, 'sis viaua de jaer denant lo Comte', y que li respongué que 'noy jahia bé, que no tenia sino un matalas en terra et que be era miga nit con se gitava, quel comte tota hora se feya gratar per totum corpus'. La comtessa ordena llavors al dit testimoni, 'que no vulia que massa hi jagues ne massa hi fos priuat, per ço que hom ne deya que en mala fama nauia vists venir'. Continua declarant en Toren: un jorn, en Bellcaire, que es al cap de la Escala, stant ab dos altres homens, lo comte los hi demanà que-l gratassen y que lo propri Toren 'comença a gratar lo dit comte et el Comte presli la ma d'aquest teste et posalali al membre del dit comte, aixi com tota hora havia acostumat con lo gratava, ques feya tenir e meneiar lo membre a aquest e als altres quel grataven e mentre axil gratave lo membre seu se dreça, axi com feya tota hora quel grataven, e lavors lo comte demanali el si jahia ab fembres et el dixli que oc avegades ne trobava alguna dauvol seny que nol li meloraua, que nosaltres jovens axi hu fem; e aitambe demanali sil avia gros et iste testes respondit: que oc cuminal. E volent lo Comte metreli la ma a les bragues dientli: veyam quin las; et iste testes esquivas et diu ei: O Senyor, que fets no par vostre, no sofria aqueixa cosa en neguna manera; tan noble hom com vos sots, com vuolets veer aital cosa. Et comes tunc torna roig com I. pressech vermeyl et gitas de la' », Joaquim Miret y Sans, *Sempre han tingut béch las oques. Apuntacions par la historia de les costumes privades*, Barcelona, A la stampa den F. Badia, 1905, p. 50-51.

<sup>307</sup> Don Juan Manuel décrit ces liens de façon méthodique en exposant plusieurs cas de serviteurs qui peuvent devenir des *privados* : le chancelier, le médecin, le chambellan, l'intendant. Il indique également les motifs pour lesquels cela peut, cf. Don Juan Manuel, *El libro de los estados*, Madrid, Castalia, 1991, p. 283-290.

<sup>308</sup> « Et fueron estos alçados en las priuanças de sos poderes unos empos otros, cuemo aquí seen escritpos: Reyes, Consules, Dictadores, Maestros, Tribunos, Los diez omnes buenos, Tribunos de cabo, Consules de cabo, Cesares, Emperadores », *Primera Crónica...*, p. 86.

<sup>309</sup> «Es, pues, el caso que, como entre los amigos no hay cosa secreta que no se comuniquie, y la privanza que yo tenía con don Fernando dejada de serlo, por ser amistad, todos sus pensamientos me declaraba, especialmente uno enamorado, que le traía con un poco de desasosiego », Miguel de Cervantes, éd. F. Rico, *Don Quijote de la Mancha*, Barcelona, Crítica, 1998, p. 265.

<sup>310</sup> «... teniendo siempre ante mis ojos lo poco que privan ni valen con señores los que dicen las verdades », *Novelistas anteriores a Cervantes*, BAE, III, Madrid, 1925, p. 105.

exprimer le lien particulier entre un maître et son serviteur ; l'acception exprimant des rapports amoureux se trouve dans la dédicace à Marcia Leonarda d'une pièce de Lope de Vega, *La viuda valenciana*<sup>312</sup> ; celle relative aux postes clés qui donnent accès au souverain se trouve dans grand nombre d'écrits politiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>313</sup>. Nous pourrions multiplier les exemples.

L'apparente stabilité des significations des mots, vue d'une manière superficielle, ne doit pas nous tromper quant à la l'uniformité ni à la permanence de la réalité de la *privanza* politique. Notre présentation de la longue liste de *privados* qui peuplent les pages des chroniques castillanes entre le VIII<sup>e</sup> siècle et le milieu du XIV<sup>e</sup> montre la foisonnante variété d'individus qui sont désignés de la sorte, ainsi que l'évolution complexe de leurs fonctions. Pendant un certain temps, la chronique inclut dans la classe des *privados*, des personnalités royales ou de la haute noblesse. Il s'agit d'une *privanza* qui indique plus l'existence d'une amitié, peut-être de convenance, que vraiment un lien de service ou de subordination. Cette variété de *privanza* disparaît après le règne d'Alphonse VI<sup>314</sup> et ne resurgit par la suite qu'une seule fois, pendant les premières années du règne de Pierre I, à la faveur du fait que Juan Alfonso de Alburquerque avait été le tuteur du jeune roi<sup>315</sup>, provoquant l'immédiat rejet d'une autre

---

<sup>311</sup> "Suma era la alegría que llevaba consigo Sancho viéndose, a su parecer, en privanza con la duquesa", Miguel de Cervantes, éd. F. Rico, *Don Quijote de la Mancha*, Barcelona, Crítica, 1998, p. 879.

<sup>312</sup> Il fait référence aux amants possibles de Marcia Leonarda, lorsqu'il écrit : "Opuestos, pues los latos para secretos gustos, los iguales para bendiciones públicas, será fuerza que vuesa merced confusa consulte sus íntimas privanzas", Lope de Vega, éd. de T. Ferrer Valls, *La viuda valenciana*, Madrid, Castalia, 2001, p. 93.

<sup>313</sup> Dans le titre d'un des ouvrages de Francisco de Guevara, *Aviso de privados y doctrina de cortesanos*, publié en 1539 ; dans l'oeuvre très lue de Juan Márquez, *El gobernador christiano*, de 1612 ; faisant partie du titre de plusieurs chapitres du traité polémique de Juan de Santa María, *Tratado de República y policia christiana*, publié en 1615 ; ou bien dans un ouvrage publié vers la fin du *valimiento* d'Olivarès, qui inclut les deux mots concurrents, celui de José Laynez, *El privado christiano deducido de las vidas de Ioseph y Daniel que fueron valanzas de los validos en el fiel contraste del pueblo del Dios*, publié en 1641.

<sup>314</sup> Il est intéressant pour nous qu'un auteur du XVII<sup>e</sup> siècle, qui avait longuement réfléchi sur l'histoire de l'Espagne et sur la *privanza*, donne la caractérisation de *privados* à certains grands nobles qui ne seraient pas tenus pour tels à leur époque. Nous le constatons chez Saavedra Fajardo, qui inclut dans une liste de nobles en qui ne seraient pas trouvé les qualités nécessaires à cette occupation, les noms suivants : « en don Lope de Haro, privado del rey don Sancho el Fuerte ; en don Juan de Lara y el infante don Juan, del rey don Fernando el Quarto ; en el conde Alvar Núñez Ossorio, del rey don Alonso Undécimo ; en Alonso de Alburquerque, del rey don Pedro el Cruel ; en don Alvaro de Luna, del rey don Juan el 2<sup>o</sup> ; en don Juan Pacheco, del rey don Enrique el 4<sup>o</sup> ; en monseñor de Xevres, del emperador Carlos 5<sup>o</sup> », Diego Saavedra Fajardo, *Introducciones a la política y Razón de Estado del Rey Católico don Fernando*, Barcelona, Sociedad de bibliófilos de Barcelona, 1984, p. 139-140. Dans la *Primera crónica*, Lope de Haro, Juan de Lara et don Juan ne sont pas considérés comme des *privados*, malgré la forte influence qu'ils ont sur le roi.

<sup>315</sup> "Don Juan Alfonso, Señor de Alburquerque gobernaba al Rey e al Regno", "que tenía en su poder la privanza del Rey, la gobernanza del Regno", Pero López de Ayala, *Crónica del rey don Pedro*, in *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia Española, 1953, p. 409-410.

grande personnalité, Juan Núñez de Lara<sup>316</sup>. En effet, les membres de la haute noblesse, souvent belliqueux, irascibles, très fiers de leurs origines, se montraient toujours prêts à rivaliser avec le roi et à faire pression sur lui pour obtenir toute sorte de concessions. D'habitude, ils ne rentraient dans l'intimité et la proximité du roi que lorsque celui-ci ne pouvait pas l'éviter<sup>317</sup>. Il faudra attendre les règnes d'Henri II et ses successeurs, et finalement l'action des Rois Catholiques pour que le conflit disparaisse totalement, mettant définitivement le roi très au-dessus de la noblesse.

Nous n'allons pas revenir sur l'uniformité, et la diversité des *privados* et des fonctions qu'ils occupent jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, nous l'avons suffisamment exposée. Ce qui nous intéresse surtout à présent, c'est de reprendre notre réflexion là où nous l'avions laissée lors de nos conclusions sur l'ensemble des *privados* des chroniques d'Alphonse X et de Fernán Sánchez de Valladolid. Nous devons y revenir si nous voulons établir le lien entre les transformations du vocabulaire que nous venons d'explorer – notamment l'utilisation nouvelle et le rapprochement toujours plus évident entre le nouveau *valimiento* et la traditionnelle *privanza* – et l'existence d'un discours sur *privanza* et *valimiento* qui se développerait en parallèle. Nous voulons établir une sorte de ligne d'évolution qui nous permettra de déboucher sur les caractéristiques du discours qui accompagne le triomphe du *valimiento*, tout en nous permettant de mieux comprendre sa spécificité<sup>318</sup>.

---

<sup>316</sup> En effet, on ne peut pas considérer Alvaro de Luna, pour Jean II ou Beltrán de la Cueva et Ruy López, Dávalos, pour Henri IV, comme de grands nobles avant leur arrivée à la *privanza*.

<sup>317</sup> Ils interviendront très fréquemment dans les conflits, souvent provoqués par les incertitudes à propos de la succession royale. Et ils sont nombreux pendant toute l'histoire du royaume de Castille. À travers l'étude des *privados* nous avons perçu un grand nombre de ce type de crises. Celle provoquée par l'héritage incongru de Ferdinand I (1028-1065), qui pousse tous ses enfants à une lutte fratricide est une des plus retentissantes. Elle est, par ailleurs, annonciatrice d'une difficulté qui sera longue à être résolue : celle du passage de témoin, sans heurts, du monarque régnant à son successeur. La fille d'Alphonse VI, doña Urraca (1109-1126), à un moment où la succession féminine n'apparaît pas comme une option tout à fait acceptable, en sera aussi affectée. De même que le fils d'Alphonse X, Sancho IV (1284-1295) que son père aurait voulu reléguer dans la ligne de succession, lui préférant son petit-fils, Alphonse de la Cerda ; le conflit créé par cette disposition avortée en engendra beaucoup d'autres, car Alphonse et son frère Ferdinand ne renonceraient à leurs droits à la couronne de Castille que de longues années plus tard, sous le règne d'Alphonse XI (1312-1350). Celui-ci, aussi, n'établissant une vraie hiérarchie entre ses enfants nés hors mariage, et le fils issu de son union légale avec Marie de Portugal, sera en partie responsable des luttes fratricides entre Pierre I (1350-1369) et ses demi-frères. Sans être vraiment un problème de succession, le rôle des infantes d'Aragon, trop proches de la cour castillane pendant la minorité du roi et au-delà, sera encore une source de difficultés pour Jean II (1406-1454) et son *privado*, Álvaro de Luna. Un important conflit dynastique verra encore le jour au XV<sup>e</sup> siècle, pendant le règne d'Henri IV (1454-1474), à cause des hésitations sur la légitimité de sa fille Juana, qui devait lui succéder.

<sup>318</sup> Dans une autre perspective et une démarche différente par rapport à la présence et le traitement de la *privanza* dans les chroniques castillanes, on peut consulter certains passages de la thèse de F. Foronda déjà citée.

## 1. UN DISCOURS VENU D'AILLEURS

Nous plaçons le début du discours sur la *privanza* au moment où elle devient, dans la conscience politique castillane, un concept politique à part entière. C'est-à-dire à un moment bien plus tardif que celui où le terme commence à apparaître avec quelque régularité dans les textes. Logiquement, depuis que le terme est utilisé couramment, il existe, d'une certaine manière, une réflexion qui inclut la réalité de la *privanza* dans l'une ou l'autre des significations d'un vocable si polysémique, mais nous distinguons cela d'une vraie réflexion autour de la *privanza*. Une utilisation précoce du terme dans une réflexion politique peut être constatée dans les argumentations à propos de la fonction et la nécessité du conseil en politique, comme il est possible de l'observer dans *Las Partidas* :

et por ende dixo el rey Salomon, que en el mundo non ha mayor mala ventura que haber home su enemigo por **privado** o por consejero : otrosi maguer el consejero fuese mucho su amigo, si non hobiese en sí buen seso o buen entendimiento, non le sabrie bien aconsejar nin derechamente, nin tener en poridat las cosas quel dixiese<sup>319</sup>

D'une manière générale, et le texte de *Las Partidas* le montre également, on peut supposer que le terme *privado* garde ici ses significations étymologiques, avec la référence à une certaine intimité, au secret, à un lien affectif. Un lien de ce genre entre le roi et son conseiller peut avoir ses avantages, mais également d'évidents dangers, surtout dans le domaine politique. Dans le texte cité ci-dessus, il n'est pas sûr, par ailleurs, que l'utilisation du mot *privado* n'invite pas avant tout à la défiance envers les liens amicaux lorsqu'ils existent entre un monarque et ses conseillers. En effet, si la synonymie entre « conseiller » et « *privado* » était réelle et indubitable il serait facile de la retrouver lorsqu'on évoque de nouveau le thème du conseil et des conseillers. Or, dans ce même volume de *Las siete partidas* le terme *privado* n'apparaît plus – une seule fois *privada* et une seule fois *privanza* – ; et cela alors que les occurrences du lexème relatif au conseil, « consej- », sont extrêmement nombreuses, car nous les retrouvons cent vingt-trois fois. Ce texte, comme d'autres de la même période, développent un

---

<sup>319</sup> Alfonso el Sabio, *Las siete partidas*, t. II, Madrid, Imprenta Real, 1807, partida 2, p. 62.

discours à propos du conseil, mais il est plus délicat de penser qu'ils le font autour d'une réalité différente de cet autre concept, que l'on pourrait isoler et nommer avec toute assurance *privanza*.

Pour corroborer ce point de vue, nous pouvons revenir un instant sur l'exemple du *Libro de los Estados* de don Juan Manuel décrivant tous les serviteurs qui peuvent devenir des *privados*. Sont susceptibles d'acquiescer ce statut : le chancelier, le chambellan, le médecin et l'intendant. Pour chacun d'entre eux, l'auteur répète presque à l'identique le même raisonnement, celui qu'il emploie d'abord pour le chancelier et qui consiste à constater la nécessité et l'utilité pour le maître d'avoir confiance en quelqu'un qui partage la connaissance de ses affaires les plus secrètes :

E por todas estas razones, por que forçadamente a de saber el chançeller toda la fazienda del señor, conviene que sea su **privado** et su consejero. Et porque todas estas cosas non se pueden escusar, sienpre los señores esogen tales chançelleres que sean sus criados, o de sus padres, et que ayan con ellos muchos debdos para les servir, et que sean tales et de buen entendimiento [...]. Et todo el fecho de los físicos para aver grant poder et grant llegotiça con los señores fuera de lo que an de fazer en la física, es en quáles entendimientos et quáles maneras et quáles costumbres oviere de su naturaleza [...] Et por ende, para aver el físico **privança** del señor, fuera de la física, conviene que aya buen entendimiento, [que] le fará que sea leal, et de buenas maneras et de buenas costumbres [...]. Otrosí, los señores an en sus casas otro ofiçial que non pueden[n] escusar, que a nonbre camarero [...] Et por al grant afazimiento que el camarero a con el señor, si fuere de buen entendimiento et leal et de buena podridat et de buenas maneras et de buenas costumbres, non se puede escusar que non aya muy grant parte en la **privança** et en los consejos del señor [...] Otrosí el despensero es un ofiçial que a de fazer mucho en casa del señor, ca él a de comprar et de recabdar todas las viandas que son mester para casa del señor [...] Et por todas estas razones a el despensero muy grant poder en casa del señor. Et si fallare el señor que es de buen entendimiento et de buen alma, et que quiere derechamente su serviçio, por el grant afazimiento que ha con el señor, si grant tienpo le fallare el señor por tal commo es dicho, non se puede escusar que non aya de fiar dél<sup>320</sup>

L'intention de l'auteur est surtout de signaler les postes clés dans la maison d'un grand seigneur, de décrire les obligations de chacun des serviteurs et de signaler qu'une relation de confiance avec eux est inévitable et salutaire. La fonction de *privado*, entendue de manière isolée, n'existe pas en tant que telle, il s'agit d'une particularité que les relations entre maître et serviteurs peuvent développer sous certaines conditions. S'agissant d'un ouvrage où il y a une réflexion d'ensemble sur la société, si le rôle du

---

<sup>320</sup> Don Juan Manuel, *El libro de los estados*, Madrid, Castalia, 1991, p. 283-290.

*privado* était pour l'auteur une fonction à part, spécifique, ce grand magnat, qui certainement avait des *privados*, aurait sans doute développé sa pensée.

Naturellement, il serait possible d'opposer à une telle affirmation que don Juan Manuel a écrit un volume de contes, *El conde Lucanor*, entièrement consacré aux relations entre un noble et un conseiller de ce dernier que l'on pourrait assimiler à un *privado*. Qui plus est, un des chapitres est consacré aux dangers de la *privanza* – qui sont traités avec une certaine finesse – et le personnage principal est le *privado* d'un roi : « De lo que aconteció a un rey con un su privado »<sup>321</sup>. Nous pourrions cumuler même les objections et indiquer l'existence de deux ouvrages, *Calila et Dimna* et *Sendebâr*, traduits par l'entourage d'Alphonse X et de son frère don Fadrique respectivement, où la *privanza* est un sujet de premier ordre.

C'est justement le paradoxe de cette période. Un ouvrage comme *Calila et Dimna* – ceci est moins vrai pour les autres – développe d'une manière très fine et, dans toute sa complexité, une réflexion cohérente sur la problématique de la *privanza*. Cette réflexion embrasse de nombreuses facettes : l'opportunité de satisfaire les désirs de promotion sociale et d'obtention de pouvoir en se rapprochant de la personne du souverain ; les méthodes à utiliser face à d'autres concurrents pour y arriver ; l'étude des éventuelles faiblesses du souverain qui seraient les plus à même de donner la clé du succès ; les transgressions morales auxquelles la lutte acharnée pour l'obtention de la *privanza* peut entraîner ; les dangers que la *privanza* représente ; les mécanismes de la chute et bien d'autres particularités encore. La richesse de cet ouvrage de fiction dans lequel deux frères chacals, Calila le bon et Dimna l'ambitieux, discutent – Dimna passant aussi de la théorie à la pratique, ce qui lui coûtera cher – inlassablement sur la problématique qui nous intéresse, est énorme. L'objection que l'on peut opposer, autant pour *Calila et Dimna* que pour *Sendebâr* ou *El conde Lucanor*, c'est tout simplement qu'il ne s'agit de vrais ouvrages originaux issus d'une réflexion propre effectuée par des auteurs castillans. Il s'agit bel et bien, pour les deux premiers, de traductions castillanes de textes préalablement traduits en arabe à partir des originaux persans ou indiens. Quant au *Conde Lucanor*, c'est une collection d'apologues, parfaitement transposés en langue castillane, mais qui se nourrit de l'abondant fonds de narrations exemplaires d'Orient.

Entre la richesse déployée par l'ensemble de ces ouvrages – mais tout particulièrement

---

<sup>321</sup> Don Juan Manuel, *El conde Lucanor*, Madrid, Castalia, 1977, p. 80.

par *Calila e Dimna* – et les écrits castillans contemporains où le sujet de la *privanza* apparaît, il y a une distance abyssale. En réalité, pour la mentalité castillane de l'époque, le problème de la *privanza* semble se réduire à des questionnements autour de la confiance, la *poridat* – c'est-à-dire le secret<sup>322</sup> – et la possible trahison<sup>323</sup> dans les rapports entre le maître et son *privado*. Le plus souvent ce dernier est un serviteur élevé dans la maison de son maître. Les contextes de la *privanza* castillane que nous venons d'énoncer sont ceux dans lesquels font leur apparition les *privados* qui ont un certain rôle dans la *Primera crónica*. Si nous voulions être exhaustifs, nous pourrions ajouter encore une nouvelle situation, celle du ridicule en ce qui concerne le *privado* juif<sup>324</sup>. En dehors de ce court répertoire, même la question classique de la rivalité entre *privados* n'est pas soulevée dans le domaine politique, alors que Berceo, avec son sens de l'humour habituel, l'avait bien saisie dans une ambiance religieuse<sup>325</sup>.

Il faut attendre les chroniques de Fernán Sánchez de Valladolid pour que ce genre de luttes soit abordé – mais seulement lorsqu'elles concernent des juifs – ou qu'on nous présente, par exemple, des *privados* doués de capacités particulières, comme c'est le cas de don Martino dans le domaine diplomatique<sup>326</sup>, ou de Pérez Florián<sup>327</sup> en tant qu'armateur ; tous les deux pendant le règne de Sancho IV. C'est, enfin, dans les deux dernières chroniques de cet auteur que l'on peut se rendre compte que la *privanza* commence à être comprise comme un sujet politique et que la réflexion sur celle-ci commence à acquérir une certaine complexité. Mais ce n'est que le commencement.

---

<sup>322</sup> Ainsi, les *privados* d'Alphonse VI, dont l'un n'arrive pas à garder le secret sur les dispositions du roi, cf. *Primera crónica...*, p. 584a.

<sup>323</sup> Avec les cas de Vellido Dolfos dans le camp castillan et Abenarramimi dans le camp musulman, tous les deux assassins de leurs rois, cf. *Primera crónica...*, p. 510a et 733a, respectivement.

<sup>324</sup> C'est le cas de Çidiello, d'Alphonse VI, cf. *Primera crónica...*, p. 644a.

<sup>325</sup> « Cogió çelo Teofilo, çenpelló el donçel, / cambióse en Caín el que fuera Abel. / En casa del obispo non era tan privado / Comme solie seer con el otro passado : / Fo en so voluntat fiera-ment conturbado / Avielo la envidia de su siesto sacado », Gonzalo de Berceo, *Milagros de Nuestra señora*, Madrid, Cátedra, 1996, str. 763.

<sup>326</sup> Son action se développe en plusieurs chapitres, cf. *Crónica del rey don Sancho el Bravo...*, p. 75b, 76, 79b, 83b.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 83b, 74b.

## 2. LE VRAI DÉBUT

Nous pouvons nous rappeler que, à l'exception d'un épisode évoqué rapidement dans la *Primera crónica general*, celui de l'excessive intimité du roi García de Galice et son *privado*, tué par la noblesse mécontente de son pouvoir et des liens trop exclusifs qu'il entretenait avec le roi<sup>328</sup>, les *privados* ne commencent à devenir un vrai enjeu politique qu'à partir de 1307. C'est-à-dire, à la date des premières Cortès où un groupe nombreux de nobles, dirigé par Juan Núñez de Lara et l'infant don Juan, oncle du roi, portent des accusations violentes contre un certain nombre de *privados* : Sancho Sanchez de Velasco, Fernand Gomez et Diego Garcia de Toledo<sup>329</sup>. S'ils deviennent un enjeu politique ce n'est pas de leur propre initiative, mais parce que le deuxième grand agent politique du royaume, la haute noblesse, les a identifiés comme étant un obstacle pour arriver à ses fins. Le conflit n'est résolu qu'en apparence, grâce aux négociations entre María de Molina et l'infant don Juan. Il couve ensuite pendant quelques mois pour se réveiller de nouveau l'année suivante, en 1308, à Grijota. Cette fois la fronde est plus décidée, mieux organisée et fortement armée. Elle n'aura aucun mal à s'imposer à la volonté de la reine-mère et du jeune Ferdinand IV. Malgré les supposées menaces dont ils se sentent victimes, qui ont été le prétexte premier des protestations, le groupe de nobles a surtout une demande pressente, celle de contraindre le souverain à changer tous les officiers à leur service pour d'autres que les frondeurs ont désignés<sup>330</sup>.

Il y a forcément un lien entre cette mise en question de l'entourage royal par les nobles, qui deviendra une constante dans les conflits castillans<sup>331</sup>, et la décision prise par Alphonse XI de créer des *privados* dont la mission va être exactement de contrer le pouvoir de nobles<sup>332</sup>. Cela semble d'autant plus évident que l'argument est repris par le *privado* lui-même, Álvaro Núñez, afin de justifier devant le roi sa demande d'obtenir le rang de *ricohombre*. Le roi, conscient des enjeux, jugera pertinente sa justification et

---

<sup>328</sup> *Primera crónica...*, p. 499a.

<sup>329</sup> *Crónica del rey don Fernando cuarto...*, p. 150b.

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 159a.

<sup>331</sup> L'affrontement qui a lieu pendant le règne de Pierre I, nourri par les relations extraconjugales du roi avec María de Padilla, est exposé dans des termes similaires. Nous allons y revenir. Les similitudes ne manquent pas non plus, dans la suite des événements, entre l'épisode de Grijota et celui de Toro en 1354, où les nobles en armes essayent de retenir le roi, qui prendra la fuite, *Crónica del rey don Pedro...*, p. 457-459.

<sup>332</sup> "Et otrosí dioles todos los más de los sus vasallos del regno que los toviesen dél, porque quando los enviase a algunos logares en su servicio, que fuesen con ellos tantas gentes porque el poderio del Rey fuese siempre mayor que el de sus contrarios", *Crónica del rey don Alfonso el onceno...*, p. 200b.



donnera une réponse positive à sa demande :

que él se le pararia en qualquier parte del regno do el Rey quisiese, a le defender la tierra, quier contra los Moros, o contra don Joan. Et el Rey por esto, et otrosí veyendo la guerra que tenia comenzada con los Moros, et los males et daños que le facia Don Joan fijo del Infante Don Manuel en el regno, otorgó que era bien lo que le avia dicho Alvar Nuñez, et pusolo luego por obra<sup>333</sup>

Nous le constatons, les premières bribes de réflexion sur le rôle politique des *privados* sont nées des protestations des nobles s'opposant à un groupe de *privados* trop attachés au roi. Une deuxième étape correspond au moment où le roi décide d'élever certains de ses *privados* afin de les utiliser sciemment comme rempart contre la noblesse. Un troisième moment est celui où Álvaro Núñez, comprenant l'importance de son rôle, tente d'en tirer un maximum de bénéfices. Nous sommes encore loin du degré de complexité atteint par *Calila et Dimna*<sup>334</sup>, mais le chemin d'une réflexion sur la *privanza* est bel et bien tracé.

Une sorte de « remake » de L'affrontement qui avait eu lieu pendant le règne de Ferdinand IV, pendant lequel les nobles mettent en cause les *privados*, se produit durant celui de Pierre I. Le conflit, aggravé par les tensions que les relations extraconjugales du roi avec María de Padilla provoquent au niveau internationale, est exposé dans des termes similaires à celui de son ancêtre. Exaspérés par une situation qui leur déplaît, un groupe de nobles, dont les infants d'Aragon et don Enrique de Trastámara, futur Henri II, décide d'abandonner le service du roi après lui avoir exposé par lettre les motifs de leur mécontentement et les raisons de leur départ : « e otrosí por quanto los sus privados, e parientes de doña María Padilla non tenían buen regimiento en el Regno, nin en su casa, nin facian honra a los Señores e Caballeros que y andaban »<sup>335</sup>. La réponse du roi, qui ne se fait pas attendre, n'est qu'une timide déclaration d'indépendance : « siempre fuera en el mundo los Reyes e Principes aver privados a aquellos que por bien

---

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>334</sup> “Et los omnes de grant coraçón non se tienen por pagados de poco ; ante trabajan que sus coraçones lleguen a lo que quieren, así commo el león que prende la liebre et, quando vee el cabrón, déxala et va en pos dél. ¿Et non vees que el can non quiere mover su cola fasta que le echan el pan, et el elefante joven desque conosçe su fuerça et le lievan la vianda es tanto sañoso, et non la quiere nin la come fasta que lo falagan et lo alinpian? Onde quien bive en grand medida et a honra de sí et de sus amigos, maguer poco biva, de lengua vida es; et el que bive en angostura, faziendo poco algo a sí et a sus amigos, aunque mucho biva, de poca vida es”, *Calila e Dimna*, ed. de J. M. Cacho Blecua et M. J. Lacarra, Madrid, Castalia, 1991, p. 126-127.

<sup>335</sup> *Crónica del rey don Pedro...*, p. 450a.

tovieron, e fue su mercd »<sup>336</sup>.

Les similitudes entre l'épisode suivant, à Toro en 1354, et celui de Grijota en 1308 sont encore plus frappantes. Comme cela avait été le cas pour Ferdinand IV, les nobles en armes réussissent à retenir le roi. Ce qui est différent, en revanche, c'est l'attitude du souverain : contrairement à la conduite résignée qu'avait adoptée son grand-père, Pierre I prendra la fuite<sup>337</sup>, ce qui donnera lieu à terme à une confrontation prenant les proportions d'une guerre civile ; celle-ci aura pour le roi la fin malheureuse que l'on sait.

---

<sup>336</sup> *Ibid.*, p. 455a.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 457-459.

### 3. Pero López de Ayala (1332-1406)

Celui qui fait le récit, dans la *Crónica del rey don Pedro*, de l'ensemble des événements que nous venons d'évoquer, n'est autre que Pero López de Ayala<sup>338</sup>. Les remarques introduites dans la chronique sur la nouvelle mise en cause que la haute noblesse fait des *privados* montre bien la visibilité que ceux-ci ont acquise dans la prise en compte des événements politiques. Mais au-delà de cette constatation, riche en enseignements, il y a d'autres textes du même auteur qui montrent son très vif intérêt pour la réalité de la *privanza* et même une réflexion originale autour de celle-ci. Il faut dire qu'une longue expérience personnelle, acquise au cours de quatre règnes – ceux de Pierre I, Henri II, Jean I et Henri III – pendant lesquels il eut souvent la confiance des monarques, mettait le *canciller* dans une situation idéale pour comprendre et expliquer les enjeux d'une telle position de pouvoir. Cela est d'autant plus vrai que son parcours avait été parsemé de situations de crise, de missions délicates et même, ce qui n'était pas une question accessoire en matière de *privanza*, de décisions difficiles à prendre sur la fidélité qu'il devait garder à son maître. Le problème se posa, comme pour beaucoup d'autres, pendant le règne agité de Pierre I où il devint partisan du futur Henri II. La suite des événements lui fut favorable et le nouveau roi, Henri II, le récompensa largement. Ce fut même le moment où sa carrière de diplomate prit son envol. Il put la poursuivre au cours du règne de son successeur, Jean I, pour la renouer, après une pause, pendant le règne d'Henri III.

L'originalité de cet auteur et sa primauté dans le développement d'un discours proprement castillan sur la *privanza* est difficilement discutable. Ces lectures lui avaient sans doute permis de connaître les théories qui commençaient à bien établir la vision corporatiste des monarchies, mais la *privanza* ne faisait pas vraiment partie de ces théories<sup>339</sup>. Est-ce le fait d'utiliser le vers, le métier de clergie, qui lui donne une plus

---

<sup>338</sup> Pour une étude d'ensemble de l'oeuvre et la vie de López de Ayala, cf. Michel Garcia, *Obra y personalidad del Canciller Ayala*, Madrid, ed. Alhambra, 1982.

<sup>339</sup> Sa connaissance de l'oeuvre de Gilles de Rome, *De regimine principum*, écrit vers 1285, est incontestable, comme le montrent les références précises dans son oeuvre poétique : « Cual regimiento deben los príncipes tener / es escripto en los libros que solemos leer / Egidio el romano, hombre de grant saber / in Regimine principum lo fue bien componer » *Rimado de Palacio* (v. 623-626). Le volume se trouvait du reste dans sa bibliothèque, parmi d'autres, de Thucydide, Polybe, Jules César, Salluste,

grande liberté et lui permet de libérer, grâce à une bonne dose d'humour, les enseignements obtenus au cours d'une longue expérience ? Toujours est-il qu'à travers ses tirades nous découvrons une ambiance de palais, des personnages et des pratiques qui, tout en ayant parfois un caractère sinistre – ou peut-être à cause de cela –, sont fortement crédibles. Aussi bien le langage que les situations ou la reconstitution des lieux semblent autrement ancrés dans un temps et un espace propres que ne l'étaient ceux évoqués jadis dans les traductions de *Calila e Dimna* ou *El Conde Lucanor*.

La thématique du *Rimado de palacio*, nous le savons, est bien plus large que celle de la *privanza*, mais ce sujet réapparaît à plusieurs reprises et, à un certain moment, retient toute l'attention de l'auteur. Plusieurs passages du *Rimado* donnent une vision de la *privanza* empreinte de censure morale. C'est le cas, par exemple, des strophes 244-252, qui mettent en scène tous les acteurs de l'essentiel recouvrement des impôts – les représentants des villes, les *privados* et les juifs qui avancent l'argent –, au moment où ils sont en train de le planifier. Pour les *privados* cette occasion est l'opportunité de se décerner une récompense qui les gratifie de leur travail acharné :

Allí fazen judíos el su rrepartimiento  
sobre el pueblo que muere por mal defendimiento;  
e ellos luego apartan entre sí medio cuento  
que han de auer priuados, quál ochenta, quál çiento.  
[E] dizen los priuados: «Seruimos cada día  
al rrey; quando yantamos, es más de mediodía,  
e velamos la noche, que es luenga e fría,  
por conçertar sus cuentas e la su atasmía<sup>340</sup>

Les strophes 272 á 272 sont plus centrées sur la thématique des *privados* et en particulier sur leurs discussions lorsqu'ils participent aux délibérations du Conseil. Là non plus, leur manière de procéder n'est pas trop reluisante et la critique reprend de plus belle, s'attaquant avec humour aux méfaits causés par l'adulation :

Cuando en el consejo la quistión es propuesta,  
luego cata el priuado a quál cabo se acuesta  
la voluntad del rrey, e va por esa cuesta,

---

Troque-Pompée, Tite-Live, Valère Maxime, Pline, Lucain, Suétone, Eusèbe ou Paul Orose, cf. M. Chiff, *La bibliothèque du marquis de Santillane*, Paris, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. CLIII, 1905 p. 202. Cit. par G. Cirot, « Mario Schiff, *La Bibliothèque du marquis de Santillane* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. CLIII.) », *Bulletin Hispanique*, 1907, vol. 9, n° 3, p. 312-314.

<sup>340</sup> Pero López de Ayala, ed. G. Orduna, *Rimado de palacio*, Madrid, Castalia, 1996, str. 247-248.

L'esprit badin n'est pas moins présent dans les « fechos de palacio », dans un long épisode au réalisme cru qui donne un avant-goût des aventures cocasses dont la dramaturgie du XV<sup>e</sup> siècle et la picaresque se feront une spécialité. L'auteur y met en scène un certain chevalier qui se laisse embrouiller et, surtout, escroquer par toute une armée de portiers et de *privados* sans scrupules<sup>342</sup>.

Mais le véritable *arte de privados*, nous le retrouvons quelques strophes plus loin, sous un titre – « Dios justo juez y señor » – mis par l'éditeur, qui ne correspond pas exactement au contenu. Ce petit traité se déploie tout au long de soixante quatre strophes sur le mode de l'analogie et de l'allégorie. Le registre, pour la partie fondamentale du texte, n'est plus celui de la censure morale, comme c'était le cas pour les exemples évoqués jusqu'à maintenant, mais bien celui de la pédagogie. Un aspect remarquable de ce bréviaire, plus important et plus innovant qu'il n'y paraît à première vue et qui, d'une certaine manière renferme l'essentiel de ses enseignements, c'est l'utilisation d'une imagerie guerrière. En effet, loin d'adosser à l'image du conseiller, comme cela pouvait arriver<sup>343</sup>, celle du *privado*, l'auteur en fait un homme d'action. Et un homme d'action à son époque ne pouvait être qu'un guerrier. Ce guerrier, comme tout chevalier digne de ce nom, devait connaître les dangers auxquels il aurait à faire face, être lucide quant à ses propres forces, savoir les gérer, bien vérifier ses armes, suivre une stratégie, compter sur des appuis et, également, s'il le fallait, savoir se battre en retraite. Certes, les batailles étaient feutrées, de cabinet, mais cela n'enlevait rien au fait que la *privanza* était une conquête et que pour la réussir il était nécessaire de d'avoir les qualités propres d'un combattant.

Regardons de plus près cette première caractéristique. La *privanza* est imaginée comme étant une ville à conquérir. Comme c'est le cas pour tout siège d'une ville bien fortifiée, la tâche ne s'annonce pas facile. Des hommes en armes se lancent pour franchir les murailles, et pour cela ils utilisent des échelles. L'œil de l'auteur se pose sur un « rezio

---

<sup>341</sup> Pero López de Ayala, *Rimado...*, str. 274. De même, l'auteur donne des conseils positifs pour éviter les mauvais *privados* conseillers (estr 289) :

Los rreyes deuen ser muy mucho avisados  
de bien examinar entre los sus priuados:  
non amen lisonjeros nin mucho arrebatados;  
si así se engañaren, ellos son los culpados

<sup>342</sup> Pero López de Ayala, *Rimado...*, str. 422-475.

<sup>343</sup> Nous l'avons vu pour *Las siete Partidas* de Alfonso el Sabio, *op. cit.*, partida 2, p. 62.

homme d'armes », il l'observe et interprète ses mouvements, ses gestes : la façon dont le guerrier vérifie la solidité de l'échelle, les doutes qui l'assaillent avant de monter par crainte de faire un faux pas qui le couvrirait de honte, ses questionnements sur la hauteur du mur, ses regards inquiets sur ceux qui l'accompagnent dans l'action et sur ceux qui en bas protègent leurs mouvements :

Una tal semejanza comencé a imaginar  
que un príncipe grande una cibdat cercar  
fuera, do puso escalas por la luego ganar,  
do los homnes armados se fueron allegar.

La escala pegada al muro alto estaba:  
un rezio homne d' armas a ella se llegaba;  
si era de fuste rezio mucho consideraba,  
si por sobir por ella alguna mengua daba.

Fallola buena e firme, e mucho se alegró  
e luego otra cosa en sí consideró:  
si alcanzaba al muro por do sobir cuidó  
o si era más alta de lo que él cobdicio.

Puesto que todo aquesto falló bien concertado,  
pensaba luego en ál e ponía cuidado  
de qué gente sería en la escala aguardado,  
que con él y subiesen, de que fuese fiado.

Otrosí que otros homnes guardasen la sobida,  
que cualquier rafez gente non fuese atrevida  
de sobir en pos d'él, ca podrié ser fallida

la su muy buena empresa e perigrar su vida<sup>344</sup>.

L'importance d'un tel décor, d'une allégorie de ce genre, n'est pas uniquement artistique ou pédagogique, bien que l'un et l'autre aspect ne soient pas négligeables. Ce qui est mis en évidence c'est surtout le rapprochement entre le monde des chevaliers et celui de la cour. Mais la cour comprise, non comme l'endroit où les nobles guerriers se montrent aux dames et effectuent des joutes, mais comme le lieu des vrais enjeux de pouvoir. La *privanza* n'est plus pour Ayala une affaire d'officiers discrets et loyaux, de diplomates, de religieux ou de juifs ; ou en tout cas, elle ne doit pas l'être. Nous pouvons rappeler que c'est exactement à cette époque que la notion de *valer* commence, elle aussi, à se séparer du contexte guerrier. C'est également la période où la noblesse de service en

---

<sup>344</sup> Pero López de Ayala, *Rimado...*, str. 658-662.

tant que telle commence à exister<sup>345</sup>. Le texte d'Ayala montre que le mouvement de rapprochement entre les valeurs guerrières, le pouvoir effectif et la conquête d'une position et d'une reconnaissance dans l'entourage royal étaient bien en cours dans l'imaginaire castillan, laissant de côté des préjugés anciens sur la *privanza*<sup>346</sup>. Notre auteur y contribue fortement en suggérant que toutes les qualités guerrières étaient nécessaires pour réussir dans la *privanza* et que, ce qui stimulait souvent les instincts des combattants, le butin à atteindre, ne manquait pas dans cette conquête. Était-ce une façon de « décomplexer » ceux qui exprimaient encore des doutes quant à la gloire que l'on pouvait obtenir ou les possibilités de briller autrement que par le métier des armes<sup>347</sup> ? Nous sommes à peu près à la même époque où Pero Niño (1378-1453), plus jeune que López de Ayala, exprimait son dédain pour la *privanza* parce que « ay algunas maneras apartadas que non son de ofiçio de cavalleria »<sup>348</sup> et, aussi à la même époque où, de manière encore plus hautaine, le récent premier comte de Niebla se manifestait opposé à occuper une telle position. Salazar Acha situe les mots du nouveau comte dans leur contexte :

los vencedores del Rey don Pedro, los receptores de las mercedes enriqueñas, se irán apropiado poco a poco de los altos oficios, vinculándolos en sus mayorazgos. Singular resulta, por tanto, la presunción que Barrantes pone en boca del I Conde de Niebla, quien '*dezía que sus passados no avían ganado su estado por privar con los Reyes de Castilla, sino por estar apartados de ellos, que pocos de su linaje se hallarían oficiales de casa del Rey nin ningunos, y él traía por refrán*

---

<sup>345</sup> Nous ne pouvons pas exposer ici les liens entre le développement de la noblesse de service et celui de la *privanza* politique, mais nous pensons que la naissance de la première est une des clés du rapprochement entre le « valer » noble et la « *privanza* » traditionnelle. L'existence d'une noblesse de service est notoire à partir du règne d'Henri II de Castille et elle se perfectionne en tant qu'instrument du pouvoir royal pendant les règnes suivants : « L'arrivée au pouvoir en Castille des Trastamare inaugure une expérience politique très intéressante avec des souverains qui prirent le contre-pied du régime précédent, acceptant de partager leur pouvoir absolu avec la noblesse, mais une noblesse nouvelle qui était 'leur' chose », M.-C. Gerbet, *Les noblesses espagnoles au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 99.

<sup>346</sup> Le processus avait commencé avec Pierre I<sup>er</sup> : « Van a ir adquiriendo importancia, cada vez más creciente, los otros oficios palatinos, no sólo por ir adoptando el calificativo de *mayores*, sino porque, ocupados en principio por simples *caballeros*, van a ir siendo desempeñados por ricos-hombres y personajes de primera fila. Así, podemos ver cómo la *Crónica del rey don Pedro* nos manifiesta su estupor porque se nombrara camarero mayor a don Fadrique, hermano del Rey, '*ca tales ofiçies siempre los ovieron los caballeros llanos e nunca tan grand señor como el Maestre de Santiago fuera Camarero mayor del Rey* », Jaime de Salazar y Acha, *La casa del Rey de Castilla y León en la Edad Media*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y constitucionales, 2000, p. 73-74.

<sup>347</sup> La notion de « noblesse de service » impliquait évidemment ce changement d'attitude : « A l'époque Trastamare la noblesse, de moeurs rudes, commença à se policer et à manifester des préoccupations intellectuelles. Les hautes fonctions administratives exercées par certains nobles incitaient à étudier [...] L'idéal chevaleresque faisait plus que jamais recette, mais s'exprimait désormais de manière plus variée, à travers les romans de chevalerie [...] mais aussi par le biais des multiples utilisations du thème de la gloire et de l'honneur » M.-C. Gerbet, *Les noblesses espagnoles...*, p. 118.

<sup>348</sup> Gutierre Díaz de Games, éd. R. Beltrán Llavador, *El Victorial*, Madrid, Taurus, 1994, p. 254.

diziendo: *ese es Rey el que no ve al Rey*<sup>349</sup>.

En dehors de la nouvelle et plus guerrière représentation de la *privanza*, l'auteur contribue à mettre en place les éléments clés de ce discours naissant. La première des nouveautés est le fait que ce discours apparaît comme un mode d'emploi pour arriver à la *privanza* dans une cour castillane qu'il connaît bien. Nous sommes loin des splendides leçons données jadis par les chacals Calila et Dimna. Les enseignements du Canciller sont plus modestes, mais sûrement bien adaptées aux réalités présentes. Regardons de près les points essentiels de ses recommandations.

1. Pour l'ascension, il lui recommande de ne pas tenter l'entreprise en solitaire. Le candidat à la *privanza* a besoin d'aide, autant de la part de certains qui vont l'accompagner dans l'ascension, que d'autres qui vont rester en bas<sup>350</sup>.
2. Lorsqu'il sera en haut, la difficulté est de s'y maintenir. Pour cela il doit tenir compte d'un certain nombre de facteurs. Ainsi, il doit faire attention aux qualités du roi qui peuvent faire durer ou, au contraire, couper court à ses ambitions. L'âge du prince est une des données essentielles, car s'il est très jeune son caractère est sujet à une grande instabilité, dont il peut facilement faire les frais<sup>351</sup>. Pour donner plus de solidité à sa situation, il devra contenter autant les puissants que les humbles, car le vent de la fortune peut changer à tout moment<sup>352</sup>. Cela doit l'encourager à avoir des amis authentiques et loyaux, qui ne soient pas guidés par l'intérêt<sup>353</sup>.
3. Mais les dangers ne viennent pas que de l'extérieur. Ayala insiste beaucoup sur la connaissance de soi ; le *privado* doit bien évaluer ses forces afin de ne pas

---

<sup>349</sup> Jaime de Salazar y Acha, *La casa del Rey de Castilla y León en la Edad Media*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y constitucionales, 2000, p. 74.

<sup>350</sup> "... Ponía cuidado / de qué gente sería en la escala aguardado, / que con él subiesen, de que fuese fiado. / Otrosí que otros homnes guardasen la sobida, que cualquier rafez gente non fuese atrevida / de sobir en pos d'él, ca podrie ser fallida / la su muy buena empresa e perigrar su vida", *Rimado de Palacio...*, str. 661-662.

<sup>351</sup> "Si es en pequeña edat el príncipe o el señor / cuya privanza buscas e tomas su amor / será muy grant perigro, ca non es durador / el tal amor como este, e parece color", *Rimado de Palacio...*, str. 665.

<sup>352</sup> "Mas tiéprate muy mucho e para siempre mientes / de fazer buenas obras a las pequeñas gentes / a los grandes, servicios, que cuando tú non sientes, / se muda la privanza de los años rezientes", *Rimado de Palacio...*, str. 669.

<sup>353</sup> "Otrosí, para esto, la buena compañía / cumple mucho catar para seguir la vía, / ca el que sube en alto, si él solo se guía, / en muy mucho perigro aína se vería. / Cate buenos amigos, leales, verdaderos, / honestos, sin barata, qu l'sean compañeros, / que envidia nin cobdicia de plata nin dineros / non les busquen nin trayan a ser fallescaderos", *Rimado de Palacio...*, str. 678-679.



vouloir occuper une place pour laquelle il n'aurait les capacités nécessaires<sup>354</sup> ; il doit être prudent, ne pas commettre une erreur fréquente, celle de vouloir garder pour lui tout seul le monopole du pouvoir<sup>355</sup>. Il doit avoir une conduite irréprochable dans laquelle les points essentiels sont : servir, conseiller, préférer la vérité à toute forme de flatterie, ne pas profiter de sa position pour s'approprier l'argent de son maître<sup>356</sup>.

L'ensemble de l'art de la *privanza* exposé par López de Ayala constitue un point de départ, une approche dont les traces sont visibles dans les écrits des futurs théoriciens de cette science difficile. Il contribue à séparer les anciennes images de la *privanza* de celle qui commence à se mettre en place. En effet, le personnage décrit dans *El Rimado de Palacio* est loin de correspondre à l'image du sage conseiller véhiculé par la littérature sapientielle. Alors que pour ce dernier la reconnaissance s'effectue naturellement dans un monde stable et bien réglé, mais quelque peu imaginaire, la situation du *privado* est celle de quelqu'un pour qui rien n'est acquis d'une fois pour toutes. L'image est différente également de celle du serviteur zélé, loyal et dévoué en toute circonstance. Elle n'a rien à voir, non plus, avec celle du *privado* officier, diplomate ou médecin, capable d'apporter à son maître ses connaissances techniques et son expérience, jouissant de ce fait d'une certaine reconnaissance et de multiples avantages, mais ne sortant jamais d'un discret deuxième plan. Les caractéristiques essentielles du *privado* dont il est question dans l'oeuvre du *Canciller* sont tout autres. Il nous fait le portrait de quelqu'un à l'ambition démesurée ; de quelqu'un qui, pour arriver là où il veut, doit se battre constamment, s'adapter sans cesse aux nouvelles circonstances, toujours affûter ses armes, scruter les humeurs du prince, se garder de ses ennemis, conserver ses appuis. Le plus tragique de sa situation, c'est qu'il fasse tant d'efforts sachant qu'au bout la chute est presque inéluctable. Bref, le nouveau *privado*, à la différence du sage conseiller d'antan, du fidèle serviteur domestique, de l'officier habile dans son domaine d'activité, est un homme de pouvoir.

---

<sup>354</sup> “Si quieres ser privado luego de un señor, / cata si tu querer alcanza lo mejor, / e si eres tan alto de ser merescedor: / e si todo lo piensas, nunca habrás error. / Son muchos en el mundo después que son privados / que don más tieno deben tomar son más menguados: / cobdicia e soberbia los traen desvariados, / que todo lo aventuran a dos o as en dados”, *Rimado de Palacio...*, str. 673-674.

<sup>355</sup> “Por ende bien te cata, si suso has alcanzado / a sobir por el muro, que seas avisado / usar bien de privanza: non seas rebatado / de querer en un día mandar todo el regnado”, *Rimado de Palacio...*, str. 675.

<sup>356</sup> “Servicio del tu rey siempre adelantarás, / en sus grandes negocios buen consejo darás, / de le ser lisonjero mucho te guardarás, / de tocar sus tesoros cobdicia non habrás”, *Rimado de Palacio...*, str. 676.

## ÁLVARO DE LUNA (1390-1453)

Le connétable Álvaro de Luna écrivit un curieux volume intitulé *Libro de las virtuosas e claras mugeres*, mais malheureusement aucun art de la *privanza*. Toutefois il est difficile d'ignorer son rôle dans la création et dans l'évolution du discours à propos de ce phénomène<sup>357</sup>. Alors qu'il vécut à deux siècles de distance d'Olivarès, il ne fut pourtant jamais oublié dans les nombreuses critiques que ce dernier eut à essayer. La dimension prise par ce personnage tout au long du règne de Jean II fit de lui une figure incontournable qui pesa lourd dans la conscience de tous ceux qui prirent la peine de formuler des conseils, de défendre ou de condamner l'exercice de la *privanza*<sup>358</sup>. Il n'est donc pas possible de le passer sous silence au moment de tracer le fil qui doit nous mener jusqu'au discours du *valimiento* du début du XVII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, si nous lui appliquons au pied de la lettre les termes initiaux de son ouvrage en honneur des femmes illustres, la valeur du guerrier et une certaine connaissance de soi, préconisés par López de Ayala ne durent pas lui faire défaut :

Así mesmo, usando aquellas cosas en que corre peligro, segund que en las batallas nos acostubramos de las fazer o con temor o teniendo firmemente que las acabaremos, e por esta costumbre e exercicio o uso somos fechos fuertes o temerosos, otrosí, usando aquellas cosas que son en las delectaciones del cuerpo somos fechos por ellas tenprados o destemprados, por lo qual, [...] por la costumbre las virtudes e las menguas son cosas propias a nos<sup>359</sup>

Mérites du *privado* auxquels il faudrait ajouter ses incursions dans le terrain de l'érudition – dont la preuve la plus éclatante est l'ouvrage que nous venons de citer – et de la poésie courtoise, ce qui n'est pas sans nous rappeler la participation d'un Lerma ou

---

<sup>357</sup> Pour une interprétation de la *privanza* de Luna comme celle d'un premier *valido*, cf. L. Suárez Fernández, "Orígenes del validaje", in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Universidad del Rey Juan Carlos, 2004, p. 35-40. Pour une étude sur la *privanza* comprise d'un point de vue historique d'Álvaro de Luna et de l'un de ses successeurs, cf. J. M. Calderón Ortega, « Los privados castellanos del siglo XV : reflexiones en torno a Álvaro de Luna y Juan Pacheco », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Universidad del Rey Juan Carlos, 2004, p. 41-62. Encore quelques éléments d'analyse autour de ce qui est considéré comme le début de la *privanza* et certains aspects des discours autour d'elle, cf. J. M. Boyden, « 'De tu resplendor, te ha privado la fortuna' : los validos y sus destinos en la España de los siglos XV y XVI », in, J. Elliott et L. Brockliss, *El mundo de los validos*, Madrid, Taurus, 1999, p. 43-58.

<sup>358</sup> Nous pouvons noter l'existence d'une défense du Connétable publiée au XVII<sup>e</sup> siècle, incluse dans l'oeuvre de Pedro Salazar de Mendoza, *Crónica de el gran cardenal de España don Pedro Gonçalez de Mendoza*, toledo, 1625.

<sup>359</sup> Álvaro de Luna, *Libro de las virtuosas e claras mugeres*, Madrid, Cátedra, 2009, p. 143-144.

d'un Olivarès dans la promotion des arts et de la littérature. Mais, plus que ses propres mots ou les faits qui lui valurent tant de critiques, nous voudrions nous centrer d'abord brièvement sur sa personne et en deuxième lieu sur les discours occasionnés par sa façon d'exercer la *privanza*.

Pour le premier point, ce qui nous intéresse surtout c'est d'élucider si à l'origine don Álvaro est un genre de *privado* nouveau, que ce soit par son appartenance sociale ou par la manière dont il a été nommé et selon laquelle sa *privanza* se met en place. Une question pour laquelle la réponse peut être assez rapide. Il est connu que le *privado* de Jean II était le fils bâtard d'un noble de la cour et d'une femme peu regardante quant au nombre de ses fréquentations masculines. Étant donné que l'immense majorité des *privados*, vraiment considérés comme tels dans l'historiographie castillane, étaient d'origine modeste, la condition sociale de Luna par rapport à eux n'est pas vraiment scandaleuse, mais elle sera aussi un prétexte pour ceux qui le critiqueront.

Quant au deuxième aspect de notre question, sur la façon dont il est nommé et comment s'initie son parcours, il peut être plus difficile de donner une réponse précise. En lignes générales, la différence par rapport à certains *privados* antérieurs n'existe pas, car ainsi que cela avait été son cas, d'autres nobles et futurs *privados* avaient été élevés à la cour ou étaient arrivés assez jeunes pour se mettre au service du jeune prince ou d'un roi mineur. A partir de cette relation précoce avec la personne royale, ils pouvaient devenir ses *privados*. Les chroniques mentionnent, par exemple, Martín Ferrández Portocarrero et Fernán Rodríguez, tous les deux au service d'Alphonse XI<sup>360</sup>. La rapide élévation de Luna, en revanche, n'a pas beaucoup de précédents, mais nous pouvons mentionner le cas d'Álvar Nuñez Osorio, puisque, comme lui – bien que la situation politique étaient très différente et les rapports entre les nobles et le roi aussi – le *privado* de Jean II eut une utilité pour freiner les aspirations de la noblesse et, de même qu'Osorio, Luna ne put mener à bien cette tâche que grâce à la position à laquelle la grâce du roi l'avait hissé.

Pour revenir à l'essentiel, ce qui, il nous semble, peut être déterminant pour comprendre l'évolution du discours sur la *privanza*, c'est la discussion qui se mit en place autour de la personne et des actions d'Álvaro de Luna. Nous pouvons suivre cette discussion, par

---

<sup>360</sup> *Crónica del rey Alfonso el onceno...*, p. 238b.

exemple, dans certains passages de la *Crónica de Juan II*<sup>361</sup>. Il s'agit surtout des textes accusateurs qui selon le chroniqueur auraient été rédigés par des acteurs des événements de l'époque. En effet, les imputations faites à Luna par ces personnalités peuvent nous permettre, un peu par ricochet, de comprendre quelle est la prise de conscience qui est en train de se mettre en place à ce moment-là sur le phénomène de la *privanza*.

Les manifestations les plus complètes et argumentées de l'opposition à Álvaro de Luna sont celles envoyées au roi en 1440 par les infants d'Aragón, don Juan et don Enrique<sup>362</sup>, d'une part, et de l'autre, les griefs exprimés par le roi lui-même dans une lettre envoyée partout dans le territoire de Castille, après l'exécution du *privado*, en 1452. Bien que les deux textes n'aient pas, en principe, les mêmes rédacteurs, et qu'ils n'aient pas non plus les mêmes destinataires, leur lecture nous montre que l'un – celui du roi – reprend les réflexions de l'autre – celui des infants – et les complète, tout en augmentant au passage la gravité des récriminations à l'encontre de don Álvaro.

Avant d'entrer dans le vif des accusations qu'ils contiennent, il est important de noter que, parmi les chroniques que nous avons explorées jusqu'à maintenant, nous avons déjà constaté l'existence de protestations ardentes à l'encontre des *privados*, que ce soit contre ceux de Ferdinand IV ou ceux de Pierre I, par exemple. Une différence notable, pourtant, c'est que de telles protestations, sauf exception<sup>363</sup>, étaient plutôt prononcées à l'encontre d'un groupe de *privados* et non contre un seul d'entre eux. En revanche, la provenance des critiques, si nous en restons pour l'instant à la lettre des initiateurs de la cabale, n'a vraiment pas changé, c'est toujours la haute noblesse et le plus souvent les parents du roi qui dirigent la fronde contre les officiers et les serviteurs les plus proches du pouvoir en place ; et ce malgré les profondes modifications sociales subies par les élites pendant le règne d'Henri II. Ce qui a une vraie originalité, pourtant, c'est le fait que le roi prend en charge les accusations portées d'abord par les opposants au *privado* et s'en fait le principal accusateur. Le plus étonnant dans cette action n'est pas que le roi

---

<sup>361</sup> Nous utilisons l'édition de la Real Academia, dont la version est attribuée à Fernán Pérez de Guzmán : *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia española, 1953, vol. II, p. 275-695. Le vrai auteur de la *Crónica* est Alvar García de Santa María, comme l'indique, entre autres, l'édition de Juan Mata Carriazo, *Crónica de Juan II de Castilla*, Madrid, 1982.

<sup>362</sup> Pour un épisode fondamental de la suite des événements, cf. J. M. Nieto Soria, *El "poderío real absoluto" de Olmedo (1445) a Ocaña (1469) : la monarquía como conflicto*, Madrid, Servicio publicaciones Univ. Complutense, Madrid, 1998.

<sup>363</sup> En effet, au début du règne de Pierre I, des voix s'élèvent contre don Juan Alfonso de Albuquerque, le tuteur portugais de Pierre I, en considérant que : « tenía en su poder la privanza del Rey », d'Albuquerque dit le chroniqueur « que era su privado, e tenía grand poder con el en el regno », *Crónica del rey don Pedro...*, p. 409-410 et 417b, respectivement.

ait aussi des griefs à l'encontre de son *privado* ou qu'ils coïncident avec ceux – que le roi avait d'abord refusé d'entendre – exprimés auparavant par la noblesse. Ce qui peut surprendre, c'est que le monarque se sente obligé de se justifier, autant du fait d'avoir maintenu si longtemps Luna à ses côtés, que de celui d'avoir prononcé et fait exécuter sa condamnation à mort. Est-ce que cette double justification ne serait pas la meilleure expression du double jeu que les monarques commencent à entretenir avec leurs favoris ? Toujours est-il que la figure du *privado*, que nous avons vu devenir un sujet politique important dans les luttes entre la noblesse et le pouvoir royal, s'est transformée entre-temps en quelque chose de différent, car il n'est plus jugé seulement en tant qu'instrument du roi, mais plutôt comme une sorte de figure politique autonome, comme un troisième acteur dans les tensions et les jeux de pouvoir qui sont en train d'être livrées au sommet de l'État. Un troisième aspect du phénomène, non moins intéressant pour nous, c'est que, malgré la virulence des attaques à l'encontre du *privado*, ni la noblesse ni le roi ne récusent l'existence même de la *privanza*. Ainsi, les nobles critiquent-ils le comportement du *privado* vis-à-vis du roi, tout en signalant justement l'existence permanente de cette figure dans une grande partie de toutes les monarchies de tous les temps :

E como quiera que muchos hayan seydo en el mundo privados de reyes e grandes príncipes, no es memoria, ni se lee que privado fuese osado de hacer las cosas en tanto menosprecio o desden e poca reverencia a su señor como este, así en sus autos e hablas, y en todas las otras cosas en que los príncipes deben ser acatados<sup>364</sup>

C'est seulement grâce aux divers points évoqués dans cette sorte de jugement sommaire, que nous pouvons constater que la réalité de la *privanza* et la réflexion sur elle a pris des dimensions nouvelles. A ce sujet, la première constatation que nous pourrions faire est que, à croire les divers témoignages accusateurs, don Álvaro de Luna aurait porté la *privanza* politique aussi loin que possible, trop loin, à leur avis. Mais il ne faut pas se tromper sur leur objectif, car pour eux ce qui est en cause n'est pas la *privanza* elle-même, mais la personne du *privado*. Ils ne croient pas que le problème soit le *privado* politique que Pérez de Ayala décrit dans son *Rimado de Palacio*. Pourtant, il semblerait bien que le statut et la dynamique de carrière du *privado*, tels qu'ils sont présentés par le *canciller*, ouvrent les portes du pouvoir à celui qui saura le mieux se faire une place dans la Cour et les franchir ; pour lui, les seuls freins visibles,

---

<sup>364</sup> *Crónica del serenísimo príncipe don Juan, segundo rey deste nombre en Castilla y León*, in *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia española, 1953, vol. II, p. 562.

les seules limites, seraient ceux imposés par le monarque. Ou alors, à la vue du destin d'Álvaro de Luna, peut-être que le principe de fonctionnement du *privado* serait plus retors encore, les limites demeurant ceux que le roi devrait lui imposer... même s'il ne le fait pas. Mais nous allons un peu vite en besogne.

Toujours est-il que les accusations contre Álvaro de Luna et les analyses des fautes par lui commises, la liste de forfaits qui, selon le chroniqueur, auraient été exposées par plusieurs acteurs des événements de l'époque, sont intéressantes pour l'histoire de la *privanza* et pour la réflexion qui est en train de se développer autour d'elle. De fait ces accusations sont par elles-mêmes des disquisitions, faites sur le vif, de ce que doivent être les limites de la *privanza*. Regardons quels sont les points essentiels abordés autant par les opposants à Luna que par le roi.

Parmi les accusations essentielles, une bonne partie d'entre elles portent sur l'usurpation que le *privado* aurait réalisée de l'autorité royale et de ses prérogatives les plus exclusives. Ce qui montre que la position du *privado*, au moins dans le cas précis qui nous occupe, s'est tellement élevée que la démarcation de ses actions se définit par rapport à la position du roi. Plus que jamais, celui du *privado* n'est pas un statut avec des attributions particulières, car ses attributions sont celles que le souverain lui laisse prendre. Du même coup, l'interrogation sur les limites que Luna a dépassées, devient une interrogation sur ce qu'est le domaine réservé du monarque et que, en conséquence, le *privado* n'aurait pas dû atteindre. Mise à part l'accusation générale de « se apoderar en vuestros Reynos e usar dellos a su entera voluntad »<sup>365</sup>, il y a toute une série de dénonciations plus concrètes qui signalent :

1. Que les délibérations du Conseil Royal ne suivent que ses directives<sup>366</sup>

---

<sup>365</sup> *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 560. Nous n'insistons pas sur l'accusation de tyrannie, considéré par F. Foronda comme la « la pierre angulaire d'une dénonciation qui permet de disqualifier le *privado* sans atteindre le roi. Reprise en 1427 pour éloigner le Connétable du roi, l'accusation se voit relancée en 1440, lors du second retour au pouvoir du parti aragonais... », F. Foronda, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille XIIIe-XVe siècle*, thèse, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003, p. 297. Bien qu'elle soit importante pour le procès entamé à l'encontre d'Álvaro de Luna, cette accusation devient moins importante par la suite dans la conformation du discours de la *privanza*.

<sup>366</sup> «Asimesmo notorio es a Vuestra Señoría, que todos los oficiales de vuestra Casa e Corte, e los Letrados de vuestro Consejo, y el vuestro Relator, todos ni alguno dellos no osan salir de lo que les manda, e las mas veces ante que a vuestro Consejo se ayunten, tienen por dicho que les cumple de ir e van a saber su voluntad, a fin de concordar con él lo que se ha de hacer: e si alguno el contrario hace, luego es echado de vuestra corte [...] todos los que allí están hablan por oboca del Condestable, e ninguno hay que ose decir salvo lo que él quiere. Así, Señor, por mucos que sean en vuestro Consejo, podremos decir que no es mas de uno solo, lo qual sin duda es reprobado por todos los sabios: ca en el Consejo de los Reyes e

2. La prise de contrôle des ressources économiques et sa redistribution<sup>367</sup>
3. Le contrôle des villes<sup>368</sup>, châteaux et places fortes du royaume<sup>369</sup>
4. La confiscation de l'administration de la justice et des récompenses, qui se voyaient à l'époque comme les deux côtés d'une seule médaille<sup>370</sup>
5. La désignation des titulaires des postes de la hiérarchie ecclésiastique<sup>371</sup>
6. Il interfère dans la communication entre le roi et ceux qui font le lien entre lui et les différentes villes et territoires ; le même procédé ayant cours sur les relations étrangères<sup>372</sup>
7. Il vérifie et révoque si nécessaire les ordres donnés par le roi<sup>373</sup>
8. Il a la mainmise sur les postes de l'administration et du palais<sup>374</sup>

Un deuxième groupe d'accusations porte sur l'atteinte symbolique à la fonction royale et, ce qui va de pair, sur l'étroite surveillance, qui confine à la séquestration, du souverain. C'est le roi lui-même qui selon la chronique expose, et ce d'une manière quelque peu pathétique, la façon dont il est soumis au bon vouloir de son serviteur :

---

Príncipes conviene haber muchos, e que todos tengan entera libertad para decir su parescer” p. 561b.

<sup>367</sup> “Tuvo manera como todos los maravedís de las rentas de vuestros Reynos fuesen en su poder e a su ordenanza e voluntad, poniendo en todas ellas de su mano tesoreros y recabdores, apoderándose asimesmo de vuestras casas de moneda”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 560b.

<sup>368</sup> Il a pris le pouvoir “en todas vuestras cibdades e villas”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 560b.

<sup>369</sup> “E asimesmo apoderándose, asegun que se apoderó, de cibdades e villas e lugares e castillos e fortalezas de mis Reynos, e haciendo que le fuese hecho por ello pleyto omenage a él e al Conde Don Juan su hijo”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 687-688.

<sup>370</sup> “E lo que mas grave parece, ha tenido tal manera con Vuestra Señoría, que ninguno puede haber oficio ni merced salvo por su mano: de lo qual se sigue que todos los servicios y gracias se hagan a él sin de Vuestra Alteza hacerse mención: e muchas veces ha acaecido haber rasgado algunas cartas así de merced como de justicia, por Vuestra alteza haberlas librado sin primero serle suplicado”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 561.

<sup>371</sup> “Ha usurpado los Arzobispados e Obispados e otras dignidades eclesiásticas de vuestros Reynos”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 560a.

<sup>372</sup> “Cada que embiaba algunos embaxadores fuera de mis Reynos, y otros mensageros a algunos de mis Reynos, o me eran ambiados, que primeramente, y ante que lo yo supiese o viniesen a mi, fuesen o viniesen a él, y les él mandaba lo qué quería que se dixese e yo supiese de todo ello, a fin que yo no supiese de los hechos mas, ni otras cosas, salvo las qué quería e le placía, dando a entender, que todos los hechos eran de el y no de mi: las quales cosas e otras muchas semejantes por él hechas en muchos y diversos actos que serian largos de contar, fueron por mi toleradas por largos tiempos en mucha paciencia”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 585b.

<sup>373</sup> “Ninguno osaba hacer, ni decir, ni librar, ni juzgar, ni esctuar, ni prender, ni soltar, ni otra cosa hacer, salvo lo qué mandaba e quería, aunque por mi les era mandado lo contrario: e aun muchas veces, en caso que yo proveía de algunos oficios de mi casa a algunos mis oficiales e criados y servidores, no les eran puestos e asentados en mis libros, hasta que lo él mandase, e a él lo habían primeramente de suplicar, e aun pasaba mucho tiempo antes qué quisiese condescender a ello” *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 687b.

<sup>374</sup> Ici c'est le roi qui porte l'accusation: “e apoderándose de todo ello, y de los oficios de mi casa, y del regimiento y governación de mis Reynos, e apropiándolo y aplicándolo todo a sí”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 684b.

1. Il éloigne des gens qui voudraient rencontrer le roi, ou bien il fait surveiller les rencontres<sup>375</sup>
2. Il occupe le palais royal à sa guise, ce qui selon le roi Luna fait « queriéndose igualar conmigo »<sup>376</sup>
3. Ayant constitué une énorme clientèle qui lui sert d'appui et reçoit ses bienfaits, il se fait accompagner toujours par une suite nombreuse, attentive à ses moindres faits et gestes, la détournant de son destinataire légitime, ce qui dépouille le roi des signes externes de son pouvoir<sup>377</sup>

Le troisième objectif d'Álvaro de Luna, dans l'obtention duquel il aurait eu autant de succès que pour les précédents – ce qui est amèrement regretté par les deux infants d'Aragón –, était la destruction de toute possible alliance entre les nobles :

E el vuestro Condestable ha ocupado e usurpado vuestro poder por la forma que los buenos príncipes deben gobernar [...] es notorio como él siempre ha procurado destruir e derriugar los Nobles e grandes de vuestros Reynos, poniendo siempre entre ellos zizañas e disensiones, a fin de que todos lo hayan menester, defendiendo las amistades e confederaciones entre los unos e los otros<sup>378</sup>

En somme, selon le sévère constat initié par les nobles et continué par le roi, Luna aurait réussi l'exploit de devenir maître absolu du royaume, en mettant en place une stratégie capable de lui donner les clés du pouvoir exécutif, de miner le rôle symbolique du roi et

---

<sup>375</sup> “Mas por se apoderar del todo de mi casa e palacio real puso de su mano acerca de mi persona e contra mi voluntad, hombres desplacientes a mi, e algunos dellos de pequeño estado, e baxa condicion, e poca discrecion, e no convenientes ni complideros para el servicio de mi real persona: los quales continuamente dia e noche estaban cerca de mi, e los él tenía e mandaba que se no partiesen de allí, mas que lo dixesen y revelasasen todas las cosas que allí pasaban e por qualesquier personas me fuesen dichas y habladas, a quien en quales eran los que me las decian, e que embargasen segun que lo ellos hacian, que personas algunas no pudiesen ni osasen conmigo hablar, ni me notificar las cosas cumplideras de mi servicio o el bien comun de mis Reynos”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 687.

<sup>376</sup> “Usurpando en quanto en él fue de muchos años acá mi palacio y casa y corte, y el estado y preheminiencia real, y las cosas a él propias y anexas y pertenescentes, que dél no se pueden ni deben apartar: e apoderándose de todo ello, y de los oficios de mi casa, y del regimiento y gobernación de mis Reynos, e apropiándolo y aplicándolo todo a sí. Y entre las otras cosas, él queriéndose igualar conmigo, se aposentó muchas veces contra mi voluntad en mi palacio real, y en la misma casa donde yo posaba, todo esto con grande orgullo e sobervia e menosprecio, olvidando el temor de Dios e la vergüenza de las gentes, no habiendo reverencia ni acatamiento, a la preheminiencia y honra naturalmente debidos a la dignidad real”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 684b.

<sup>377</sup> “De todos los otros que a mi corte venían, se hacía aguardar y acompañar, por manera, que de día, e aun la mayor parte de la noche, su casa estaba aguardada y llena de hombres de estado e hidalgos, e todos los otros que a mi habian de suplicar e pedir por merced por sus libramientos y espediciones, y el mi palacio real estaba yermo y vacio e despoblado de gente, de que muchos profazaban y tenian que decir, e aunque lo el veia no curaba de ello: e quando a él placía de venir a mi palacio e ante mi real presencia, todos le acompañaban e venían con él; y en partiéndose de allí, él y todos los que con él venían, me dexaban solo y mal acompañado”, *Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 585b.

<sup>378</sup> “*Crónica del serenísimo príncipe don Juan...*, p. 560b.



de ruiner le contrepois social de la noblesse. Il s'agit d'un réquisitoire qui, ajouté à la scène de l'égorgement et de la tête coupée du connétable<sup>379</sup>, hantera les défenseurs et les opposants à la *privanza* un siècle et demi plus tard.

Le réquisitoire que nous venons d'analyser plante le décor de ce qui peut être considéré comme la version extrême de la *privanza* politique.

Certains historiens, tenant compte de la façon dont Luna étend ses fonctions et minimise celles du roi, cantonnant celui-ci à un rôle de représentation, identifient sa *privanza* comme le premier cas de *valimiento*, interrompu par la suite, pour n'être renouvelé qu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour décider si une telle identification est possible, il faut décider à l'avance ce que nous voulons faire : si nous essayons simplement d'établir les caractéristiques communes de deux phénomènes historiques plus ou moins proches, le mot *valido* comme d'ailleurs celui utilisé par d'autres historiens, *favorito*, peut être utilisé aussi bien pour Luna que pour Olivarès. Si, en revanche, nous voulons connaître en même temps la réalité du phénomène et les particularités sémantiques des termes utilisés à l'époque, en pensant qu'une innovation terminologique ne peut pas être le fruit du hasard, nous ne pouvons pas considérer que Luna est un *valido*.

---

<sup>379</sup> Voici quelques lignes du récit où l'on constate que le connétable donna lui-même un ruban à son bourreau pour lui attacher les mains et lui demanda si le poignard était bien affuté. Il s'intéressa aussi au crochet placé quelque part en haut sur un poteau : « El verdugo le dixo : que era para que después que fuese degollado, pusieran allí su cabeza. El Maestre dixo : Después que yo fuere degollado, hagan del cuerpo y de la cabeza lo que querrán. Y esto hecho, comenzó a desabrocharse el collar del jubón, e aderezarse la ropa que traía vestida [...]. Y estuvo la cabeza allí nueve días, y el cuerpo tres días », *Crónica del rey príncipe don Juan...*, p. 683b. La mort, très digne, d'Alvaro de Luna telle qu'elle est évoquée dans la chronique, put très bien inspirer un autre *privado*, don Rodrigo Calderón en 1621 : « se sentó en la silla, dando licencia al verdugo para que le atase los brazos, pies y cuerpo, y él mismo se quitó las trenzas del cuello, que del todo le quitó el verdugo », cf. Andrés de Almansa y Mendoza, éd. H. Ettinghausen et M. Borrego, *Obra periodística*, Madrid, Castalia, 2001, p. 219.

#### 4. LE MARQUIS DE SANTILLANA (1398-1458)

Dans la poursuite de notre quête concernant l'évolution du discours sur la *privanza*<sup>380</sup>, pour l'instant nous ne nous éloignons pas beaucoup dans le temps, car les écrits dont nous allons nous occuper sont ceux de don Íñigo López de Mendoza (1498-1458), marquis de Santillana. Ce personnage, notable par sa culture et par ses actions guerrières pendant le règne de Jean II, connaissait de près le connétable et n'avait pas eu avec lui les meilleures relations du monde<sup>381</sup>. En réalité, les textes que nous allons aborder, deux poèmes bien connus, sont très directement inspirés par l'animosité, peu de fois dissimulée, de don Íñigo contre le *privado*<sup>382</sup>.

A vrai dire, nous avons eu quelques doutes, quant à l'inclusion du premier d'entre eux, *Otras coplas del dicho señor Marqués sobr'el mesmo casso*<sup>383</sup>, car bien qu'il traite de la personnalité et des actions de don Álvaro, ni le mot *privado* dans le sens qui nous intéresse, ni le mot *privanza* ne font pas partie de son vocabulaire. Certes, la présence au tout début du poème du terme *privado* dans le sens d'être privé de quelque chose, est malicieuse et veut montrer par elle seule l'inversion de la situation du connétable, lequel, dans un jeu de mots auquel la langue espagnole se prête très naturellement, est passé de « ser el privado » de Jean II de Castilla à « estar privado » de la fortune dans laquelle il se trouvait : « De tu resplandor ¡o, Luna! / te ha privado la fortuna » (v. 1-2). De même l'on peut percevoir un deuxième jeu dans le vers qui, au sujet du roi cette fois, indique qu'il « se privó sin reverencia / de todo enteramente » (v. 38), lequel, dans une amphibologie conceptiste que Quevedo n'aurait pas reniée, fait logiquement allusion au manque de respect de Luna envers son bienfaiteur. En effet, « se privó » peut vouloir

---

<sup>380</sup> Logiquement, nous ne pouvons pas prendre en compte l'ensemble des écrits qui concernent Álvaro de Luna. Nous avons choisi en conséquence, tout en sachant que d'autres démarches auraient été possibles, des textes, mais pas tous, évidemment, qui ont fait partie des œuvres de référence dans la culture espagnole et qui ont été susceptibles de mieux contribuer à la formation d'un discours de la *privanza*.

<sup>381</sup> Néanmoins il eut certains moments de répit, l'un d'eux couronné par une alliance matrimoniale, puisqu'il donna lieu au mariage du fils aîné du marquis avec Brianda de Luna, la nièce de son rival, en 1436.

<sup>382</sup> Certains suggèrent qu'il participa de près à la conspiration finale contre Luna : « Seguramente el marqués contribuyó a la catástrofe final del Condestable. Sabida es la participación en ella de la segunda esposa del Rey – doña Isabel de Portugal –; pues bien, desde el primer momento, Santillana trató de congraciarse con ella y de formar una especie de camarilla que acabó con la preponderancia del gran Luna », A. Valbuena Prat, *Historia de la literatura española*, Madrid, Gustavo Gili, 1960, vol. I, p. 256-257.

<sup>383</sup> Marqués de Santillana, éd. M. P.A.M. Kerkhof et A. Gómez Moreno, *Poesías completas*, Madrid, Castalia, 2003, p. 525-534.

dire « se priver de quelque chose », mais ici il semble vouloir dire également « se procura les services d'un *privado* irrespectueux ».

L'ensemble des accusations qui font partie de l'essentiel du poème, ne représente pas une nouveauté, mais réaffirme les limites, outrepassées par Luna, entre les attributions possibles d'un *privado* et celles de son souverain. En réalité, Santillana, très proche des événements et des personnes ayant participé à la chute du connétable, semble connaître le discours ambiant, celui même que nous avons eu l'opportunité d'analyser. Peu de choses manquent parmi les multiples griefs exprimés dans la chronique. Nous y retrouvons l'usurpation du pouvoir royal, et plus en détail, les diverses formes par lesquelles elle se manifeste. Parmi d'autres : le contrôle de châteaux et de villes, la spoliation du trésor royal, la presque séquestration de la personne royale, l'irrespect des prérogatives du monarque.

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette composition, sans être la seule, contribue à la consécration de la figure de Luna en tant que *privado* emblématique. L'on peut souligner que la hargne avec laquelle l'auteur s'emploie à décrire toutes ses fautes, n'exclut pas une forme paradoxale, mais fort appuyée de fascination<sup>384</sup>. Dans le contexte culturel, de plus en plus influencé par la culture classique, le fait d'avoir un destin particulier, constitue toujours un motif d'admiration. Sans doute, Santillana, imitateur de Pétrarque, très cultivé et bon lecteur de Tite Live, se rend compte du fait qu'il est devant un cas unique dans l'histoire, et il le dit :

O Luna más luminosa  
que la luz meridiana,  
clareçiente, radiossa  
prepotente, soberana,  
tu claror universal  
por el mundo era sonado  
un ser tan prosperado  
non vio onbre terrenal  
O Luna qu'en toda España  
los tus rayos traçendían  
inifinitos departían;

---

<sup>384</sup> Il est loin, bien sûr, de l'éloge fervent que fait de lui, dans le prologue, Gonzalo Chacón – ou celui qui aurait écrit – la *Crónica de don Álvaro de Luna*, (éd.) J. de M. Carriazo, Madrid, Espasa-Calpe, 1940. Pour une vision d'ensemble de la manière dont les chroniques traitent les conflits de l'époque, cf. M. Pardo, « Noblesse et monarchie dans les chroniques biographiques », *In Annexes des Cahiers d'études hispaniques médiévales*, n°17, 2006, p. 175-233.

tu prolongado durar  
non se falla por estoria  
nin por antigua memoria  
se podría memorar (v. 3-17)

Le grand pouvoir que Luna réussit à détenir, scandaleux s'agissant de quelqu'un qui n'en avait pas la légitimité, ne pouvait qu'avoir un caractère diabolique. Santillana établit une analogie entre l'ingratitude de Lucifer qui se serait rebellé contre Dieu tout en étant la plus magnifique de ses créatures et Luna, qui n'aurait pas été moins ingrat envers un roi qui l'avait fait immensément riche. Une analogie qui grandit – en mal, certes – encore plus la personnalité du *privado* :

Luçifer sobervïoso  
quisso conquerir su silla  
al trono muy glorïoso  
del que por gran maravilla  
lo fizo más exçelente  
de todas las criaturas  
por que fue de las alturas  
al profundo deçendiente (v. 147-154)

Nous pouvons noter que depuis don Julián et Vellido Dolfos, dont les contemporains de Luna ne se rappelaient probablement pas en tant que *privados*, aucun individu reconnu comme tel n'avait marqué autant l'histoire de l'Espagne. Cela est loin d'être anecdotique, car l'une des caractéristiques du discours de la *privanza*, au fur et à mesure qu'il évolue, c'est de constituer des listes de *privados* qui se sont distingués par leur destin, que ce fût dans l'histoire biblique, grecque, romaine, ou toute autre capable de fournir des exemples frappants. Tout théoricien du sujet qui se respectait avait sa liste de *privados*. Elles avaient une utilité certaine à cause de l'utilisation de plus en plus affirmée de l'histoire en tant que réservoir d'expériences dont il était toujours possible de tirer des enseignements<sup>385</sup>.

---

<sup>385</sup> En réalité, les vies exemplaires, par leur caractère positif ou négatif, pour lesquelles on suit le modèle de Plutarque vont avoir un grand succès à partir du XV<sup>e</sup> siècle en Espagne. Les *Generaciones y semblanzas* de Fernán Pérez de Guzmán, où la figure d'Álvaro de Luna occupe une place de choix, en est une bonne illustration. Mais aussi, et nous l'avons déjà mentionné, le *Libro de las virtuosas e claras mugeres* du propre Álvaro de Luna. Ils suivent le mouvement initié par les auteurs de la Renaissance italienne : Boccaccio avait écrit *De casibus virorum illustrium* et *De mulieribus claris* ; avant lui, Dante avait également rédigé un livre d'hommes célèbres : *De Viris Illustribus*.

Le second texte, le *Doctrinal de privados*<sup>386</sup>, est celui, par son format, qui ressemble davantage à un art de la *privanza*. Notons que le seul titre nous invite de lui-même à le considérer ainsi<sup>387</sup> et que, en conséquence, nous pouvons le voir comme le second catéchisme en vers, après celui de López de Ayala, destiné aux *privados* politiques. Cela dit, le texte du chancelier et celui du marquis sont très différents. Le premier fait partie d'une description haute en couleurs de la cour et de ses misères. Le constat des nombreuses imperfections de ce monde, des hommes en général, et de la cour en particulier ne fait pas tomber l'auteur, pour autant, dans le désespoir. L'allégorie dont il se sert pour illustrer son propos garde même un ton joyeux et va-t-en guerre encourageant pour les candidats à la *privanza*.

Nous ne pouvons pas dire la même chose de celui de Santillana. Bien sûr, son point de départ et sa démarche artistique sont très différents. Il utilise l'exemple historique récent de Luna et fait parler le *privado*, au destin tragique, à la première personne :

Abrid, abrid vuestros ojos  
gentíos, mirad a mí :  
quanto vistes, quanto vi  
fantasmas fueron e antojos (v.9-16)

Plus influencé par les doctrines stoïciennes, don Íñigo part du constat de la vanité de l'existence – “Assí commo sonbra o sueño / son nuestros días contados” (v. 3-4) –, constat conforté par la fin tragique du connétable. Les richesses, le pouvoir et les honneurs ne sont qu'un songe qui éloigne du vrai bonheur. De ce fait, la réussite sociale – dont l'une des expressions les plus éclatantes est la *privanza* avec le roi – ne peut pas être une fin en soi. D'autant plus qu'elle pousse, ce qui n'est pas forcément une bonne chose, à s'élever au-dessus du lieu que l'homme occupe dans la société par sa naissance et par la volonté de Dieu :

Todo omne sea contento  
de ser commo fue su padre ;  
la muger, quanto su madre,  
e será devido cuento (v. 137-144)

---

<sup>386</sup> Marqués de Santillana, *Poesías completas...*, p. 544-562. Pour d'autres interprétations du *Doctrinal*, cf. M. S. de Druz-Sáenz, « The marqués de santillana's "coplas" on don álvaro de luna and the "doctrinal de privados" », *Hispanic review*, n° 2, 1981, p. 219-224.

<sup>387</sup> « Usado como substantivo, se llama el libro en que están escritas las reglas que se mandan guardar en puntos de disciplina eclesiástica, u de la inteligencia de algunas cosas tocantes a la Doctrina Christiana », *Diccionario. de Autoridades*, Madrid, Gredos, 1990, p. 327.

Le fait que l'auteur donne la parole au *privado* lui-même, en dehors de ses virtualités artistiques en tant que procédé narratif, approfondit le caractère didactique et moralisateur du poème. Il le présente en tant que grand docteur de la nouvelle science :

Aristótiles non creo  
sintió de Filosofía,  
Euclides de Geumetría,  
nin del çielo Ptholomeo  
quánto d'este devaeno,  
si queredes bien mirar  
yo vos puedo demostrar,  
nin de la Música Orpheo (v. 113-120)

C'est Luna lui-même qui est censé tirer de ses erreurs une leçon qui devrait faire office d'avertissement pour les futurs candidats à la *privanza*, sans pour autant les en dissuader entièrement :

Bien permito, si buen viento  
le viniere de privança,  
la resçiba con templança,  
con seso e peso e buen tiento (v. 141-144)

D'autre part, malgré la singularité de don Álvaro dans sa pratique, celle de *privado* est une fonction qui remonte à la nuit des temps :

Privado tovo Habraham,  
aunque santo patriarcha,  
privado tovo el monarcha  
Assuero, que fue Hamán,  
e Joab, su capitán,  
privado fue de David;  
mas de todos me decid,  
¿quáles se me igualarán? (v. 121-128)

En effet, tout comme les textes de la chronique, Santillana ne plaide pas non plus pour une abolition de la *privanza*. Naturellement, l'intention principale de l'auteur, plus que de montrer le chemin de la *privanza* aux futurs émules de Luna, en leur demandant de se perfectionner dans leur métier, est de censurer son ancien ennemi. Malgré tout, les conseils qu'il met dans la bouche de Luna, vont dans le sens de demander un plus grand sens de la prise de conscience des responsabilités encourues par le *privado* dans son

action politique et dans le profit qu'il tire de celle-ci :

Ca si fuéredes medidos,  
en rescebir non dubdedes.  
Con mucha razón faredes  
a los otros comedidos:  
los discretos e sentidos  
pedrián quando sirvieren;  
los otros quando pidieren  
de poco les sois tenidos (v. 97-104)

Ces conseils sont aussi le constat de la perte définitive de l'innocence quant à la vision du rôle des *privados* ; alors qu'Ayala recommandait déjà « de fazer buenas obras a las pequeñas gentes / a los grandes, servicios, que cuando tú non sientes, / se muda la privanza de los años rezientes »<sup>388</sup>, Santillana insiste lourdement sur cette nécessité de garder ses arrières :

Aún a vuestros compañeros,  
amigos e servidores,  
quanto más a los señores,  
sed domésticos, non fieros (v. 2101-204)  
Los vuestros razonamientos  
sean en loor de todos,  
ca son muy útiles modos  
fazer los reyes contentos  
de los suyos e çimientos  
de amor e lealtad,  
casa de seguridad  
firme contra todos vientos (v. 241-248)

Ce genre de recommandations visant à mettre de la délicatesse dans toutes les sphères d'activité du *privado*<sup>389</sup> se poursuit pendant pas moins de treize strophes. Nous pouvons noter que la période n'est pas encore celle où l'opinion publique a une importance et que, en conséquence ce n'est pas d'elle qu'il faut se préoccuper. Cela ne tardera pas à arriver, pourtant, très concrètement avec la prolifération des imprimés.

Parmi tous les avertissements, le plus constant est celui de se maintenir en tout dans une certaine modération, d'éviter l'ivresse du pouvoir qui donne libre cours à toute sorte

---

<sup>388</sup> *Rimado de Palacio...*, str. 669.

<sup>389</sup> Marqués de Santillana, *Poesías completas...*, strophes XXVI-XXXVIII, p. 553-557.

d'abus, ce qui est la forme la plus sûre de courir à sa perte :

Ca si lo ajeno tomé,  
lo mío me tomarán;  
si maté, ya lo sé;  
si prendí, por tal passé;  
matraí: soy maltraído;  
andove buscando ruido:  
basta aasaz que lo fallé (v. 185-192)

C'est l'ignorance de cette règle qui justifie de nouveau l'association de Luna à l'image de Lucifer. En réalité, toutes les recommandations du marquis ont pour origine la prévention contre cette faute d'orgueil :

Pues el sutil palaciano  
quanto más e mas privare  
por tal yerro non desvare  
e será consejo sano.  
Exçesso luçiferano  
ya vedes como se paga,  
e quien tal bocado traga  
górmalo tarde o temprano (v. 193-200)

Nous nous sommes arrêtés sur la figure d'Alvaro de Luna et une partie infime des écrits qu'il motive, mais que nous jugeons suffisante pour établir son rôle clé dans le développement du discours autour de la *privanza* politique, laquelle, avec cette figure atteint un point qui semble indépassable, du moins en ce qui concerne le degré de pouvoir, l'amplitude de sa clientèle, ses richesses et le contrôle qu'il exerce sur le roi. Sa figure devient mythique et, nous l'avons vu, produit un discours qui d'un côté précise les attributions royales, l'espace sacralisé et les rites indispensables afin de garder la dignité et le respect du monarque et, de l'autre, expose les règles éthiques et les stratégies qui peuvent permettre au *privado* d'éviter une fin tragique. Il est plus que probable que la ruine de l'espace symbolique produit par la familiarité de Jean II avec don Álvaro eut une influence majeure pour la réaction produite pendant le règne d'Isabel I de Castille, fille de ce monarque que l'on disait envoûté par le connétable. C'est sous le règne de la fille de Jean II que la monarchie acquit en Espagne une solennité dans ses rites que les souverains successifs firent tout pour conserver.

Arrivés à ce stade, nous pouvons faire un certain constat. Jusqu'ici, aucun des textes



analysés, et le dernier ne représente pas une exception, ne donne le moindre indice sur ce que positivement les *privados* politiques doivent faire, de ce qui pourrait être finalement leur fonction. Les façons d'obtenir la *privanza* sont en quelque sorte évoquées par Ayala, la façon de lui donner de la solidité et la faire durable sont également signalées par Ayala et par Santillana, l'utilité qu'elle a pour les monarques dans leurs démêlés avec la noblesse est décrite par les chroniques. Elles montrent également que le *privado* peut avoir aussi bien des fonctions guerrières que de gouvernement dans n'importe quel domaine, qu'il peut contrôler les organes essentiels de la monarchie, ainsi que ses finances. C'est la réalité que notamment est exposée dans la chronique de Jean II.

Mais, malgré les critiques envers les agissements de Luna, il n'y pas d'indication possible sur une concrétisation des fonctions du *privado*. On dirait que la seule règle pour lui serait d'assumer autant de responsabilités que le roi lui permettrait de prendre, tout en surveillant que l'ampleur de ces fonctions et de ces responsabilités, octroyées par le souverain, n'entament pas les prérogatives royales et n'impliquent pas la souillure de la symbolique de la fonction royale. Autant dire que la fonction de *privado* c'est d'être en permanence dans un équilibre instable, sur la corde raide de son ambition et de la peur d'y aller trop loin, car il n'a pas en charge seulement ses propres responsabilités éthiques et politiques, mais aussi celles qui lui seraient imputables du fait du propre laxisme du roi à son égard. Autrement dit, il devrait continuer à être un instrument dans les mains du roi, mais en assumant, autant pour lui que pour le souverain, la responsabilité des dérives éventuelles de cette instrumentalisation.

## 5. LE PRIVADO SECRÉTAIRE DANS LA COUR DU ROI : LE CONTEXTE

Nous pensons qu'il ne se produit plus vraiment d'avancées sur la définition de la *privanza* politique en Espagne pendant la période précédant immédiatement la chute de Luna. De même, la stupeur laissée par le souvenir du dernier *privado* allait éloigner la possibilité de surgissement d'un *privado* aussi fort qu'il l'avait été<sup>390</sup>. En revanche, les luttes des factions reprennent de plus belle et vont lamener bientôt l'autorité du roi<sup>391</sup>. Avec la montée au trône d'Isabel I et de Ferdinand d'Aragon, c'est le déclin de la *privanza* qui se produit<sup>392</sup> et une autre problématique, relative au contrôle de la noblesse et à l'affirmation du pouvoir royal, qui va occuper les esprits<sup>393</sup>.

On pourrait se demander si des aspects intéressants de la réflexion autour de ce discours surgissent en revanche un peu plus tard, au XVI<sup>e</sup> siècle, juste avant que l'évolution des usages linguistiques fasse que l'on commence à utiliser le mot *valido* en concurrence avec *privado* – rappelons-le, pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, on utilise les constructions *valer con*, *estar valido*, *andar valido* et *privar y valer*, pas encore *valido*. Mais, est-ce que la question est vraiment débattue pendant cette période ? Est-ce que la figure du *privado* intéresse encore comme elle avait intéressé López de Ayala et Santillana ? Les études

---

<sup>390</sup> Les chroniques attribuent la condition de *privado* principalement à don Juan Pacheco, marquis de Villena (114b), mais d'autres sont désignés de la même manière : le frère de Pacheco, Pero Girón (DJ 616a) ; don Pedro Tenorio (DJ 705b), archevêque de Tolède, Beltrán de la Cueva (113a), Andrés de Cabrera (246b) ; don Alonso de Fonseca (29b), archevêque de Séville et même de « *privados mozos* » (235b). Les chiffres mentionnés entre parenthèse correspondent aux pages de *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia Española, 1953, vol. III, sauf ceux ayant à côté les sigles « DJ » qui se trouvent dans le volume II de la même série.

<sup>391</sup> Pour une analyse de l'image d'Henri IV de Castille, telle que les chroniques la reflètent, cf. J. Fernández Aparicio, « La imagen del rey Enrique IV de Castilla en la primera mitad del siglo XVII : Absolutismo y justicia en el diálogo entre dos épocas », *En la España Medieval*, 2004, n° 27, p. 339-381. Ou, plus largement, pour l'ensemble des caractéristiques du règne: J. M. Nieto Soria, *La monarquía de Enrique IV: sus fundamentos ideológicos e institucionales*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2000.

<sup>392</sup> Voici, à ce propos, les mots du chroniqueur de la reine, Fernando del Pulgar, à un chanoine de Séville: « Démos gracias a Dios que tenemos un rey e una reia, que no queráis saber dellos sino que ambos, ni cada uno por sí, no tienen privado, que es la cosa, e aun la causa de la desobediencia y escándalo en los reinos. El privado del Rey sabed que es la Reina, y el privado de la Reina sabed que es el Rey, y estos oyen e juzgan, e quieren derecho, que son cosas que estorban escándalos o los amatan », E. de Ochoa (éd.), *Epistolario español. Colección de cartas de españoles ilustres antiguos y modernos*, Madrid, Rivadeneyra, 1836, vol. I, p. 46.

<sup>393</sup> Pour l'analyse des termes du conflit que cette politique engendre, cf., M. A. Ladero Quesada, « Proyecto político y grupos sociales en la España de los Reyes Católicos », in M. A. Ladero Quesada, *Lecturas sobre la España histórica*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1998, p. 71-112.

actuelles sur cette thématique se penchent souvent sur la question du conseil en établissant un lien entre le conseiller et le *privado*.<sup>394</sup> De ce fait, tous les écrits théoriques comportant une réflexion sur les conseillers du roi, traiteraient en quelque sorte de la *privanza*. Pourtant, nous n'avons pu constater nulle part que ce lien soit clair : il n'existait pas dans *Las partidas*, car le *privado*, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle est plutôt un serviteur proche du roi ou un officier, sauf lorsqu'il est un ami du roi. À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, même si les attributions mentionnées pouvaient être encore valables, nous avons affaire à des *privados* politiques, qui participent évidemment aux réunions des conseils, mais qui étaient le plus souvent des hommes d'action, avec des missions variables selon l'espace que leur avait laissé le roi. Tout au long de ces siècles, les conseillers étaient désignés selon la tradition, comme des *consejeros*. Au XVI<sup>e</sup> siècle il ne semble pas qu'il y ait eu des changements. Si nous prenons le livre de Fadrique Furió Ceriol, *El Concejo y Consejeros del Príncipe*, publié en 1559, nous constatons que le lien entre *consejero* et *privado* continue à ne pas être automatique. Pour choisir un conseiller, l'auteur signale que les seuls critères dont on doit tenir compte sont les qualités exigées pour cette fonction. En conséquence, le roi ne devra pas préférer ou se laisser imposer quelqu'un de moins bien préparé pour des raisons qui tiennent au rang, aux richesses ou même aux liens plus personnels qu'il pourrait avoir avec l'un ou l'autre des candidats. Et Furió de signaler les exemples qui pourraient correspondre à ce choix erroné, comme celui d'un duc, d'un homme riche ou d'un « gran privado » :

Esto se deve guardar con todo género de hombres sin ecepción ninguna, sean ricos o pobres, grandes o pequeños, privados o no; porque si un duque muy poderoso, un cavallero muy rico, o un gran **privado** vinieren en competencia de ser Consejeros con un otro que no sea tal qual éstos en estado, ni riquezas, ni favor, pero con tal que los vença en calidades pertenescientes al Consejero, deve ser elegido el tal por Consejero, i los otros no<sup>395</sup>

Inutile de chercher au XVI<sup>e</sup> siècle de nombreux traités spécifiques sur les *privados*. Les seules exceptions hispaniques à cette pénurie seraient l'*Aviso de privados y doctrina de*

---

<sup>394</sup> Par exemple, le pionnier des études – et sur bien d'autres sujets – sur la *privanza*, J. A. Maravall, dans son travail classique sur les écrits politiques du XVII<sup>e</sup> siècle, place l'étude de la thématique des *privados* dans un chapitre intitulé « Teoría del Consejo. Los ministros y secretarios. La figura del valido », in J. M. Maravall, *Teoría del Estado en España en el siglo XVII*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1997 (réproduction de l'édition de 1944), p. 272-316. De même, un autre auteur traite de « Guevara sobre el príncipe y su privado » dans un chapitre intitulé « Acerca de los príncipes, consejeros y consejos: Carlos de Habsburgo, Antonio de Guevara y Fadrique Furió Cerio », cf. J. Fernández Santamaría, *El Estado, la guerra y la paz*, Madrid, Akal, 1997, p. 256-261.

<sup>395</sup> Fadrique Furió Ceriol, éd. Henry Méchoulan, *El Concejo y Consejeros del Príncipe*, Madrid, Tecnos, 1993 (1559), p. 76.

*cortesanos* de Antonio de Guevara, publié en 1539, et la lettre envoyée par Antonio Pérez en 1594 à « un gran privado » que l'on suppose être le marquis de Denia, Francisco de Sandoval y Rojas. Ce manque peut se justifier par les raisons mêmes qui nous ont montré que le *privado* finalement n'avait pas un rôle suffisamment codifié à côté du roi, ce qui rendait difficile de théoriser sur lui. Mais aussi et surtout, le mûrissement d'une telle réflexion était difficile à un moment où la *privanza* était redevenue en quelque sorte bureaucratique, un peu à l'image de ce qu'elle avait été avant le règne d'Alphonse XI. La preuve de cette évolution est qu'on associait la *privanza* à des personnalités qui avaient une charge très concrète auprès du roi ; une charge qu'ils assuraient, au-delà de l'influence que le roi pouvait leur accorder, d'une manière professionnelle. Ils n'avaient plus le statut indéfini mais très politique qui donna lieu pendant le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles à l'émergence d'importants *privados*. Il n'est pas étonnant que les écrits sur la *privanza* de cette époque proviennent justement d'un proche de Francisco de los Cobos, secrétaire de Charles Quint et d'un ancien secrétaire de Philippe II, Antonio Pérez. En outre, cette mince production s'explique parce que le XVI<sup>e</sup> siècle croit encore et surtout à l'éducation du prince, celle à laquelle on s'acharne depuis de siècles<sup>396</sup>, mais que l'on perfectionne et adapte au fur et à mesure.<sup>397</sup> D'autre

---

<sup>396</sup> A commencer par *Le Politique* de Platon et, au Moyen Âge, des écrits qui eurent une grande diffusion, comme ceux de Jean de Salisbury, *Polycraticus* ; Thomas d'Aquin, *De regno ad regem Cypri* ; Gilles de Rome, *De Regimine Principum*.

<sup>397</sup> Déjà au XV<sup>e</sup> siècle, on peut mentionner, du célèbre « Tostado », Alfonso de Madrigal, le *De optima pollitia* (1436). Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, la production est abondante en Espagne. Nous donnons un aperçu de la majeure partie de traités d'auteurs espagnols, moins connus que ceux du XVII<sup>e</sup> siècle : Alfonso de Castrillo, *Tratado de república* (1522) ; Miguel de Ulzurrun, *Catholicum opus imperiale regiminis mundi*, (1525) ; Antonio de Guevara, *Libro áureo de Marco Aurelio* (1529) ; Pedro Belluga, *Speculum principum* (1530) ; Bartolomé de las Casas, *De regia potestate* (1552) ; Sebastián Fox Morcillo, *De Regni Regisque institutione libri III*, (1556) ; Felipe de la Torre, *Institución de un rey cristiano colegida principalmente de la santa Escritura y de sagrados doctores* (1556) ; Fadrique Furio Ceriol, *El conejo y consejeros del príncipe que es el libro primero del quinto tratado de la Institución del Príncipe* (1559) ; Santiago Simancas, *De Republica libri IX. Opus collectum ex omnibus, qui de ea re optime scripserunt, auctoribus* (1559), Alfonso de Orozco, *Regalis institutio orthodoxis omnibus, potissimè Regibus, & Principibus perutilis* (1565), Juan Ginés de Sepulveda, *De Regno et regis officio* (1570), Francisco Monzon, *Libro primero del espejo del príncipe cristiano* (1571) ; Pedro Hurtado de la Vera (seudónimo de Pedro Faria), *Historia lastimera del príncipe Erasto, hijo del emperador Diocleciano en la cual se contienen muchos ejemplos notables y discursos no menos recreativos que provechosos y necesarios* (1573) ; Jerónimo de Osorio, *De regis institutione et discipline. Libri octo* (1574) ; Hierónimo Román, *Repúblicas del mundo* (1575) ; Tomás Cerdán de Tallada, *Verdadero gobierno desta Monarchía, tomando por su propio subjecto la conservación de la paz* (1581) ; Marco Antonio Camos, *Microcosmía y gobierno universal del hombre* (1582) ; Benito Arias Montano, *De optimo imperio sive in lib. Iousae Commentarium* (1583) ; Bartolomé Felipe, *Tractado del consejo y de los consejeros de los príncipes* (1584) ; Jerónimo de Merola, *República original sacada del cuerpo humano* (1587) ; Juan Roa Davila, *Apología de Iuribus Principalibus defendendis et moderandis iuste* (1591) ; Francisco Patricio, *De reino y de la institución del que ha de reinar* (1591) ; Pedro de Rivadeneira, *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano para gobernar y conservar sus estados. Contra lo que N. Machiavelo y los políticos deste tiempo enseñan* (1595) ; Juan de Torres, *Filosofía moral de príncipes para su buena crianza y gobierno* (1596) ; Gregorio López Madera, *Excelencias de la monarquía y reino de España*

part, c'est à cette figure que Machiavel endosse la responsabilité de forger ou de donner de la solidité à l'État ; c'est elle encore que Jean Bodin, dans *Les six livres de la République* (1576) considère comme étant la clé de voûte d'un État souverain. Les réponses polémiques aux écrits des auteurs mentionnés, ainsi que les adaptations de leurs enseignements auxquelles ils donnèrent lieu, furent suffisantes pour occuper beaucoup d'esprits et faire couler beaucoup d'encre.

---

(1597); Antonio Pérez, *Norte de Príncipes, Virreyes, Presidentes, Consejeros y Gobernadores. Advertimientos sobre lo público y particular de una Monarquía importantísimos a los tales. Fundado en materias de razón de estado y gobierno* (1597); Baltasar Alamos de Barrientos, *Discurso al Rey Ntro. Señor del Estado que tienen sus Reynos y Señoríos, y los de amigos y enemigos con algunas advertencias sobre el modo de proceder y gobernarse con los unos y con los otros* (1598); Juan de Mariana, *De Rege et regis institutione* (1598).

## 6. Antonio de Guevara (1480/1490-1545)

Il n'est pas inintéressant que Guevara, prédicateur et chroniqueur de Charles Quint, ait donné à son manuel un titre – *Aviso de privados y doctrina de cortesanos* – qui met ensemble deux termes jusqu'alors vus et compris séparément<sup>398</sup>. De même, le lien avec les expériences et censures du passé au sujet de la *privanza* n'est pas rompu, car un troisième terme, *doctrina*, rappelle le *Doctrinal de privados* de Santillana. Nous n'allons pas revenir sur Álvaro de Luna, mais le titre que nous venons d'évoquer nous mène obligatoirement à nous questionner sur un aspect de la *privanza* dans lequel, si nous nous fions à l'un de ses biographes<sup>399</sup>, le connétable excella<sup>400</sup>. Il s'agit du lien existant entre la *privanza* et le raffinement des cours européennes porté par la Renaissance italienne, raffinement qui met à l'honneur sa figure centrale : le courtisan. Les changements politiques et culturels de la Renaissance amenèrent le *privado*, homme politique et guerrier, à continuer d'être homme politique mais de moins en moins guerrier et à devenir, dans la mesure de ses possibilités, un parfait courtisan.

---

<sup>398</sup> Nous n'allons pas traiter pour l'instant de l'influence que l'œuvre de B. Castiglione (1513/1518) put avoir sur le titre et le contenu de celle de Guevara. L'on peut seulement signaler que, mis à part le titre, l'esprit et la portée de l'une et de l'autre ne peuvent pas être plus éloignés.

<sup>399</sup> Fernán Pérez de Guzmán, qui n'était pas un incondicional de Luna, mais qui a une vision de lui plutôt équilibrée évoque son possible bégaiement, mais souligne surtout sa sympathie et ses habiletés, sans arriver cependant aux louanges de Chacón : « de buena fuerça e muy buen cavalgador, asaz diestro en las armas e en los juegos d'ellas. Muy avisado en el palacio, muy gracioso e bien razonado, como quier que algo dudase en la palabra », *Generaciones y semblanzas*, éd. J. A. Barrio, Madrid, Cátedra, 1998, p. 181.

<sup>400</sup> Si nous croyons le biographe le plus enthousiaste d'Álvaro de Luna, nous sommes amenés à penser que dans ce domaine le *privado* de Jean II avait des dons extraordinaires. Selon Gonzalo Chacón (*Corónica de D. Alvaro de Luna*, Madrid, imprenta de D. Antonio Sancha, 1784), depuis son arrivée à la cour, le jeune Álvaro, se montra brillant, séducteur, gai, excellent danseur, magnifique guerrier et beau parleur : « Mucho ufano Don Álvaro de Luna por se facer conocer con todos los grandes e pequeños de la corte del Rey de Castilla, e luego se acompañó con los hijos de los mas nobles caballeros, e mayores omes que ende eran, e con aquellos que entendió que eran mejor criados, e mejores costumbres, e de tan graciosa e dulce conversacion lo fallaban, aunque era pequeño, que en poco tiempo cobró el amor e los corazones de todos los que mas valien, e en todas las fiestas e danzas e burlas de los niños él era assi gracioso e desenvuelto, que todos lo preciaban mucho, e procuraban de le semejar, e todos le seguian e non se partian dél” p. 10-11; Il était toujours si divertissant et d'une si belle humeur qu'indistinctement dames et chevaliers de la cour l'adoraient et se l'arrachaient, à commencer par le jeune roi, qui ne pouvait pas rester un instant sans lui : « e alli desposaron al Rey con la Infanta Doña Maria su prima, hija del Rey Don Fernando de Aragon, e ficieronse grandes fiestas de justas e torneos e danzas, e otros placeres. En las quales fiestas Don Alvaro de Luna se aventajaba entre todos, assi por el grand favor que el Rey le daba, como por la su mucha gentileza e destreza que mostraba en todo lo que descia e facia. Ca si el Rey salia a danzar non queria que otro caballero ninguno, nin grande nin Rico ome danzase con él, salvo Don Alvaro de Luna, nin queria con otro cantar, nin facer cosa ... “ p. 22. Bref, don Álvaro aura été un courtisan hors pair et cela n'aurait pas été aucunement indifférent pour la suite de son destin.

L'expérience de don Álvaro nous permet de rappeler que, avant d'autres<sup>401</sup>, un courtisan doué, charmeur et intelligent – mais guerrier aussi – dans une société de plus en plus raffinée, fut la figure la plus emblématique de la *privanza* dans la Castille du XV<sup>e</sup> siècle<sup>402</sup>.

Cela nous invite à tenter de déterminer si le lien entre la figure du *privado* et celle du courtisan eut, à un moment ou à un autre, une expression dans le développement du discours sur la *privanza* et, aussi, dans quelle mesure, cette possible évolution nous rapproche-t-elle de la figure du *valido*. Est-ce que l'image du guerrier que López de Ayala avait associée jadis à celle du *privado* allait être remplacée par celle du courtisan ? Tout porterait à croire que Guevara, l'évêque de Mondoñedo et chroniqueur de Charles Quint<sup>403</sup> qui, au moment de publier son *Aviso de privados*, avait passé une bonne partie de sa vie à la cour, avait suffisamment de cartes en main – expérience courtisane, culture, voyages, charges officielles, proximité de l'empereur – pour reprendre les discours anciens et les réorienter en fonction des nouvelles réalités. D'autant qu'il se targue – à une époque où les *privados* n'ont plus la direction publique des affaires – d'être le *privado* du *privado*<sup>404</sup>. C'est précisément à ce dernier qu'il dédie son livre, à Antonio de los Cobos<sup>405</sup>, le grand secrétaire de Charles Quint, appelé à un autre moment « *privado único*<sup>406</sup> » de l'Empereur. Est-ce vraiment ce qu'il fit ? Nous craignons que la réponse soit plutôt décevante. En même temps, le panorama qu'il offre de la vie de cour, ne manque pas d'intérêt.

Observons cependant, avant de répondre, quelques caractéristiques de son ouvrage<sup>407</sup>. Il

---

<sup>401</sup> Pour le règne de Philippe II, une étude qui tient compte du *privado* courtisan : James M. Boyden, *The courtier and de King: Ruy Gómez de Silva, Philip II, and de Court of Spain*, Berkeley y Los Angeles, 1995.

<sup>402</sup> Sur le développement de la cour, autant d'un point de vue administratif que politique et culturel, les études se sont multipliées depuis en certain temps. Pour un panorama des divers aspects de cette thématique, on peut consulter le numéro monographique de la revue *Studia Historica. Historia moderna*, n° 28, 2006.

<sup>403</sup> Pour une étude sur le personnage et son œuvre, cf. A. Redondo, *Antonio de Guevara (1480 ?-1545) et l'Espagne de son temps. De la carrière officielle aux œuvres politico-morales*, Genève, Droz, 1976.

<sup>404</sup> « No quiero confesar que soy vuestro siervo, porque sería más temeros que amaros; ni quiero preciarme que soy vuestro deudo, porque os sería muy importuno; ni quiero alabarme que nos conocimos en el tiempo pasado; porque os ternía en poco; ni quiero jactarme que soy agora vuestro particular privado, porque presumiría mucho », A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 62/64.

<sup>405</sup> Dans l'importante biographie de Francisco de los Cobos, réalisée par H. Keniston, l'épisode relatifs aux luttes entre Gattinara et Cobos montre bien les enjeux de pouvoir que supposait la *privanza* de l'époque : H. Keniston, *Francisco de los Cobos. Secretario de Carlos V*, Madrid, Castalia, 2004 (1<sup>e</sup> éd. 1960), p. 96-100.

<sup>406</sup> « Todas las obras qu eyo he compuesto las he ofrecido a Su Majestad unas y a su único privado otras », A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 90.

<sup>407</sup> Nous utilisons l'édition bilingue réalisée par N. Peyrebonne : Antonio de Guevara, *Le réveille-matin*

est composé de vingt chapitres dont la répartition de la matière nous est expliquée par l'auteur lui-même de la manière suivante :

Finalmente, decimos que esta obra va partida en dos partes ; es a saber, que los diez capítulos primeros tratan en cómo los cortesanos en la corte se han de haber y en los once adelante se trata cómo los privados de los príncipes en la privanza se han de sustentar<sup>408</sup>

Il existe donc une sorte d'équilibre qui correspond, bien qu'inversés, aux deux sujets évoqués par le titre primitif<sup>409</sup> : *Aviso de privados y doctrina de cortesanos*. Nous pensons que le sens du titre et de la répartition des chapitres est de nous montrer en quelque sorte les deux étapes d'un séjour réussi à la cour. La première serait celle de la quête, de la lutte pour obtenir ce que l'on est venu chercher. La seconde serait celle où l'on a acquis ce qui peut être considéré comme l'objectif le plus haut : la *privanza*. Les titres des chapitres s'ajustent aux différentes caractéristiques des destinataires, utilisant une formule un peu moins sévère, plus descriptive, pour signaler aux courtisans novices comment ils doivent se conduire. Ainsi, neuf titres parmi les dix premiers du volume, tous ceux – à une exception près – qui doivent guider le courtisan inexpert, commencent-ils de manière semblable : « Del trabajo que padecen... », « De la manera que el Cortesano ha de haber... », « De las cosas que ha de hacer el buen cortesano... » ; seulement le premier est une exception, adoptant la forme d'un sévère avertissement : « Que más corazón es menester para sufrir la Corte que para andar en la guerra ». Les chapitres adressés au *privado*, en revanche utilisent plus la prescription que la description : « Que los Privados y otros Oficiales de los Príncipes deben... », « Que los privados de los Príncipes se deben guardar. », « Que a los privados de los Príncipes no les conviene... ».

Nous pouvons percevoir à travers ces indices que l'œuvre est conçue comme un manuel pratique, un guide offert par quelqu'un qui a une longue expérience dans la matière et qui désire fortement que d'autres puissent en tirer profit<sup>410</sup>. La volonté de transmettre

---

*des courtisans ou Moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir*, Paris, Honoré Champion, 1999.

<sup>408</sup> Antonio de Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 50.

<sup>409</sup> Ce titre nous semble bien plus conforme au contenu que celui que le propre auteur suggère et que dès 1605 beaucoup d'éditeurs ont préféré : « Cuando baptizamos al famoso libro de Marco Aurelio pusimosle por nombre *Relox de príncipes* y a este que agora habemos compuesto intitulos *Despertador de cortesanos* », A. de Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 90. Apparemment les éditeurs ont cru que c'était son vrai souhait, mais étant donné que la seule édition qu'il put contrôler avait un autre titre, il se pourrait que le changement fût volontaire.

<sup>410</sup> Márquez Villanueva a raison de noter le ton paternaliste assumé par l'auteur lui-même : « El *Aviso de privados* se diferencia, pues, del *Menosprecio de corte* por su finalidad confesadamente práctica. Es un



un vécu se perçoit à chaque pas. Il suffit d'ouvrir le livre au hasard pour s'en rendre compte : « Yendo yo una vez con un pleiteante en la corte a rogar que despachasen su pleito... »<sup>411</sup> ; « si hubiere de ir a negociar después de comer, guárdese de comer ajos o beber el vino puro... »<sup>412</sup>; «acontece que un negociante con verse gastado y despechado se arroja a decir palabras feas...»<sup>413</sup>. Les détails parfois infimes, les anecdotes, la présentation de possibilités diverses dans une même situation doivent permettre au courtisan ou au *privado* non tant de se réveiller, que de s'orienter, d'adopter les bons procédés, de s'en tenir aux règles essentielles. L'expérience de l'auteur fonctionne comme une garantie de la validité des enseignements : « No lo digo porque lo leí, sino porque lo vi, ni lo digo por ciencia, sino por experiencia »<sup>414</sup>.

Toute la difficulté du courtisan vient du fait de devoir connaître et s'adapter aux codes d'un système de vie complexe et corrompu où une multitude d'ambitions et d'intérêts s'enchevêtrent :

A ley de corte es obligado el buen cortesano a servir al rey, acompañar a los privados, visitar los caballeros, servir a contadores, dar a los porteros, granjear a los oidores, entretener a los alcaldes, sobornar a los aposentadores, lisonjear a los pagadores, hacer por los amigos y aun disimular con los enemigos<sup>415</sup>

Et de le faire sans se laisser décourager ni, moins encore, faire siennes ces façons de procéder. L'art du compromis est le seul moyen de s'en sortir. Il a le droit d'être ambitieux et de se faire connaître, mais son objectif doit l'atteindre en montrant des vraies qualités :

Aviso y torno a avisar al que quiere con el príncipe privar y en la corte valer, que sea muy honesto en su vida y muy limpio en el oficio que trata, porque la buena reputación de la persona es el primer escalón de la privanza<sup>416</sup>

Ce qui voudrait dire que dans l'enfer de la cour, malgré tout, triomphe plutôt celui qui le mérite. Des qualités que, une fois parvenu à la *privanza*, le *privado* se doit toujours de

---

camino por el que hasta se autorrecomienda como 'l libro del padre' para que los señores que envían sus hijos a la corte sepan 'todo aquello en que los han de imponer' », F. Márquez Villanueva, *Menosprecio de corte y alabanza de aldea (Valladolid, 1539) y el tema áulico en la obra de Fray Antonio de Guevara*, Santander, Universidad de Cantabria, 1998.

<sup>411</sup> A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 242.

<sup>412</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>413</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>414</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. 100/102.

<sup>416</sup> A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 144.

garder et de faire respecter à ceux qui se trouvent sous son autorité, afin de rendre le moins douloureuses possibles les attentes et les difficultés des âmes en peine qui se trouvent à la cour<sup>417</sup>. Mais la plupart des recommandations faites au *privado* concernent la façon de conserver la *privanza*. Pour que cela soit possible, une des règles fondamentales est de prendre garde aussi bien à ceux qui se trouvent en bas qu'au prince.

Pour garder ses arrières, il ne doit pas se créer des ennemis et il doit trouver les moyens de contenir les attaques de ceux qui le sont déjà. Les recommandations qui lui indiquent les obstacles qui se trouvent sur sa route, sont plutôt d'ordre moral : éviter l'orgueil (p. 274), l'avarice (p. 294), les problèmes posés par les femmes (p. 359), avoir la bouche fermée (p. 398) ; lorsqu'on parle, dire la vérité (p. 422). Une liste de *privados* au destin tragique vient renforcer les arguments (p. 320-326).

Même en respectant toutes les recommandations, le succès n'est pas assuré, car la *privanza* est une situation toujours incertaine :

La gran familiaridad con los príncipes yo confieso que es honrosa y provechosa, mas junto con esto no me negará nadie que no sea muy peligrosa; lo uno, porque a la privanza tienen todos envidia; lo otro, porque el privado siempre es mal quisto en la república; y lo que es más peligroso de todo, que para alcanzar gracia del príncipe es necesario al privado que su servicio sea supremo y después para caer en desgracia basta que haga al rey un muy pequeño enojo<sup>418</sup>

A la question que nous nous posons au départ, la réponse est négative. Guevara ne s'attarde pas sur les caractéristiques du supposé homme de cour, celui qui représenterait un modèle nouveau, ni, en conséquence sur les liens entre celui-ci et un possible nouveau type de *privado*. L'originalité de notre auteur se trouve ailleurs. Guevara transmet la vision d'un monde assez nouveau, mais il l'est dans son ensemble, en tant que groupe social. En définitive, ce qu'il décrit c'est une sorte de massification de la cour. Celle-ci nous apparaît comme une fourmilière géante qui grouille constamment, où ses habitants seraient perpétuellement en train de se croiser, de chercher leur chemin, d'essayer de réussir, en faisant de leur vie une quête désespérée pour obtenir la *privanza*, ou bien la *privanza* de la *privanza* et, si cela n'est pas possible, alors une

---

<sup>417</sup> «A la hora que el privado del príncipe sintiere que su oficial es absoluto y disoluto, le debe gravemente castigar y de su casa despedir [...]. Deben así mesmo los privados tener suprema proficencia en mirar lo que los criados despachan y en moderar lo que por sus derechos llevan, porque de otra manera podrían decir sus enemigos que no los tienen allí para despachar negocios, sino para robar los negociantes», A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 270.

<sup>418</sup> A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 320.

récompense quelconque. Rien à voir avec l'élévation spirituelle, avec les conversations savantes et les diversions au charme subtil du *Courtisan* de Castiglione. Les courtisans de Guevara mangent de l'ail et ne savent pas très bien se tenir comme il faut à table, ils tournent la casquette ou se grattent la barbe lorsqu'ils sont en présence du roi. S'ils sont courtisans c'est parce qu'ils se trouvent à la cour, non pas du fait de vouloir s'ajuster à un idéal d'homme cultivé qui souhaiterait développer sa sensibilité, augmenter ses connaissances, être plus raffiné dans ses amours. Dans ce monde, le *privado* ne se détache du reste que parce qu'il a réussi. Et s'il a réussi c'est surtout grâce à ses capacités d'endurance dans un milieu hostile et peut-être au fait d'avoir évité de se laisser corrompre complètement.

Dans ce monde où pour les nouveaux arrivants les pistes sont brouillées, l'auteur fournit avec un style riche en contrastes<sup>419</sup>, un ensemble de règles de prudence provenant d'un patrimoine ancien et qui ne le mettent pas en cause. D'ailleurs, il ne serait pas difficile de trouver les échos d'auteurs que nous avons déjà étudiés<sup>420</sup>.

Si nous devons souligner la modernité de Guevara, elle serait dans cette indistinction de classes, de différences culturelles, dans cette façon de s'adresser sans détours, non à une élite, mais à tout aspirant à la réussite sociale, comme le montre la constante utilisation de pronoms indéfinis, de noms collectifs : « quien quiere » « el que en la corte quiere algo » « alguno » « los pleiteantes », « no piense nadie ». La volonté d'atteindre un public plus vaste que celui des seuls initiés est perceptible dès le titre, car les « avisos », c'était justement ce que la plus ample majorité de gens alphabétisés lisait – et que ceux, majoritaires, qui ne l'étaient pas se faisaient lire – en les achetant aux aveugles ; la même volonté d'avoir une large audience est perceptible dans l'autre partie du titre, car la « doctrina » était ce que le plus humble chrétien devait connaître.

Est-ce que la conception de la nature de la *privanza* et des moyens d'y accéder restent

---

<sup>419</sup> L'éditrice de l'oeuvre, N. Peyrebonne, dans son analyse stylistique de l'*Aviso* observe le goût de l'auteur pour les oppositions : « Guevara [„] utilise abondamment les contrastes, les oppositions. Le dualisme thématique (cour/vie rustique, monde ancien/monde actuel, ...) est appuyé par un dualisme formel (oxymores, antithèse, parallélismes, ...) », A. Guevara, *Le réveille-matin...*, p. 24.

<sup>420</sup> Autant López de Ayala que Santillana insistent, entre autres recommandations, sur la nécessité de garder ses arrières, de ne pas tomber dans l'orgueil qui peut précipiter la chute, sur le danger de succomber à l'avarice. De plus, il faut dire que la vision de ce que doit être la conquête de la *privanza*, perd avec Guevara beaucoup de sa vigueur. En effet, face à une idée suggestive de l'entreprise ordonnée, complexe, collective, solidaire et conquérante que représentait l'ascension d'un *privado* pour Ayala, Guevara décrit surtout les souffrances solitaires des candidats à la *privanza* un peu perdus dans un mode hostile.

inchangés ? Difficile de répondre à cette question. Mais ce qui est sûr c'est que Guevara contribue à démythifier les mécanismes du fonctionnement de la cour<sup>421</sup>, et parmi ces derniers, le rôle et la situation, perçus comme éminemment enviés, des *privados*. Il montre également, et ce n'est pas moins important, la possibilité d'ouvrir, sans toucher au roi, un espace d'information et d'opinion sur le sommet du pouvoir, vu d'une façon que l'on pourrait juger réaliste. Espace d'information qu'allaient occuper progressivement, pour le plus grand plaisir de bon nombre de lecteurs passionnés, les « *avisos* » et autres lettres annonçant « las nuevas de la corte ». Le pouvoir ne restera pas indifférent à ce début de formation d'une opinion publique<sup>422</sup> ; par ailleurs, son influence sur les événements politiques et sur les actions des futurs *validos* augmentera progressivement. Les *privados* savaient, depuis toujours, que leurs actions pouvaient être discutées ou condamnées par une partie, qui leur était hostile, de la noblesse ; ils savaient également que le roi pouvait les désavouer et provoquer leur chute. Ce qu'ils ignoraient, et que les *validos* apprendraient bientôt à leurs dépens, c'était qu'une opinion publique méfiante et largement désabusée à l'égard du pouvoir, pouvait faire d'eux des boucs émissaires et les faire chuter.

C'est donc la vision extérieure de la cour et du monde dans lesquels évoluent les *privados* que Guevara vient modifier en ouvrant leurs portes à un large public. Autant dire qu'un nouvel acteur fait son entrée dans la vie politique et que sa vigilance de ce qui se passe dans la cour royale aura une incidence certaine sur la transformation du rôle des *privados* et même sur l'évolution de ceux-ci vers une *privanza* moins privée, plus tournée vers l'extérieur. Ce qui, pour nous sera l'un des facteurs qui définiront la mutation de la *privanza* vers le *valimiento*.

---

<sup>421</sup> N'oublions pas qu'un autre de ses écrits, sûrement le plus populaire, était *Menosprecio de corte y alabanza de aldea*. Le discours qu'il véhicule va faire recette, notamment dans la très populaire « nueva comedia » de Lope et ses continuateurs ; un autre des grands sujets de ce spectacle pour le grand public étant – et ce n'est peut-être pas un hasard – les affres de la *privanza*.

<sup>422</sup> Antonio Pérez, dans la lettre que nous allons étudier à continuation, perçoit parfaitement ce phénomène.

## 7. Antonio Pérez (1540-1611)

L'écrit dont nous allons traiter est encore le fruit d'une expérience personnelle : celle d'Antonio Pérez, secrétaire de Philippe II, dont la chute fut, on le sait, retentissante et lourde de conséquences politiques<sup>423</sup>. Cet homme cultivé, formé aux côtés de son père Gonzalo Pérez, secrétaire d'abord de Charles Quint et à par suite de Philippe II, considérait lui-même, non sans raison, avoir été le *privado* du roi. La sienne était évidemment un type de *privanza* qui ressemblait à celle de Cobos, car tout en comportant l'attribution d'un pouvoir considérable et donnant lieu à la création de grands réseaux d'influence, elle se trouvait sous le contrôle direct du roi. Elle avait, par ailleurs, une dimension bureaucratique suffisamment concrétisée par la charge officielle de son titulaire. Nous sommes loin des grands *privados* politiques du XV<sup>e</sup> siècle qui avaient maille à partir avec une noblesse en armes et qui, éventuellement, poussaient les prérogatives du roi, et le roi lui-même, dans leurs derniers retranchements. La position de Pérez n'était pas non plus le fruit d'une conquête menée tambour battant au sein de la cour ; si nous croyons son plus important biographe, elle s'était faite en toute discrétion, presque dans l'intimité, à partir du poste que le jeune secrétaire du roi avait hérité de son père. C'est son intelligence et sa capacité de séduction qui auraient fait tomber rapidement l'austère Philippe II sous son charme. Par certains côtés, ce type de *privanza*, il est vrai, ressemblait à celles à caractère bureaucratique du XIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIV<sup>e</sup> siècle ; par d'autres, notamment la mise en avant, de la part du *privado*, d'une bonne préparation intellectuelle et de compétences dont le roi manquait cruellement, elle fait penser aux stratégies de conquête des futurs *validos*. Mais c'est l'évolution du discours que nous essayons de déterminer pour l'heure.

Pérez réfléchit, comme il le signale lui-même, à partir de son propre vécu. Ses réflexions cependant ne peuvent pas nous donner une vision complète de sa conception précise de la *privanza*. En effet, le texte que nous allons analyser, une lettre de quelques pages, rédigée probablement à la demande de Lerma, n'était pas le support le plus adéquat pour exposer une vision complexe et détaillée du sujet. Néanmoins, cette

---

<sup>423</sup> Les raisons de sa chute semblent complexes et plusieurs hypothèses furent évoquées en son temps. G. Marañón étudia amplement la figure du secrétaire dans la biographie qu'il lui consacra: G. Marañón, *Antonio Pérez*, Madrid, Espasa Calpe, 1998 (1<sup>e</sup> éd. 1947).

lettre<sup>424</sup> est loin d'être inintéressante ; du reste ceux qui par la suite écrivirent sur la *privanza* y puisèrent allègrement sans mentionner pour rien son auteur<sup>425</sup>. Elle constitue aussi, en quelque sorte, une exception. Peu de *privados* ou de *validos* prirent le temps de coucher sur papier les inévitables cogitations qui durent les assaillir en telle ou telle circonstance. López de Ayala en est sans doute la plus illustre exception ; quant à Olivares, afin de démentir son emprise sur le roi, il s'efforça, on le sait, de coucher sur le papier ses réflexions sur le sujet dans certains échanges épistolaires.

Dans son texte, Antonio Pérez répond à une question dont nous ne connaissons ni la teneur exacte ni les circonstances dans lesquelles elle fut formulée. La tradition veut qu'elle fût posée secrètement par don Francisco Sandoval, marquis de Denia, futur duc de Lerma et *privado* de Philippe III. Peut-être que la demande eut lieu à un moment où se produisaient des manœuvres – notamment celles qui l'obligèrent à partir en tant que vice-roi à Valencia – qui pouvaient lui faire craindre de perdre la faveur<sup>426</sup>. Cela serait vraisemblable, car selon le secrétaire, son correspondant voulait savoir ce qu'un favori devait faire pour tenir le plus longtemps possible dans la *privanza*. Pérez lui envoya, donc « el advertimiento que me ha pedido sobre cómo se debe gobernar un privado »<sup>427</sup>. La question était directe et la réponse le fut aussi. Celle-ci eut également le mérite d'être systématique, ce qui nous change par rapport à Guevara.

Après avoir signalé, en toute modestie l'inutilité de sa réponse – jugeant que le bon sens et un bon caractère sont suffisants pour rester *privado*<sup>428</sup> –, Pérez livre sa pensée. Il balaie d'un revers de main quelques siècles de réflexion morale à propos de la *privanza* pour se fonder sur une compréhension de l'âme humaine bien plus clinique, dont il

---

<sup>424</sup> A. Pérez, "A un gran privado", in E. de Ochoa (éd.), *Epistolario español. Colección de cartas de españoles ilustres antiguos y modernos*, Madrid, Rivadeneyra, 1836, vol. I, p. 470-472.

<sup>425</sup> Deux de ces auteurs, parmi les plus importants furent Quevedo dans son *Discurso de las privanzas* et Saavedra Fajardo dans ses *Empresas políticas*. Cette question, entre autres, est abordée dans un article à paraître : M. Borrego, « Saavedra Fajardo y las artes del valimiento », in *Crítica hispanica* (revue de l'Université de Princeton).

<sup>426</sup> Ce n'était un secret pour personne que le marquis de Denia était le favori attitré du prince, comme le souligne Jehan Lhermite, son professeur de français ; il est conscient aussi de la peine ressentie par Philippe à cause du départ de Francisco Sandoval dans le royaume de Valencia, où il venait d'être nommé vice-roi : « Le marquis de Denia, que par cy devant disions estre grand favorit du jeusne prince, fust envoyé en ce temps à Valence por vice-roy, et semble que Son Altèze se résentoit grandement de cest envoy, car l'aymoit fort, et n'avoit personne à qui plus se fier, luy participant de toutes ses chosettes », Jehan Lhermite, *Le passetemps*, Anvers, 1602, I, p. 254, cit. par T. Ferrer Valls, "El duque de Lerma, el príncipe Felipe y su maestro de francés", in O. Gorsse y F. Serralta (coords.), *El Siglo de Oro en escena. Homenaje a Marc Vitse*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, (p. 283-95), p. 8-9.

<sup>427</sup> A. Pérez, "A un gran privado", *Epistolario...*, p. 470b.

<sup>428</sup> "Pues un buen natural, y otro tal entendimiento como ese, don los mejores consejeros para acertar a gobernarse y conservarse en tal estado", A. Pérez, "A un gran privado", *Epistolario...*, p. 470b.

semble avoir le secret. Un autre pan – moins argumenté, mais fort intéressant – de sa réflexion, porte sur ce phénomène dont, disions-nous, Guevara annonçait et préparait l’escalade : l’opinion publique.

Afin de mieux percevoir l’originalité de la démarche de Pérez, nous pouvons rappeler sommairement quels étaient, en matière d’endurance au service d’un maître, les sujets les plus habituellement traités par nos auteurs précédents. Ils s’attardaient majoritairement sur : le dangereux orgueil, les excès de l’avarice, l’obligatoire humilité, la nécessaire l’honnêteté, les conséquences des abus commis, le respect des prérogatives du roi, les vertus préservatives de la modération, les pièges des rivaux jaloux, les ruses des femmes éhontées, les devoirs du service, la constante sincérité.

Pour sa part, Pérez a confectionné une sorte de table des *privanzas* qui lui permet de les distinguer selon les circonstances ou les émotions qui ont fait naître la faveur du prince envers son *privado*<sup>429</sup>. Il considère que les facteurs qui ont créé la relation jouent un rôle capital dans la durée de celle-ci. Il arrive à déterminer quatre sortes de *privanzas* :

1. Celles qui naissent d’une attraction ou d’une amitié spontanées<sup>430</sup>
2. Celles qui surviennent à conséquence des services rendus à un certain moment par le *privado*<sup>431</sup>
3. Celles qui s’établissent du fait de l’utilité que le prince y voit pour la réalisation de certains actes contraires à la dignité de la fonction royale<sup>432</sup>
4. Celles occasionnées par la grande intelligence et la valeur du *privado*<sup>433</sup>

A l’austère classement établi presque sous forme de sommaire, succède, afin que le correspondant le mémorise bien, le commentaire de chacun des types de *privanza*. Pour ce faire, Pérez utilise des recours qui montrent toujours son sens de la pédagogie. Celui-là même que d’autres vont développer encore pendant le siècle suivant pour la multitude d’ouvrages consacrés à l’éducation – du prince, du conseiller, de la femme, du

---

<sup>429</sup> Cette table génétique des *privanzas* nous rappelle le classement d’Huarte de San Juan, qui déterminait le caractère d’un homme selon la combinaison des humeurs dans son corps : Huarte de San Juan, *Examen de ingenios*, Madrid, Castalia, 1989 (1<sup>e</sup> éd. 1578).

<sup>430</sup> « Por gracia de conformidad de personas », A. Pérez, « A un gran privado », *Epistolario...*, p. 470b.

<sup>431</sup> « Por obligaciones de servicios hechos », A. Pérez, « A un gran privado », *Epistolario...*, p. 470b.

<sup>432</sup> « Por ser instrumento propio a la inclinación natural del príncipe », A. Pérez, « A un gran privado », *Epistolario...*, p. 470b.

<sup>433</sup> « Por gran entendimiento y valor del privado », A. Pérez, « A un gran privado », *Epistolario...*, p. 470b.

*corregidor*, du gouverneur. Sa préférence va d'abord à des images prises dans l'univers du jardin, bien qu'il ne renonce pas à celles de la navigation ni de l'architecture.

Le premier type de *privanza*, celui qui n'est produit que par l'attraction personnelle ou la sympathie, ne peut être pour lui que fragile et éphémère comme la vie d'une fleur :

si la *privanza* porcede de gracia personal, aunque esté trabada de entrambas partes y gustos, no hay gracia que sea más que flor de un árbol, que hermosea, pero pasa presto por su natural y mil accidentes que confirman y califican ejemplos de mi tiempo<sup>434</sup>

Le deuxième type, celui qui procède de la reconnaissance pour services rendus, ne saurait non plus en aucun cas durer, que ce soit par l'insignifiance du service – vite oublié – ou par son caractère démesuré – qui ne pourrait être que trop lourd à porter – ; ce dernier accident est celui qui arrive souvent à la branche trop chargée d'un arbre. A. Pérez semble convaincu que la cause de sa chute se trouve dans ce type de configuration<sup>435</sup> :

si está fundada en obligaciones, si son pequeñas, no podrá ser esperanza del fructo grande ni obrar gracia grande; si grandes, desgajan la rama del árbol con el peso; que nadie sufre peso de mucha deuda. Así lo tocó la experiencia en mis relaciones<sup>436</sup>

Pour le troisième type, qui ressemble énormément au deuxième, l'auteur n'a pas trouvé une image champêtre. C'est la *privanza* qui prend sa source dans des services qui ne sont pas dignes de l'autorité de la personne qui les a réclamés. Cela devient insupportable au bout d'un certain temps :

si esta fundada en la satisfaccion del instrumento para el ejercicio de la inclinacion natural, hablo de las inclinaciones contrarias a la grandeza y auctoridad del oficio (que las flaquezas personales fácilmente las disimulan los reinos y sufre la naturaleza), el oficio mismo no los puede sufrir a la larga y aun la persona del mismo príncipe<sup>437</sup>

Le quatrième type est celui qu'Antonio Pérez considère comme étant le plus durable, mais seulement à condition que le *privado* réussisse à cacher son intelligence et à minorer l'éclat de ses qualités. Dans le cas contraire sa situation serait extrêmement dangereuse, car trop de qualités deviennent insupportables pour le prince. Il illustre cette

---

<sup>434</sup> A. Pérez, "A un gran privado", *Epistolario...*, p. 470b.

<sup>435</sup> C'était aussi, probablement, une ruse pour éviter de tomber dans le troisième cas. On l'accusait, c'est connu, d'avoir commandité la mort d'Escobedo, le secrétaire de don Juan d'Autriche, avec l'accord de Philippe II.

<sup>436</sup> *Ibid.*, p. 470b-471a.

<sup>437</sup> *Ibid.*, p. 471a.



dernière variété de *privanza* au moyen d'images aussi bien horticoles que maritimes :

aquí es el mayor peligro, aquí son los bajios de la bajeza humana, aquí es menester grande tiento y navegar con la sonda en la mano; que la tierra (el príncipe digo) donde está plantado el árbol (el privado digo) tenga gran virtud y profundidad para sufrir tales árboles<sup>438</sup>

Un deuxième outil didactique vient illustrer les idées de Pérez et appuyer ce dernier type de *privanza* dans lequel, sans doute, il se reconnaît le mieux. Afin de frapper l'imagination du lecteur il utilise deux anecdotes, l'une d'elles personnelle. Celle-ci concerne une conversation entre A. Pérez lui-même et le duc d'Albe, pendant laquelle ce dernier lui fait part de l'admiration qu'il vouait à l'habileté extrême de son rival Ruy Gómez, non en raison de sa connaissance des affaires, mais à cause de son adaptation parfaite aux humeurs du prince, art dans lequel il était passé maître<sup>439</sup>. La deuxième avait été racontée, selon le secrétaire, par Ruy Gómez en personne. Elle implique un *privado* portugais qui serait parti apeuré de la capitale sans motif apparent. Il l'avait fait parce que le roi avait décidé que la lettre destinée à Rome que son *privado* avait rédigée était bien meilleure que la sienne. Bien que la réaction du roi n'eût rien laissé transparâître, le *privado* avait compris qu'à partir de cet instant sa situation deviendrait insoutenable<sup>440</sup>. Le disant, mais sans vraiment le dire, Pérez nous signale ici, avec cet exemple, la mission du vrai *privado*, du *privado* intelligent et cultivé : c'est de conduire son maître par le bon chemin, c'est d'améliorer ce qui peut l'être dans le gouvernement, c'est de suppléer les déficiences de quelqu'un qui n'est homme politique que par sa naissance, alors que le *privado* ne s'est hissé à sa position que parce qu'il a ces qualités de manière éminente.

Ce classement didactique fait bien ressortir quelques aspects importants de la *privanza*. Antonio Pérez réussit à démasquer des mécanismes psychologiques profonds que ses prédécesseurs n'avaient jamais mis en évidence. Était-ce dû à un manque de perspicacité psychologique de la part des autres théoriciens, à une moins bonne connaissance de la réalité de la *privanza*, ou bien s'agissait-il d'un certain refus de reconnaître des réalités, en raison de leur nature intime, pas toujours faciles à accepter ? Cette compréhension des mécanismes de la *privanza* correspond aussi à une nouvelle sensibilité, à une façon plus expérimentale de regarder les phénomènes, les phénomènes

---

<sup>438</sup> *Ibid.*, p. 471a.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 471a.

<sup>440</sup> *Ibid.*, p. 471b.

humains, bien sûr – nous avons mentionné Huarte de San Juan, lequel dans son *Examen de ingenios*, s’était distingué dans l’analyse de la variété des caractères et des aptitudes humaines –, mais aussi les politiques. Cela n’implique pas qu’Antonio Pérez soit en train de parler d’un nouveau type de *privanza*, car son analyse va tellement à l’origine des liens de dépendance entre les personnes qu’elle pourrait s’appliquer à toutes les époques et sûrement à d’autres relations. En passant seulement, il semble signaler que le vrai *privado*, celui qui est vraiment doué, est là pour gouverner, caché derrière la figure impressionnante du prince. Toujours est-il que ses remarques montrent l’existence de changements dans les caractéristiques des *privados*, avec l’apparition de *privados* plus scientifiques, spécialistes dans la psychologie des relations entre eux et leur prince – « *ciencia del humor de reyes* » l’appelle l’ancien *privado* de Philippe II<sup>441</sup> –, mais aussi dans d’autres matières qui pourraient être en rapport avec leurs responsabilités.

Encore dans le terrain psychologique, notre auteur fait une remarque insistante d’un autre ordre. Cette fois il s’agit bien d’une recommandation directe, celle qu’il considère comme la plus importante qu’on peut adresser à un *privado* dans les relations habituelles qu’il entretient avec le futur monarque<sup>442</sup>. En réalité, elle se divise en deux conseils qui sont en rapport l’un avec l’autre. On pourrait dire qu’ils rejoignent les recommandations d’humilité faites par d’autres auteurs. Mais Pérez, encore une fois, et cela malgré l’exemple biblique qui sert à mieux justifier ses propos, ne se situe pas dans le registre moral ou religieux, mais bien dans ceux de l’étude des émotions et de la symbolique du pouvoir. En premier lieu, il demande au *privado* de ne pas se laisser aduler d’une façon ostentatoire :

que cuando mas le quieran adorar no lo consienta, y conozca que es creatura como los demas, y que se tiemple, y responda: *Vide ne feceris, conservus tuus sum*<sup>443</sup>; porque si Dios con sobrarle gloria y el poder para hacer un polvo todo lo criado, no sufre compañero en la adoración, ¿cuánto más se picaran los reyes de la tierra, cuyo poder es tan limitado, de que ninguo les iguale el hombro?<sup>444</sup>

Ce conseil se dédouble pour signaler également l’impossibilité pour le *privado* d’établir une relation d’égal à égal avec le roi, car le moment arrivera où le sens de la hiérarchie l’emportera sur tout autre sentiment :

---

<sup>441</sup> *Ibid.*, p. 471b.

<sup>442</sup> “Un consejo el más necesario de todos a privados”, *Ibid.*, p. 471b.

<sup>443</sup> “Garde-toi de le faire ! Je suis un compagnon de service », *Apocalypse*, 22:9-10.

<sup>444</sup> A. Pérez, “A un gran privado”, *Epistolario...*, p. 471b.

Que si el amor de persona a persona lo sufrió un rato, o por mostrar el poder recién tomado en la mano (natural al poder humano), o quizá también en venganza de la opresión pasada en algunos príncipes, y recién heredados, en pasándose estos efectos y la gloria de las pruebas que he dicho, acude luego el celo natural de grado a grado, mas poderoso mucho que el amor de persona a persona<sup>445</sup>

La perspicacité d'Antonio Pérez ne se limite pas à la psychologie individuelle, il pointe un autre facteur et son influence sur les actions du monarque. Il s'agit de la pression de l'opinion publique. Dans un bref passage, le secrétaire signale à l'aide d'images assez suggestives le caractère presque autonome, un peu de l'ordre de l'orage, que peut prendre le phénomène de l'opinion et les effets dévastateurs qu'il peut avoir sur l'assurance du souverain, l'obligeant à céder à la force des intempéries. Un phénomène qui peut, du reste, avoir une origine très modeste :

Acuden las quejas, testigos de que la invidia se vale, golpes que embarazan al mas apasionado rey por su privado, embates que conmueven el juicio general, mas que el viento fuerte altera las olas de la mar. Acude en el principe el respeto, por no decir temor, de los mal contentos en todos estados; que nadie quiere ser señor de descontentos, porque nadie gusta que su reino bambalee; y no hay torre fundada sobre azogue, que tanto bambalee como reino descontento<sup>446</sup>

Il est vrai que Machiavel s'était déjà longuement penché sur l'opinion publique<sup>447</sup>. Il en fait un élément fondamental de ses raisonnements. Mais on sait bien que ses enseignements n'était pas toujours jugés recevables et qu'ils prirent un certain temps à être largement diffusés. Peu importe, au demeurant, pour notre propos. L'image d'Antonio Pérez nous permet de l'observer en train de naître et de se propager d'une manière saisissante. Surtout, ce que nous constatons c'est que le sort du *privado* au XVI<sup>e</sup> siècle, dépende déjà dans une bonne mesure, et il en est conscient, de l'opinion publique. Nous remarquons également qu'il existe déjà des spécialistes des mouvements d'opinion capables d'actionner les ressorts qui, à terme, viendront à bout de la malheureuse victime. Il est clair que les *privados* devront prendre en compte très sérieusement ces paramètres et que ces spécialistes de la psychologie et de l'état de

---

<sup>445</sup> *Ibid.*, p. 471b.

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. 472a.

<sup>447</sup> C'est une constante de son ouvrage, affichée parfois dans les titres des chapitres. Ainsi le XV, « Des choses par lesquelles les hommes, principalement les Princes, acquièrent blâme ou louange » ; le XVII, « De la cruauté et clémence, et quel est le meilleur d'être aimé ou craint » ; ou le XIX, « Qu'on doit se garder d'être haï et méprisé », cf. Machiavel, *Le Prince*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1912, p. 289-374.

l'opinion, commencent déjà à avoir une certaine quantité de connaissances par lesquelles ils peuvent sûrement gagner de l'influence ou même de l'autorité – « estar validos » ou « valer » – auprès de seigneurs ou de monarques qui apprécient leur science.

## 6. LE DISCOURS DU VALIMIENTO : SES DÉBUTS

Lorsqu'Antonio Pérez écrit la lettre que nous venons de commenter, il ne manque que quelques années pour que Lerma devienne le *privado* de Philippe III. La *privanza* relativement discrète de Pérez et de bien d'autres *privados* qui lui succédèrent, n'est pas du même genre que celle de Lerma, tous les historiens en conviennent. Les observations de Guevara et de Pérez nous ont aidés un peu à comprendre que certaines choses sont en train de changer ou ont déjà changé dans le contexte de la *privanza* : une opinion publique qui commence à interagir plus clairement avec le pouvoir ; un entourage royal qui, attentif à l'opinion publique mentionnée, semble avide de montrer que les privilèges des hommes de pouvoir entraînent autant, voire plus, de souffrances qu'ils ne procurent d'avantages ; la confession à demi-mot que les qualités intellectuelles éminentes, supérieures à celle du monarque, qui font de quelqu'un un bon *privado* lui permettent de conduire le roi par le bon chemin et, peut-être, de ce fait, de gouverner à sa place, bien que toujours dans l'ombre afin d'éviter de prendre des risques.

Néanmoins, un *privado*-secrétaire, de naissance plutôt obscure, qui conduit pour une bonne part les affaires politiques de la Monarchie, mais qui le fait en toute discrétion, n'est pas un *valido* et a sûrement peu de chances de le devenir, du moins pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. A cette époque – et nous rappelons nos conclusions sur l'étude de ce terme – un *valido* est un noble d'un lignage reconnu et c'est quelqu'un de puissant qui conduit vraiment les affaires politiques de la Monarchie, ce dont il ne se cache pas, avec le consentement du roi.

Lerma aurait été considéré comme un *valido* pendant sa *privanza* si le mot avait été utilisé au début du siècle dans le sens qu'il aura dans les années vingt. Mais à son époque *valido* signifiait « homme *puissant* », sans relier, comme on le fera plus tard, cette signification à celle de « *estar valido* », avoir acquis un grand ascendant auprès de quelqu'un. Le *valido* du roi réunit ces deux aspects : il est puissant et il a un grand ascendant auprès du roi. Pour simplifier on peut dire qu'il est l'homme fort de la monarchie désigné par le roi.

Concédonns en conséquence que la réalité du *valimiento* fût un peu en avance par rapport à l'utilisation du mot ; ce mot qui va concurrencer *privado*, et s'imposer à lui, sans pour autant le chasser complètement. Nous avons constaté que le discours d'Antonio Pérez, tout en étant très instructif par rapport à certaines nouveautés de la *privanza*, ne marquait pas clairement le chemin vers le *valimiento*. Est-ce que, pour autant, la nouvelle *privanza* ou *valimiento*, celle qui commence en septembre de 1598, avec Francisco de Sandoval, n'est déterminée par aucun modèle ou aucun discours présent ou passé<sup>448</sup> ?

Si ce discours existait et qu'il devait être suffisamment innovant afin d'intégrer les attributions du nouveau *privado*, quelles devraient en être les caractéristiques ? Nous avons vu que, indépendamment des époques, le *privado* était toujours un outil, un instrument plus ou moins spécialisé dans les mains du roi. Que ce fût dans l'espace domestique, dans la diplomatie, dans le recouvrement des impôts, dans les luttes contre les factions de la noblesse, dans le renforcement de l'autorité royale, dans la conduite des affaires quotidiennes... un *privado* était toujours quelqu'un qui pouvait assumer les responsabilités les plus délicates, c'était toujours un homme de confiance, loyal, désigné le plus souvent par le roi lui-même. C'était un instrument plus dévoué que les autres et de ce fait ses fonctions étaient adaptables selon les enjeux de pouvoir. Parfois il pouvait prendre subitement conscience de son importance et essayer de devenir autonome, de jouer son propre jeu, ce qui devait lui être fatal à plus ou moins long terme : Luna et le propre Antonio Pérez, à des échelles différentes, firent les frais d'une telle expérience. Sauf à devenir autre chose, cet aspect instrumental et mouvant de la *privanza* ne pouvait pas changer. Mais, étant donné que le terme *privado* va entrer en concurrence avec *valido*, ne serait-ce pas un indice que ce qui constitue la nature même de la *privanza*, ce qui n'a jamais changé des siècles durant, est sur le point d'être modifié ?

Nous savons que Lerma avait des fonctions éminentes ; elles dépassaient largement les compétences des postes qui lui avaient été officiellement attribués. Nonobstant, à un certain moment, en 1612, l'exceptionnalité de ses fonctions fut en quelque sorte

---

<sup>448</sup>Nous avons déjà signalé que le modèle qu'on a l'habitude de rapprocher du *valimiento*, celui de Luna, ne nous semble pas recevable, malgré le fait que Luna aussi dirige la politique du royaume. On pourrait donner encore d'autres raisons, mais utilisons au moins deux critères pour les différencier, leurs origines et leur développement : la *privanza* politique de ce dernier ne naît pas des mêmes nécessités – mettre un frein aux forces de la noblesse – que celle de Lerma ; les proportions qu'elle acquiert sont le fruit d'une autorité royale défaillante ; elle est le résultat d'un dérapage des mécanismes de contrôle ; un tel dérapage n'existe pas pendant le règne de Philippe III, car les cartes sont depuis le début distribuées presque officiellement, et l'autorité royale n'est jamais annulée.

officialisée, sous forme de délégation de signature. Cela, parmi d'autres signes, et malgré toutes les nuances et les circonstances atténuantes que l'on voudra, montrait de la part du roi une volonté de donner un fondement concret à la *privanza*. Cette concession démontrait aussi que la nouvelle *privanza* consistait en la délégation d'un certain pouvoir. Ce qui revient à dire que le roi était en train de redéfinir le périmètre de sa propre fonction afin d'y faire une place importante aux fonctions du *privado*. Un *privado* qui avait une délégation de signature, valable devant les conseils de la monarchie, avait ou pouvait avoir, tant que l'ordre ne serait pas révoqué, la direction des affaires, la charge du pouvoir exécutif. Sous la surveillance éventuelle du roi, car il s'agissait bien d'une délégation, non d'une cession d'une partie des attributions royales. En quelque sorte, le roi acceptait la possibilité d'avoir une espèce de vice-roi suprême ou gouverneur général installé à ses côtés, de la même manière qu'il avait des vice-rois et des gouverneurs à la tête des divers territoires de la monarchie. Ce qui faisait que le statut du nouveau *privado*, en plus de prendre des dimensions imposantes, n'était pas si imprécis et si mouvant qu'il l'avait été jusque là.

Nous pouvons maintenant, à nouveau, essayer de répondre à la question que nous nous posions : y a-t-il un discours sur la *privanza* qui précède l'arrivée de Lerma au pouvoir et qui prône une redistribution des prérogatives royales, un partage stable des attributions souveraines entre le roi et son homme de confiance ?

La réponse pourrait être positive, à condition de revenir quelques décennies en arrière et de ne pas restreindre nos recherches aux auteurs espagnols. La réponse aurait pu être positive également si nous étions allés vers le début de la *privanza* de Lerma, avec un texte comme *El perfecto privado*, de Pedro Maldonado ou, plus tard encore, vers le début de celle d'Olivarès, avec *El privado perfecto* de Matheo Renzi. Mais notre intention était d'essayer de trouver l'inspiration de la *privanza* de Lerma, alors que le traité de Maldonado est fait pour justifier celle-ci et celui de Renzi, pour mieux en dessiner les contours.

## 7. Baldassar Castiglione, *Il Cortegiano* (1513/1518) 449

L'ouvrage qui retient notre attention n'est autre que *Le livre du Courtisan* de Baldassare Castiglione, le fameux dialogue dont les intervenants sont la duchesse Isabelle de Gonzague, sa belle-soeur Emilia Pia, le cardinal Cesare Gonzaga, Giuliano de Medici, Ludovico di Canossa, l'humaniste Pietro Bembo, Federigo Fregoso, Ottaviano Fregoso – frère du précédent et futur doge de Venise – et Pietro Aretino <sup>450</sup>. Il instaure une sorte de religion d'État dont le dieu serait le prince, mais un prince souvent ignare et présomptueux que l'« homme de cour parfait »<sup>451</sup>, avec son amour, a le devoir de reconduire vers la vertu et lui faire acquérir toutes les qualités que lui même a acquises. Ces vertus et la grâce de Dieu qui feront du prince, en dernier recours, une sorte de demi-dieu, vraiment digne d'être adoré par tous ses sujets :

La première étape du processus est l'adoration, car c'est elle qui doit permettre au courtisan de s'attirer les bonnes grâces du souverain. La recommandation provient de Federigo Fregoso :

Quiero, pues, que el Cortesano, demás de haber ya dado y dar cada día grandes pruebas de su valor, se dé con todo su corazón y pensamiento a amar y casi adorar, sobre toda otra humana cosa, al príncipe a quien sirviere, y su voluntad y sus costumbres y sus artes todas las enderece al

---

<sup>449</sup> L'écriture de l'œuvre eu lieu entre 1513 et 1518 et elle fut largement diffusée sous forme manuscrite en même temps que l'auteur continuait à la corriger. Finalement l'édition imprimée parut en 1528, à Venise.

<sup>450</sup> En Espagne il existait une traduction réalisée rapidement après la publication italienne : *El Cortesano*, trad. de Juan Boscán, Barcelone, Pedro Monpezat, 1534. Ses qualités littéraires en font une sorte de deuxième texte original pour la tradition littéraire hispanique, sacralisé comme tel par l'éloge appuyé de son bon ami Garcilaso de la Vega : « dióse Boscán en esto tan buena maña, que cada vez que me pongo a leer este su libro [...], no me parece que le hay escrito en otra lengua » (p. 46 de l'édition citée). C'est celle que nous utiliserons dans une édition actuelle : Madrid, Espasa-Calpe, 1984..

<sup>451</sup> Il faut tenir compte que Castiglione appelle souvent son homme de cour « perfetto cortegiano », et que donner son modèle c'est en fait son objectif, ce qui n'est pas sans nous rappeler le titre des deux ouvrages qui marquent le début des deux plus significatifs *valimientos* espagnols : « Altri dicono, che essendo tanto difficile e quasi impossibile trovar un uomo così perfetto come io vglgio che sia il Cortegiano, è stato superfluo il scriverlo, perchè vana cosa è insegnar quello che imparar non si può. A questi rispondo, che mi contenterò aver errato con Platone, Senofonte e Marco Tullio, lascando il disputare del mondo intelligibile è la Idea della perfetta Republica, e del perfetto Re, e del perfetto oratore, così è ancora quella del perfetto Cortegiano », Baldassar Castiglione, Firenze, Felice Le Monnier, 1854, p. 5.



placer dél<sup>452</sup>

Ceci pourrait être compris comme un banal exercice d'adulation mais, en réponse à la remarque de l'un des présents, Federigo signale que ce que l'homme de cour fait en adorant son prince n'est pas de la flatterie, mais l'expression d'une sorte de deuxième nature acquise à force d'entraînement :

yo aquí no entiendo de hablar sino de las cosas puestas en razón y honestas, o veraderamente aquellas que no son ni buenas ni malas [...]; en éstas quiero yo que el Cortesano aunque le venga cuesta arriba, se fuerce y esté en ellas, de manera que su señor siempre que le vea piense que le ha de hablar en cosas que sean de su gusto. Esto alcanzallo ha si tuviere buen juicio para conocer lo que el príncipe ha gana, y ingenio y cordura para saberse aplicar a ello, y determinación para hacer con buena voluntad lo que por ventura no hiciera sino por fuerza<sup>453</sup>

L'acquisition d'une telle capacité d'adoration n'est pas anecdotique, car elle permettra à l'homme de cour parfait d'aboutir à ce qui doit être son objectif premier. En effet, l'adoration doit lui permettre de gagner la confiance de son prince et, par ce moyen, conduire celui-ci, sans aucun danger, par les voies de la vertu :

El fin luego del perfeto Cortesano [...] creo yo que sea ganar por medio de las calidades en él puestas de tal manera la voluntad del príncipe a quien sirviere, que pueda decille la verdad, y de hecho se la diga en toda cosa y le desengañe sin miedo ni peligro de selle cargado, y conociendo la intinción dél de inclinarse a hacer alguna cosa mal hecha, que ose estorbársela y contradecírsela sin ningún empacho [...] así el inclinar y traer su príncipe al bien y apartalle del mal sea el verdadero fruto desta cortesanía<sup>454</sup>

Cette vertu, il faut l'entendre dans un sens large, car la préoccupation de l'homme de cour est la piteuse formation des gouvernants pour exercer leurs responsabilités. En effet, le problème c'est le manque de préparation à leur métier, « la inorancia y la loca presunción<sup>455</sup> » de la majorité de ces « príncipes inorantísimos en el gobierno<sup>456</sup> », situation qui provoque partout d'infinis malheurs. Et Ottaviano Fregoso, le frère du précédent intervenant, d'ajouter que :

pues hoy en día los príncipes están tan dañados con sus malas costumbres, y con la inorancia y falsa presunción de sí mismos, pues tan difícil cosa es hacelles entender la verdad y traellos al camino de la virtud, y pues todos los que están cabe ellos andan por ganalles la voluntad con

---

<sup>452</sup> Baltasar de Castiglione, *El cortesano...*, p. 156.

<sup>453</sup> *Ibid.*, p. 156-157.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>455</sup> *Ibid.*, p. 301.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 303.

mentiras y lisonjas y con maneras viciosas y baxas, puede fácilmente y debe el Cortesano, por medio de aquellas buenas calidades qu'ele han dado el señor conde Ludovico y miser Federico, alcanzar el amor de su príncipe y ponelle tan buen gusto de sí que llegue a privar tanto con él, que puede decille toda cosa sin peligro de selle pesado<sup>457</sup>

Le redressement de l'esprit du prince se réalisera en utilisant des méthodes douces, qui contribueront à perfectionner et améliorer l'ensemble de ses aptitudes. Le courtisan est idéalement placé pour lui faire profiter de toutes les qualités et habiletés acquises au cours de sa propre formation :

podrá también poco a poco hacelle virtuoso instruyéndole en la continencia, en la fortaleza, en la justicia, en la templanza [...]. Desta manera podrá él llevar a su príncipe por el áspero camino de la virtud [...] y agora con músico, agora con armas y caballos, agora con versos y coplas y agora con pláticas de amores y con todas aquellas cosas que estos señores han tratado, podrá tenelle continuamente el espíritu ocupado en honestos placeres, imprimiéndole siempre [...] alguna virtuosa costumbre, y engañándole con un provechoso engaño, como hacen los médicos mañosos<sup>458</sup>

Une fois le travail fini, le prince ignorant et orgueilleux sera métamorphosé en un prince juste, rempli d'autres vertus qui feront de lui une sorte de demi-dieu :

perfectamente justo, continente, templado, animoso, sabio, liberal, manífico, buen cristiano, piadoso y, en fin, honrado glorisamente y amado de los hombres y de Dios [...] cuya gracia [...] le subirá más alto de lo que nuestra humanidad sufre, y le hará tan perfeto y maravilloso, poniéndole tan arriba de todo el mundo, que se pueda más aína llamar un medio Dios, qu'eun mortal hombre<sup>459</sup>

Il est évident que cet idéal de prince, dont l'image grandiloquente avait pour but de faire naître un culte à la royauté au sein de la population, avait inspiré à un moment ou à un autre l'action des principaux *validos* de Philippe III et de Philippe IV<sup>460</sup>. Leurs opérations ne portaient pas tellement sur l'éducation du prince enfant, laquelle intégrait déjà le modèle du courtisan et la variété des enseignements évoqués<sup>461</sup>, mais sur la

---

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>458</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>460</sup> "Durante las primeras décadas del siglo XVI el arquetipo de cortesano fue desplazando al ideal de caballero como referente primordial de la nobleza, tratándose de adecuar al modelo de Castiglione [...] El perfecto cortesano, junto a otros atributos, debía distinguirse por su bondad virtuosa, por el servicio honesto al príncipe y por educar a su señor en la virtud", J. Martínez Millán, "La monarquía de Felipe III: corte y reinos", in J. Martínez Millán et M.A. Visceglia (dir.), *La monarquía de Felipe III: La Corte*, Madrid, Fundación Mapfre, 2008, p. 59.

<sup>461</sup> Ainsi la nomination officielle du marquis de Velada en tant que tuteur du futur Philippe III, contient des arguments qui nous sont familiers : « razonable, convenible y necesaria cosa [es][...] que los Príncipes

projection de l'image du roi et sur les moyens d'accroître toujours plus le prestige royal. Certaines études ont mis en avant la révolution que Lerma avait entreprise, depuis le début du règne de Philippe III, en termes de représentation du pouvoir royal. Bien que le procédé ne fût pas nouveau en soi <sup>462</sup>, grâce au caractère spectaculaire de ses initiatives, les villes de Valladolid et de Madrid étaient devenues l'une après l'autre le théâtre de cérémonies et d'actes publics d'une splendeur jusqu'alors inédite<sup>463</sup>. À l'occasion de ces actes publics, dans lesquels on tendait à diviniser le roi, un des éléments principaux était la transmission d'une image qui faisait de celui-ci un prince vertueux, « pacificador » et « restaurador »<sup>464</sup>. Une image redorée encore grâce aux effets largement positifs que l'expulsion des morisques avait provoqués dans l'opinion. Le prince qui avait ordonné une action de ce genre ne pouvait être qu'un modèle de prince chrétien dont les vertus principales étaient : « la mansedumbre, la templanza, la piedad y la prudencia »<sup>465</sup>. La passion bien connue – et authentique – du roi pour la visite d'ermitages et de chapelles en tous genres, ne pouvait que compléter son aura de sainteté.

Non moins connues sont les actions entreprises dans ce même sens par Olivares, pendant le règne de Philippe IV. Parmi ces actions, les « autos sacramentales » et les spectacles de tauromachie réalisés pendant la visite du prince de Galles à Madrid, en 1623 peuvent être considérées comme exemplaires<sup>466</sup>. Mais plus généralement, elles gagnèrent en complexité par rapport à celles de Lerma. L'initiative la plus emblématique étant la construction du palais du Buen Retiro. Il avait été conçu comme lieu de repos et de divertissement pour le roi, mais aussi comme « teatro de las artes »<sup>467</sup> et principal centre de représentation des gloires de la monarchie ; tout particulièrement

---

que por tiempo han de reynar, y gobernar Reynos, y señoríos se doctrinen, y enseñen desde su niñez a exercitarse en virtudes, y obrallas, porque sus súbditos de quien han de ser cabeça los imiten y sigan”, S. Martínez Hernández, “Pedagogía en palacio: El Marqués de Velada y la educación del Príncipe Felipe (III), 1587-1598”, *Reales Sitios. Revista del patrimonio nacional*, año XXXVI, nº 142, 1999, p. 39. Tout au long de l'article (*op. cit.*, p. 34-49), les détails abondent sur les disciplines, arts et exercices réalisés par le prince, qui montrent l'effectivité du modèle de l'homme de cour dans l'éducation de l'héritier de la couronne.

<sup>462</sup> T. Ferrer analyse, par exemple, quelques entrées publiques et étudie le type de représentations éphémères utilisées par la propagande royale : T. Ferrer Valls, « Las fiestas públicas en la monarquía de Felipe II y Felipe III », M. Bietti (ed.), *La morte e la gloria. Apparati funebri medicei per Filippo II di Spagna e Margherita d'Austria*, Florencia, Sillabe-Soprintendenza per I Beni Artistici e Storici di Firenze, Pistoia e Prato, 1999, p. 28-33.

<sup>463</sup> B. J. García García, *La pax hispánica*, Louvain, Leuven University Press, 1996, p. 21.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>466</sup> Les récits des fêtes furent racontées avec précision par Andrés de Almansa y Mendoza : *Obra periodística...*, p. 329-381.

<sup>467</sup> L'étude la plus importante sur cette initiative d'Olivares est celle de J. Brown et J. H. Elliott, *Un palacio para el rey. El Buen Retiro y la corte de Felipe IV*, Madrid, Alianza Editorial, 1988.

de celles du règne de Philippe IV, grâce à une célèbre galerie des batailles. Tout cela est bien connu. En outre, Olivarès, ayant initié son *valimiento* à une période où le roi était encore un adolescent, et trouvant celui-ci fort peu avancé dans son éducation, avait contribué à recréer en lui l'idéal exposé dans le texte de Castiglione. Son modèle était néanmoins agrémenté des nouveautés pédagogiques de la période, qui attribuaient, par exemple, plus d'importance aux modèles familiaux. Il était nécessaire aussi de s'éloigner des traits de Philippe III qui avaient été les plus critiqués. En tout cas, une importante transformation eut lieu :

La metamorfosis de Felipe, de príncipe torpe e ignorante en un esteta de real cuna y en modelo de gentileza, constituía un capítulo importante del programa de renovación de la grandeza de España que había trazado Olivares. El rey de España, en su calidad de primer monarca de la tierra, podía y debía constituir un ejemplo no sólo para su propia nobleza, sino también para los demás reyes de Europa. Su corte, en consecuencia, debía ser la más espléndida del mundo<sup>468</sup>

Le témoignage de cette préoccupation d'Olivarès pour l'éducation du roi est patent dans les premières séries de documents qui lui sont adressés par le favori<sup>469</sup>.

L'idéologie du prestige promue par *Le livre du Courtisan* avait bien pénétré les esprits du début du XVII<sup>e</sup> siècle et n'avait pas épargné les *validos*. Le modèle de Castiglione avait bien été mis à contribution dans leurs actions aux côtés des jeunes monarques. Il reste à répondre sur la question essentielle, celle qui permet de saisir véritablement le changement de statut du *privado* : à savoir, si le manuel du courtisan propose un partage, une délégation du pouvoir dont le bénéficiaire serait un noble suffisamment bien formé et prestigieux. Aussi, si la réponse à cette première question est positive, il faudrait savoir quel pourrait être le sens d'une telle délégation. Si, par exemple, elle pourrait favoriser la divinisation symbolique du monarque dans son rôle de demi-dieu en charge des destins supérieurs de la Monarchie.

Sur ces sujets, deux positions s'affrontent. La première correspond à Ottaviano Fregoso, le futur doge de Venise, celui même qui a répertorié les vertus et connaissances que le courtisan devait faire développer au prince. A un certain moment, ce personnage expose une sorte de programme politique, celui qu'il voudrait voir réalisé par le prince. Nous

---

<sup>468</sup> J. H. Elliott, *El conde-duque de Olivares*, Barcelona, Crítica, 1990, p. 186.

<sup>469</sup> J. H. Elliott et F. de la Peña, *Memoriales y cartas del conde duque de Olivares*, Madrid, Alfaguara, 1978, 2 vol.

pouvons en énumérer les principales lignes<sup>470</sup> :

1. La création d'un système qui pourrait permettre de réunir les qualités des trois types de gouvernement : démocratie, aristocratie et monarchie. Il serait formé par un conseil de nobles éminents et savants qui conseilleraient le roi librement et un deuxième conseil populaire qui communiquerait avec le précédent. Le roi serait la tête de cette corporation, et les deux conseils en seraient les membres.
2. La mise en fonctionnement et la surveillance d'une justice non dirigée par des juristes, trop mesquins pour pouvoir être prudentes dans leurs délibérations.
3. Pratiquer l'amour de la patrie et des sujets, mais en surveillant le respect des hiérarchies dans la façon de gouverner et de récompenser son peuple.
4. Le maintien des gens dans une situation moyenne, ni trop riches ni trop pauvres.
5. Faire de telle sorte que ses sujets l'aiment et le craignent à la fois.
6. Conserver la paix.
7. Une dernière mesure, contradictoire avec la précédente, sera proposée après la réponse de son opposant. Il s'agirait de lutter contre les infidèles et de les vaincre<sup>471</sup>.

Le courtisan, en la personne d'Ottaviano Fregoso, lui conseille d'agir ainsi, mais c'est le prince lui-même qui devrait prendre les initiatives.

La réponse de Cesare Gonzaga ne se fait pas attendre. Pour lui les conseils d'Ottaviano ne sont pas dignes d'un courtisan et le type d'actions qu'il propose au prince – à l'exception de la dernière – ne correspondent pas vraiment à sa grandeur. Si celui-ci prenait la peine d'assumer directement des telles responsabilités serait comparable à un bon gouverneur, mais n'aurait pas la dignité d'un prince :

Por cierto, señor Otavián, no se puede decir que vuestros preceitos no sean buenos y provechosos; mas con todo esto yo creería que si vos con ellos instruyésedes a vuestro príncipe, más aina mereceríades título de buen bachiller o de buen maestro de una escuela que de buen Cortesano, y él también más propriamente se podría llamar buen gobernador que buen Príncipe<sup>472</sup>

Pour ce prince, les missions énoncées pourraient très bien être réalisées par des bons ministres. Il n'aurait qu'à les nommer pour qu'ils fassent le travail. En revanche, le

---

<sup>470</sup> Baltasar de Castiglione, *El cortesano...*, p. 323-324.

<sup>471</sup> *Ibid.*, p. 326.

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 324.

métier d'un prince est tout autre. Il devrait plutôt s'attacher à se forger un destin qui pourrait lui donner la célébrité et la gloire partout dans le monde. Pour cela, rien de mieux que de se montrer généreux, et imbu de sa majesté ; il pourrait organiser des banquets magnifiques, des fêtes, des jeux, des tournois. Il devrait procéder pendant toute sa vie à la construction d'édifices somptueux. Et s'il allait à la guerre, ce ne serait pas simplement pour maîtriser ou vaincre ses ennemis, pour obtenir des avantages dont pourraient bénéficier ses sujets ou pour déloger du pouvoir à un tyran : ce serait plutôt pour la gloire<sup>473</sup>.

La proposition de Cesare Gonzaga tire les conclusions logiques de la grandeur qu'on a voulu attribuer au prince. En effet, si celui-ci doit garder une dignité imposante et effectuer le grand nombre d'actes de représentation pour lesquels il a été formé, il devrait lui rester peu de place pour gouverner effectivement. De plus, les actions précises de contrôle de la justice, de la distribution de récompenses, de la surveillance de l'économie ou du fonctionnement des conseils, pourraient entrer en contradiction avec la suprême dignité dont il s'est doté. S'occuper avec attention constante de telles besognes ferait de lui un bon mais simple gouverneur. Il préfère recommanderait au roi de prendre de bons ministres pour s'occuper de l'ensemble des mesures proposées.

Nous pensons que le modèle de la nouvelle *privanza* se trouve esquissé ici. Non pas dans tous ses détails ni dans la forme exacte qu'il prit en Espagne, mais nous n'en sommes pas loin. La conclusion de Gonzaga ne tire pas toutes les conséquences possibles, mais peut-être pense-t-il que même le courtisan perdrait de sa dignité en occupant ce poste de gouverneur qui apparaît si clairement défini. Toujours est-il que dans sa proposition, Gonzaga déplace le rôle du prince à une hauteur qui justifie la présence de quelqu'un qui serait en même temps le promoteur, le coordonnateur des actions de gouvernement et l'interlocuteur de tous ceux qui ont vocation à se faire écouter du pouvoir. Comment pourrait-il en être autrement ? Le prince qui aurait décidé de se consacrer à rehausser son prestige et celui de son royaume, ne pourrait que très difficilement déléguer son pouvoir exécutif dans un collectif de ministres sans être constamment dérangé. La seule solution pour l'éviter serait de nommer cette sorte de gouverneur qu'il ne veut plus être en lui déléguant son pouvoir et, pourquoi pas, sa signature. C'est exactement ce qui se produit pendant la *privanza* de Lerma.

---

<sup>473</sup> *Ibid.*, p. 324-325.

Philippe IV, pour sa part, lorsqu'il explique patiemment à María Jesús de Agreda pourquoi il ne peut pas se dispenser d'avoir un *valido*, fait référence exactement au même problème et à la même solution. Ses efforts pour rabaisser le plus possible la figure du *valido* – « criado de quien se valen sus dueños » – et éviter ainsi de se faire gronder une fois de plus par la religieuse, n'y font rien. On comprend qu'il a décidé qu'il ne serait pas digne de lui de s'occuper de la coordination des ministres et de l'écoute de toute sorte de prétendants. De sorte que, pour en avoir une vision globale des affaires et éviter que tout ne sombre dans le chaos, il lui faut bien quelqu'un qui s'occupe de ces missions. Mais, pour que ce médiateur – ou « medio », comme il dit – soit pris au sérieux par les uns et les autres, il est nécessaire qu'il ait une très haute position aux côtés du roi, qu'on lui suppose une grande influence reconnaissable par des signes extérieures, telles que les récompenses qu'il reçoit du monarque, il faut qu'ils pensent que « vale mucho con el rey ». Il faut, en fait, qu'ils le sachent puissant, qu'ils sachent que c'est un *valido*, il faut, enfin, qu'ils le reconnaissent comme le *valido* du roi, comme son homme fort :

Este modo de gobierno ha corrido en todas cuantas monarquías, así antiguas como modernas, ha habido en todos tiempos, pues en ninguna ha dejado de haber un ministro principal o criado confidente de quien se valen más sus dueños, porque ellos no pueden por sí solos obrar todo lo necesario. A éste se suele encargar el oír a ministros y negociantes, para informar a la cabeza de sus pretensiones; también el solicitar los negocios más graves y que se ejecute con puntualidad lo que se resuelve, cosa tan necesaria en todos tiempos, y particularmente en los presentes, en que tanto importa la brevedad de las ejecuciones de lo que está resuelto.

Esto difícilmente puede correr por la mano del Rey, pues no es lícito a su dignidad andar de casa en casa de ministros y secretarios a ver si ejecutan con puntualidad lo que les ordena [...] Y como por nuestra vil naturaleza todos desean sus aumentos, se facilita cualquier negocio más si se encamina por manos de quien juzgan que alcanza más favor del Príncipe, pues todos desean que por aquel medio llegue a su noticia lo que obran en su servicio y sus intereses particulares<sup>474</sup>

---

<sup>474</sup> María de Jesús de Agreda, *Correspondencia con Felipe IV. Religión y razón de Estado*, Madrid, Castalia, 1991, p. 120-121.

## 8. VERS LA DÉFINITION ET LA JUSTIFICATION DU VALIMIENTO

La discussion des personnages qui interviennent dans *Le livre du Courtisan* de Castiglione aide à montrer les raisons de l'existence possible du *valimiento* et présente en creux sa justification. Mais, la proposition théorique d'un changement d'équilibres au sommet du pouvoir et sa réalisation concrète sont deux choses fort différentes. De ce fait, la mise en place, téméraire, du *valimiento* de Lerma, déclencha l'étonnement d'abord<sup>475</sup> et, par la suite, l'indignation d'un certain nombre d'observateurs et d'une partie de l'opinion publique<sup>476</sup> et cela d'autant plus que l'écho des scandales provoqués par les abus de certains *privados* du passé, comme Luna, n'était pas éteint dans la mémoire collective. Depuis les Rois Catholiques, le modèle monarchique de la Castille avait été refondé sur le principe d'une définitive subordination, réelle et symbolique en même temps, de tous les pouvoirs concurrents au pouvoir du roi. Le moindre écart à cette norme s'apparentait au sacrilège.

Il est certain qu'en 1598, pour une partie des élites, la mort d'un monarque à la main de

---

<sup>475</sup> Le premier texte des *Relaciones* de Cabrera de Córdoba, du 4 janvier 1599, témoigne de cette surprise devant la place particulière que Francisco de Sandoval est en train de prendre : "La privanza y lugar que el marqués de Denia tiene con S.M. desde que heredó, va cada día en aumento sin conocerse que haya otro privado semejante, porque son extraordinarios los favores que se le hacen", Luis Cabrera de Córdoba, *Relaciones de las cosas ocurridas en la corte de España desde 1599 hasta 1614*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1997, p.3.

<sup>476</sup> On peut le constater par le témoignage de Simon Contarini, ambassadeur vénitien : « El estado de las cosas de España no es bueno, porque deseando los pueblos mejorarse del gobierno de Felipe II, han alcanzado otro más desigual y confuso y de menos despacho; y lo que con más extremo sienten es conocer que no tienen Rey, y del poder del Duque hablan diferentemente, unos que le tiene hechizado; otros que el natural es servil, cada uno como le parece; y aunque el pueblo manifiesta más sin arte su descontento, la nobleza está tan sentida de estas cosas, que ni no tuviese por fundamento de su honor la fe de su Príncipe, hubiera dado en el suelo con carga tan molesta, cosa de que el Duque vive sin recelo », "Apéndice" in Luis Cabrera de Córdoba, *Relaciones de las cosas ocurridas...*, p. 577. L'on pourrait citer d'autres textes de l'époque : "El nuevo rey pidió luego las llaves de los escritorios a don Cristóbal de Mora, y el sello de la Poridad y de la Cifra y todo cuanto hay, y se lo entregó todo al marqués de Denia, su gran privado, y juntamente le entregó su sí y su voluntad, tanto que no tiene otro sí ni otro no más del que tiene el marqués de Denia, y de aquí viene a decir el vulgo que le tiene el marqués hechizado", Jerónimo de Sepúlveda, "Sucesos del reinado de de Felipe II", *La ciudad de Dios*, CXIX, 1919, p. 300; du même auteur, en faisant référence à la duchesse de Lemos, soeur de Lerma : "Que salían de llos pueblos a vella como si fuera cosa caída del cielo, por la fama grande que en toda Italia y en todo el mundo hay de que su hermano el duque de Lerma es el Rey de España, y ansí le llaman a boca llena, que no le llaman el suyo, y por eso es tan estimado él y sus cosas, [y] por lo mismo tan tenidas y estimadas por tener de su parte al rey, o por mejor decir se lo es él", Jerónimo de Sepúlveda, "Sucesos del reinado de de Felipe III", *La ciudad de Dios*, CXXIX, 1922, p. 261-262.



fer, jugé trop austère, assez enclin à résoudre les problèmes par la manière forte, capable de déchaîner l'indignation dans toute l'Europe par ses incessantes ingérences dans les affaires des autres nations appelait à un changement de cap. Aussi, la situation économique de la fin du siècle, avec une élévation fulgurante de la dette de la monarchie, augmentée à souhait afin de mener de front tous les conflits, pouvait être une bonne raison pour effectuer des changements dans la manière de gouverner<sup>477</sup>. Mais fallait-il le faire dans ce sens-là ? Est-ce que l'éventuel besoin d'améliorer l'image du monarque, de faire de Philippe III une figure moins terrifiante que celle de son père à l'étranger<sup>478</sup>, exigeait la présence à ses côtés d'un *valido* aux pouvoirs extraordinaires ? Même si la réponse était positive, quoi faire du passé infâme des *privados* ? Tant que ceux-ci restaient dans un discret deuxième plan ils n'inspiraient pas de crainte, mais les mettre sur le devant de la scène, équivalait à réveiller les peurs des abus, de l'instabilité, de la souillure d'une royauté par l'usurpation de sa souveraineté<sup>479</sup>.

Est-ce que ces craintes étaient justifiées ? Les forces en présence n'étaient plus les mêmes, en particulier celle du roi avait changé de nature. De fait, elle s'était tellement rehaussée, l'impact de ses représentations était si fort, qu'on pourrait imaginer qu'un autre pouvoir prenne une large place à ces côtés sans que la solidité du pouvoir royal se sente ébranlée. D'autant que la présence d'un responsable près de lui permettrait au roi d'être moins exposé aux attaques, de laisser s'exprimer une opinion publique devenue plus agressive sans que cela le touche. En outre, la position de ce personnage pouvait prendre une forme moins aléatoire que celle du *privado* ne l'avait été dans les pires

---

<sup>477</sup> La volonté de tourner la page du règne précédent était très claire au sommet du pouvoir, qui avait permis la diffusion d'un pamphlet très critique sur l'action politique de Philippe II en janvier de l'année 1600 : « De algunos días a esta parte anda en esta Corte un papel intitulado *El Confuso e ignorante gobierno del Rey pasado*, con aprobación del que agora hay y con grande libertad del Rey difunto y de sus ministros [...]. Y dentro de dos días después, prendió un alcalde de Corte a Íñigo Ibáñez, secretario del Rey y del duque de Lerma, porque se averiguó que lo había hecho él », Luis Cabrera de Córdoba, *Relaciones de las cosas ocurridas...*, p. 55-56.

<sup>478</sup> La mauvaise presse de Philippe II, à l'origine de la « leyenda negra », est bien connue. Son *privado* Antonio Pérez ne se trouvait pas parmi les plus tendres dans les critiques à son ancien maître : « no hacía distinción de personas... las envenenaba a todas sin temor de Dios ni vergüenza de hombre » ; « la tiranía es tan natural a Felipe como la risa al hombre », cit. par R. García Cárcel, *La leyenda negra. Historia y opinión*, Madrid, Alianza Universidad, 1992, p. 34.

<sup>479</sup> Ce sentiment est perceptible dans le passage suivant extrait de l'histoire de Charles Quint terminée par Prudencio Sandoval en 1603. Il est difficile de dire si son indignation procède des faits de 1516 ou si elle est une conséquence de la *privanza* de Lerma : « La privanza de Mr. de Jeures era tanta, que mas parecía ser Jeures el rey, y el rey su hijo, que no ser Jeures vasallo y criado como lo era. No habla puerta ni oído en el rey, mas que para quien Jeures quería. Lo que se despachaba bien, decía Jeures que él lo hacía; y para sí solo quería el agradecimiento: lo que salía mal cargábalo al rey, diciendo que él lo había querido así » P. Sandoval y Rojas, *Historia del emperador Carlos V, rey de España*, Madrid, Est. Literario-Tipográfico de P. Padoz y L. Sagsti, 1817, p. 6-7

moments de l'histoire de la Castille. Il pouvait avoir une fonction de médiation entre le roi et le reste des agents politiques ; il n'aurait pas des fonctions militaires évidentes ni une armée particulière à sa disposition qui auraient pu lui donner force et prestige de façon autonome. Tout le prestige et le pouvoir que ce nouveau *privado* aurait lui reviendrait par la volonté du roi. Sa propre mise en avant, sous l'apparence d'un privilège le placerait dans une position fragile, le rendant plus exposé à la surveillance de ses moindres faits et gestes et à une suspicion constante sur les abus dont il pourrait se rendre coupable.

Toujours est-il que cette mémoire du passé était si palpable et avait une telle force, que même avec ces caractéristiques, une fois que le nouveau spécimen de *privado* fut bel et bien incarné dans la personne de Lerma, les réticences et les attaques ne furent pas pour autant moins nombreuses. De ce fait, bientôt toutes les énergies des intellectuels proches du *valido* allaient s'employer à déminer sa situation et à rendre plus solide, par tous les moyens, cette *privanza* d'un nouveau genre ; tâche continuée pendant la *privanza* d'Olivarès. Parmi ces ouvrages, deux marquent à notre avis, les étapes qui donnent lieu à une stabilisation du *valimiento*. Ils se détachent par son intention de le légitimer et par les moyens utilisés pour le faire. Il s'agit de *El perfecto privado* (1603/1609), de Pedro Maldonado<sup>480</sup> et *El privado perfecto* (1622), de Mateo Renzi<sup>481</sup>, le premier adressé à Lerma et le second à Olivarès.

Aucun des deux textes – de courts traités –, ne fut publié à son époque, mais tous les deux eurent une diffusion manuscrite avérée, comme le prouve l'existence, pour l'un et l'autre, de plusieurs copies. Cela complique l'établissement du moment précis de rédaction, surtout si l'auteur ne date pas son travail. C'est le cas pour le premier auteur et, en conséquence, nous n'avons une certitude quant à l'année exacte de sa composition. Ce qui est certain est l'opportunité à laquelle se raccrochent chacun des deux volumes. Le premier, écrit à la période où Lerma est le *privado* de Philippe III, procède à une justification et une définition du nouveau type de *privanza* dans laquelle Lerma est installé. Le texte de Renzi, écrit au début du *valimiento* d'Olivarès, ne considérant plus valables les arguments précédents, s'emploie pour sa part, à une nouvelle définition des caractéristiques et des contours de la *privanza*.

---

<sup>480</sup> Pedro Maldonado, éd. Fernando Rubio, *El perfecto privado*, in *Anuario Jurídico Escorialense*, IV, 1963, p. 667-803.

<sup>481</sup> Nous utiliserons le manuscrit de la Biblioteca Nacional de Madrid : Matheo Renzi, *El privado perfecto*, Mss. 2394, 29 janvier 1622, fols. 129-147.

Tous les deux s'inscrivent dans le changement de paradigme du pouvoir royal suggéré par le quatrième livre de *El cortesano*. Celui-ci, nous l'avions vu, par la bouche de l'un des intervenants dans le dialogue, séparait les fonctions propres d'un prince digne de ce nom, de celles d'un homme politique, d'une sorte de gouverneur.

Nous pourrions chercher encore des liens entre le texte de Castiglione et ceux de Maldonado et Renzi par le titre, car l'objectif du diplomate italien avait été de donner les caractéristiques du parfait homme de cour, comme il le répète à plusieurs reprises dans son œuvre. Suite à la publication de son dialogue, bon nombre d'ouvrages vont reprendre l'idée d'un modèle d'homme ou de femme selon l'activité, en général éminente, à laquelle ils se sont consacrés ; très souvent ils y ont ajouté l'adjectif « parfait ». Voici quelques exemples : Albertus Trotus, *De vero et perfecto clerico* (1535) ; Fray Luis de León, *La perfecta casada* (1584) ; Diego de Alava y Bamont. *El perfeto capitan instruido en la disciplina militar y nueua ciencia* (1590) ; Henrique Jorge Henriques, *Retrato del perfecto médico* (1595). Il y en a un très célèbre, *De Principatibus*, de Machiavel, écrit en 1513, qui deviendra *Il principe. El perfecto privado* et *El privado perfecto* appartiennent la même lignée.

A ce propos, il faut comprendre qu'en cherchant à donner un modèle parfait d'une activité humaine, chaque auteur était en train de dignifier celle qu'il proposait, comme l'avait fait Castiglione avec l'homme de cour, qui venait remplacer l'idéal du guerrier par celui d'un homme plus complexe et raffiné<sup>482</sup>. C'était dans l'esprit de la Renaissance de transmettre un art ou une science comme un idéal de vie<sup>483</sup>. C'est une démarche fort différente de celles que nous avons examinées jusqu'à présent. Il ne s'agit plus uniquement de connaître un certain nombre de règles qui permettent de bien agir et de se préserver ; ou d'une analyse, comme celle de Pérez, des divers et obscurs genres de rapports qui se cachent sous le nom de *privanza*. Le titre même des deux manuels du *privado* parfait était en soi une revendication de la *privanza* et un moyen de signaler qu'elle n'avait en soi rien de répréhensible.

---

<sup>482</sup> Un modèle qui pendant le Moyen Âge avait moins de considération et était dénigré par ceux qui se sentaient davantage chevaliers et guerriers. Nous avons vu comment Bonifaci Calvo méprisait les *privados* au XIII<sup>e</sup> siècle et Pero Niño avait encore des réticences à propos de la *privanza* pendant la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>483</sup> Par exemple, en ce qui concerne l'un des premiers modèles forgés pendant la Renaissance: "El aprendiz de humanista [...] debía conjugar 'el amor por las letras' con 'la dulzura en el hablar, la nobleza de costumbres, el refinamiento de modales'", Francisco Rico, *El sueño del humanismo. De Petraca a Erasmo*, Madrid, Alianza Universidad, 1993, p. 46.

La perspective dans laquelle le sujet était abordé donnait lieu à un nouveau genre de discours. Bien sûr les textes contenaient toujours des règles de conduite, des conseils pour bien faire, des avertissements pour éviter les dangers – les traités pour l'éducation des princes n'en contenaient pas moins. Mais la *privanza* n'était plus ce qu'elle avait été. Elle perdait surtout son caractère purement instrumental et mouvant dans les mains du prince pour devenir une fonction à part entière dont on était en train de définir l'étendue, les compétences et le mode de fonctionnement. Cela transparaît dans les deux traités, mais cela devait être perceptible également dans la réalité et dans les conversations entre le roi et son *valido*<sup>484</sup>. Il va sans dire que la nouvelle dignité et les fonctions plus clairement établies – ces dernières provenant surtout de la cession faite par le roi de certaines de ses prérogatives, et non des moindres – faisaient du *privado* un individu dans lequel puissance et légitimité se rejoignaient. C'était un processus qui était en train de parvenir à maturation et qui, avec Olivares, allait encore acquérir plus de précision, mais nos auteurs l'avaient bien amorcé.

Une fois reconnu ce fondamental changement de perspective qui rassemble nos deux textes, examinons à présent quelles sont leurs spécificités. Pour cela nous n'allons pas en faire une analyse complète, ce qui sûrement exigerait de consacrer une plus large

---

<sup>484</sup> Nous avons déjà fait allusion à la *cédula* de 1612 par laquelle il lui délégait sa signature. Nous pourrions rappeler également les discussions écrites entre Olivares et Philippe IV, sur les compétences qu'Olivares voulait ou ne voulait pas assumer. Ainsi, dans l'une d'elles, en 1626, le *privado* de Philippe IV, visiblement irrité par la situation, demande à Philippe IV de s'occuper de la tâche de distribuer les récompenses aux innombrables sollicitants, tandis que lui, pour sa part, il veut bien s'occuper des tâches de gouvernement, qu'il ne considère pas, ou ne veut pas considérer, comme faisant partie de la *privanza* : « Pero, señor, si hay algún remedio es éste, y con ejecutarlo asegura Vuestra Majestad su conciencia y su opinión sin que Dios ni el mundo puedan obligar a hacer más de su parte; y con resolver Vuestra Majestad sólo los negocios corrientes de particulares, que no piden especulación mayor, cesarán las réplicas, las diligencias extraordinarias y la ocupación de los ministros de Vuestra Majestad que no les dejan lugar para ninguna cosa de su real servicio; cesará también la razón del nombre de privado y lo más apetecido de su ejercicio, porque de sólo esto se compone; que el servir en los Consejos y dar su parecer en las cosas de oficio, está tan lejos de ser ejercicio de privado, que si no son cuatro embajadores, no habrá hombre que llegue a sus puertas, pues la razón de buscarle no es más que negociar cada uno su acrecentamiento por medio de la lisonja e importunación; las advertencias de los ministros celosos tendrán logro y, en efecto, vuelvo a decir a Vuestra Majestad que con esto cumplirá con Dios, con el mundo y consigo, y sin esto ni con Dios ni con el mundo ni consigo », « Reflexiones políticas y cristianas que el Conde Duque de Olivares hizo al señor Felipe IV », (le 4 septembre, 1626) in *Memoriales y cartas*, vol. I, p. 206-207. Dans un deuxième document, Olivares, encore irrité, mais cette fois à cause des attaques dont il a été la cible pendant une grave maladie de Philippe IV, revendique de nouveau le caractère professionnel de ses tâches ainsi que le dévouement qu'une telle mission exige : « Porque, señor, que no haya privado será muy justo, si bien desde Jesucristo acá no ha habido hombre que no le tenga con más o menos mano, pero hombre que no se haya valido y ayudado de otro jamás lo hubo. Trabaja el rey, descansa su esclavo o su confidente, llamase como se llamare, o descansa y revienta éste; pero yo digo que no hay privado, mas digo también que al que lo fuere no se le puede ofender sin ofender al rey, quiero decir en las acciones publicas de justicia, gobierno y estado, y no obstante esto todo no he abierto mi boca », « Memorial presentado por Olivares al rey con motivo de lo sucedido durante la enfermedad de este » (10 octobre 1627), in *Memoriales y cartas*, vol. I, p. 217.

place à chacun d'entre eux ; nous nous contenterons d'exposer ce qui fait de ces deux manuels du parfait *privado* l'expression de deux points de vue différents et de deux étapes distinctes de la nouvelle forme de *privanza*.

## 9. PEDRO MALDONADO, *EL PERFECTO PRIVADO*

Nous avons ici un petit volume assez complexe. Certains historiens l'ont considéré comme un travail qui aurait révolutionné l'ensemble de la pensée sur la *privanza*, spécialement par sa définition des caractéristiques du lien entre le roi et son *privado*<sup>485</sup>. Laissant de côté pour l'instant ce dernier aspect, il est certain que ses arguments ne manquent pas de vigueur. Il part d'un constat qui est le caractère sacré de l'institution royale, ce qui la place, quoi qu'il arrive, au-dessus de n'importe quel autre individu ou pouvoir humain à l'intérieur de la monarchie. Le monarque est le souverain, non par ce qu'il fait en tant que gouvernant dans son royaume, mais parce qu'il est la cause initiale des actes de gouvernement qui s'y produisent, peu importe la part directe que le roi prenne à leur exécution :

aunque divide mucho sus ocupaciones, se queda rey, y de cuanto los demás hacen como instrumentos, él, aunque esté apartado, es la causa principal<sup>486</sup>

Sous un registre différent, moins païen que *Le livre du Courtisan*, il donne au roi la même place supérieure que Cesare Gonzaga accordait au prince. Le roi est au-dessus des incidents liés à l'exercice quotidien du pouvoir ; il est le seul à avoir un tel privilège et une telle dignité ; ces caractéristiques sont aussi la garantie de la stabilité de sa position et de celle de l'institution qu'il incarne. Quoi de plus normal que, pour lui éviter de prendre des risques inutiles dans l'exercice direct du pouvoir, il y ait un *privado* qui se sentira très honoré de s'en charger et de le faire avec entrain et générosité.

En effet, le *privado* aura toutes les obligations que pourrait avoir un roi si celui-ci se donnait la peine de les endosser par lui même, mais pas les avantages inhérents à la fonction royale. Pour bien remplir son rôle le *privado* doit assumer une responsabilité

---

<sup>485</sup> “Aunque estas ideas suponían de por sí una radical revalorización del favorito, la fama de Maldonado fue más allá del reinado de Felipe III gracias a las palabras que utilizó para establecer una definición general de favorito o privado”, A. Feros, *El duque de Lerma*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2002, p. 218. Les paroles en question sont les suivantes: “Privado llamamos a un hombre con quien a solas y particularmente se comunica, con quien no hay cosa secreta, escogido entre los demás por una cierta manera de igualdad, fundada en amor y perfecta amistad”, Pedro Maldonado, *El perfecto privado...*, p. 769.

<sup>486</sup> *Ibid.*, p. 772.

colossale et, en même temps, lutter contre toutes les faiblesses dérivées du fait d'être un homme comme les autres. De quoi aiguiser ses facultés :

tiene todas las obligaciones de un rey y no tiene las sobrenaturales ayudas de costa [...] <sup>487</sup>

su caudal es a poder de ocupaciones y dependencias de él; porque si de él depende todo el reino, es porque se ocupa en todo el reino <sup>488</sup>

D'une certaine manière, Maldonado vient signaler que pour un monarque, peut-être défaillant ou pas assez doué, le fait de lui trouver un remplaçant efficace qui fera loyalement et volontairement son travail ne peut être que bénéfique. Antonio Pérez montrait déjà à quel point pouvait être efficace l'association d'un *privado* intelligent avec son roi. Mais Pérez craignait que le roi ne soit vexé en découvrant son infériorité intellectuelle par rapport à son subordonné, d'où la nécessité pour le *privado* d'être d'une modestie à toute épreuve. Pour Maldonado, ces précautions ne semblent plus être nécessaires du moment que le roi comprend les avantages institutionnels qu'entraîne le fait d'avoir un *privado* aux fonctions éminentes. Il faut uniquement que le roi soit lui-même convaincu et que l'opinion publique le soit également, afin qu'elle ne crie pas au sacrilège.

Mais, est-ce que l'on trouve des arguments qui justifient vraiment une telle délégation de pouvoir en quelqu'un qui, en principe, n'est pas né pour assurer une telle tâche ? Est-ce que cela ne serait pas l'équivalent de donner un injuste et arbitraire privilège, celui de gouverner, à un sujet parmi d'autres, ce qui provoquerait un logique sentiment d'injustice, des jalousies et un grand désordre, le tout donnant lieu à plus de préjudices que d'avantages.

Pour Maldonado, les arguments qui justifieraient une telle faveur – qui en réalité n'est plus une, du fait des sacrifices et difficultés qu'elle comporte – sont indiscutables. D'autant plus que l'ordre de l'univers, tel que Dieu l'a créé, en serait le plus important, et cela se démontrerait à plusieurs niveaux :

1. Nous pouvons le constater dans le comportement des astres :

El sol, aunque a todo lo inferior hace bien, ciertas partes de la tierra, por sus disposiciones, son

---

<sup>487</sup> *Ibid.*, p. 771.

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 772.

de él más favorecidas, criando en ellas las minas de oro y plata<sup>489</sup>

2. Cela se vérifie dans la manière de se comporter l'âme envers les différentes parties du corps :

El alma, aunque a todo el reino del cuerpo anima y da vigor, pero a la cabeza y corazón muestra particulares favores<sup>490</sup>

3. Dieu et le Christ lui-même n'en ont pas procédé autrement :

El mismo Dios, en quanto superior natural da ser, pero no a todas hizo cercanas y parecidas a sí. Y en quanto superior Señor natural a todos da su gracia, pero a unos más que a otros. Juan fue su querido en particular, Pedro su vicario y no los demás<sup>491</sup>

Mais si cela n'était pas suffisant, les spécificités de la nature humaine renforceraient les arguments qui prouvent la nécessité pour le monarque d'avoir quelqu'un de spécialement proche à ses côtés. En effet, autrement elle ne permettrait pas, comme elle le permet, que tous les hommes puissent avoir un ami particulier<sup>492</sup>. Cette proximité, loin d'être nuisible pour l'exercice du pouvoir, montre à travers nombre d'exemples historiques, et cela depuis la nuit des temps, à quel point un bon *privado* peut être bénéfique pour un roi et pour son peuple et jusqu'à quel point, à contrario, son absence peut être catastrophique. Plusieurs rois dans l'histoire de l'Espagne et du monde auraient bien mieux agi s'ils avaient eu près d'eux de bons *privados* :

Y si Alejandro tuviera un modesto y desengañado privado, no diera en tan gran locura como hacerse hijo de Júpiter y pregonarse por Dios. Y si tuvieran los dos Pedros, de Castilla y Portugal, sus dos cuerdos privados, ni el primero matara tal alevosamente al rey Bermejo de Granda, ni el otro pusiera sus manos en el rostro del obispo de Oporto. Ojalá Jaime, príncipe de Aragón, tuviera un privado devoto y pío que no se dejara llevar tanto de la ira que ante sus ojos mandara cortar la lengua al obispo jacundense<sup>493</sup>

Pour trouver les exemples positifs des bénéfiques apportés par les bons *privados* il suffit d'aller puiser dans la Bible :

Concluyo con que nunca al pueblo de Dios le fue bien sino cuando su príncipe tenía un buen privado, Faraón un José, Asuero un Mardoqueo, Baltasar un Daniel y Saúl a Samuel. Y lo mismo

---

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 769.

<sup>490</sup> *Ibid.*, p. 769.

<sup>491</sup> *Ibid.*, p. 769.

<sup>492</sup> “La segunda [razón] se funda en la naturaleza humana de que no se pueden desnudar los reyes. ¿Por qué le habemos de negar a un afligido corazón de un rey un amigo particular [...]?” Pedro Maldonado, *El perfecto privado...*, p. 770.

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 770.



será con cualquier república<sup>494</sup>

D'autre part, le choix du *privado* n'est pas en vérité le résultat des accidents du hasard, ni le fruit des décisions humaines, mais bien l'expression de la volonté de la Providence divine. Le *privado* lui-même doit en être persuadé: « estar muy persuadido que Dios es la principal causa de su privanza, no medros humanos, ni caso o fortuna, sino pensada y acordada providencia »<sup>495</sup>. Il ne lui reste qu'à arrêter avec le prince quelle peut être l'étendue de ses prérogatives<sup>496</sup>.

Ces quelques points, dont certains seront repris par la suite par d'autres auteurs, nous semblent ceux qui effectivement, mettent le *valido* dans un espace de pouvoir nouveau, garanti par l'ordre universel. Maldonado a transformé le discours, en faisant du souhait de Cesare Gonzaga de maintenir le prince dans une position élevée, de demi-dieu, l'occasion de revendiquer l'existence d'un *privado* ayant les capacités pour assumer largement l'espace de pouvoir abandonné par le souverain. Cela est le fait décisif. Logiquement, la tradition et la trajectoire des *privados* castillans fait que l'apparence

---

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 770.

<sup>495</sup> *Ibid.*, p. 775.

<sup>496</sup> Nous laissons de côté bien d'autres aspects de cet opuscule, qui proposent un très curieux modèle de rapports entre le prince, le royaume et le *privado*. Ainsi, un des chapitres signale les ministres comme dépendants exclusifs du *privado*, c'est-à-dire qu'on pourrait considérer ce personnel comme des individus au service du *privado* ou alors le *privado* comme équivalent absolu du roi, ce qui semble démesuré : « De las virtudes del perfecto privado en orden a sus ministros (chap. VII) ». À un autre moment il fait la recommandation suivante au *privado* : « Lo último que dijimos del privado para con su rey, que se aproveche de él. Lo primero, porque ley es natural que a quien Dios le depara una mina goce de ella » (p. 787-788), ce qui, pris avec toute la bonne volonté du monde, semble une proposition pour le moins outrancière. À un autre moment, lorsqu'il explique comment doit faire le *privado* pour se faire aimer, il lui signale qu'il ne faut pas s'occuper des affaires de justice et pas trop de nommer les titulaires des postes vacants, mais en revanche il faut qu'il s'occupe bien de la distribution des récompenses : « La tercera [les matières de « pura gracia »] es si en alguna puede tener toda la mano, así porque es materia sin escrupulo, como porque así se hará más amado en el reino » (p. 789). À moins qu'il s'agisse d'un humour que nous avons du mal à interpréter, l'on dirait que certaines parties du livre ont été extraites d'un manuel destiné au roi en faisant une adaptation trop rapide, d'ailleurs Maldonado dit avoir écrit un ensemble de textes destinés à plusieurs professions ecclésiastiques et séculaires, dont celle du roi. Si l'on compare la dernière proposition avec celle qu'Alamos de Barrientos faisait à Philippe III, nous pouvons vérifier qu'elle appartient effectivement à ce type d'écrits : « Mas en lugar de esto, que es muy general, quiero suplicar á Vuestra Majestad que, en el uso de la justicia y de las virtudes que templan la amargura de sus ejecuciones, se acuerde de una doctrina de Jenofonte (de cuyo provecho por su observacion, y daño por lo contrario, tengo grandes testimonios advertidos y sacados de las historias), que lo que fuere pena, correccion de costumbres, castigos, rigor, sangre, muertes, todo esto lo cometa á otros, sin que jamás se entienda por consulta, ó junta particular que para los negocios haga, que no sale ni procede de su inclinacion, voluntad ni motivo; sino que ha sido fuerza, y necesidad de la ley, y efecto del delito, y necesario así para el sosiego público, entendido de aquella manera y ejecutado por sus ministros; y que lo que fuere gracia y merced salga y proceda de su mismo albedrío y mando, sin que por las premisas ni dependencias de ello se pueda imaginar ni presumir que procede de la voluntad de otro ministro ó privado suyo, y que aquel por ella da y quita las mercedes, sino que es obra del ánimo é inclinacion de Vuestra Majestad, y que no lo es la pena y el castigo », Antonio Pérez (en réalité l'auteur est Álamos de Barrientos), *L'art de Gouverner: Discours adressé à Philippe III (1598)*, Paris, Henri Plon, 1867, p. 216-217.

adoptée par le candidat à occuper un tel espace soit précisément celle d'un *privado*, bénéficiant maintenant, cependant, de la caution apporté par certaines figures bibliques. C'étaient bien eux, les *privados*, qui historiquement, à certains moments, avaient poussé leur avantage jusqu'à assumer les prérogatives des monarques. Pourtant les origines sociales des plus récents *privados* en général n'étaient pas les mêmes que celles des nouveaux venus ; quant aux fonctions proposées aux nouveaux, elles étaient radicalement différentes. L'indépendance avec laquelle ils étaient appelés à exercer le pouvoir et à figurer comme responsables d'une action politique propre, obtenue sans aucun type de violence, n'étaient non plus une démarche que l'on pouvait trouver facilement dans la tradition des *privados*. C'est sans doute cet ensemble de nouveautés qui pousse l'auteur à établir l'amitié comme la clé d'accès à la nouvelle *privanza*, ce qui ne faisait pas partie des caractéristiques de la *privanza* politique la plus récente<sup>497</sup>. Ce lien justifiait l'exclusivité de l'accès à une position dite de *privado* aux représentants d'une élite sociale, formée par la noblesse de haut rang, avide de tirer des avantages politiques et économiques des restructurations politiques que le pouvoir monarchique était en train de promouvoir. La réalité d'une telle amitié ne jouait pas un rôle crucial, simplement, il fallait changer la justification du passage d'une *privanza* créée à partir des fonctions bureaucratiques ou de conseil à une *privanza* qui élevait aux côtés du roi à un membre éminent de la noblesse. L'amitié était une garantie de loyauté du deuxième personnage de l'Etat envers le premier, un bon argument pour nier les dangers d'une possible usurpation des fonctions propres du souverain. Malheureusement une quantité croissante d'écrits politiques, parmi lesquels ceux de Quevedo, allaient faire une fixation sur ce leurre, enfermant ces auteurs dans une réflexion où la question essentielle devenait la détermination du degré de familiarité possible entre le roi et son *privado*, ainsi que ses conséquences. Évidemment ce n'était pas cela l'essentiel, mais bien la définition précise des compétences du nouveau *privado*, ce qu'Olivarès comprit parfaitement et s'efforça de concrétiser toute sa vie.

---

<sup>497</sup> Nous sommes d'accord avec une partie de l'explication d'A. Feros sur le rôle justificatif de l'amitié évoqué pour le cas précis de Lerma : « Pero la definición del valido como 'amigo' del rey, servía también para explicar otras decisiones de Felipe III, como, por ejemplo, la de convertir a Lerma en su intermediario con todas las instituciones y ministros reales, y especialmente con el famoso 'decreto de delegación de firma' de 1612 », A. Feros, *El duque de Lerma...*, p. 227. En revanche, cette justification nous semble moins percutante – et moins utilisée par la suite – que celles, toujours de Maldonado, qui signalent la présence du *privado* aux côtés du roi comme faisant partie de l'ordre naturel, affirmations qu'il appuie sur des exemples bibliques et historiques.

## 10. MATEO RENZI, EL PRIVADO PERFECTO<sup>498</sup> (1622)

C'est un débat, celui de l'amitié, qui n'intéresse pas le moins du monde Mateo Renzi<sup>499</sup>. Ce n'est pas la seule différence avec le texte précédent que montre ce petit traité dense et cohérent, au titre presque identique à celui de Maldonado. Il marque bien les particularités de la nouvelle période, ainsi que l'éveil d'une nouvelle sensibilité politique.

Il est adressé à Olivarès, à un moment où celui-ci est encore dans une relative position de retrait, car officiellement, bien que ce soit sur lui qu'est retombée la *privanza* en avril de 1621 – « declaróse la privanza por el conde de Olivares<sup>500</sup> » – c'est son oncle, don Baltasar de Zúñiga qui est chargé du gouvernement de la Monarchie – « los papeles que tenía el duque de Uceda se dieron a don Baltasar de Zúñiga<sup>501</sup> ». La période d'attente ne sera pas longue pour don Gaspar de Guzmán, puisque son illustre parent meurt en octobre de 1622, moins de seize mois après sa prise de fonctions. Il est probable que, aidé par l'ancien ambassadeur et certains de ses collaborateurs, Olivarès ait mis à profit ce temps de latence pour parfaire sa formation pratique et théorique d'homme d'État. Renzi, avec son manuel du parfait favori royal, aurait pu très bien participer au dispositif. Le caractère très ciblé du texte, qui pointe avec insistance certains défauts avérés de la personnalité du *privado*, tels que l'orgueil et l'excès d'assurance, milite en faveur d'une telle hypothèse :

habemos de templar el orgullo y la lozanía del corazón y la presunción del entendimiento y recoger las velas de la fantasía, porque la confianza y soberbia estragan las virtudes, y la humildad y paciencia las perfeccionan y crían con ánimo generoso y habilitan el entendimiento para cosas graves, arduas y dificultosas<sup>502</sup>

---

<sup>498</sup> Le texte que nous utilisons est : Matheo Renci, *El privado perfecto*, Mss. 2394, fols. 129r-147r. Nous garderons par la suite la forme « Renzi » qui semble être la plus répandue, sûrement à cause des évidentes résonances italiennes du nom de famille.

<sup>499</sup> Nous avons peu d'information sur la vie de ce personnage. Elle se réduit à celle que lui-même expose dans sa dédicace à Olivarès, signalant son service auprès de l'empereur Rodolphe et ses liens avec Baltasar de Zúñiga, l'oncle d'Olivarès, qui avait été ambassadeur à Prague pendant une longue période, entre 1608 et 1617.

<sup>500</sup> Andrés de Almansa y Mendoza, *Obra periodística...*, p. 173-174.

<sup>501</sup> *Ibid.*, p. 173.

<sup>502</sup> Mateo Renzi, *El privado perfecto...*, fol. 140r-v.

Le premier des points qui nous intéressent dans ce texte concerne la place qui est réservée au *privado* au sommet de l'État. Nous pouvons constater, à ce propos, que l'auteur réduit de beaucoup la voilure de l'esprit d'indépendance qui lui était attribué par Maldonado, lequel considérait que le *privado* était en quelque sorte l'égal du roi, qu'il avait avec le souverain « una cierta manera de igualdad »<sup>503</sup> et qu'il s'occupait du gouvernement, sans que l'intervention du souverain ne fût vraiment nécessaire : « de él [ du *privado*] depende todo el reino » et « se ocupa en todo el reino »<sup>504</sup>.

Face à la désinvolte autonomie prônée par le religieux augustin, le rappel des marques de déférence, de respect et même de soumission que le *privado* doit manifester envers le souverain sont énergiquement soulignées par Renzi :

el Privado ha de ser como cuerpo invisible, no ha de tener deseo, elección ni libertad para cosa alguna, ni voluntad ni gusto para buscallas, porque desde el punto que se resigna en mano de su Príncipe, todo lo renunció y se sometió a seguir otro norte del que llevaba [...]; su privanza le obliga a perpetua asistencia y recogimiento. Conviene que de todo corazón y sencilla voluntad se renuncie el Privado en la de su Príncipe con entrañable deseo de obedecerle y servirle con toda puntualidad y perfección [...] procure mostrarse en él [dans son service] lleno de afición y amor<sup>505</sup>

Le manque de gratitude ne doit pas l'ébranler dans son attitude docile<sup>506</sup>, car il doit toujours placer au-dessus de tout une fidélité qui confine à l'esclavage<sup>507</sup>. Il est vrai que la campagne contre le mauvais gouvernement de Lerma et ses avantages excessifs en tant que *privado* de Philippe III était passée par là et qu'il ne faisait pas longtemps que le *privado* du *privado*, Rodrigo Calderón, avait été égorgé à la Plaza Mayor de Madrid<sup>508</sup>. De quoi inspirer les théoriciens de la *privanza*, les poussant à exiger plus de respect envers le roi. La fameuse et parfaite amitié que Maldonado proposait comme un des fondements de la *privanza* – ce qui était en fin de comptes l'acceptation non politique

---

<sup>503</sup> *Ibid.*, p. 769.

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 772.

<sup>505</sup> *Ibid.*, fol. 138v.

<sup>506</sup> « Y aunque en algunos Príncipes está muy poderosa la ingratitud, no ha de hacer caso el Privado de ella por más furiosa y fea que se muestre », Mateo Renzi, *El privado perfecto...*, fol. 139r-v.

<sup>507</sup> « La satisfacción es corazón del ánimo en las acciones propias, y el privado prudente y perfecto debe fundar las suyas en esclavitud de la fidelidad tan advertida y recatadamente que la malicia no halle entrada a borrar sus esmaltes y perfecciones », Mateo Renzi, *Ibid.*, fol. 141r.

<sup>508</sup> A la fin de la rédaction du texte de Renzi, daté du 29 janvier 1622, il faisait à peine quatre mois, car l'exécution de Rodrigo Calderón avait eu lieu le 21 octobre 1621.

du terme *privanza*, toujours utilisée<sup>509</sup> – fut remplacée par l’ancienne religion d’État, ayant le prince pour demi-dieu, proposée jadis par Castiglione. En effet, évoquer un lien d’amitié pour fondement d’une nouvelle figure politique n’était pas la meilleure garantie pour sa survie. Pour consolider la position de celui qui devait être une sorte de lieutenant du roi, il fallait revenir à des formules moins égalitaires<sup>510</sup>. Celle de Castiglione avait l’avantage de pouvoir être plus facilement christianisée ; pour cela, il suffisait d’établir une analogie entre le Christ et le roi, et de faire du *privado* l’équivalent de l’un ou l’autre de ses disciples préférés ; ce dont Quevedo se chargea très volontiers<sup>511</sup>. C’était aussi plus en accord avec le modèle littéraire toujours vivant de la courtoisie, que de représenter les relations entre le plus puissant et son subordonné sous la forme d’un esclavage accepté, d’un acte d’humiliation envers l’être supérieur. Et puis, ce modèle littéraire, qu’est-ce qu’il était d’autre sinon celui qui correspondait aux sources mêmes des premières manifestations d’une quelconque *privanza*, à ses origines provençales ? En effet, pour être un amant raffiné il fallait servir sa dame matin et après-midi, des semaines et des années, elle devait toujours pouvoir le trouver prêt à se soumettre à sa volonté :

Per que sers e matís,  
semanas, mes et ans,  
vuelh siatz fis amans  
a vostra don' aísí  
que 'us truep tot jorn aclí  
a far sas voluntatz.  
E si nulhs sieus *privatz*  
podetz en loc vezer,  
faitz li tan de plazer,

<sup>509</sup> “Es, pues, el caso que, como entre los amigos no hay cosa secreta que no se comuniquen, y la *privanza* que yo tenía con don Fernando dejada de serlo, por ser amistad, todos sus pensamientos me declaraba, especialmente uno enamorado, que le traía con un poco de desasosiego”, Miguel de Cervantes, *Don Quijote de la Mancha*, vol. I, Barcelona, Crítica, 1998, p. 265.

<sup>510</sup> C’est l’existence d’une telle égalité que Santamaría mettait en avant, en 1615, pour réfuter ce type de lien entre le roi et un *privado* : « como la amistad ha de ser entre yguales, no parece que la pueden tener los que son vassallos, o criados con su Rey, y señor, al qual han de mirar, y tratar con gran reuerencia, respetando siempre su Real Magestad, que (segun dixo el otro Poeta) no cabe en un saco con el amor, y sin amor no puede auer amistad”, Juan de Santamaría, *De república y policía christiana*, Valencia Pedro Patricio Mey, 1619 (1<sup>o</sup> éd. en 1615), fol. 207r.

<sup>511</sup> Le changement de modèle était déjà en route depuis en certain temps ; rappelons-nous que Quevedo avait donné à Olivarès un exemplaire manuscrit de la première partie de sa *Política de Dios* en 1621 : « Este (Señor) es el libro que yo escriui diez años ha [...]. Dos vezes le he dado a V. E. : cinco años ha, preso y en poder de la justicia; oy justiciado de la calumnia, y en poder de la enuidia”, F. de Quevedo, *Política de Dios*, Madrid, Castalia, 1966, p. 27. Nous avons abordé cette question dans: M. Borrego, “Olivarès et le rôle du *valido* », in C. Andrés, *Autour de l’Espagne des Validos (1598-1645)*, Paris, Indigo / Université de Picardie, 2009, p. 53-72.

que de vos port la uzo<sup>512</sup>

Il faut se demander si cette rhétorique de la soumission, qu'Olivarès respecta au pied de la lettre en se présentant toujours comme l'esclave de Philippe IV<sup>513</sup>, impliquait une diminution de l'espace de pouvoir, immense selon Maldonado, conquis par les nouveaux *privados*. Pour le confesseur de Lerma, rappelons-le, le *privado* avait en charge «todo el reino»<sup>514</sup> et «las obligaciones de un rey»<sup>515</sup>. Des expressions incompatibles avec la modestie que Renzi voulait voir pratiquée par son disciple.

Ce que notre auteur va faire, aidé d'une nouvelle rhétorique, c'est restaurer les liens que Maldonado avait complètement relâchés entre le *privado* et le roi. Mais, comment va-t-il s'y employer ? Faisons un petit détour afin de comprendre le défi qu'il fallait relever pour que le *valido* pût continuer à exister.

Le grand opposant à Lerma, Juan de Santamaría<sup>516</sup>, confesseur de l'infante Margarita, se plaignait dans des termes très durs de l'abandon du pouvoir effectué par Philippe III en faveur de Lerma :

No piensen que son Reyes solamente de nombre y representación, que no están obligados a más de hazerse adorar, y representar muy bien la persona real, y aquella soberana dignidad [...] No ay cosa más muerta, y de menos sustancia que una imagen de sombra, que no menea brazo, ni cabeça sino al movimiento del que la causa [...] porque no es dios amigo de figuras fingidas, de hombres pintados, ni Reyes de talla [...] Lengua que no habla, ojos que no ven, oydos que no

---

<sup>512</sup> Poème que nous avons déjà cité dans nos recherches étymologiques sur la *privanza* : «Servid á vuestra dama tarde y mañana, semanas, meses y años, y que os halle siempre dispuesto a hacer su voluntad. Servid también a sus favorecidos, de suerte que luego os alaben », Víctor Balaguer, *Historia política y literaria de los trovadores*, Madrid, Imprenta de Fortanet, 1878, vol. II, p. 17 (le poème), p. 26 (la traduction).

<sup>513</sup> «Espero que Vuestra Majestad se hallará servido deste pequeño trabajo y que después de muchos años pasados, y después de muerto yo, hallará Vuestra Majestad en estos breves renglones algunas máximas ciertas, y rastros de la fidelidad, celo y amor deste humilde criado y esclavo de Vuestra Majestad, que guarde Dios siglos enteros para bien de la Cristiandad y destos reinos. 25 de diciembre 1624», Gaspar de Guzmán, éd. F. de la Peña et J. H. Elliott, *Memoriales y cartas del conde duque de Olivares*, Madrid, Alfaguara, 1978, vol. I, p. 49.

<sup>514</sup> Pedro Maldonado, *El perfecto privado...*, p. 772.

<sup>515</sup> *Ibid.*, p. 771.

<sup>516</sup> D'abord il était confesseur du monastère des Descalzas Reales, « en 1617 fue nombrado confesor de la princesa Margarita y posteriormente de la infanta María, hija de Felipe IV, lo que supuso su completa incorporación a los ámbitos cortesanos », L. Martínez Peñas, *El confesor en el Antiguo Régimen*, Madrid, Editorial Complutense, 2007, p. 433. J. Vilar avait attiré l'attention sur ce texte en signalant que : « El *Tratado* de Fray Juan ayuda a entender el problema político del momento, porque propone precisamente una radical revisión del concepto de valimiento, tal como lo había impuesto la práctica del reinado de Felipe III », «El arbitrista», in Sancho de Moncada, éd. Jean Vilar, *Restauración política de España*, Madrid, 1974, p. 18.

oyen, manos que no obran, de qué sirve todo?<sup>517</sup>

Pour lui, le *privado* avait pris le pouvoir de la même manière que dans la période de la dynastie des Mérovingiens, en France, les maires de palais l'avaient fait :

que los verdaderos Reyes y Señores eran aquellos sus privados, que con su potencia los tenían oprimidos<sup>518</sup>

Visiblement, la justification de la *privanza* telle qu'elle avait été argumentée pendant la période de Lerma n'avait pas fonctionné. La preuve en est la capacité de Santamaría à se faire entendre, sa liberté de publier un livre qui était une critique cinglante du système établi entre le roi et son *privado*. La hauteur prise par le roi, le retrait de ses fonctions exécutives n'étaient pas convaincants pour certains. Ce que Santamaría reprochait à celui-ci c'était d'être devenu une marionnette dans les mains de son *privado*. La « cause efficiente », le moteur de l'action politique, n'était plus le roi malgré les dires de Maldonado, mais le titulaire de la *privanza* lui-même. C'était lui qui faisait agir le roi à sa convenance et non pas le contraire.

Renzi, bien informé de ce discours contestataire, devait réaliser l'exploit de revendiquer la figure du *privado* tout en remettant le roi à la place qui était la sienne. Pour cela, quoi de mieux qu'inverser le discours de Santamaría ? Le premier acte de cette transformation était la dépersonnalisation du *privado*. En réalité, nous venons de le voir, le *privado* n'est plus lui-même, c'est quelqu'un d'invisible, sans liberté, sans volonté, voué corps et âme à son prince : « el Privado ha de ser como cuerpo invisible, no ha de tener deseo, elección ni libertad para cosa alguna »<sup>519</sup>. Le deuxième acte consiste à faire de lui une chose habitée et animé uniquement par le prince. Ce qu'il dit et ce qu'il fait est entièrement inspiré par le prince ; il supporte les tâches dont le prince le charge ; il a pour mission de maintenir la réputation du prince, la bonne opinion sur lui ; il renferme les secrets du prince ; garde ses documents ; achemine ses affaires ; exécute ce qu'il veut :

[el] privado es la lengua y coraçon de la mente del Príncipe sobre quien despliega el pesso de los cuydados, su lustre y reputacion<sup>520</sup>

---

<sup>517</sup> Juan de Santamaría, *De república y policía christiana...*, fol. 13r-v.

<sup>518</sup> *Ibid.*, fol. 14r.

<sup>519</sup> *Ibid.*, fol. 138v.

<sup>520</sup> *Ibid.*, fol. 129v

el privado es cofre y receptáculo de los sacramentos del Príncipe archivo y custodia de sus papeles la voz de su voluntad, la mano de su ejecución y el expediente de sus negocios y cuidados<sup>521</sup>

C'est sans doute un objet très utile, comme le démontre la quantité d'usages qu'il est possible de lui donner. Mais, c'est sans danger pour la dignité du prince, puisque rien de ce qu'il fait ne le fait pas par lui-même. Si le roi le décide il s'arrête, ne fonctionne plus. Cette transformation du discours est le prix que le *privado* doit payer pour pouvoir continuer à exercer le pouvoir. L'on peut noter, et ce n'est pas le plus anecdotique, le caractère quelque peu mystique, et assurément religieux, de ce langage, car « lengua de Dios » est une des façons habituelles de désigner le Saint-Esprit. Ce qui revient à attribuer au *valido* la fonction que le Saint-Esprit a, en quelque sorte, de porte-parole de Dieu :

Vino en forma de lengua este divino y vivífico Espíritu, porque es la lengua de Dios, por quien ha declarado sus conceptos al mundo, y hablado todo quanto desde el principio del mundo nos ha dicho por sus Prophetas: no ha hablado palabra que no sea por medio desta lengua divina<sup>522</sup>

A partir de ce moment-là, le *privado* doit se plier à une nouvelle éthique et à une nouvelle esthétique de la *privanza*. Il peut toujours apparaître comme un *valido*, c'est-à-dire comme quelqu'un de puissant et de prestigieux, mais il est le *valido* du roi, dont il accepte d'être complètement dépendant, pour n'utiliser sa force, son savoir, son prestige et sa réputation qu'à son service. De *valer* avec le roi, ce qui le permettait d'avoir une influence sur lui et de garder en même temps son indépendance, il est passé à être son *valido*.

En devenant plus que jamais la voix de son maître, il gagne en légitimité, d'autant plus que si le roi l'a choisi ce n'est pas par caprice, mais guidé secrètement par les desseins de la divine Providence<sup>523</sup>. La réadaptation de l'éthique et de l'esthétique de la *privanza* n'empêche pas que le *valido* continue à être la pièce clé du pouvoir exécutif. Renzi dit bien sa place de principale autorité politique après celle du prince : « el privado tiene

---

<sup>521</sup> *Ibid.*, fol. 138v.

<sup>522</sup> Diego de la Vega, *Parayso de la gloria de los santos. Donde se trata de sus prerogativas y excelencias*, t. 1, Barcelona, Empreanta de Gabriel Graelis y Giraldo Dotil, 1604, p. 379.

<sup>523</sup> En effet, le *privado* ne doit pas croire « haber llegado a la privanza por su mismo valor, grandes méritos y suficiencia, sino sólo por voluntad de Dios, el cual encendió en los ojos del príncipe, con la comunicación del privado, una entrañable voluntad y amor », Mateo Renzi, *El privado perfecto...*, fol. 145r.



superioridad después del príncipe en la república »<sup>524</sup>. Une place qu'il ne doit partager avec personne :

lo que ha de cuidarse es no tener a nadie por compañero en la privanza porque la privanza es la voluntad que el Príncipe tiene al Privado y para ser la privanza firme y verdadera ha de nacer de amor y es imposible que en un mismo tiempo e igualmente se pueda amar a diversas personas<sup>525</sup>

Le prince aime son *privado* et le *privado* aime son prince. Cela est possible tout en conservant chacun sa différence de statut ; de même que Dieu aime les hommes et que les hommes aiment Dieu sans qu'il y ait de bouleversement hiérarchique. L'amour, contrairement à l'amitié n'entraîne pas un rapport d'égalité.

Pour mettre en avant un autre appui dont le *privado* a besoin, Renzi reprend l'idée, devenue un lieu commun, selon laquelle le *privado* est une sorte de médiateur entre le roi et ses sujets, mais avec quelques nuances. Maldonado indiquait qu'il était un « medianero que como del reino haga sus partes y como más acepto al rey le alcance sus mercedes »<sup>526</sup>. Quevedo signalait que «el privado es un medio entre el rey y el pueblo»<sup>527</sup>. Pour Renzi, d'une manière sûrement plus réaliste, qui pointe l'existence de factions organisées auxquelles il serait redevable, le *privado* a pris en charge « la intercesión » entre le roi et « la corte », raison pour laquelle celle-ci ne peut que l'apprécier<sup>528</sup>.

Une fois établies les contraintes et facultés qui définissent la place du *privado* dans la monarchie selon Renzi, il est évident que son pouvoir n'est pas moindre que celui proposé par Maldonado ; en revanche, il est bien mieux codifié, afin de couper court à toute velléité d'indépendance qui pourrait mettre en opposition le pouvoir du roi et celui de son *privado*<sup>529</sup>.

Les étapes suivantes du discours sur le *validimiento*, qui échappent à notre projet de tracer uniquement l'avènement de celui-ci, vont avoir comme principale nouveauté l'articulation du discours autour de la personnalité individuelle du *valido* qui était en

---

<sup>524</sup> *Ibid.*, fol. 143r.

<sup>525</sup> *Ibid.*, fol. 138v.

<sup>526</sup> *Ibid.*, p. 770.

<sup>527</sup> Francisco de Quevedo, éd. E.M. Díaz Martínez, *Discurso de las privanzas*, Pamplona, Eunsa, 2000, p. 211.

<sup>528</sup> Mateo Renzi, *El privado perfecto...*, fol. 145v.

<sup>529</sup> D'autres aspects plus qu'intéressants du texte de Renzi concernent les aptitudes et les connaissances que le *valido* doit avoir afin de bien exercer sa mission, ainsi qu'une définition très précise de la raison d'État et du cadre possible de son application.

train de gouverner. Une façon de démontrer que la théorie du *valimiento* se suivait d'effets dans le fonctionnement quotidien du pouvoir, dans les activités de gouvernement du *valido* et dans ses rapports avec le roi<sup>530</sup>.

---

<sup>530</sup> Un exemple audacieux de ce type de discours, qui n'hésite pas à utiliser quelques documents de la correspondance entre le roi et Olivarès, est réalisé par l'un des intellectuels au service d'Olivarès : Antonio de Vera y Figueroa, *Fragmentos históricos de la vida de D. Gaspar de Guzmán*, Valladares, *Seminario Erudito*, t. II, Madrid, por don Blas Román, 1787, p. 147-215. Sur la même ligne et en utilisant les mêmes sources, se trouve la fameuse comédie de Quevedo, éditée par Luciana Gentili, qui montre dans son étude introductive les liens entre les deux textes : *Cómo ha de ser el privado*, Viareggio-Lucc, Mauro Baroni editore, 2004. Un auteur Italien, se mettra aussi, avec grand succès, au service d'Olivarès : Virgilio Malvezzi, *Il ritratto del privato politico christiano. Estratto dall'originale d'alcune attioni del conte duca di S. Lucar*, Saluioni & Grisei, 1635.

## CONCLUSION

Nous avons pu vérifier que, depuis le Moyen Âge on peut suivre la piste d'un discours politique de la *privanza* en Espagne. Dans un premier temps il s'agit d'un discours importé, traduit ; il s'agit de celui que l'on peut suivre à travers des écrits comme *Calila e Dimna*, le *Sendebar* ou *El conde Lucanor* de don Juan Manuel. L'ensemble de ces textes, sous le mode de la fiction, mais aussi les discours proprement castillans qui viennent après eux, mettent en relief la fragilité paradoxale, mais intrinsèque, de toute position de pouvoir. En effet, celle-ci, s'érigeant en source principale de privilèges, d'honneurs et de richesses, est exposée, en dehors des attaques des ennemis étrangers, à des atteintes et des rivalités internes qui peuvent se manifester de façon ouverte ou d'une manière plus sournoise. Cette fragilité incite à créer des fidélités qui vont au-delà des simples liens formels ou administratifs entre le sommet du pouvoir et tous ceux qui y sont associés. Les forces et le rôle des individus associés au pouvoir changent avec le temps, mais le besoin de se procurer leur loyauté est constante. C'est sans doute une telle nécessité qui définit le mieux la spécificité de la *privanza* et son caractère plus ou moins mouvant. Une *privanza* qui, devant être le rempart contre les dangers extérieurs, peut se révéler fragile, peut être à l'origine de la trahison ou bien peut devenir la cible idéale de ceux qui la considèrent un obstacle à leurs propres objectifs. Mais elle peut, aussi, une fois connues ses virtualités, devenir un élément crucial pour le renforcement du pouvoir lui-même.

Au départ le discours proprement castillan est balbutiant. Malgré les textes venus d'ailleurs, dans la Castille médiévale du XIII<sup>e</sup> siècle la *privanza* ne désigne que des serviteurs ou des officiels proches du roi, chargés des affaires les plus intimes ou les plus secrètes. Par la suite, aussi bien dans les actes historiques que dans le discours, la *privanza* acquiert une plus grande visibilité. Elle concerne des serviteurs spécialisés, des diplomates, des religieux qui ont un rôle direct dans le renforcement du pouvoir du roi ; la *privanza* devient ainsi un instrument politique. Les premiers à le percevoir, ou du moins à le signaler, sont ceux qui y trouvent un obstacle à leurs propres ambitions : les nobles mécontents de leur sort, nobles jaloux d'une royauté qui pourrait les dominer. Leurs attaques produisent une prise de conscience encore plus évidente, mais cette fois d'un pouvoir royal qui cherche le moyen d'adapter la *privanza* aux besoins spécifiques

du moment, ce qui provoque la naissance de la *privanza* politique. Alphonse XI semble le premier à avoir eu une réflexion de ce type, et à en avoir tiré toutes les conséquences. Il conçoit la possibilité de créer des *privados* aptes pour lutter contre certains de ses ennemis, notamment les magnats qui concurrencent toujours le pouvoir royal.

L'avènement d'Henri II, avec la création d'une nouvelle noblesse de service, va provoquer l'entrée de celle-ci dans les rangs de la *privanza*. C'est à partir de ce moment-là qu'un discours de la *privanza* adressé aux *privados* ou aux candidats à la *privanza* commence à exister, comme le prouve le *Rimado de Palacio* de López de Ayala. Ce discours, un tant soi peu guerrier, va décliner avec plus ou moins de bonheur les dangers et les opportunités d'accéder à l'espace de la *privanza*, ainsi que les meilleurs moyens de le faire. Au départ l'espace de pouvoir des *privados* est relativement modeste, mais des individus ambitieux vont l'étendre au point de concurrencer la position du roi. C'est le cas emblématique d'Alvaro de Luna. A partir de ce moment-là le discours se fait plus sombre. Ce qui devait être un rempart contre les ambitions extérieures, devient le cheval de Troie des plus osés pour s'attaquer au sommet du pouvoir. Après un intermède où, avec les Rois Catholiques, l'État se revitalise et les ambitions des nobles et des *privados* sont mises au pas, dans l'étape suivante, une *privanza* plus bureaucratique, mais assez puissante voit le jour et analyse de manière clinique ses chances d'éviter les accrocs et les pièges qui mènent à la chute tant redoutée. L'État entre temps a évolué, il est plus solide, ses organes tendent à se diversifier, le moment semble opportun pour que l'ancien *privado*, devenu unique, le rempart d'antan, occupe une position plus officielle aux côtés du roi. Les nouveaux dangers viennent plutôt d'un ennemi insaisissable, d'une opinion publique qui critique et condamne, de groupes qui veulent obtenir des avantages ou qui expriment des griefs. Le *privado* pourrait parer à ces attaques en devenant, une fois de plus, une protection pour le roi. L'élévation du monarque à une hauteur presque divine, fait que l'espace politique semble exister, mais les moyens théoriques pour justifier une telle présence, alors que le pouvoir s'est sacralisé, peinent quelque peu à voir le jour. Finalement, une solution est avancée : si la figure royale est presque divinisée, peut-être que celle du *privado* pourrait se légitimer en étant comprise comme une sorte de sacerdoce dont tout intérêt personnel serait écarté.

# CONCLUSION GÉNÉRALE

---

Notre parcours nous a permis d'explorer, à travers les différents angles de lecture des sources que nous avons interrogées, certaines dimensions du phénomène de la *privanza* en Espagne. Nous avons la faiblesse de croire que, au bout du chemin, il y a des raisons pour penser que notre démarche était justifiée.

En effet, la détermination de ses origines provençales montre, en premier lieu, le lien entre le mot *privado*, appliqué à l'amant courtois qui sert sa dame et le même terme qui concerne un individu qui sert son maître. Le premier, pour recevoir ce statut privilégié, doit entrer dans la sphère d'intimité de la dame ; le second doit établir avec son maître un rapport de confiance qui le différencie du reste des serviteurs. La relation difficile, inégale et passionnée qui caractérise les amants courtois, semble avoir été le modèle initial des rapports entre une personnalité politique ou un grand seigneur et leurs plus proches serviteurs. Ce modèle de départ a sûrement joué un rôle dans la perception qu'on a pu avoir des *privados* tout au long de l'histoire, comme si l'on attendait toujours chez eux un basculement vers des réactions troubles et passionnées. Une conception du *privado* qui s'est trouvée néanmoins des contrepoids, pour donner lieu à une image et à des fonctions plus stables que celles auxquelles on aurait pu s'attendre eu égard à ses seules origines. L'influence des pratiques politiques musulmanes put être l'une des plus importantes dans cette évolution. Elle eut probablement une incidence dans la perception du *privado* comme un élément familier à la cour des rois chrétiens, vu de manière peu passionnelle dans la plupart des cas. C'est en effet l'image de lui le plus souvent transmise par les chroniques castillanes. La traduction presque constante du mot *vizir* – qui concerne une situation assez largement institutionnalisée des proches et des personnes de confiance de l'émir – des textes arabes, par celui de *privado*, eut sans doute des conséquences, dans le sens que nous venons de voir, sur les attributions et la représentation que l'on pouvait se faire des *privados*.

L'étude des figures des *privados* nous a permis de comprendre la transformation progressive de ces serviteurs proches, ou domestiques, du roi vers des fonctions de plus

en plus spécialisées. Jusqu'à tel point qu'ils sont perçus comme une sorte de rempart qui protège le roi et donne de la solidité à sa position. Un rempart qui lui permet aussi de développer des stratégies contre d'autres pouvoirs concurrents. Le rôle des *privados* se nourrit du jeu des rivalités entre le roi et les nobles de haut rang qui veulent le concurrencer. Ce processus fait que ces serviteurs du monarque vont bientôt devenir – à partir du XIV<sup>e</sup> siècle – un nouvel acteur, et non des moindres, de la vie politique. Les possibilités d'instrumentalisation au service du roi qu'ils offrent vont être perçues, ce qui va le pousser le souverain à créer des *privados ad hoc* pour les fonctions dont il a besoin dans ses incessantes luttes avec la noblesse. C'est le moment où le *privado* politique voit le jour et le moment aussi où un discours sur la *privanza* commence à prendre forme. C'est également le moment où le *privado* prend conscience de ses possibilités d'élévation, qui sont grandes tant qu'il demeure subordonné à l'autorité royale. Mais lorsqu'il essaie d'agir en toute indépendance, ce qui ne manque pas d'arriver, sa marque de naissance se révèle au grand jour, qui n'est autre que son rôle instrumental auprès du roi. À plus ou moins long terme, le *privado* paie sa désinvolture par sa chute ou la mort.

Une des questions que les études sur la *privanza* et le *valimiento* ont mises sur la table est celle des raisons du remplacement surprenant du terme *privado* par celui de *valido* et de celui de *privanza* par le terme nouveau de *valimiento*. Nous avons montré que l'évolution vers ce changement est en réalité très longue et que son point de départ n'est autre que les actions des nobles pour gagner plus de prestige et de pouvoir à travers les luttes et les stratégies les plus diverses. Leur objectif était de « valer más ». Mais, leurs actions, en majorité orientées vers les champs de bataille, n'ont d'autre issue, à terme, que de se concentrer progressivement dans le cercle étroit de la cour. En effet, après une multitude de luttes, le roi arrive à monopoliser un maximum de ressources, ce qui le transforme en administrateur des richesses du royaume et, en conséquence, en l'élément clé qui peut permettre de maintenir son rang à chacun et de satisfaire les plus ardents espoirs de promotion sociale – surtout à la noblesse de service qui tend à se développer à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Le rapprochement entre la noblesse de service et les *privados* au service du roi est un fait avéré à partir du règne d'Henri II Trastamare. Les nouvelles fonctions de la noblesse vont faire passer ses membres progressivement, et malgré quelques réticences, comme celles exprimées par Pero Niño, des luttes des chevaliers aux luttes moins physiques de la cour. Ils vont bientôt être convaincus que, pour

atteindre le but qu'ils recherchent, celles-ci n'exigent pas moins de vaillance que les autres. C'est à travers un long périple que le *valer más* deviendra *valer con* et que le *valido* – qui d'abord apparaît avec un sens générique de « puissant » – le sera uniquement parce qu'il aura la faveur du roi, devenant en quelque sorte le deuxième personnage de l'État.

L'établissement des étapes du discours de la *privanza* nous a permis de montrer que la concrétisation du rôle du *privado* allait de pair avec la constitution d'un ensemble de règles et de recommandations, avec la formation d'un code de conduite destiné à baliser le chemin des ambitieux, auxquels ont prédit malgré tout une chute presque inéluctable. L'élaboration de ces règles montre la prise de conscience de la part du *privado* de sa spécificité, lui donnant déjà un principe d'autonomie. Alors que pendant les règnes de Sancho IV, Ferdinand IV ou Alphonse XI, le *privado* se perfectionne en tant qu'instrument du roi, à partir du règne de ce dernier le processus acquiert des nouvelles caractéristiques. La prise de conscience, de la part du *privado*, de la marge de manœuvre qu'il a pour se faire valoir auprès du monarque, le fait devenir, avec les risques qu'on a déjà évoqués, partie prenante et agissante du jeu politique. Autant les libertés prises par certains *privados* que l'élévation progressive du souverain à une considération qui le rapproche de l'image de Dieu, vont ouvrir la réflexion à la possibilité d'occuper une partie de l'espace que le roi a du mal à investir complètement. Le discours à propos du *valimiento* concerne toujours les règles et les recommandations pour obtenir la faveur du roi et pour s'y maintenir. Il inclut aussi les analyses développées, par exemple, par Antonio Pérez, qui permettent de comprendre les non-dits des rapports entre le roi et le souverain. Mais à ces éléments devenus traditionnels, s'ajoutent d'autres réflexions. Les plus importantes sont les suivantes : en premier lieu celle sur le rôle spécifique et de plus en plus élevé du monarque, qui lui donne un statut plus sacralisé que jamais, mais en même temps l'oblige à s'éloigner en bonne partie de la gestion quotidienne des affaires publiques ; la deuxième réflexion concerne l'étendue du nouvel espace de pouvoir libéré par le roi, un espace que le souverain laisse occuper de façon presque institutionnalisée au *privado* ; la troisième et non moins importante réflexion concerne l'élaboration des justifications qui peuvent apporter une légitimité aux nouvelles fonctions du *privado*, des justifications qui doivent lui permettre d'agir sans danger comme l'acteur le plus important de la monarchie après le roi.

Notre réflexion s'est arrêtée précisément sur ces derniers éclaircissements qui indiquent



la jonction entre l'ensemble de la réflexion sur la *privanza* et les premiers pas d'un discours sur le *valimiento*. Nous avons laissé de côté certains écrivains importants, comme Quevedo, dont l'originalité à propos du discours du *valimiento* nous semble certaine, surtout à travers sa *Política de Dios* ; et nous avons laissé également Saavedra Fajardo, encore un auteur de premier plan. La raison de ces omissions n'est autre que la nécessité à notre avis d'éviter les amalgames et surtout de bien replacer ces auteurs, dont les écrits se prolongent jusqu'aux années quarante du XVII<sup>e</sup> siècle, dans un contexte qui présente beaucoup plus de difficultés que celui qui caractérise la naissance du discours sur le *valimiento*. En effet, il n'est pas possible de traiter des *Empresas políticas* comme une étape dans le discours du *valimiento* sans aborder les écrits de bon nombre d'auteurs – d'un tout autre genre, au demeurant – le précédant, comme par exemple Antonio de Vera y Figueroa et Virgilio Malvezzi – tout comme il serait nécessaire de se pencher sur d'autres contemporains, comme Laynez. Les mêmes exigences se présentent pour l'étude de la *Política de Dios* de Quevedo. Une telle démarche exigerait l'analyse et la droite compréhension d'une masse d'écrits très divers, à l'originalité souvent douteuse, qu'il faudrait soigneusement examiner.

En effet, pour bon nombre d'écrits politiques du XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi que nous le signalions déjà dans notre introduction, une tâche immense reste encore à accomplir : celle d'ordonner cette énorme production afin de sortir tant d'écrits de leur statut actuel, le plus souvent similaire à celui d'un ensemble de pièces détachées où l'on puise à volonté lorsqu'on en a besoin, sans rien vouloir savoir sur leur origine. Le chemin à parcourir pour comprendre, entre autres choses, les spécificités de chaque auteur, ses liens avec le contexte politique du moment, son dialogue avec les auteurs précédents est évidemment assez long. Une des grandes difficultés qui se présentent plus fréquemment qu'on ne croit est de décider jusqu'à quel point l'œuvre publiée sous le nom d'un auteur lui appartient. Prenons un exemple qui nous semble frappant bien qu'il nous éloigne un peu de la thématique exclusive de la *privanza* : celui de l'influence des *Six livres de la politique* de Juste Lipsie sur les auteurs espagnols de la fin du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. L'analyse que nous avons faite autrefois<sup>531</sup> montre que parmi les auteurs les plus cités, certains, et non des moindres, s'inspirent très directement de l'auteur flamand. C'est le cas de Pedro Rivadeneira, dans son *Tratado de la religión y virtudes del príncipe*

---

<sup>531</sup> M. Borrego, "La heterogénea presencia de Justo Lipsio en los tratados políticos españoles de los siglos XVI y XVII", Mercedes Blanco-Morel et Marie Françoise Piéjus (éd.), *Les Flandres et la culture espagnole et italienne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 1998, p. 215-240.

*cristiano* (1595), lequel prend à son compte sans citer Lipse pas moins de six titres – pour les appliquer à ceux de son propre traité – des chapitres des *Six livres de la politique*, ce à quoi il faut y ajouter des arguments de poids pour les débats du moment, comme celui correspondant à la punition de l'hérésie. Comme Rivadeneira, Mateo López Bravo dans son ouvrage *Del rey y de la razón de gobernar* (1616), Lorenzo Ramírez de Prado dans son *Consejo y consejero de príncipes* (1617) prennent des libertés avec l'œuvre de Lipse sans jamais le dire. Quant à Eugenio de Narbona, auteur de *Política civil escrita en aforismos* (1604), considéré comme le premier « tacitiste » espagnol, est un cas encore plus frappant, puisque ses aphorismes sont tous sortis du volume de Lipse. Nous pourrions poursuivre, en signalant même les emprunts, évidents, de Quevedo dans son *Discurso de las privanzas* ou de Saavedra Fajardo dans ses *Empresas* aux analyses d'Antonio Pérez sur les plusieurs genres de *privanza*.

Nous pensons que le nécessaire prolongement de notre analyse jusqu'aux étapes ultérieures du discours sur le *valimiento*, pourra se faire une fois qu'une partie importante de ce qui ressemble fort à un casse-tête pourra être ordonnée et recomposée.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

---

## SOURCES MANUSCRITES

- Renci, Matheo, *El privado perfecto*, BNM, Mss. 2394, fols. 129r-147r.
- *Papeles tocantes al conde duque*, BNM, Ms.7371, 134r-162v.
- Mendoza, Andrés de, *Si conviene aya privados, compuesto por...*, Biblioteca Comunale de Palermo, 3 Qq B 140, Sec. XVII c 461-468.

## SOURCES ÉDITÉES

- Agreda, María Jesús de, int. de C. Baranda, *Correspondencia con Felipe IV. Religión y razón de Estado*, Madrid, Castalia, 1991.
- Álamos de Barrientos, Baltasar, *Discurso político al rey Felipe III al comienzo de su reinado*, éd. Modesto Santos, Barcelona, Anthropos, 1990
- Alfonso el Sabio, *Las siete partidas*, Madrid, Imprenta Real, 1807.
- Alfonso X, ed. par R. Menéndez Pidal, *Primera Crónica General Estoria de España*, Madrid, Bailly-Bailliere e hijos, Editores, Madrid, 1906.
- Alfonso X, *Las siete partidas del rey don Alfonso el Sabio contejadas con varios códices antiguos*, por la Real Academia de la Historia, Madrid, imprenta real, 1807.
- Alfonso X, *Primera crónica general de España*, ed. de R. Menéndez Pidal actualizada por D. Catalán, Madrid, Gredos, 1977.
- Almansa y Mendoza, Andrés de, éd. H. Ettinghausen et M. Borrego, *Obra periodística*, Madrid, Castalia, 2001.
- Alonso de Palencia, *Crónica de enrique IV*, trans. A. Paz y Melia, 4 vols. Madrid, 1904-1908.
- Alonso de Palencia, *Crónica de enrique IV*, trans. A. Paz y Melia, 4 vols. Madrid, 1904-1908.

- Alvar, C, et Beltrán, V., *Antología de la poesía gallego-portuguesa*, Alhambra, 1985.
- Álvarez, Fray Antonio, *Addiciones a la sylva spiritual y su tercera parte*, Salamanca, Juan Fernández, 1595.
- Alvia de Castro, Fernando, *Verdadera razón de Estado*, Lisboa, 1616.
- Arévalo, Rodrigo de, *Suma política*, en *Prosistas castellanos del siglo XVI*, vol. I, BAE, 116, Madrid, Real Academia Española, 1959.
- Barrionuevo, Jerónimo de, *Avisos*, éd. A. Paz y Melia, Madrid, Atlas, 1968.
- Barrionuevo, Jerónimo de, *Avisos*, Madrid, M. Tello impresor de cámara de su Majestad, 1892.
- Berceo, Gonzalo de, *Milagros de Nuestra señora*, Madrid, Cátedra, 1996.
- Bermúdez de Pedraza, Francisco, *El secretario del rey*, Madrid, Luis Sánchez, 1620.
- *Bocados de oro*, M.Crombach éd., Bonn, 1971.
- Boccaccio, Giovanni, éd. Pier Giorgio Ricci, Vittorio Zaccaria, *De casibus virorum illustrium*, A. Mondadori, 1983
- Boccaccio, Giovanni, *Tutte le opere di...*, Verona, Mondadori, 1967-1970.
- Bodin, Jean, *Les six livres de la République*, Paris, Fayard, 1986, 6 vol.
- Botero, Giovanni, *Relaciones vniversales del mundo de Iuan Botero*, traducidas a instancia de don Antonio Lopez de Calatayud ... por el licenciado Diego de Aguiar, Valladolid, herederos de Diego Fernandez de Cordoua, 1603 (1e éd. en ital. 1589).
- Cabrera de Córdoba, Luis, ed. de J. Martínez Millán y C. J. de Carlos Morales, *Historia de Felipe II, rey de España*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1998, 2 vol.
- Cabrera de Córdoba, Luis, *Relaciones de las cosas ocurridas en la corte de España desde 1599 hasta 1614*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1997.

- *Calila e Dimna*, ed. de J. M. Cacho Blecua et M. J. Lacarra, Madrid, Castalia, 1991.
- *Cancioneiro de Ajuda*. éd. Carolina Michaëlis de Vasconcellos, Halle, A.S. Max Niemeyer, 1904.
- *Cantar de Mio Cid*, (éd.) Riaño Rodríguez, T. , et Gutiérrez Aja, M. C., Burgos, Ed. Diputación de Burgos, 1998, p. 9.
- *Cartas de algunos padres de la Compañía de Jesús*, Madrid, Imprenta Nacional, 1863.
- Castiglione, B., *El Cortesano*, trad. de Juan Boscán, (Barcelone, Pedro Monpezat, 1534) Madrid, Espasa-Calpe, 1984.
- Castiglione, Baldessar, *Il Cortegiano*, Firenze, Felice Le Monnier, 1854.
- Castrojeriz, fray Juan García de, *Glosa castellana al « Regimiento de Príncipes » de Egidio romano*, éd. Juan Beneyto Pérez, Madrid, Centro de Estudios políticos y constitucionales, 2005.
- Ceballos, Jerónimo de, *Arte real para el buen gobierno de los Reyes, y Príncipes, y de sus vasallos*, Madrid, 1623.
- Cervantes, Miguel de, éd. F. Rico, *Don Quijote de la Mancha*, Barcelona, Crítica, 1998.
- Covarrubias, Sebastián de, éd. Martín de Riquer, *Tesoro e la lengua castellana o española*, Barcelona, editorial Altafulla, 1993, p. 883a.
- *Crónica del condestable Miguel Lucas de Iranzo*, in *Memorial histórico español*, vol. VIII, Madrid, Real Academia de la Historia, 1855
- *Crónica latina de los Reyes de Castilla*, L. Charlo Brea éd., Cádiz, Universidad de Cádiz, 1984.
- *Crónicas de los Reyes de Castilla, desde Alfonso el Sabio, hasta los católicos don Fernando y doña Isabel*, Madrid, Real Academia Española, 1953, 3 vol.
- Chacón, Gonzalo, *Corónica de D. Alvaro de Luna*, Madrid, imprenta de D.

- Antonio Sancha, 1784.
- Chacón, Gonzalo, *Crónica de don Álvaro de Luna*, (éd.) J. de M. Carriazo, Madrid, Espasa-Calpe, 1940.
  - Díaz de Games, Gutierre, éd. R. Beltrán Llavador, *El Victorial*, Madrid, Taurus, 1994.
  - *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Gredos, 1990.
  - *Epistolario español. Colección de cartas de españoles ilustres antiguos y modernos*, E. de Ochoa (éd.), Madrid, Rivadeneyra, 1836, vol. I.
  - Falque, Emma, *Lucas Tudensis, Chronicon Mundi*, Corpus Christianorum, continuatio mediaevalis LXXIV, Turnhout, 2003
  - Faria i Sousa, Manuel de, *Epítome de las historias portuguesas*, Madrid, Francisco Martínez, 1628.
  - Felipe, Bartolomé, *Tractado del consejo y de los consejeros de los príncipes* (1584).
  - Fernández Navarrete, Pedro, *Carta de Lelio Peregrino a Estanislao Borbio*, Madrid, B.A.E., t. 25, 1947.
  - Furió Ceriol, Fadrique, éd. Henry Méchoulan, *El Concejo y Consejeros del Príncipe*, Madrid, Tecnos, 1993 (1559).
  - Galaz y Varahona, Francisco, *Paradoxas de... en que (principalmente) persuade a un pretendiente a la quietud del animo*, Madrid, Imprenta Real, 1625.
  - Galluam, Duarte, *Crónica delrey Dom Affomssso Hamrriques*, Ed. Manuel de Castro Guimaraes, Cascais [?]: [s.n.], 1917.
  - García de Santa María, Alvar, éd. Juan Mata Carriazo, *Crónica de Juan II de Castilla*, Madrid, 1982.
  - Guevara, Antonio de, éd. N. Peyrebonne, *Le réveille-matin des courtisans ou Moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir*, Paris, Honoré Champion, 1999.

- Guevara, Antonio de, *Menosprecio de Corte y Alabanza de aldea. Arte de marear*, éd. A. Rallo, Madrid, Cátedra, 1987.
- Guevara, Antonio de, *Menosprecio de Corte y alabanza de Aldea. Aviso de privados y doctrina de cortesanos*, Madrid, viuda de Melchor Alegre, 1673.
- Guevara, Antonio de, *Obras completas*, éd. Emilio Blanco, Madrid, Fundación José Antonio de Castro, 1994.
- Guevara, Francisco de, *Aviso de privados y doctrina de cortesanos*, Valladolid, 1539.
- Guzmán, Gaspar de, éd. F. de la Peña et J. H. Elliott, *Memoriales y cartas del conde duque de Olivares*, Madrid, Alfaguara, 1978, vol. I, p. 49.
- *Hechos del condestable Don Miguel Lucas de Iranzo*, ed. Juan de Mata de Carriazo y Arroquia, Madrid, Marcial Pons, 2010 (éd. facs. de celle de 1940, avec préface de Michel Garcia)
- Hurtado de Mendoza, Diego, *Obras*, éd. de Nicolás del Paso y Delgado, Granada, Imprenta de el Porvenir, 1864.
- Ibn Al-Muqaffa, *Le livre de Kalila et Dimna*, trad. A. Miquel, Paris, Klincksieck, 1980.
- Jaume I, *Chronica o comentaris del gloriosissim e invictissim rey en Jacme Primer*, A. Barcelona, Verdager, 1873
- Jean de Salisbury, *Le Policratique de Jean de Salisbury (1372). Livre V*, éd. Denis Foulechat, Genève, Droz, 2006.
- Jean de Salisbury, *Le policratique de Jean de Salisbury, livres I-III*, ed. Denis Foulechat, Genève, Droz, 1994.
- Jiménez de Rada, R., trad. de J. Fernández Valverde, *Historia de los hechos de España*, Madrid, Alianza Editorial, 1989.
- Jiménez de Rada, Rodrigo, *Historia de los hechos de España*, trad. J. Fernández Valverde, Madrid, Alianza, 1989.



- Juan Manuel, don, *El conde Lucanor*, Madrid, Castalia, 1977.
- Juan Manuel, éd. d'I. Macpherson et R. B. Tate, *Libro de los Estados*, Madrid, Castalia, 1991.
- Juan Manuel, *El conde Lucanor*, Madrid, Espasa-Calpe, 1977.
- Laínez, José, *El privado christiano : deducido de las vidas de Ioseph y Daniel que fueron valanzas de los validos en el fiel contraste del pueblo de Dios*, Madrid, imprenta del Reyno, 1641.
- Laynez, José, *El privado christiano deducido de las vidas de Ioseph y Daniel que fueron valanzas de los validos en el fiel contraste del pueblo del Dios*, Madrid, 1641.
- Lhermite, Jehan, *Le passetemps*, Anvers, 1602
- *Libro del caballero Zifar*, éd. C. González, Madrid, Cátedra, 1998.
- López de Ayala, Pero, *Crónica del rey don Pedro*, in *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia Española, 1953.
- López de Ayala, Pero, ed. G. Orduna, *Rimado de palacio*, Madrid, Castalia, 1996.
- López de Gómara, Francisco, *Historia General de las Indias*, Caracas, Biblioteca de Ayacucho, 1978.
- *Los hechos del Condestable Don Miguel Lucas de Iranzo*, ed. Catherine Soriano del Castillo, Madrid, Universidad Complutense, 1993.
- Luna, Álvaro de, *Libro de las virtuosas e claras mugeres*, Madrid, Cátedra, 2009.
- Llull, Ramón, *Obres*, éd. de J. Rosselló, Palma de Mallorca, 1901.
- Machiavel, *Le Prince*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1912.
- Maldonado, Pedro, éd. Fernando Rubio, *El perfecto privado*, in *Anuario Jurídico Escorialense*, IV, 1963, p. 667-803.

- Malvezzi, Virgilio, *Il ritratto del privato politico christiano. Estratto dall'originale d'alcune attioni del conte duca di S. Lucar*, Saluioni & Grisei, 1635.
- Mariana, Juan de, *Obras del padre ...*, Madrid, Atlas, 1950.
- Marqués de Careaga, Gutierre, *Desengaño de Fortuna*, Madrid, Barcelona, Francisco Dotil, 1611.
- Márquez, Juan, *El gobernador christiano*, Salamanca, Francisco de Cea Tesa, 1612.
- Márquez, Juan, *Los dos Estados de la espiritual Hierusalem*, Barcelona, Iayme Cendrat, 1603.
- Mathieu, Pierre, *Vida de Elio Seyano compuesta en francés por pedro Matheo Coronista del Christianissimo Luys XIII. Rey de Francia. Traduzida en Castellano por Vicencio Squarçafigo*, Barcelona, Sebastian de Cormellas, 1621.
- Mena, Juan de, *Laberinto de Fortuna*, éd. C. de Nigris, ét. G. Serés, Barcelona, Crítica, 1994.
- Miret y Sans, Joaquim, *Sempre han tingut béch las oques. Apuntations par la historia de les costumes privades*, Barcelona, A la stampa den F. Badia, 1905.
- Moncada, Sancho de, *Restauración politica de España* [1619], éd. J. Vilar, Madrid, Instituto de Estudios fiscales, 1974.
- Monzon, Francisco, *Libro primero del expejo del príncipe cristiano* (1571).
- Navarra y de la Cueva, Pedro de, marqués de Cábrega, *Logros de la monarquía en aciertos de un valido*, Madrid, Julián Paredes, 1669.
- *Ordenansa d'els vestirs de las donas de Montalba in*, M. Mary-Lafon, *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le Midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale*, Paris, Maffre-Capin, 1842.
- Palencia, Alfonso de, *Universal vocabulario en latín y en romance (facsimil de la edición de Sevilla, 1490)*, Madrid, Comisión permanente de la asociación de

- academias de la lengua española, 1967.
- Pérez de Guzmán, Fernán (Alvar García de Santa María), *Crónicas de los Reyes de Castilla*, Madrid, Real Academia española, 1953, vol. II, p. 275-695.
  - Pérez de Guzmán, Fernán, *Generaciones y semblanzas*, éd. J. A. Barrio, Madrid, Cátedra, 1998.
  - Pérez, Antonio (en réalité l’auteur est Álamos de Barrientos), *L’ar de Gouverner. Discours adressé à Philippe III (1598)*, Paris, Henri Plon, 1867.
  - Pérez, Antonio, « A un gran privado », in E. de Ochoa (éd.), *Epistolario español. Colección de cartas de españoles ilustres antiguos y modernos*, Madrid, Rivadeneyra, 1836, vol. I.
  - Pérez, Antonio, *Norte de Príncipes, Virreyes, Presidentes, Consejeros y Governadores. Advertimientos sobre lo público y particular de una Monarquía importantísimos a los tales. Fundado en materias de razón de estado y gobierno*, 1597.
  - Plutarque, *Vies parallèles*, Paris, Flammarion, 1995.
  - *Poema de Mío Cid*, ed. de Ian Michael, Madrid, Castalia, 1984.
  - Pulgar, Fernando de, *Claros varones de Castilla*, éd. M.A. Pérez Priego, Madrid, Cátedra, 2007.
  - Pulgar, Fernando del, éd. J. de M. Carriazo, *Crónica de los Reyes Católicos por su secretario Fernando del Pulgar*, Madrid, 1943, 2 vol.
  - Quevedo, Francisco de, ed. de J. O. Crosby, *Política de Dios*, Madrid, Castalia, 1966.
  - Quevedo, Francisco de, éd. E.M. Díaz Martínez, *Discurso de las privanzas*, Pamplona, Eunsa, 2000.
  - Quevedo, Francisco de, *Política de Dios, gobierno de Christo, tiranía de Satanás*, Milán, Iuan Baptista Bidelo, 1626.
  - Quevedo, Francisco, éd. Luciana Gentilli, *Cómo ha de ser el privado*, Viareggio-

- Lucca, Mauro Baroni editore, 2004.
- Ramírez de Prado, Lorenzo, *Consejo i consejero de principes*, Madrid, Luis Sanchez, 1617.
  - Raynouard, M., *Lexique roman ou dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, Paris, chez Silvestre, libraire, 1842, 6 vol.
  - *Relación de los hechos del muy magnífico e más virtuoso señor, el señor don Miguel Lucas, muy digno condestable de Castilla*, éd. Juan Cuevas Mata, Juan del Arco Moya, José del Arco Moya, Jaén, Ayuntamiento de Jaén, 2001
  - Rivadeneira, Pedro de, *Tratado de la religión y virtudes que debe tener el príncipe cristiano para gobernar y conservar sus estados. Contra lo que N. Machiavelo y los políticos deste tiempo enseñan*, Madrid, P. Madrigal, 1595.
  - Robles, Juan de, *Tardes del Alcázar* (1631), éd. de M. Romero Martínez, Sevilla, 1948
  - Rojas, Fernando de, *La Celestina*, Madrid, Cátedra, 1978.
  - *Romancero*, éd. P. Díaz-Mas, Barcelona, Crítica, 1994.
  - Ruiz, Juan, *Libro de buen amor*, Madrid, Castalia, 1984.
  - Saavedra Fajardo, Diego, *Introducciones a la política y Razón de Estado del Rey Católico don Fernando*, Barcelona, Sociedad de bibliófilos de Barcelona, 1998.
  - Saavedra Fajardo, *Empresas políticas*, éd. de S. López Poza, Madrid, Cátedra, 1999.
  - Salazar de Mendoza, Pedro, *Crónica de el gran cardenal de España don Pedro Gonçalez de Mendoça*, toledo, 1625.
  - San Juan, Huarte de, *Examen de ingenios*, Madrid, Castalia, 1989 (1<sup>o</sup> éd. 1578).
  - Sandoval y Rojas, P., *Historia del emperador Carlos V, rey de España*, Madrid, Est. Literario-Tipográfico de P. Padoz y L. Sagsti, 1817.
  - Sandoval y Rojas, P., *Historia del emperador Carlos V, rey de España*, Madrid,

- La Ilustración, 1817.
- Santamaría, Juan de, *De república y policía christiana*, Valencia Pedro Patricio Mey, 1619 (1<sup>o</sup> éd. en 1615).
  - Santillana, Marqués de, éd. M. P.A.M. Kerkhof et A. Gómez Moreno, *Poesías completas*, Madrid, Castalia, 2003.
  - *Sendebarr*, éd. de M. J. Lacarra, Madrid, Cátedra, 1989.
  - Sepúlveda, Jerónimo de, « Sucesos del reinado de Felipe II », *La ciudad de Dios*, CXIX, 1919.
  - Sepúlveda, Jerónimo de, « Sucesos del reinado de Felipe III », *La ciudad de Dios*, CXXIX, 1922.
  - Suárez de Figueroa, Cristóbal, *El pasajero*, éd. M.I. López Bascuñana, Barcelona, Promociones y Publicaciones Universitarias, 1988.
  - Tacite, *Annales*, Paris, Flammarion, 1966.
  - Tite Live, *Abrégés des livres de l'histoire romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1984
  - Valera, Mosén Diego de, *Crónica abreviada de España*, ed. Juan de Mata Carriazo, Madrid, 1941.
  - Valera, Mosén Diego de, *Memorial de diversas hazañas*, in *Crónicas de los reyes de Castilla*, vol. 3, Madrid, Real Academia Española, 1953
  - Vega, Diego de la, *Parayso de la gloria de los santos. Donde se trata de sus prerogativas y excelencias*, t. 1, Barcelona, Emprenta de Gabriel Graelis y Giraldo Dotil, 1604.
  - Vega, Lope de, éd. de T. Ferrer Valls, *La viuda valenciana*, Madrid, Castalia, 2001.
  - Vera y Figueroa, Antonio de *Fragmentos históricos de la vida de D. Gaspar de Guzmán*, Valladares, *Seminario Erudito*, t. II, Madrid, por don Blas Román, 1787, p. 147-215.

- Vera y Zúñiga, Antonio de, *El embaxador*, Sevilla, Francisco de Lyra, 1620.
- Zúñiga, Francesillo de, *Crónica burlesca del emperador Carlos V*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1989.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abellán, J. L., *Historia crítica del pensamiento español*, Madrid, Espasa-Calpe, 1988.
- Adamson, J. (ed.), *The Princely Courts of Europe 1500-1700. Ritual, Politics and Culture under the Ancien Régime 1500-1700*, London, Weidenfeld & Nicolson, 1999.
- Alborg, Juan Luis, *Historia de la literatura española*, Madrid, Gredos, 1992.
- Alcalde Arenzana, Miguel Ángel, « La diócesis de Calahorra durante el siglo XIV », *Kalakorikos*, 14, 2009, p. 313-321.
- Alonso, Martín, *Diccionario medieval español*, Salamanca, Universidad pontificia de Salamanca, 1986
- Antón Martínez, B., « Tácito ¿inspirador de la carrera política del Conde-duque de Olivares? », *Minerva: Revista de filología clásica*, Nº 6, 1992, p. 285-312.
- Antón Martínez, B., *El tacitismo en el siglo XVII en España. El proceso de receptio*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1992.
- Arié, R., « Les minorités religieuses dans le royaume de Grenade (1232-1492), *In Revue du monde musulman e de la Méditerranée*, Nº63-64, 1992, p. 51-61.
- Arié, Rachel, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris, ed. de Boccard, 1973.
- Arizaleta, Amaia, « La jerarquía de las fuentes del libro de Alexandre », in José Manuel Lucía Megías (coord.), *Actas del VI Congreso Internacional de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Alcalá de Henares, 12-16 de septiembre de 1995)*, Vol. 1, 1997, p. 183-190.
- Atienza Hernández, I., « Pater familias, señor y patrón: oeconómica, clientelismo y patrono en el Antiguo Régimen », R. pastor (éd.), *Relaciones de poder, de producción y de parentesco en la Edad Media y Moderna*, Madrid, 1990, p. 411-458.

- Autrand, F. ; Barthélemy, D. ; Contamine, Ph., « L'espace français : histoire politique du début du XI<sup>e</sup> siècle à la fin du XV<sup>e</sup> », in M. Ballard (éd.), *L'histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, p. 105-106 ; Paris, Seuil, 1991.
- Baer, Y., *Historia de los judíos en la España cristiana*, Barcelona, Ríopiedras ediciones, 1998.
- Balaguer, Víctor, *Historia política y literaria de los trovadores*, Madrid, Imprenta de Fortanet, 1878.
- Baraqué, J.-P. et Leroy, B., *Des écrits pour les rois. En Espagne médiévale, la réflexion politique d'Isidore de Séville aux rois catholiques*, Limoges, PUL, 1999
- Baurry, G., « Diego López 'le bon', Diego López 'le mauvais'. Comment s'est construite la mémoire d'un magnat du règne d'Alphonse VIII de Castille », *Berceo*, 144, Logroño, 2003, p. 37-92
- Beceiro Pita, I., « Argumentos ideológicos de la oposición nobiliaria bajo los Trastámaras », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, n° 25, 2002, p. 211-236.
- Beceiro Pita, I., *Parentesco, poder y mentalidad. La nobleza castellana siglos XII-XI*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1990.
- Bély, L., *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 1996.
- Beneyto, J. *Ideas políticas de la Edad Media*, Madrid, Fe, 1942.
- Beneyto, J., « Textos políticos inéditos de los siglos XVII y XVIII », *Revista de estudios políticos*, 1958, vol. 100, p. 387-455.
- Benigno, F., *La sombra del rey. Validos y lucha política en la España del siglo XVII*, Madrid, Alianza Editorial, 1994.
- Béranger, J., « Pour une enquête européenne : le problème du ministériat au XVII<sup>e</sup> siècle » *In Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 29<sup>e</sup> année, n° 1, 1974. p. 166-192.



- Bermejo Cabrero, José Luis, « Amor y temor al rey (Evolución histórica de un tópico político) », *Revista de estudios políticos*, 192, p. 107-127.
- Bermejo Cabrero, José Luis, « Orígenes del oficio de cronista real », *Hispania*, 40, 1980, p. 295-409.
- Bizzarri, Hugo Óscar, « Las colecciones sapienciales castellanas en el proceso de reafirmación del poder monárquico (siglos XIII y XIV) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 20, 1995, p. 35-73.
- Blanco, Mercedes, *Les rhétoriques de la pointe: Baltasar Gracián et le conceptisme en Europe*, Paris, Champion, 1992.
- Bloch, O., Wartburg, W. von, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, 1975
- Borrego, M. « Andrés de Almansa y Mendoza, *Discurso contra un libro que escribió Pedro Mantuano* », in Bégrand, P. (éd), *Las relaciones de sucesos: relatos fácticos, oficiales y extraordinarios*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, p. 155-178
- Borrego, M. « El libro de estilo de las relaciones del siglo XVII », in Bégrand, P. (éd), *Las relaciones de sucesos: relatos fácticos, oficiales y extraordinarios*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, p. 137-153.
- Borrego, M., « La heterogénea presencia de Justo Lipsio en los tratados políticos españoles de los siglos XVI y XVII », Mercedes Blanco-Morel et Marie Françoise Piéjus (éd.), *Les Flandres et la culture espagnole et italienne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Lille, Université Charles-de-Gaulle, 1998, p. 215-240
- Borrego, M., « La réfutation des *exempla* de Bodin dans l'oeuvre de Juan Márquez », *L'exemplum narratif dans le discours argumentatif, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2002, p. 113-126.
- Borrego, M., « Olivares et le rôle du *valido* », in C. Andrés, *Autour de l'Espagne des Validos (1598-1645)*, Paris, Indigo / Université de Picardie, 2009, p. 53-72.
- Borrego, M., « Pedro de Rivadeneira devant l'émergence des politiques », *Les limites des siècles. Champs de forces conservatrices et régressives depuis les*

- temps modernes*, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2001, p. 119-130
- Borrego, M., « Saavedra Fajardo y las artes del valimiento », in *Crítica hispanica* (revue de l'Université de Princeton) (sous presse)
  - Boyden, J. M., « 'De tu resplendor, te ha privado la fortuna' : los validos y sus destinos en la España de los siglos XV y XVI », in, J. Elliott et L. Brockliss, *El mundo de los validos*, Madrid, Taurus, 1999, p. 43-58.
  - Boyden, James M., *The courtier and de King: Ruy Gómez de Silva, Philip II, and de Court of Spain*, Berkeley y Los Angeles, 1995.
  - Bradner, Leicester, « The theme of privanza in spanish and english drama 1590-1625 », in A. David Kossoff, J. Amor y Vázquez (coord.), *Homenaje a William L. Fichter estudios sobre el teatro antiguo hispánico y otros ensayos*, 1971, p. 97-106
  - Bravo, P., « La légende noire et la vision des espagnols par Antonio Pérez à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », in F. dufournet, A.-Ch. Fiorato, A. Redondo (éds), *L'image de l'autre Européen XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1992, p. 159-168.
  - Bravo, P., « Las relaciones de Antonio Pérez, un texto en movimiento », in, J. Martínez Millán (dir.), *Felipe II (1527-1598) : Europa y la monarquía católica*, vol. 4, 1998, p. 11-24.
  - Brown, J., et Elliott, J. H., *Un palacio para el rey. El Buen Retiro y la corte de Felipe IV*, Madrid, Alianza Editorial, 1988.
  - Bulst, N., « Objet et méthode de la prosopographie », in J.-Ph. Genet & G. Lottes (éds.), *L'État moderne et les élites, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>. Apports et limites de la méthode prosopographique*, Paris, 1996
  - Calderón Ortega, J. M., « Los privados castellanos del siglo XV : reflexiones en torno a Álvaro de Luna y Juan Pacheco », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Universidad del Rey Juan Carlos, 2004, p. 41-62.
  - Calderón Ortega, J. M., *Álvaro de Luna: riqueza y poder en la Castilla del siglo*

- XV, Madrid, Dykinson, 1998.
- Calderón Ortega, José Manuel, *Álvaro de Luna: riqueza y poder en la Castilla del siglo XVI*, 2 vol. Madrid, Dykinson, 1998
  - Canavaggio, Jean (dir.), *Histoire de la littérature espagnole*, Paris, Fayard, 1993, p. 59.
  - Carceller Cerviño, M.-P., « Los bandos nobiliarios y la carrera política: ascenso y privanza de Beltrán de la Cueva », *Anuario de Estudios medievales* 36/2, juillet-décembre 2006, p. 783-801.
  - Carceller Cerviño, M.-P., *Realidad y representación de la nobleza castellana del siglo XV : el linaje de la Cueva y la casa ducal de Albrquerque*, thèse, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 2006.
  - Carrasco, R., *L'Espagne au temps des validos 1598-1645*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009.
  - Catalán, D., *La Estoria de España de Alfonso X : creación y evolución*, Madrid, Fundación Ramón Menéndez Pidal, Universidad autónoma de Madrid, 1992.
  - Cauvin, Sister Mary Austin, O.P., *The comedia de Privanza in the Seventeenth Century*, thèse, Université de Pennsylvania, 1957.
  - Cavillac, M. « Del erasmismo al "efecto" Botero: la utopía española del trabajo en torno a 1600 », I. Arellano et M. Vitse (éd.), *Modelos de vida en la España del Siglo de Oro*, Vol. 1, 2004 (El noble y el trabajador), p. 273-288
  - Cavillac, M., « EL Madrid "utópico" (1597-1600) de Cristóbal Pérez de Herrera », *Bulletin hispanique*, Vol. 104, N° 2, 2002 (Hommage á François Lopez) , p. 627-644.
  - Cavillac, M., « LA figura de san Juan Bautista en el "Guzmán de Alfarache", *Melanges de la Casa de Velázquez*, N° 33, 2, 2003 , p. 131-164.
  - Cavillac, M., « Libros, lecturas e ideario de Alonso de Barros, prologuista del "Guzmán de Alfarache" (1599) », *Bulletin hispanique*, Vol. 100, N° 1, 1998 , p. 69-94.
  - Cavillac, M., « Política y poética en el Guzmán de Alfarache », in Ignacio

- Arellano Ayuso, Carmen Pinillos, Marc Vitse, Frédéric Serralta (éd.), *Studia aurea : actas del III Congreso de la AISO*, Vol. 3, 1996, p. 89-96.
- Cavillac, M., « Le regard de l'utopiste: les métamorphoses de l'atalaya dans l'imaginaire du Siècle d'Or », in J.-P. Etienvre (éd), *Las Utopías en el mundo hispánico*, 1990, p. 141-156.
  - Cirot, G., « Mario Schiff, *La Bibliothèque du marquis de Santillane* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. CLIII.) », *Bulletin Hispanique*, 1907, vol. 9, n° 3, p. 312-314.
  - Corominas, J., et Pascual, J. A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 2007
  - Cropp, Glynnis M., *Le vocabulaire courtois des troubadours de l'époque classique*, Genève, Librairie Droz, 1975.
  - Chiff, M., *La bibliothèque du marquis de Santillane*, Paris, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. CLIII, 1905 p. 202.
  - Dakhliia J., « Les Miroirs des princes islamiques : une modernité sourde ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2002/5, 57e année, p. 1191-1206.
  - Deyermond, A. D., *Historia de la literatura española. La Edad Media*, Barcelona, Ariel, 1980.
  - Deyermond, A. D., in Francisco Rico (dir.), *Historia y crítica de la literatura española. Edad Media*, vol. 1, Barcelona, Crítica, 1979.
  - Díaz Martín, L. V., « Los últimos años de Fernán Sánchez de Valladolid », in *Homenaje al profesor Juan Torres Fontes*, Murcia, Universidad de Murcia, 1987, t. I, p. 349-364.
  - *Diccionario de la Lengua Española*, Madrid, Real Academia Española, 2001
  - Dickens, A. G. (ed.), *The Courts of Europe. Politics, Patronage and Royalty 1400-1800*, London, Thames and Hudson, 1977.
  - Druz-Sáenz, M. S. de, « The marqués de santillana's "coplas" on don álvaro de luna and the "doctrinal de privados" », *Hispanic review*, n° 2, 1981, p. 219-224.

- Duckett (dir.), M. W., *Dictionnaire de la conversation et de la lecture : Inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous, par une société de savants et de gens de lettres*, tome XVI, Paris, Levy frères, 1853-1860
- Durand, J. « Andanzas del padre Maldonado y su "privado" ejemplar, *El perfecto privado* », *Nueva Revista De Filología Hispánica* El Colegio de México, México, D. F., tomo XXIX, núm. 2, 1980, págs. 312-342.
- Elliott, J. H., « Unas reflexiones acerca de la privanza española en el contexto europeo », *Anuario de historia del derecho español*, 1997, p. 885-900.
- Elliott, J. H., Brockliss, L., *El mundo de los validos*, Madrid, Taurus, 2000.
- Elliott, J. H., *El conde-duque de Olivares*, Barcelona, Crítica, 1990.
- Elliott, J. H., et García Sanz, A., *La España del conde duque de Olivares*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1990.
- Elliott, J. H., *Richelieu et Olivares*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- Escudero, J. A. (coord.), *Los validos*, Madrid, Universidad del Rey Juan Carlos, 2004
- Escudero, J. A. (éd.), *El rey. Historia de la Monarquía*, Barcelona, Planeta, 2008, 3 vol.
- Escudero, J. A., « Privados, validos y primeros ministros », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Editorial Dykinson, 2005, p. 15-33
- Etienvre, J.-P. (dir.), *Littérature et politique en Espagne aux siècles d'or*, Paris, Klincksieck, 1998.
- Ettinghausen, H., « Fasto festivo: las relaciones de fiestas madrileñas de Almansa y Mendoza », *La fiesta : actas del II Seminario de Relaciones de Sucesos (A Coruña, 1998)*, coord.Sagrario López Poza, Nieves Pena Sueiro, 1999, p. 95-106.
- Fernández Albaladejo, M., *Historia de España. La crisis de la Monarquía*,

- Barcelona, Crítica Marcial Pons, 2009.
- Fernández Aparicio, J., « La imagen del rey Enrique IV de Castilla en la primera mitad del siglo XVII : Absolutismo y justicia en el diálogo entre dos épocas », *En la España Medieval*, 2004, nº 27, p. 339-381.
  - Fernández Murga, F.; Pascual, J. A., *La Traducción española del "De mulieribus claris" de Boccaccio*, Madrid, Universidad de Madrid, 1975.
  - Fernández Santamaría, J., *El Estado, la guerra y la paz*, Madrid, Akal, 1997.
  - Feros, « Twin souls: monarchs and favourites in early seventeenth-century Spain », *in*
  - Feros, A., "Lerma y Olivares: La Práctica del Valimiento en la Primera Mitad del
  - Feros, A., « Valimiento y la construcción de nuevos paradigmas políticos, » *in* Jose A. Escudero (dir.), *Los Validos*, Madrid, Dykinson, 2005.
  - Feros, A., *El duque de Lerma*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2002.
  - Ferrer Valls, T. , « Las fiestas públicas en la monarquía de Felipe II y Felipe III », M. Bietti (ed.), *La morte e la gloria. Apparati funebri medicei per Filippo II di Spagna e Margherita d'Austria*, Florencia, Sillabe-Soprintendenza per I Beni Artistici e Storici di Firenze, Pistoia e Prato, 1999, p. 28-33.
  - Ferrer Valls, T., "El duque de Lerma, el príncipe Felipe y su maestro de francés", en O. Gorsse y F. Serralta (coords.), *El Siglo de Oro en escena. Homenaje a Marc Vitse*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2006, p. 283-295.
  - Ferrer Valls, T., "El juego del poder: Lope de Vega y los dramas de la privanza » *Seminario Internacional Modelos de vida en la España del Siglo de Oro. I. El noble*, 23-24 de abril de 2001, Madrid, Casa de Velázquez, 2004, pp. 15-30.
  - Fita, Fidel, « D. Martín González, Obispo de Calahorra y de Astorga. Excursión biográfica », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. 28, 1896, p. 487-492.
  - Foronda, F., « La *privanza* dans la Castille du bas Moyen Âge. Cadres conceptuels et stratégies de légitimation d'un lien de proximité », dans Isabel

- Alfonso, Julio Escalona et Georges Martin (dir.), *Lucha política : condena y legitimación en la España medieval*, Lyon, ENS (Annexes des Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispanique Médiévale 16), 2004, pp. 153-197
- Foronda, F., « La privanza, entre monarquía y nobleza », in J. M. Nieto Soria, *La monarquía como conflicto en la Corona castellano-leonesa (c. 1230-1504)*, p. 78-82
  - Foronda, F., *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille. XIIIe-XVe siècle*, thèse, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003.
  - Fournès, Ghislaine, « Didon dans l'historiographie alphonsine », e-Spania [En ligne], 1, 2006 (<http://e-spania.revues.org/317>).
  - Fournès, Ghislaine, « Le prologue comme pré-texte chez Alphonse X (Lapidaire, Calila e Dimna) », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 24, 2001, p. 399-415.
  - Franco Silva, A., *Estudios sobre don Beltrán de la Cueva y el ducado de Alburquerque*, Cáceres, 2002.
  - Freeman Regalado, Nancy, « Le porcher au palais : Kalila et Dimma, le Roman de Fauvel, Machaut et Boccace », *Études littéraires*, vol. 31, n° 2, 1999, p. 119-132.
  - Gaffiot, F., *Dictionnaire latin-français*, Paris, Hachette, 1934
  - García Cárcel, R., *La leyenda negra. Historia y opinión*, Madrid, Alianza Universidad, 1992.
  - García García, B. J., « Diplomacia, privanza y corte en las relaciones de la Monarquía católica de Felipe III con la Santa Sede », in Koller (éd.), *Die Aussembeziehungen der römischen Kurie unter Paul V. Borguese, 1605-1621*, Tübingen, Niemeyer, 2008, p. 159-189.
  - García García, B. J., « La aristocracia y el arte de la privanza », *Historia social*, 28, 1987, p. 885-889.

- García García, B. J., « La aristocracia y el arte de la privanza », *Historia social*, n° 28, 1997, p. 113-125
- García García, B. J., *La pax hispánica*, Louvain, Leuven University Press, 1996.
- García Gómez, E., *Un texto árabe occidental de la leyenda de Alejandro según el manuscrito árabe XXVII de la Biblioteca de la Junta para Ampliación de Estudios*, Madrid, 1929.
- García Turza, J., « El final de la reconquista », in V. A. Valenzuela (coord.), *Historia de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 479-481.
- García Vera, María José, « Poder nobiliario y poder político en la corte de Enrique IV (1454-1474) », *En la España medieval*, 16, 1993, p. 223-237
- Garcia, Charles, « Alphonse IX de León et les *cives* du royaume (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 2004, n° 27, p. 183-215.
- Garcia, Michel, *Obra y personalidad del Canciller Ayala*, Madrid, ed. Alhambra, 1982.
- García-Sanz, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1990, p. 195-224.
- Gaucher, E., *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Champion, 1994.
- Gerbet, M.-C., *Les noblesses espagnoles au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1994.
- Gómez Redondo, Fernando, *Historia de la prosa medieval castellana*, 2 vol., Madrid, Cátedra, 1998-1999.
- González Alvarez, Ignacio, *El rimado de palacio: una visión de la sociedad entre el testimonio y el tópico*, Vitoria, Diputación foral de Álava, 1990.
- González Jiménez, M., « Una nueva edición de la *Crónica de Alfonso X* », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°23, 2000, p. 177-212.
- González Mínguez, C., « La reacción oligárquica frente al poder de las



- monarquías (1284-1325), in V. A. Álvarez Palenzuela (coord.), *Historia de España de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 603-627.
- Grassotti, Hilda, « La ira regia en León y Castilla », in *Miscelánea de estudios sobre instituciones castellano-leonesas*, Bilbao, Edición Nájera, 1978, p. 1-132.
  - Gutiérrez, J., *La 'Fortuna Bifrons' en el teatro del Siglo de Oro*, Santander, 1975
  - Guyotjeannin, Olivier, « Écrire en chancellerie », in M. Zimmermann (dir), *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale*, Paris, Ecole des chartes, 2001.
  - Harding, R. R., *Anatomy of power Elite. The Provincial Governors of Early Modern France*, Yale, 1986.
  - Hurllet, Frédéric, « Le centre du pouvoir : Rome et la cour impériale aux deux premiers siècles de notre ère », in Nicolas Belayche (dir), *Rome, les Césars et la ville : aux deux premiers siècles de notre ère*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 159-183.
  - Iglesia, Antonio de la, *El idioma gallego. Su antigüedad y vida*, La Coruña, Imprenta de « La voz de Galicia », 1886.
  - Jardin, J.-P. « Voix et échos du monde nobiliaire dans l'historiographie trastamare », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 25, 2002. p. 195-209.
  - Jouanna, Arlette, « Faveurs et favoris : l'exemple des mignons de Henri III », R. Sauzet, J. Boucher, *Henri III et son temps*, Paris, Vrin, 1992, p. 155-165.
  - Kantorowicz, E., *L'empereur Frédéric II*, Paris, Gallimard, 1987.
  - Kantorowicz, E., *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989.
  - Kay, S.. *Subjectivity in the troubadours*, Cambridge, 1990.
  - Keniston, H., *Francisco de los Cobos. Secretario de Carlos V*, Madrid, Castalia, 2004 (1<sup>e</sup> éd. 1960), p. 96-100.
  - Kettering, Sharon, *Patrons, Brokers and Clients in Seventeenth century France*,

- New-Yor, Oxford, Osford Univ. Press, 1986.
- Koselleck, R., *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1990
  - *La prosopografía como método de investigación sobre la Edad Media*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 2006.
  - Lacomba Marta, « Le Cid et le roi dans l'historiographie castillane de la fin du XIIIe siècle : la bonne mort royale au service de l'exaltation de la chevalerie », *in Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n° 29, 2006. p. 63-81.
  - Lacomba, M., *Au-delà du 'Cantar de Mio Cid' : les épigones de la geste cidienne à la fin du XIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009.
  - Lachica Garrido, M., « Poetas árabes del País Valenciano », *Anales de la Universidad de Alicante. Historia Medieval*, n° 9, 1992-1993, p. 18-37-
  - Ladero Quesada, M. A., *Lecturas sobre la España histórica*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1998.
  - Lapesa, Rafael, *Historia de la lengua*, Madrid, Gredos, 1981.
  - Le Roux, N., *La faveur du roi. Mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547 – vers 1589)*, Seyssel, éd. Champ-Vallon, 2001.
  - *Les serviteurs de l'État au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.
  - Lévi Provençal, E., *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris, éd. G.-P. Maisonneuve & C<sup>ie</sup>, 1953.
  - Lévi Provençal, E., *L'Espagne musulmane au Xe siècle*, Paris, Maisonneuve & Larousse, 2002.
  - Levi, Mario Attilio, « Inizi di Scipione e di una età di cambiamento », *Dialogues d'histoire ancienne*, 23/1, 1997, p. 145-153.
  - Lévi-Provençal, E., « Les troubadours et la poésie arabo-andalouse », », *La pensée de midi* 1/2000, n° 1, p. 20-25.

- López de Goicoechea Zabala, F.J., « Juan Márquez (1565-1621): Influjo y proyección historiográfica de *El gobernador cristiano* de Juan Márquez », *Revista Agustiniana*, 1996, vol. XXXVII, nº 112, p. 93-132.
- López Pita, P., « Mio Cid al servicio y señor de los musulmanes » in J. I. de la Iglesia Duarte y J. L. Martín Rodríguez (éd.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio al 2 de agosto de 2002*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2003, p. 345-361.
- Maccurdy, « Tragic Hamartia in *La próspera y adversa fortuna de don Álvaro de Luna* », *Hispania*, 47, 1964, p. 82-90
- MacCurdy, Raymond R., *The tragic fall : Don Álvaro de Luna and other favorites in Spanish golden age drama*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1978.
- Magdelain André, « L'inauguration de l'urbs et l'imperium », *In Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité T. 89, nº1*, 1977. p. 11-29.
- Manzano Moreno, E., *Historia de España. Épocas medievales*, Barcelona, Crítica / Marcial Pons, 2010.
- Marañón, G., *Antonio Pérez*, Madrid, Espasa Calpe, 1998 (1<sup>o</sup> éd. 1947).
- Marañón, G., *El conde-duque de Olivares, la pasión de mandar*, Madrid, Espasa-Calpe, 1992 (1<sup>o</sup> éd. 1936).
- Maravall, J. A., « La diversificación de modelos de Renacimiento: el Renacimiento español y el Renacimiento francés », in J. A. Maravall, *Estudios de Historia del pensamiento español*, vol. II, Madrid, Ediciones Cultura Hispánica, 1984, 123-192.
- Maravall, J. A., *Estudios de Historia del pensamiento español*, vol. I, Madrid, Ediciones Cultura, 1973.
- Maravall, J. A., *Teoría del Estado en España en el siglo XVII*, Madrid, Centro de estudios constitucionales, 1997 (1<sup>o</sup> éd. 1944).

- Maravall, J. A., *Teoría del Estado en España en el siglo XVII*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1997 (réproduction de l'édition de 1944)
- Marcos Marín, Francisco, (éd.), *Libro de Alexandre*, Madrid, Alianza Editorial, 1987.
- Márquez Villanueva, F., *Menosprecio de corte y alabanza de aldea (Valladolid, 1539) y el tema áulico en la obra de Fray Antonio de Guevara*, Santander, Universidad de Cantabria, 1998.
- Martin, G., « L'escarboucle de Saint-Denis, le roi de France et l'empereur des Espagnes », in Françoise Autrand, Claude Gauvard et Jean-Marie Moeglin (éd), *Saint-Denis et la royauté. Etudes offertes à Bernard Guenée*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999, p. 439-462.
- Martin, G., *Les juges de castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Paris, ENS éditions, 1992.
- Martínez Hernández, S., « Pedagogía en palacio: El Marqués de Velada y la educación del Príncipe Felipe (III), 1587-1598 », *Reales Sitios. Revista del patrimonio nacional*, año XXXVI, nº 142, 1999, p. 39.
- Martínez Hernández, S., *Rodrigo Calderón. La sombra del valido. Privanza, favor y corrupción en la corte de Felipe III*, Madrid, Marcial Pons, 2009.
- Martínez Millán, J. et Visceglia, M.A. (dir.), *La monarquía de Felipe III*, 4 vol, Madrid, Fundación Mapfre, 2008.
- Martínez Peñas, L., *El confesor en el Antiguo Régimen*, Madrid, Editorial Complutense, 2007.
- Mechoulan, Henry, (dir.), *L'État baorique. Regards sur la pensée politique de la France du premier XVIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1985.
- Menéndez Pidal, M., "Sobre Alwacaxi y la elegía árabe de Valencia". *Homenaje a D. Feo. Codera en su jubilación del profesorado*, Zaragoza, 1904.
- Menéndez Pidal, R., : *Primera Crónica general. Estoria de España*, Madrid, Bailly & Bailliere e hijos, 1906.

- Meouak, M., « Les méthodes biographique et propographique : leur application pour l'histoire sociale d'Al-Andalus (milieu du 2<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup>-4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècles) », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Antiquité-Moyen Age*, XXVIII/I (1992).
- Meouak, M., *Pouvoir souverain, administration centrale et élites politiques dans l'Espagne umayyade (II<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles)*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 199.
- Mitre Fernández, Emilio, « El siglo alfonsí: cultura histórica y poder real en la España del siglo XIII » in *Alfonso X: aportaciones de un rey castellano a la construcción de Europa*, Murcia, Editora regional de Murcia, 1997, p. 91-108
- Mitre Fernández, Emilio, *Evolución de la nobleza en Castilla bajo Enrique III*, Valladolid, Univ. de Valladolid, 1968.
- Moliner, María, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 1981.
- Moreta Velayos, S., « Entre la historia y la literatura: el cid. la creación de un personaje histórico », in José Ignacio de la Iglesia Duarte; José Luis Martín Rodríguez (dir.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio al 2 de agosto de 2002*, 2003, p. 363-380.
- Mousnier, R. « Les fidélités et les clientèles en France aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles » *Histoire sociale / Social history*, t. XV, n<sup>o</sup> 29, 1982, p. 35-46.
- Mousnier, R., « La société des fidélités », in *Les institutions de la France sous la monarchie absolue*, Paris, 1974, t. I, p. 85-93.
- Moxó, S., « El auge de la nobleza urbana de Castilla y su proyección en el ámbito administrativo y rural a comienzos de la Baja Edad Media », *Boletín de la Real Academia de la Historia XLXXVIII*, 1981, p. 432-442.
- Moxó, S., « El patrimonio dominical de un consejero de Alfonso XI. Los señoríos de Fernán Sánchez de Valladolid », *Revista de la Universidad complutense de Madrid*, XXII, 1973, p. 271-209
- Moya del Baño, F. « Los versos latinos de Saavedra Fajardo » en *Homenaje al profesor Juan Torres Fontes*, Universidad de Murcia, Secretariado de

- Publicaciones e Intercambio Científico, 1987, pp. 1153-1168.
- Nieto Soria, J. M., « Les miroirs des princes dans l’historiographie espagnole (couronne de Castille, XIIe-XVe siècles) : tendances de la recherche », in *Specula principum*, Francfort, Vittorio Klostermann, 1999, p. 193-207.
  - Nieto Soria, J. M., *El "poderío real absoluto" de Olmedo (1445) a Ocaña (1469) : la monarquía como conflicto*, Madrid, Servicio publicaciones Univ. Complutense, Madrid, 1998.
  - Nieto Soria, J. M., *La monarquía de Enrique IV: sus fundamentos ideológicos e institucionales*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2000.
  - Nieto Soria, José Manuel, « La nobleza y el «poderío real absoluto» en la Castilla del siglo XV », In: *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*. N°25, 2002. pp. 237-254
  - Norbert Elias, *La sociedad cortesana*, Madrid, FCE, 1993.
  - *Novelistas anteriores a Cervantes*, Madrid, Atlas, 1925.
  - Oliveira, R. de, « Amor, amizade e valimento na linguagem cortesã do Antigo Regime », *Tempo*, vol. 11, n° 21, Niterói Junho 2006, p. 109-132.
  - Oliveira, R. de, « O melhor amigo do rei: a imagem da perfeita privanza na Monarquia Hispânica do século XVII », *História*, 2009, vol.28, no.1, p.653-696.
  - Olivera Serrano, C., « La reacción almorávide », in V. A. Valenzuela (coord.), *Historia de la Edad Media*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 304-307.
  - Ortega Cervigón, J. I. ,» Prestigio político y oficios reales: la nobleza conquense bajomedieval en el entorno cortesano », *Anuario de Estudios Medievales*, 37/2, julio-diciembre de 2007, p. 563-595.
  - Pallares, M. C. et Portela, E., *La reina Urraca*, San Sebastián, ed. Nerea, 2006.
  - Pardo, M., « Noblesse et monarchie dans les chroniques biographiques », In *Annexes des Cahiers d’études hispaniques médiévales*, n°17, 2006, p. 175-233.
  - Pardo, Madeleine, « Noblesse et monarchie dans les chroniques biographiques »,

- In Annexes des Cahiers d'études hispaniques médiévales*. N°17, 2006. p. 175-233.
- Pastor Bodmer, Isabel, *Grandeza y tragedia de un valido. La muerte de don Álvaro de Luna*, 2 vol. Madrid, Caja de Madrid, 1992.
  - Paterson, L. M., *Le monde des troubadours. La société médiévale occitane 1100-1300*, Montpellier, Les presses du Languedoc, 1999.
  - Patisson, D., « Los equipos alfonsíes y post-alfonsíes frente a Jiménez de Rada : problemas y soluciones », *CLCHM*, n° 26, 2003, p. 259-266.
  - Pelorson, J.-M., *Les letrados juristes castillans sous Philippe III*, 1980.
  - Peña Pérez, F. J., « Los monjes de San Pedro de Cardeña y el mito del Cid », in José Ignacio de la Iglesia Duarte; José Luis Martín Rodríguez (dir.), *Memoria, mito y realidad en la historia medieval : XIII Semana de Estudios Medievales, Nájera, del 29 de julio al 2 de agosto de 2002*, 2003, p. 331-344.
  - Peraita, A. *Quevedo y el joven Felipe V. El príncipe cristiano y el arte del consejo*, Kassel, Edition Reichenberger, 1997
  - Pérez, J., *Los judíos en España*, Madrid, Marcial Pons, 2005
  - Pierre Guichard, « Apogée de l'islam andalou », in B. Bennassar, *Histoire des Espagnols*, Paris, R. Laffont, 1992.
  - Pocock, J. G. A., *Le moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, Presses Universitaires de France, Léviathan, Paris, 1997
  - Profeti, M. G. y Redondo, A. (eds.), *Représentation, écriture et pouvoir en Espagne à l'époque de Philippe III (1598-1621)*, Florencia, Publications de la Sorbonne-Università de Firenze, Travaux du C.R.E.S., n° 15, 1999.
  - Puyol, Julio, « El presunto cronista Fernán Sánchez de Valladolid », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. 77, 1920.
  - Quintanilla Raso, María Concepción, « El protagonismo nobiliario en la Castilla

- bajomedieval. Una revisión historiográfica (1984-1997) », *Medievalismo*, 7, 1997, p. 187-233
- Quintanilla Raso, María Concepción, « Historiografía de una élite de poder: la nobleza castellana bajomedieval », *Hispania*, 175, 1990, p. 719-736
  - Redondo, A., *Antonio de Guevara (1480 ?-1545) et l'Espagne de son temps. De la carrière officielle aux œuvres politico-morales*, Genève, Droz, 1976.
  - Rico, Francisco, *El sueño del humanismo. De Petracca a Erasmo*, Madrid, Alianza Universidad, 1993.
  - Ricoeur, Paul, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1985, 3 vol.
  - Richard Kagan and Geoffrey Parker (éd.), *Spain, Europe and the Atlantic World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 27-47.
  - Rodríguez de la Peña, M. A., *Los reyes sabios. Cultura y poder en la Antigüedad Tardía y la Alta Edad Media*, Madrid, Actas, 2008
  - Rodríguez López, A., *La consolidación territorial de la monarquía feudal castellana: expansión y fronteras durante el reinado de Fernando III*, Madrid, CSIC, 1994.
  - Rodríguez Velasco, J., « Espacio de certidumbre. Palabra legal, narración y literatura en *Las siete partidas* (y otros misterios del taller alfonsí) », *CEHM*, n° 29, 2006, p. 431-32.
  - Rodríguez Villa, A., *Bosquejo historiográfico de don Beltrán de la Cueva, primer duque de Alburquerque*, Madrid, 1881.
  - Rojas, Fernando de, *La Celestina*, Madrid, Cátedra, 1978.
  - Roudil, Jean, « Index alphabétique des formes de la *Primera Crónica General* », *In Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°4-2, 1979. p. 205-365.
  - Round, Nicholas, *The greatest man uncrowned. A study of the fall of don Alvaro de Luna*, Londres, Tamesis Books, 1986.
  - Rucquoi, Adeline, « La royauté sous Alphonse VIII de Castille », *in Cahiers de*



- linguistique hispanique médiévale*, n°23, 2000, p. 215-241.
- Ruiz, Teófilo F., *Las crisis medievales (1300-1474)*, Barcelona, Crítica, 2007
  - Russell, Peter Edward, *Temas de "La Celestina" y otros estudios :del "Cid" al "Quijote"*, Barcelona, Ariel, 1978,
  - Sáez, R.. « Contexte et texte de *Cómo ha de ser el privado*: collaboration, fluctuations et désillusion face au pouvoir », in R. Sáez (dir.), *L'Espagne des validos 1598-1645*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, 91-145.
  - Salas Almela, L., « Realeza, valimiento y poder : en torno a las últimas aportaciones sobre el reinado de Felipe III », *Hispania. Revista Española de Historia*, 2010, vol. LXX, n. 234, p. 165-180.
  - Salazar y Acha, J. de, *La casa del Rey de Castilla y León en la Edad Media*, Madrid, Centro de estudios políticos y constitucionales, 2000.
  - Salazar y Acha, Jaime de, *La casa del Rey de Castilla y León en la Edad Media*, Madrid, Centro de Estudios Políticos y constitucionales, 2000.
  - Salazar y Castro, L. de, ed. D. de la Valgoma y Díaz Varela, *Historia Genealógica de la Casa de Haro (Señores de Llodio, Mendoza, Orozco y Ayala)*, Madrid, col. Archivo Documental Español, vol. XV, Real Academia de la Historia, 1959.
  - Sánchez Alonso, B., *Historia de la historiografía española*, Madrid, CSIC, 1941-1950, 3 vol.
  - Seiscientos," in *La España del Conde-Duque de Olivares*, ed. J. H. Elliott et Angel
  - Senellart, Michel, *Les arts de gouverner. Du regiment médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995.
  - Skinner, Q., *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel, 2009.
  - Solórzano Telechea, J. A., « Justicia y ejercicio del poder: la infamia y los

- «delitos de lujuria» en la cultura legal de la Castilla medieval », *Cuadernos de Historia del Derecho*, 2005, 12, p. 313-353.
- Soriano, Cathérine, « El exilio voluntario de un condestable de Castilla, Miguel Lucas de Iranzo », *Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, Vol. VI-VII (1988), p. 71-79.
  - *Studia Historia. Historia moderna*, nº 28, 2006.
  - Suárez Fernández, L., « Orígenes del validaje », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Universidad del Rey Juan Carlos, 2004, p. 35-40.
  - Suárez Fernández, L., *Historia del reinado de Juan I de Castilla*, Madrid, Universidad Autónoma, 1982.
  - Thompson, A. A., « El valido arbitrista: el conde-duque de Olivares y el valimiento de su tiempo », in J. A. Escudero (coord.), *Los validos*, Madrid, Editorial Dykinson, 2005, p. 311-322
  - Thuau, E., *Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Paris, Albin Michel, 2000 (1<sup>e</sup> 1966).
  - Tomás y Valiente, F., *Los validos en la Monarquía española del siglo XVII*, Madrid, siglo XXI.1990.
  - Tomás y Valiente, Francisco, « El poder político, validos y aristócratas », in : *Nobleza y sociedad en la España moderna*, Oviedo, Banco de Santander Central Hispano, 1996, p. 141-155.
  - Tomás y Valiente, Francisco, *Los validos en la monarquía española del siglo XVII*, Madrid, Siglo XXI, 1990.
  - Torres Fontes, J., « Un médico alfonsí: mestre Nicolas », *Revista Murgetana*, nº 6, 1954, p. 9-16.
  - Torres Fontes, J., « Un médico alfonsí: mestre Nicolas », *Revista Murgetana*, nº 6, 1954, p. 9-16.
  - Vaillo, C. « La anotación y edición de la "Vida de Marco Bruto" de Quevedo »,

*La Perinola: Revista de investigación quevediana*, nº 4, 2000, p. 393-416.

- Valbuena Prat, A., *Historia de la literatura española*, Madrid, Gustavo Gili, 1960.
- Vicente Ángel Álvarez Palenzuela (coord.), *Historia de España de la Edad Media*, Barcelone, Ariel Historia, 2002.
- Vilar y Pascual, L., *Diccionario histórico, genealógico y heráldico de las familias ilustres de la monarquía española*, Madrid, Impr. de F. Sánchez, 1859.
- Vilar, J., « Formes et tendances de l'opposition sous Olivares : Lisón y Viedma, defensor de la patria », *In Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 7, 1971. p. 263-294.
- Vilar, J., « Vers Campanella: substituts pragmatiques espagnols a quelques fonctions utopiques fondamentales », J.-P. Etienvre (coord.), *Les utopies dans le monde hispanique*, 1990, p. 191-204
- Vilar, J., «Judas según Quevedo », G. Sobejano, (coord.), *Francisco de Quevedo*, 1991, p. 106-119.
- Vilar, J., *Literatura y economía. La figura satírica del arbitrista en el Siglo de Oro*. Trad. F. Bustelo Garcia del Real, Madrid, Revista de Occidente, 1973
- Villacañas, J. L., *¿Qué imperio ?*, Madrid, Almuzara, 2008.
- Villacañas, J. L., *Sancho IV y los años de transición: a la búsqueda de un equilibrio*, Murcia, Biblioteca Virtual Saavedra Fajardo, 2008, p. 21-22.
- Ximenii de Rada, Rodericvs, *Historia de rebus Hispanie siue Historia Gothica*, J. Fernández Valverde (ed.), Turnhout, Brepols (CCCM, 72), 1987
- Ximenii de Rada, Rodericvs, *Historia de rebus hispanie sive historia gothica*, ed. J. Fernández Valverde, Turnholt, Typographi Brepols Editores Pontificii, 1987
- Zumthor, Paul, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Le Seuil, 1972 ; Georges Duby, *Le Chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette, 1981.

## **PRIVANZA ET VALIMIENTO EN ESPAGNE :**

### **MOTS, FIGURES ET ÉTAPES D'UN DISCOURS (1252-1622)**

Les travaux sur *privados* et *validos* expriment souvent des incertitudes par rapport à leur sujet d'étude. Ce n'est pas étonnant, car leurs auteurs sont confrontés au parcours et à l'incidence dans la vie politique d'acteurs dont le rôle n'a pas les contours d'une fonction dûment institutionnalisée. Le travail ci-présent cherche à retracer les indices linguistiques et culturels qui permettent de comprendre l'émergence de ces figures politiques, l'évolution des représentations les concernant, ainsi que la naissance et le développement du discours autour de *privanza* et *valimiento*. Le phénomène de la *privanza* est envisagé comme une réalité complexe et multiple qui s'étend du Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne ; sa seule persistance ne voulant pas nécessairement dire qu'il s'agisse d'un fait immuable, d'une pratique toujours identique.

La première partie de cet inédit est consacrée à l'étude de l'étymologie des termes *privado* et *privanza*, à la recherche des racines des modèles politiques qui ont pu favoriser l'émergence et la permanence – depuis le XIII<sup>e</sup> siècle – de cette pièce clé de l'organisation politique castillane, ainsi qu'à l'étude des modes de représentation des premiers *privados*. La deuxième partie étudie l'évolution sémantique qui, à partir du « *valer más* » médiéval, donne lieu à l'apparition du terme *valido* ; mais elle s'attache également à élucider la naissance, en parallèle, d'un discours destiné à justifier l'espace politique aux responsabilités éminentes que le *valido* occupe tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle.

**Discipline** : Langues Romanes ; **Spécialité** : Études Ibériques

**Mots clés** : favori, *valido*, *privado*, *privanza*, *valimiento*, représentation, discours politique, chroniques, étymologie.

**UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY - MONTPELLIER III -**

Arts et Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales

Route de Mende 34 199 Montpellier Cedex 5